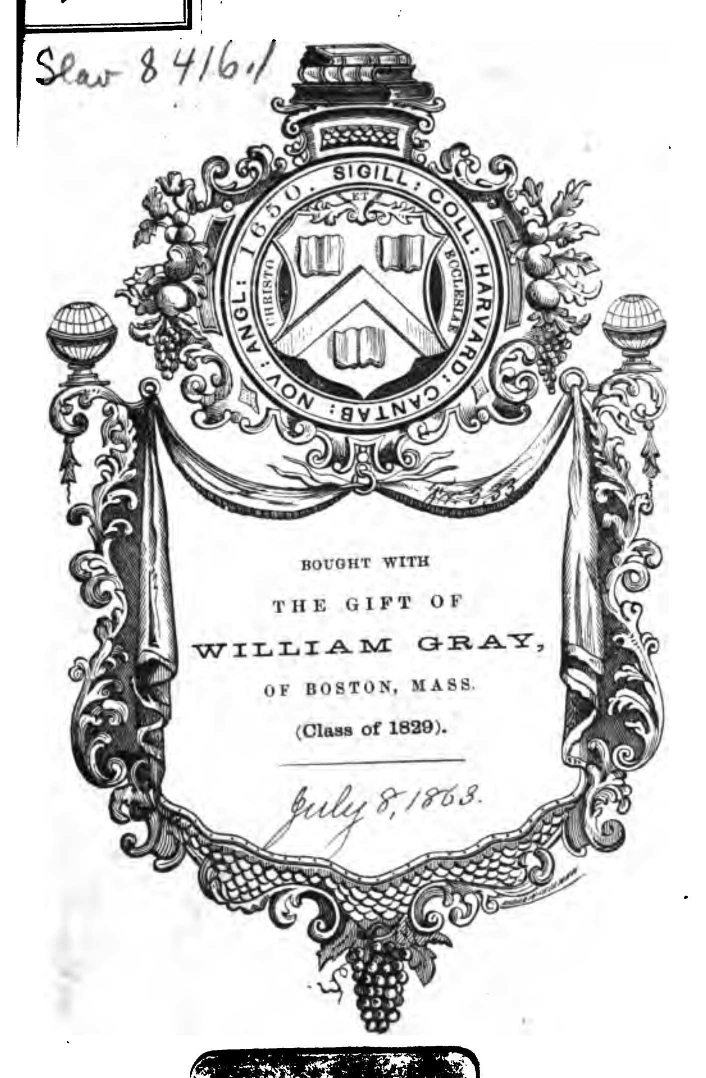

SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LA

DALMATIE

TYPOGRAPHIE

MONNOYER FRÈRES, AU MANS

(Sarthe.)

LA DALMATIE

ANCIENNE & MODERNE

SON HISTOIRE, SES LOIS, SES MŒURS, SES USAGES,
SA LITTÉRATURE,
SES MONUMENTS, SES ÉLÉMENTS DE PROSPÉRITÉ
ET DE
GRANDEUR FUTURE

PAR

F.-L. LEVASSEUR

ANCIEN FONCTIONN. DE L'UNIVERSITÉ

AVEC UNE CARTE DE LA DALMATIE

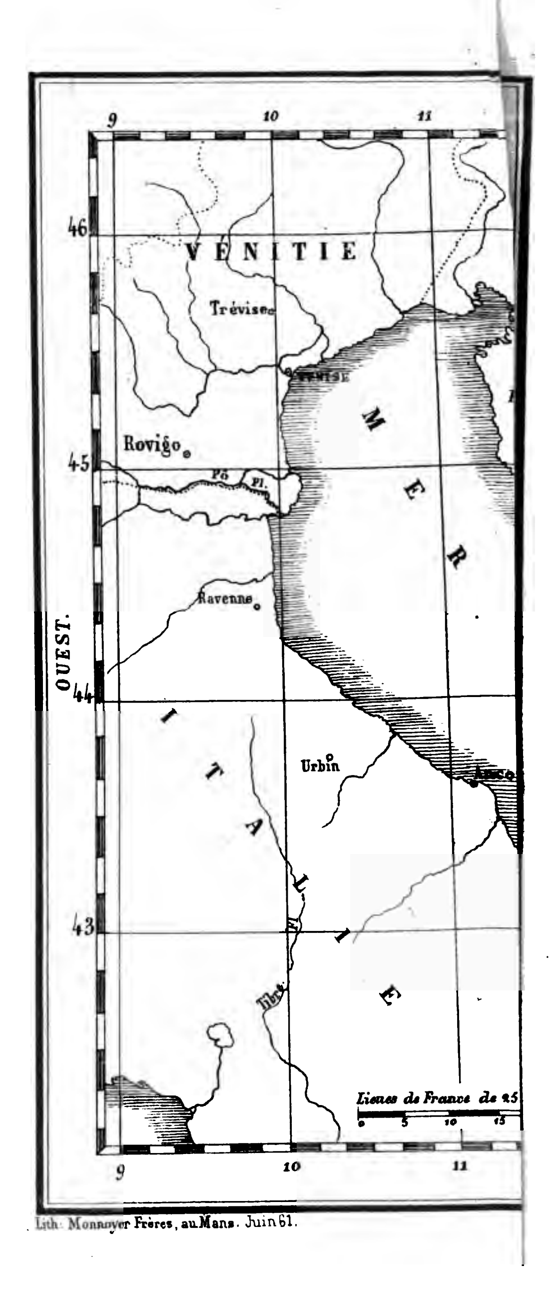
D'APRÈS BACLER D'ALBE

PARIS

DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13 et 17, GALERIE D'ORLÉANS

1861



Lith: Monnoyer Frères, au Mans. Juin 61.

LA

DALMATIE

INTRODUCTION

I

Description topographique.

Les notions que nous possédons sur la géographie politique de l'Istrie et de la Dalmatie sont en général peu satisfaisantes. Les auteurs des XVIe et XVIIe siècles, tels que *Lucio* Coronelli, Farlati, ne donnent que des abrégés historiques et quelques détails topographiques. Les voyageurs savants, Spon, Weller, Cassas et autres, nous promènent d'antiquités en antiquités; la Notice qui précéda le voyage pittoresque de Cassas n'offre rien de nouveau que le style dont elle est écrite; enfin, les seules sources où l'on peut puiser des connaissances sur ce pays intéressant,

sont le Voyage de Fortis (1), avec les corrections de Lowrichs (2), et les Notices de Grizogono (3) sur l'Histoire naturelle. Sous le règne de Napoléon Ier, on aurait pu faire des recherches dans les archives de Venise, elles auraient donné des renseignements plus étendus : on n'y a pas songé.

La surface de la Dalmatie offre un plateau hérissé de montagnes sans enchaînements réguliers. Ce plateau du côté de la mer est comme brisé en morceaux, qui forment un labyrinthe d'îles et de rochers. Les couches supérieures ne montrent au jour que des marbres remplis de coquillages pétrifiés, parfois compactes, et d'un grain très-fin ; mais, en observant les escarpements de la côte, on aperçoit de vastes couches de roches argileuses qui servent de support aux couches calcaires. Souvent on voit percer, au travers des montagnes de l'intérieur, des bancs de roches sablonneuses, parmi lesquelles plusieurs ont été décorées du nom de granit par les voyageurs, qui s'expriment d'une manière trop vague pour qu'on puisse se fier à leur témoignage.

(1) ALB. FORTIS, *Viaggio in Dalmazia*, 2 vol. in-4°, Venise, 1774. Du même : *Saggio d'osservationi sopra isole di Cherso et di Ossero*, 1 vol. in-4°.

(2) LOWRICHS, *Osservationi sopra diversi pazzi del Viaggio in Dalmazia*, 2 vol. in-4°. Venise...

(3) NUTRIZZIO GRIZOGONO, *Notizie per servire alla storia naturale della Dalmazia*, 1 vol. in-4°. Trévise, 1780.

La Dalmatie ne renferme aujourd'hui aucune mine considérable. Celles qu'on y exploite ne produisent qu'un peu du fer, et l'on y trouve en plusieurs endroits des pyrites de cuivre. Où sont les célèbres mines d'or dont parlent les anciens? Pline (1) rapporte que du temps de Néron on tirait par jour 50 livres d'or des mines de cette province, parce que ce métal se ramassait à fleur de terre, *in summo cespite*. C'est sans doute ce passage qui a fait présumer à Fortis que l'or de la Dalmatie était recueilli sur les bords des rivières; mais le voyageur aurait pu se rappeler les vers de Stace, qui prouvent évidemment le contraire :

Quando te dulci Latio remittent
Dalmatæ montes ubi, *Dite viso*,
Pallidus fossor redit erutoque,
Concolor auro (1).

Florus dit aussi que Vibius, à qui Auguste donna la commission de dompter les Dalmates, obligea ce peuple *féroce* à creuser des mines et à purifier l'or.

Martial appelle la Dalmatie une terre portant de l'or, et, selon son sentiment, les environs de Salona paraissent surtout avoir mérité cette qualification.

Ibis littoreas, Macer, Saloneas,
Felix auriferæ colone terræ (2).

(1) Stat. Sylv., lib. iv, Sylv., 7. Biponti.
« Quand est-ce que les monts dalmatiens te renverront au doux Latium? ces monts où, après avoir vu le dieu des enfers même, le mineur retourne pâle et jaune comme l'or qu'il a retiré en creusant. »
(2) Martial, lib. x, épigr. 78.

On peut conclure d'un vers de Stace, dans l'épithalame de Stella, que l'or de la Dalmatie avait passé en proverbe.

Robora dalmatico lucent satiata metallo (1).

Les excavations des anciens doivent se trouver dans les montagnes de l'intérieur. Il doit être également possible de découvrir les carrières d'où les Romains tiraient le beau marbre tragurien, infiniment supérieur aux marbres communs d'Istrie et de Dalmatie.

Le climat de la Dalmatie paraît avoir subi des changements défavorables. La destruction des forêts qui couronnaient les montagnes a ouvert le pays aux vents du nord, et a desséché les terrains où les rivières prennent leur source. De là les continuelles alternatives de froid et de chaud, les vents impétueux et les sécheresses auxquelles la plus grande partie de cette province est sujette. On a fait la même observation sur plusieurs de nos départements méridionaux. Ailleurs, sur les bords de la *Narenta*, le défaut de culture a changé de superbes prairies en vastes marais, où règne un air pestilentiel. Partout où des expositions salubres ont été conservées par l'influence de la culture, la Dalmatie nous retrace le climat le plus heureux de l'Italie.

(1) STAT., Epith.; Stella, lib. I, syl. 1.

La douceur de la température est telle en quelques endroits, par exemple aux environs de Trau, que le palmier même y porte des fruits.

Le comté de Zara et le territoire de *Scardona*, de *Knin*, forment la partie septentrionale de la Morlaquie : du côté du nord elle est bornée par la Croatie orientale et la rivière Zermagna : à l'ouest par la mer Adriatique, qui est semée d'une grande quantité de petites îles, et sur ses côtés par les villes de *Zara* et *Nona*.

La Morlaquie méridionale consiste dans le territoire de *Sebenico*, *Trau*, *Spalatro*, *Makarska*, *Imoski*, *Almissa*; elle est traversée par la Kocka, la Cettina, la *Narenta*.

La Morlaquie actuelle était, dans le temps des Romains, une partie de la florissante Dalmatie et de la fertile Illyrie. On trouve sans cesse des traces de la grandeur romaine parmi ces ruines, tristes débris du temps; on remarque à Salona, maintenant pauvre village, le superbe palais que Dioclétien fit bâtir après l'abdication publique qu'il fit à Nicomédie, et un autre palais à Spalatro. On voit aussi à Pola les restes d'un amphithéâtre et ceux d'un temple dédié à Auguste et au peuple romain, et ceux d'un arc de triomphe, appelé *Porta aurea*.

Les principales îles de la Dalmatie sont : *Zapuentello*, *Orbo* et *Silve*, *Oglian*, *Morter*, *Bua*, *Lissa*,

Pelagosa, *Cherso*, *Ossero*, *Zuri célèbre par la pêche du corail*, *Cursola* et *Arbe* dans le golfe de *Guarnaro*. On croit que le colentum de Pline était dans l'île *Morter*. Dans un bourg de cette île nommé *Vodizze*, l'on recueille les cerises dites marasques, dont on fait, à Zara et à Sebenico, la liqueur si connue, le *Marasquin*.

L'île de *Zuri* est célèbre par les antiquités romaines et par la pêche du corail. Le marbre blanc dont se servaient les sculpteurs romains se tirait de l'île *Simoskoi*. L'île de Pelagosa et les écueils qui l'entourent sont les restes d'un ancien volcan.

L'île de Cursola appartenait, dans les temps antérieurs, à la république de Raguse. Les Vénitiens s'en emparèrent par un plaisant stratagème. Ils possédaient une petite île appelée Saint-Marc; elle est si proche de Raguse, qu'elle commande la ville. Ils envoyèrent une nuit des gens qui bâtirent un petit rocher qui ne contenait pas plus de terre qu'il n'en faut pour construire une maison, ils l'entourèrent de palissades et d'un petit fort de carton peint en couleur de terre, et pointèrent dessus une batterie de canons en terre. Le matin, les Ragusains furent si alarmés de voir un fort achevé en si peu de temps et garni d'artillerie, qu'ils envoyèrent aussitôt parlementer, et se crurent heureux de céder Cursola en échange de ce chétif rocher.

II

Origine des Morlaques. Mœurs, usages et coutumes de ce peuple.

Plusieurs historiens pensent que les Morlaques sont une émigration de l'Albanie; d'autres trouvent par leur dialecte plus d'affinité avec les Bulgares et les Rasciens (1). Il est certain que les émigrations des différentes tribus de peuples slaves qui, sous le nom de *Scythes*, de *Gètes*, de *Huns*, de *Goths*, de *Slaviens*, de *Croates*, de *Slavini*, d'*Avares* et de *Vandales*, ont inondé les provinces romaines lors de la décadence de l'empire, ont dû étrangement troubler la généalogie des nations qui, dans les siècles les plus reculés, se sont emparées de ces contrées. Il est donc impossible de se fixer sur leur véritable origine, qui se perd dans l'obscurité des siècles. Ce qui me semble le plus évident, c'est que les Dalmatiens actuels ne sont, comme presque tous les peuples de l'Italie, qu'un mélange confus du sang des Romains

(1) Fortis croit qu'ils descendent de cette grande race que l'on désigne sous le nom de Slaves ou Esclavons (*Viaggio in Dalmazia*).

avec le sang de cette foule de nations émigrantes qui concoururent à détruire l'empire.

Le nom Morlaque vient des mots slavons *marc* ou *mur*, qui signifie la mer, et *Vlach,* qui signifie italien : c'est comme si l'on disait : les Italiens maritimes. Fortis dit que le mot *Vlach* ou *celab* signifie non pas un Italien, mais un homme puissant, considéré. Les Morlaques, suivant lui, ne présentent aucune trace d'une origine italienne ou latine, quoiqu'il soit obligé de convenir qu'il existe dans leur langue beaucoup de mots qui sont empruntés du latin. Tels sont les mots *sablum,* sable, de sabulum ; *flavo*, jaune, de flavus ; *slap*, cascade, de *lapsus* ; *vino*, vin, de vinum ; *lib*, aveugle, de lippus, etc.

Les montagnes de la Dalmatie sont habitées par une nation particulière et bien différente des Morlaques, on lui a donné le nom de Haiducks (1) ; elle est l'écume de ce mélange, tandis que les Morlaques sont restés purs au milieu de cette grande confusion. C'est une parcelle de ces grands peuples qui se sont établis, pour ainsi dire, depuis les bouches du Danube jusqu'aux rives de l'océan Atlantique : ils se sont peu civilisés, parce qu'ils n'ont point été assez forts, ou peut-être qu'ils n'ont point trouvé un espace assez

(1) Le savant Nodier écrit ce mot différemment : *Heiduque* (*Smara ou les démons de la nuit*, 1821). J'ai trouvé partout ce mot tel que je l'écris.

vaste pour former un corps d'empire; ils ont été soufferts plutôt que protégés : leurs mœurs n'ont presque rien reçu des puissances environnantes, parce qu'il était de leur essence primitive de donner l'impulsion et non de la recevoir; ils sont restés sans nuance bien marquée d'urbanisation, parce qu'ils n'eurent point assez de force pour dominer, ni assez de faiblesse pour se soumettre. Ils changèrent de climat, voilà tout; mais les grands peuples, qui, après avoir conquis furent conquis eux-mêmes, furent alors contraints de se ployer à une organisation sociale pour se conserver.

Cette organisation nécessita des règlements, ces règlements une discipline, cette discipline des lois ; et la physionomie première disparut, car ce sont les lois qui font une nation policée, et les Morlaques n'ont que des usages et des traditions.

Quelques écrivains, établissant une grande différence entre les Morlaques et les Heiducks, ont voulu faire de ces derniers une nation particulière, et prendre ce mot comme le nom générique de cette nation. *Heiduck* signifie originairement chef de parti ; on s'en sert encore en Transylvanie pour désigner un chef de famille. En Dalmatie, on se sert de ce mot pour désigner un fugitif, un voleur de grand chemin, un assassin; enfin, on comprend sous cette

dénomination tous les criminels et les transfuges en général.

La vie de ces Heiducks est extrêmement misérable : ils n'habitent que des rochers inaccessibles ou des précipices ignorés ; c'est là que, grimpant aux sommets les plus escarpés pour découvrir au loin le voyageur, que le hasard ne guide que très-rarement dans ces climats déserts, tourmentés par la nécessité et l'espérance du crime, ils attendent souvent des mois entiers avant de trouver une occasion d'exercer leur barbarie ; enfin quelquefois, pressés par la faim qui les dévore, ils s'élancent dans les campagnes, se jettent sur les troupeaux, les entraînent dans leurs cavernes, se nourrissent de leur chair et se composent des habillements et des chaussures de leurs peaux. Dans ces occasions, leur courage est vraiment aveugle, leur timidité cède à l'impérieuse loi du besoin : c'est la nature au désespoir qui lutte avec violence contre la mort qui la poursuit ; aucun obstacle ne les effraye : quatre ou cinq Heiducks ne balanceront pas à attaquer vingt hommes, et réussissent souvent à les disperser (1).

(1) Lorsque ces Heiducks étaient poursuivis et pris par une espèce de gendarmerie nommée *Pandours*, organisée comme une milice locale, il n'était pas nécessaire de les garrotter, il suffisait de couper le cordon de leur ample culotte qui, tombant sur leurs talons, les empêchait de fuir.

Il existe entre les Morlaques habitant les contrées maritimes et ceux des montagnes une telle différence, qu'on les croirait volontiers de deux races diverses. Les habitants de *Kotar* sont généralement blonds, ils ont les yeux bleus, le nez écrasé et la face large, traits qui se rencontrent aussi chez les Morlaques des plaines de *Sign* et *Kin*; ceux de Duare et de Vergorax ont les cheveux châtains, le teint olivâtre, le visage long et la taille bien prise. Dans leur caractère, on remarque la même diversité. Les Morlaques de *Kotar* sont doux, honnêtes, dociles ; ceux de *Vergorax* au contraire sont altiers, audacieux et féroces.

Le Morlaque habitant loin de la mer et des villes de garnison se fait distinguer des autres par la sincérité, la confiance et la probité, tant dans les actions ordinaires de la vie que dans les affaires (1). Généreux et hospitalier, il ouvre sa cabane à l'étranger, le reçoit avec affabilité, et fait tout ce qu'il peut pour le bien traiter ; ne demandant jamais rien, il refuse souvent la récompense qu'on lui offre. L'indigent exerce l'hospitalité comme le riche. Cette géné-

(1) Ils ont cependant quelque défiance des Italiens, qu'ils suspectent de mauvaise foi, comme le dit Fortis : *La replicata sperienza eh' essi anno avuto degl'Italiani anno fato passare in proverbio fra loro nostra mal fede.* Lorsqu'ils veulent énoncer que l'on ne peut s'en rapporter à la parole de quelqu'un, ils se servent de ce proverbe : *Passio-viro. Laus manzka viro*: Foi de chien, foi d'Italien.

rosité ne se borne pas seulement aux étrangers, mais s'étend encore à tous ceux de sa nation. Voilà sans doute pourquoi on ne voit point dans ces contrées le spectacle pénible de la mendicité. Il suffit de traiter les Morlaques avec bonté et douceur, pour obtenir d'eux de bons offices et acquérir leur amitié ; mais si un Morlaque est bienfaisant, hospitalier et reconnaissant des moindres bienfaits, il devient un ennemi implacable dès qu'on lui donne un sujet de plainte. Vengeance et justice sont la même chose dans son esprit; comme dans la Corse, les querelles des pères passent en héritage aux enfants. La mère ne manque pas de rappeler à ces derniers l'obligation de venger leur père. L'esprit de vengeance est si profondément enraciné chez cette nation, qu'avec tous les moyens du monde on ne viendrait pas à bout de l'y détruire. Un Morlaque dit proverbialement : *Qui ne se venge pas ne se purifie*. De même que chez les Tcherkesses du Caucase, ils conservent avec soin les vêtements d'un homme assassiné, jusqu'à ce que les descendants aient tiré raison de cet outrage, ou qu'un membre de la famille du meurtrier soit venu demander pardon la corde au cou : cette circonstance est fort rare.

Une grande activité d'esprit fait réussir les Morlaques en tout ce qu'ils veulent entreprendre ; ils apprennent avec beaucoup de facilité à lire, à écrire et à calculer ; ils montrent une grande aptitude pour

le commerce; bien dirigés, ils deviennent d'excellents soldats; dans la dernière guerre que les Vénitiens eurent à soutenir contre les Turcs, le général Delfino, qui conquit sur les Turcs la majeure partie de la Dalmatie, les employa dans le service militaire, principalement comme grenadiers. Ils se distinguèrent autant par leur adresse que par leur courage. Malgré les dispositions les plus heureuses pour tout entreprendre, les Morlaques n'ont encore que des connaissances très-imparfaites dans l'agriculture et dans l'art d'élever le bétail; ils laissent les bêtes à cornes et à laine exposées au froid et souvent à la faim. Leurs charrues et autres instruments aratoires semblent avoir été construits il y a plusieurs siècles.

Presque toutes les femmes morlaques savent broder et tricoter; leurs broderies sont parfaitement égales des deux côtés de l'étoffe. Elles font un tissu à mailles que les Italiennes ne peuvent imiter. On trouve dans certains endroits des métiers pour fabriquer des serges et d'autres étoffes grossières.

Une partie des Morlaques suit le rit grec et l'autre le culte romain ; il règne entre ces deux communions une haine très-prononcée. que les ministres de ces religions ne manquent pas de fomenter (1). Les deux partis racontent l'un de l'autre mille anecdotes

(1) Fortis.

scandaleuses. Les Morlaques marquent aux ministres des autels une vénération profonde, une soumission entière et une confiance sans bornes

Les ministres de l'une et l'autre Eglise sont également ignorants, et, loin de guérir ce peuple de son penchant à la superstition, ils concourent au contraire à l'entretenir.

On remarque parmi les Morlaques trois classes de magiciens bien distinctes, ou, pour mieux dire, trois classes de fripons qui mettent leur crédulité à composition : d'abord, ceux qui prétendent avoir commerce avec l'enfer, qui font apparaître les spectres, les esprits, les revenants, jettent des sortiléges, prédisent l'avenir, disent la bonne aventure ; ceux-là sont ce qu'ils appellent les sorciers, et ce sont communément les femmes qui exercent ce métier : ils les appellent *Ujestizes* ; il en est d'autres dont l'art consiste à détruire le mal que les premiers ont fait, et on les nomme *Bahornize*; enfin, les prêtres ont aussi leurs conjurations, et leur vendent de petits talismans, des amulettes, des noms de saints écrits d'une manière hiéroglyphique pour les préserver du tonnerre, de la fièvre, des chiens enragés, etc., qu'ils appellent *Zapis ;* ils attribuent à ces *Zapis* les mêmes vertus que les Basilidiens attribuent aux amulettes.

Les prêtres tirent un profit considérable de tous ces objets; aussi prennent-ils toutes les mesures con-

venables pour en maintenir le crédit malgré les fréquentes preuves de leur nullité. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est de voir des Turcs du voisinage accourir pour avoir de ces *Zapis* (1), ce qui en augmente beaucoup le débit.

Dans leurs idées superstitieuses, ils attachent encore quelques vertus conservatrices à certaines médailles des empereurs du Bas-Empire, et aux monnaies vénitiennes du moyen-âge. Cette superstition, au reste, leur est commune avec les chrétiens de la primitive Eglise, qui attribuaient une puissance aux médailles d'Auguste. Saint Jérôme et saint Chrysostôme s'élevèrent fortement contre cette absurdité.

Ils joignent encore à ces faiblesses de l'imagination la folie de croire qu'il existe des vampires à qui ils attribuent, comme en Transylvanie, le désir de sucer le sang des adultes (1). Lorsqu'un homme soupçonné de devenir vampire ou vakodlack (1) meurt, avant de l'ensevelir on lui pique tout le corps avec des épingles; ils tracent sur le cadavre certains caractères avec un fer chaud. Les sorcières ajoutent certaines paroles mystérieuses à cette cérémonie; alors ils

(1) Fortis.

(2) M. Nodier écrit *Vukodlack*. Fortis et le traducteur du *Vampire* faussement attribué à lord Byron écrivent *Vakodlack*. — Le grave et savant Dom Calmet n'a pas été exempt de la superstition attachée aux vampires.

sont convaincus qu'il ne sortira point de son cercueil pour venir s'abreuver du sang des vivants. Tels d'entre eux prétendent avoir le sentiment qu'ils seront vampires après leur mort, et ordonnent par leur testament que leurs corps soient soumis à cette espèce de purification.

Les mœurs des Morlaques sont semblables à celles des peuples pasteurs, ils ont la candeur et la simple innocence de ces premiers âges. Une fille morlaque rencontre-t-elle un de ses compatriotes, elle l'embrasse affectueusement, sans qu'on puisse en tirer aucune maligne conjecture. On voit les femmes, les filles, les jeunes gens, les vieillards s'embrasser entre eux, à mesure qu'ils s'assemblent sur la place de l'église, ainsi que dans les marchés des villes où ils viennent vendre leurs denrées. Dans leurs jeux, leurs danses, ils se permettent quelques familiarités que nous trouverions peu convenables ; ce sont des badinages sans conséquence : c'est par là qu'ils commencent leurs amours, et quand les amants sont d'accord, ils finissent par un enlèvement ; mais c'est presque toujours une fille qui en fixe elle-même le lieu, le jour et l'heure, pour se délivrer d'une foule de soupirants auxquels elle a donné peut-être des promesses.

Souvent un jeune homme, né dans un endroit très-éloigné, fait la demande d'une fille d'un autre lieu. Le mariage se traite entre les vieillards des familles

intéressées. Quand les jeunes gens se connaissent et se plaisent réciproquement, l'affaire est aussitôt conclue..

Pour marquer l'affliction de la mort d'un parent, d'un époux ou d'une épouse, les hommes se laissent croître la barbe pendant quelque temps; un bonnet bleu ou violet est encore un signe de deuil. Les femmes s'enveloppent la tête avec un mouchoir noir et couvrent de noir tout ce qui est rouge dans leurs habillements. Pendant la première année, elles vont au moins chaque jour de fête faire des lamentations sur la tombe et y répandre des fleurs, des herbes odorantes ; elles s'excusent auprès du mort en lui parlant comme s'il était vivant.

L'habillement des femmes varie suivant les cantons, et la parure des filles diffère de celles des femmes mariées. Ces dernières ne portent sur leurs têtes qu'un mouchoir blanc ou en couleur. Les filles mettent un bonnet d'écarlate, d'où descend un long voile. Le bonnet des plus riches est garni de plusieurs médailles, parmi lesquelles se trouvent souvent des antiquités précieuses ; elles les entourent d'ouvrages de filigrane ; elles portent des boucles d'oreilles et des chaînes d'argent, terminés par des croissants ; d'autres mettent sur leurs bonnets des verres coloriés montés en argent. Les pauvres les portent sans ornements ou garnis seulement de coquillages étrangers,

de boules de verres enfilées, ou de quelques pièces rondes d'étain. Leurs chemises destinées pour les jours de fête sont brodées en soie rouge, souvent même en or; elles travaillent elles-mêmes ces chemises en menant paître leurs troupeaux; et l'exactitude avec laquelle elles font ces broderies en marchant est véritablement surprenante : ces chemises se ferment au cou par deux crochets nommés *maïti*; elles sont ouvertes sur la poitrine comme celles des hommes. Les femmes et les filles portent des colliers de verres en couleurs mêlées, et d'une forme bizarre; elles chargent leurs doigts d'une quantité de bagues de laiton ou d'argent, selon leurs facultés. Elles ne portent point de corsets façonnés en fer ou en baleine, mais unis. Ces corsets sont bordés ou garnis de verres enfilés ou de coquillages, et se joignent aux jupes; elles ont une large ceinture tissue de laine en couleur, ou faite en cuir orné de plaques d'étain. Les bords de la jupe sont garnis de coquillages; cette jupe s'appelle *modrina*, parce qu'elle est toujours d'un bleu foncé nommé *modro*. Leur robe ou *sadak*, en serge, descend, comme la jupe, jusqu'au gras des jambes; elle est bordée d'écarlate. Les bas des filles sont toujours rouges, et leurs souliers, ou *opankcé*, semblables à ceux des hommes, sont composés d'une semelle de cuir brut avec un dessus de bandelettes entrelacées de peau de mouton appelées *oputes*; elles lient ces

bandelettes au-dessus de la cheville du pied, de manière que cette chaussure ressemble au brodequin des anciens. Quelque riche que soit une famille, on n'y permet pas aux filles de se servir d'autres souliers; mariées, elles peuvent quitter les *opancké* et prendre des babouches ou *papruzi*, à la manière des Turques. Les filles cachent sous le bonnet leurs cheveux tressés : les femmes laissent tomber leurs tresses sur la poitrine, et les nouent quelquefois sous le menton; toujours elles y attachent des verres, des médailles, ou des pièces de monnaies percées.

L'habillement des hommes est simple et économique; ils se servent, comme les femmés, d'*opancké*; en place de souliers, ils se chaussent d'une espèce de brodequin tricoté, nommé *navlakaza*, qui, au-dessus de la cheville du pied, se joint à l'extrémité de la culotte par laquelle le reste des jambes est couvert. Cette culotte, faite d'une grosse serge blanche, se lie aux hanches par un cordon de laine, qui la serre comme un sac de voyage. Sur la chemise, ils portent un pourpoint appelé *Jacerma*, et en hiver ils mettent par-dessus un manteau de gros drap rouge, qu'ils nomment *Kabaniza* ou *Japungia*. Leur tête se couvre avec un bonnet surmonté d'une espèce de turban cylindrique appelé *Kalpack*; ils se rasent la tête, et ne laissent subsister qu'un petit toupet de cheveux, à la manière des Tartares. Ils se ceignent les reins avec une écharpe rouge

de laine ou de soie tissue à mailles. Entre cette écharpe et la culotte, ils placent leurs armes : en arrière, un ou deux pistolets; en avant, un grand couteau nommé *Kanzar*, enfermé dans une gaîne de laiton : à côté, ils mettent un cornet garni d'étain, dans lequel ils tiennent la graisse nécessaire pour garantir leurs armes de l'humidité, ou pour se guérir eux-mêmes quand, dans leurs courses, ils se meurtrissent les pieds. De l'écharpe pend une bourse destinée à contenir un briquet ou leur argent. Ils enferment le tabac dans une vessie sèche, et la mettent aussi dans l'écharpe; ils tiennent leurs pipes sur leurs épaules, laissant la tête dehors et passant le tuyau entre la chemise et la peau nue. Quand un Morlaque sort de chez lui, il porte toujours son fusil sur l'épaule.

Les chefs de la nation, qu'ils appellent *Vayvodes* ou *Knésès*, sont vêtus avec plus de magnificence que les autres Morlaques.

La Dalmatie a aussi ses savants, ses littérateurs et ses célébrités artistiques : J. Lucio, Marc Marcello, le sénateur J. B. Justiniani, F. Grisogonius, Ant. Veranzio, Bajamonte, physicien, le poète P. Defnico, Martin Rota, graveur, Giorgi, l'Anacréon des Morlaques, Lippo le Dalmate, peintre.

PRÉCIS HISTORIQUE

L'histoire de la Dalmatie est, dans son origine, comme celle de tant d'autres pays, enveloppée d'une obscurité si profonde, qu'il est impossible de porter sur elle un jugement fixe ; ce n'est que vers l'an du monde 3776 et 521 de la fondation de Rome, que l'on commence à saisir le fil des événements historiques et politiques.

La reine *Teuta* gouvernait l'Illyrie (1) pendant la minorité du prince Pinée, son fils ; elle osa braver les vainqueurs du monde. Une armée navale, commandée par Fulvius Centumalus, et une armée de terre, par L. Posthumius Albinus, vinrent fondre tout à coup sur ses Etats, et l'Illyrie fut soumise au joug des Romains. Le Sénat donna la régence à Démétrius de Pharos, dont les sourdes menées avaient, pendant la guerre, favorisé les armées romaines. Le traître Démétrius fut bientôt ingrat envers le Sénat ; car, tandis que les Romains triomphaient des Gaulois par

(1) Cette étendue de pays, connue aujourd'hui sous le nom des côtes de l'Istrie et de la Dalmatie, et qui, s'enfonçant dans les terres jusqu'à la Mésie et la Macédoine, formait ce qu'on appelait l'Illyrie.

la victoire de Télamon, il leva des troupes et porta le fer et le feu jusque sur la terre des alliés de la République. Les deux consuls, M. Livius Salinator et L. Æmilius Paulus marchèrent contre lui, et, après l'avoir vaincu, ils le poursuivirent jusqu'à Pharos, sa patrie. Cette ville ne put résister aux légions romaines; elle subit les plus cruelles lois du vainqueur. Démétrius fut assez heureux pour s'échapper, et vint chercher un asile à la cour de Philippe, roi de Macédoine. Le Sénat ne voulait punir que Démétrius; il laissa le trône à Pinée : ce prince resta tributaire des Romains.

Pendant une période de cent ans, l'histoire garde le silence sur ces contrées jusqu'à la soumission de la Dalmatie aux légions de L. Cæcilius Metellus. Lorsqu'Auguste partagea les provinces de l'empire romain entre le Sénat et lui (1), la Dalmatie fut du nombre de celles qui échurent au Sénat.

L'avidité des proconsuls et les excessives rapines des questeurs firent soulever les provinces. Deux chefs, l'un des *Pannoniens* et l'autre des *Dalmates*, tous les deux nommés *Baton*, s'armèrent pour secouer le joug des Romains; ils furent vaincus par les deux plus grands généraux du temps, Tibère et Germanicus (1).

(1) On connaît les motifs qui dirigèrent Auguste dans ce partage profondément médité des provinces de l'Empire.

(2) Suétone regarde cette guerre comme une des plus terribles que Rome eut à soutenir depuis les guerres Puniques (SUET., de XII *Cæsaribus*, lib. III).

Tibère attacha tant d'importance à la soumission de Baton le Dalmate, qu'il descendit à faire un traité avec lui, quoiqu'il restât à peine quelques amis à ce chef des Dalmates. Il parut dans le camp des Romains, et se présenta avec dignité devant Tibère; celui-ci, en présence de sa cour, lui demanda quel motif avait pu le porter à la révolte. « Romains, répondit Baton, c'est à vous seul que vous devez vous en prendre; au lieu de pasteurs, vous envoyez des loups pour conduire vos troupeaux. »

Tibère et Germanicus, après avoir vaincu les Panno-niens et les Dalmates, reçurent les honneurs du triomphe. Peu de temps après, de nouveaux troubles forcèrent Tibère à revenir en Dalmatie, où il était à peine arrivé, qu'il reçut des lettres pressantes de sa mère Livie, qui lui apprenait qu'Auguste touchait à sa dernière heure. On ne sait, dit Tacite, s'il trouva l'empereur déjà mort ou encore en vie; car Livie avait distribué autour du palais des gardes qui en fermaient avec soin toutes les avenues. Lorsqu'enfin on eut pris toutes les mesures que les circonstances demandaient, on annonça qu'Auguste était mort, et que Tibère succédait à son son pouvoir. Rien de remarquable ne se passa, en Dalmatie, sous son règne.

Sous celui de Claude, la Dalmatie devint le théâtre d'une grande conjuration. Camillus Scribonianus y commandait alors une armée considérable (l'histoire ne dit point quel motif avait fait rassembler une si grande quantité de troupes dans cette contrée).

Camillus, se croyant sûr du cœur de ses soldats, se fit déclarer empereur. D'abord tous les vœux furent pour lui, et l'armée lui prêta serment de fidélité. Au lieu de marcher sur-le-champ vers Rome et de surprendre Claude, il se contente de lui écrire et de lui ordonner d'abdiquer l'empire. Camillus, pour n'avoir pas su saisir le moment favorable, vit l'ardeur de ses légions se refroidir. Il donne enfin l'ordre du départ. Le soldat obéit lentement ; des drapeaux trop enfoncés dans la terre font éprouver de la résistance à la main de ceux qui veulent les enlever. Les légions prennent cette puérile circonstance pour un présage funeste ; elles se persuadent que les dieux, s'opposant à leur départ, se déclarent pour Claude. Elles ne voient plus que le châtiment qui les attend. Camillus devient l'objet de leur fureur : il est tué par un de ses soldats.

Pendant une longue suite d'années, l'histoire ne rapporte que des faits peu intéressants sur la Dalmatie.

Le voluptueux Gallien, assis sur le trône des Césars, n'opposa qu'une volonté sans énergie aux Goths, qui tout-à-coup s'étaient débordés en Italie, et qui principalement s'étaient emparés de l'Illyrie et de la Dalmatie ; ils en furent chassés et contraints à passer le Danube par Ingenuus, Regilien et Auréole, tous trois proclamés empereurs par chacune de leur armée ; quoique divisés entr'eux, quoique armés contre Gallien, ils avaient néanmoins un intérêt égal à ne pas se laisser dépouiller par les Goths. Ce fut aux armes

de ces usurpateurs que la Dalmatie dut la défaite de ces barbares, et non à celles de Gallien, qui vint seulement profiter de leur victoire et combattre ces mêmes Romains, dont le bras avait sauvé l'empire.

L'impossibilité de suivre les événements et de les rapprocher, le défaut d'ordre et de clarté des historiens me forcent à passer du règne de Gallien à celui de Dioclétien.

Le règne de Dioclétien a fondé une époque célèbre parmi les auteurs ecclésiastiques. On la nomme l'ère de Dioclétien et des martyrs; elle commence l'an de Jésus-Christ 284. Quelques auteurs accusent Dioclétien d'avoir été un des plus cruels persécuteurs des chrétiens; d'autres rejettent tout l'odieux sur *Galère*, leur plus ardent ennemi. Il est constant que ce dernier employa d'étranges moyens pour les perdre dans l'esprit de l'empereur, qu'il fit mettre deux fois le feu au palais de Nicomédie, où était alors Dioclétien, accusa les chrétiens d'être les auteurs de l'incendie, et se sauva lui-même en Syrie, pour éviter, disait-il, d'être brûlé vif par cette race ennemie des dieux et de ses princes. Alors l'empereur se détermina à faire publier l'édit de février 303, qui annonçait aux chrétiens les traitements les plus terribles et les plus inhumains (1).

Les historiens s'accordent à dire que Dioclétien fut un grand prince; qu'il gouverna avec sagesse. Quoiqu'il entendît bien l'art militaire, il ne paraît pas qu'il

(1) Eutrop., Tillem., Aurélius Vict., Zonare, Vopiscus, Eusèbe.

fut très-guerrier : la prudence dans la politique était son talent, et elle dégénérait même chez lui en timidité. A son avénement à l'empire, des essaims nombreux de barbares, sortis des glaces du nord, et la plupart inconnus jusqu'alors, commencèrent à se montrer sur les bords du Danube. Les Perses et les Sarrasinsi nsultaient la Mésopotamie et la Syrie. Les Blemyes et les Nubiens attaquaient l'Egypte, et les barrières de l'empire tremblaient de toutes parts. A la vue de tant de dangers, il sentit qu'il était difficile de mettre tout à couvert. L'expérience du passé lui montrait le danger de multiplier les généraux et les armées. Plusieurs de ses prédécesseurs avaient été détruits par des chefs de légions, qui, ayant éprouvé le charme du commandement, tournaient contre l'empereur les armes qu'ils avaient reçues de lui pour la défense de l'empire. Ainsi, pour faire face aux différents ennemis qu'il craignait, il crut avoir besoin d'un collègue qui partageât avec lui le fardeau pénible du gouvernement. Il lui fallait un homme capable de faire la guerre ; et Maximien, son compatriote et son ami, né au milieu des armes dont il avait embrassé la profession depuis son enfance, joignant la vaillance aux talents militaires, fut celui sur lequel il jetta les yeux.

Les deux empereurs soutinrent par leurs victoires les forces et la réputation de l'empire. Tandis que Dioclétien arrêtait les Perses et les Sarrasins, qu'il terrassait les Goths et les Sarmates, et qu'il étendait la puissance romaine du côté de la Germanie, Maxi-

mien, chargé de la défense de l'Occident et du Midi, réduisait les Gaulois, repoussait au-delà du Rhin les Germains et les Francs et veillait à la sûreté de l'Italie, de l'Espagne et de l'Afrique. Ces deux princes auraient peut-être suffi à défendre l'empire, s'il n'eût pas été troublé au dedans par des révoltes, en même temps qu'il était attaqué de tous côtés au dehors. Pour obvier à tous ces événements, il fallait partager les forces et leur donner plusieurs chefs. Dioclétien, suivant son système politique, ne voulait mettre à la tête de ses légions que des chefs personnellement intéressés à la prospérité de l'Etat; alors il créa deux Césars : le premier était Constance Chlore, et le second Galère ou *Galerius*. Dioclétien, en divisant l'empire entre deux empereurs et deux Césars, changea aussi la forme du gouvernement, et soumit l'Etat à une organisation nouvelle; à cette époque, il réunit à l'Illyrie ou Dalmatie plusieurs provinces qui n'en avaient jamais fait partie.

L'Illyrie, ainsi organisée, comprit dix-sept provinces, savoir : les deux Noriques, les deux Pannonies, les deux Daces, la Mésie, la Save, la Valérie, la Dalmatie pour l'Illyrie occidentale; ensuite, l'Achaïe, la Thessalie, les deux Epires, la Prévalitane, la Macédoine et l'île de Crète pour l'Illyrie orientale. Ces provinces furent rangées sous le gouvernement de Galérius, le plus farouche et le plus cruel des Césars que Dioclétien eût associés à l'empire.

Les cruautés qu'il exerçait dans ces malheureuses contrées passent tout ce que l'imagination peut conce-

voir de plus atroce : les fautes les plus légères étaient punies par les supplices les plus barbares. La croix et le feu étaient les plus communes, et la décollation était, en pareil cas, une grâce qu'il n'accordait qu'à ceux que des services éminents avaient rendus recommandables. Il nourrissait des ours dans son propre palais, pour se donner le barbare spectacle de les voir étouffer et dévorer ses victimes. L'éloquence était un crime, la littérature passait pour un art magique. La profession d'avocat était interdite, et l'exil le partage des jurisconsultes. Epuisé par ses profusions et ses débauches, il inventa le dénombrement des biens et des personnes pour satisfaire à ses passions et à ses prodigalités. On comptait les têtes d'hommes, celles des bestiaux, les ceps de vigne, les pieds des arbres; chaque objet était taxé, et on livrait aux tortures ceux dont on suspectait la fidélité des déclarations.

La délation était encouragée; on excitait la faiblesse et l'innocence des enfants à accuser leurs pères; les années, les maladies et les difformités du corps étaient sujettes à des impositions; on ajoutait des années à l'enfance, pour qu'elle payât davantage. La tombe n'était point un rempart contre ces vexations; les morts payaient en marchant au supplice, ils payaient encore pour tant de mois de résidence au cercueil (1). Tel fut, pendant plusieurs années, le sort

(1) Agri glebatim metiebantur; vites et arbores numerabantur; animalia omnis generis scribebantur; hominum capita notabantur... Unusquisque cum liberis, cum servis aderant,etc...

déplorable de l'Istrie et de la Dalmatie et de tous les pays soumis à ce monstre, lorsqu'une maladie épouvantable, fruit de ses débauches, vint le torturer pendant dix-huit mois et terminer ses jours.

Dioclétien, fatigué du gouvernement, épuisé par l'âge et les infirmités, tourmenté par l'ambitieux et féroce Galérius, abdiqua l'empire le 1er mai 306. Il se retira ensuite à Salone, en Dalmatie; il y apporta le goût des monuments qu'il avait, pendant son règne, satisfait avec tant de faste, et la même main qui avait couvert Nicomédie de tant de cirques, de palais et de temples, qui avait entouré l'empire de tant de forteresses, qui avait élevé dans Rome ces thermes fameux, dont les immenses ruines forcent encore aujourd'hui notre admiration, débarrassée du poids de la grandeur suprême, édifia le palais de Spalatro, dont les murs, debout après tant de siècles, attestent l'ancienne magnificence. Ce fut dans ce palais, le dernier de ses ouvrages, qu'il se laissa mourir de faim, à 68 ans, pour échapper aux poignards de ses successeurs, dont il avait lui-même élevé la fortune.

Après la mort de Galérius, l'Illyrie et la Dalmatie furent gouvernées par *Licinius*. Les longs démêlés de celui-ci avec Constantin, son collègue, ne firent que changer les calamités de ces contrées, et elles devinrent le théâtre de la guerre, après l'avoir été si long-

Nulla ætatis, nulla valetudinis excusatio. Ægri et debiles deferebantur; æstimabantur ætates singulorum : parvulis adjiciebantur anni, senibus detrahebantur, etc... (LACTANT, 23.)

temps des plus affreuses proscriptions. Enfin Licinius, vaincu à Chrysopolis par Constantin, consentit à reconnaître pour maître celui qu'il n'avait pu souffrir pour collègue. La puissance impériale se trouva réunie tout entière en la personne de Constantin le Grand.

Rome nourrissait depuis longtemps le principe de sa décadence, et l'avait vu s'accroître. César frappa la liberté romaine, Auguste le gouvernement républicain. Dioclétien, en partageant l'empire, lui porta un coup funeste. Constantin, en transférant à Byzance le siége de l'empire, commença sa ruine; ses enfants l'accélérèrent en le partageant encore une fois.

Constantin le Jeune eut les Gaules et tout ce qui était au-delà des Alpes; Constance, l'Orient, l'Egypte, l'Asie et la Thrace; Constant, l'Italie, l'Afrique, la Grèce, la Sicile, la Macédoine, et l'Illyrie qui comprenait la Dalmatie. Ces deux derniers moururent; Constance devint possesseur de tous leurs Etats, et la Dalmatie fut rattachée au trône de l'Orient. Enfin, ce fut sous les fils de Théodose que le partage de l'empire fut définitivement arrêté. Arcadius eut l'Orient, et Honorius l'Occident, la Dalmatie y fut comprise. Depuis Honorius jusqu'à Augustule, c'est-à-dire dans l'espace de 80 ans, cet empire s'écroula entièrement. Les Goths en Italie, les Suèves, les Alains et les Vandales en Espagne, les Francs dans les Gaules, les Saxons dans la Grande-Bretagne, se partagèrent les débris de cette ambitieuse Rome, qui fit trembler la terre. La puissance romaine avait la consistance de ses ouvrages :

il fallut bien des siècles et des coups réitérés pour l'ébranler et pour l'abattre.

Les Goths s'étaient emparés de la Dalmatie : ces barbares y commirent, pendant plusieurs années, les plus grands excès. Cet état de choses dura jusqu'en 535. Justinien, assis depuis huit ans sur le trône des Césars, songea alors à reconquérir la Dalmatie; il en chargea le général *Mundus*. Ce général envoya son fils *Maurice* pour les reconnaître. Ce dernier eut la témérité de les combattre avec des forces trop inégales, et il y perdit la vie avec une grande partie de ses troupes. Mundus se jette en désespéré au milieu des ennemis, les poursuit à outrance et en fait un horrible carnage. En prodiguant sa vie pour venger son fils, il reçoit lui-même la mort. Les Romains, consternés de la perte de ce vaillant général, abandonnèrent la Dalmatie, et les vaincus recueillirent les fruits de la victoire.

Justinien envoya Constantin, son connétable, avec une flotte considérable. Constantin, bien instruit de la position et des forces de l'ennemi, fit voile vers Salone. Il aborda dans le voisinage, et dépêcha *Syphilas*, un de ses lieutenants, pour se rendre maître d'un défilé qui faisait la communication de la ville avec le camp des Goths. Le lendemain, il entra sans résistance dans le port, et fit aussitôt travailler à réparer les brèches des murailles. Sept jours après, l'armée des Goths, trop faible pour tenir la campagne, prit le chemin de Ravenne. Constantin s'empara, sans coup férir, de

toutes les places de la Liburnie et de la Dalmatie. Ces provinces furent réunies au trône d'Orient. Cet état de tranquillité ne dura pas longtemps; la Dalmatie devint la proie des Huns et des Avares, qui s'y signalèrent par des désordres et des excès inconnus sous les Goths. Héraclius régnait alors; mais trop faible lui-même pour délivrer la Dalmatie au profit de son trône, il aima mieux l'abandonner partie aux Croates, partie aux Serviens, à condition qu'ils expulseraient les Avares et les Huns. Les Croates eurent la Liburnie : les Serviens furent mis en possession du reste. Héraclius ne réserva que quelques places qui formèrent ce qu'on appella le thême de la Dalmatie.

Les Serviens ou Esclavons tiraient leur origine des Monts-Krapaks (1) ; par la concession que leur fit Héraclius, ils fondèrent une monarchie, qui s'étendit depuis les côtes de la Dalmatie jusqu'à la Save et au Danube. Leur premiers rois sont inconnus, et portent, selon le caprice des écrivains, tantôt le titre de rois de Servie, tantôt celui de rois de Dalmatie. L'histoire de ces rois est aussi obscure que celle des rois des Croates. D'un côté, on trouve les rois de Servie et de Dalmatie considérés comme la même chose, et, de l'autre, on trouve une suite de rois de Servie, qui ne possèdent rien en Dalmatie. Cette obscurité dura jus-

(1) Qui séparent la Hongrie de la Pologne. Une partie de ces peuples, qui se trouvaient trop resserrés dans leurs limites, émigrèrent et ne s'arrêtèrent que sur les bords du golfe Adriatique.

qu'au règne de l'empereur Basile II, tyran féroce et conquérant barbare, qui rendit quelque lustre aux armes de l'Orient, par la conquête de la Bosnie, de la Bulgarie, de la Rascie et de toute la Dalmatie. Après avoir défait ces peuples dans une bataille rangée, en 1014, leur avoir tué 5,000 hommes et leur avoir fait 15,000 prisonniers, il fit diviser ces derniers en compagnies de 100 hommes chacune. Quand cette opération fut terminée, il fit crever les yeux à 99 hommes de chaque compagnie, et le centième conserva un œil, afin qu'il pût voir clair pour reconduire ses compagnons à leur roi. Après cette horrible exécution, il congédia ces malheureux, qui vinrent présenter leur infortune aux regards de *Samuel*, qui, plus digne du trône que l'exécrable Basile, tomba évanoui à l'aspect de cet affreux spectacle, et ne reprit ses sens qu'avec un battement de cœur si violent qu'il en mourut deux jours après.

La première fois que les Vénitiens figurent dans les annales de la Dalmatie se rapporte au temps où régnait *Cressimir II*, surnommé *le Grand*. Basile était alors sur le trône d'Orient. Se croyant trop faible pour conserver les provinces qu'il avait conquises par sa cruelle victoire, il appela les Vénitiens à son secours. Ceux-ci, dont la politique commençait à se former, mirent à prix le service qu'on réclamait d'eux, en exigeant qu'on leur remît en otage les places mêmes qu'ils se chargeaient de défendre. La monarchie dalmatienne ayant été ruinée par la victoire de Basile, les

places occupées par les Vénitiens jouirent, pendant un certain nombre d'années, de la paix et de la liberté; mais, en 1102, Caloman, neveu de Ladislas, roi de Hongrie, auquel il succéda par la suite, ayant fait valoir des droits qu'il prétendait avoir par sa mère sur la Croatie et la Dalmatie, y entra à main armée, s'empara de toutes les places fortes, et se fit couronner solennellement roi de ces deux royaumes. A cette époque, les Normands, par leurs courses fréquentes, désolaient ces côtes. Caloman n'avait point de marine à leur opposer : il se crut heureux de s'allier avec les Vénitiens, qui étaient déjà consommés dans la science maritime. Il les confirma dans la jouissance précaire des places qu'ils tenaient déjà en otages; il leur ouvrit de plus les places maritimes où ils n'avaient point pénétré.

L'ambition des Vénitiens augmenta, et ils préméditèrent de s'approprier un bien qu'ils n'avaient qu'en dépôt; ils préférèrent cependant la ruse à la force ouverte. Fidèlement servis par des agents secrets, ils fomentèrent l'esprit de révolte dans toutes les villes où ils purent avoir accès. Spalatro et Zara donnèrent l'exemple en se jetant dans les bras des Vénitiens. Caloman accourut avec des forces nombreuses; il tira une vengeance éclatante des révoltés, recouvra Spalatro et Zara et les autres villes qui s'étaient données aux Vénitiens; ensuite il chassa de perfides alliés qui avaient abusé de sa confiance.

Le mauvais succès de cette tentative ne rebuta point

les Vénitiens. N'ayant plus rien à espérer de Caloman, ils s'adressèrent à l'empereur Alexis Comnène : ils firent revivre auprès de lui les droits que ses prédécesseurs avaient eus sur la Croatie et la Dalmatie; en réveillant ses prétentions, ils firent briller l'or à ses yeux. Alexis trouva très-commode de vendre cher des possessions qui n'étaient plus en son pouvoir, et qu'il n'avait ni les moyens ni la volonté peut-être de revendiquer. L'accord se fit en secret, et le doge Vital Falieri reçut l'investiture des provinces de Croatie et de Dalmatie. Alexis lui donna encore l'autorisation nécessaire pour se mettre en possession de cette étrange acquisition. Cela ne pouvait se faire cependant sans coup férir, et ce n'était pas à lui qu'il était réservé de consommer cette grande affaire. Ce fut un doge de la même famille, nommé Odertase Falieri, qui commença cette guerre, l'une des plus longues que les Vénitiens aient eu à soutenir, et qui leur coûta beaucoup de sang et d'argent.

Les premiers exploits d'Odertase furent brillants : il s'empara d'abord de Zara, Belgrade, Trau et de Spalatro; il aurait conquis, en peu de temps, toute la Dalmatie; mais, dans un combat qu'il livra près de Zara, aux troupes hongroises, il fut frappé d'un coup de lance, et mourut peu de jours après de sa blessure. Après sa mort, la guerre devint plus opiniâtre, et les Vénitiens se virent tantôt chassés, tantôt vainqueurs.

Tandis que la guerre se perpétuait, la confusion

croissait en raison des prétentions nouvelles et du nombre des contendants. Numann, roi d'une autre partie de la Dalmatie, prétendit que ni les Vénitiens ni les Hongrois n'avaient aucun droit sur ces contrées qu'ils se disputaient, que c'était à lui seul de régner sur elles. Pour appuyer son assertion, il vint avec une armée combattre l'une et l'autre puissances. Dans cet intervalle, la politique de la cour de Byzance avait changé d'objet, et les concessions d'Alexis Comnène avaient perdu leur vigueur devant des intérêts nouveaux. *Bela*, frère d'*Etienne* roi de Hongrie, avait épousé la fille de l'empereur Manuel, et s'était mis en tête d'obtenir la Dalmatie pour apanage. Manuel consentit à appuyer les prétentions de son gendre, et entra lui-même en Dalmatie, à la tête d'une armée qui attaqua indifféremment les Vénitiens et les Hongrois, et les troupes de Numann ou de ses successeurs. La guerre se poursuivit alors avec une inconcevable fureur, et chaque parti comptait trois ennemis à combattre. Le désordre devint extrême. La même ville se voyait prise et reprise tour à tour par différents vainqueurs. Les choses durèrent ainsi jusqu'à la mort de Manuel. Bela, son gendre, étant monté peu de temps après sur le trône de Hongrie, la guerre se ralentit un peu. Les Grecs retournèrent à Constantinople. Le roi de Dalmatie, que cette lutte inégale épuisait, retira ses troupes, et les Vénitiens n'eurent plus à combattre que les Hongrois.

La cour de Rome offrit sa médiation pour arranger

Bela et la république vénitienne. La fatigue fit plus que toutes les négociations; chacun, de son côté, conserva ce qu'il avait usurpé, sans qu'il y eût de paix définitive. Telle fut la situation politique de cette province depuis 1131, où Bela devint roi de Hongrie, jusqu'en 1251. On conçoit qu'au milieu de tant d'intérêts non fixés, mais que la lassitude avait réduits au silence, une fermentation sourde devait constamment régner, et qu'une étincelle suffisait pour ranimer l'incendie. Ladislas et Etienne, tous les deux neveux de Bela, et envoyés successivement de la cour de Hongrie en Dalmatie, traitèrent les peuples avec tant d'orgueil et de dureté, que le mécontement devint général.

Un riche particulier de la Dalmatie, nommé par les uns *Radic*, par d'autres *Stepcon*, épiait une occasion favorable d'élever sa fortune. Sous les dehors d'une feinte popularité, il cachait une grande ambition; il employait ses richesses à se procurer secrètement des armes, à rassembler des munitions et à s'attacher des hommes capables de commander sous ses ordres. Par son apparente sensibilité aux maux qui désolaient sa patrie, il aigrissait les esprits : il leur peignait avec force l'oppression sous laquelle ils gémissaient; il leur présentait la possibilité de secourir le joug des neveux de Bela, il ranimait leur courage en les enivrant d'espoir, en leur dissimulant les dangers qu'ils pouvaient courir dans une entreprise aussi hardie : enfin il réussit à les enflammer. Tous les germes de l'insurrection se développent à la fois, et le peuple, toujours prompt à

regarder celui qui le porte à la révolte comme le plus digne de commander, s'empresse de lui déférer la suprême puissance. En peu de jours, la nation est armée, les bataillons sont formés, les postes distribués, les plans d'attaque assignés aux différents corps, et, au moment où ils s'y attendaient le moins, les Hongrois se voient pressés, enveloppés, frappés de toutes parts et obligés de céder le terrain au nouveau conquérant.

Radic, au comble de ses vœux, s'empare d'abord de tout ce qu'ils possédaient au midi de la Save, et bientôt après leur enlève la Croatie, la Dalmatie, jusqu'à la rivière de Narenta, le pays de Chelin et la Bosnie. Cet usurpateur, sans cependant se décorer du titre de roi, fonda une puissance qu'il déclara héréditaire dans sa famille. Ses deux fils, Paul et Grégoire, en jouirent sans obstacles; mais, après eux, il n'en fut pas de même de Mladin, fils de Paul, qui réunit sur sa tête toute leur puissance.

Les Vénitiens, qui ne renonçaient pas à l'espoir de s'approprier une partie de la Dalmatie, le harcelèrent et l'inquiétèrent par des expéditions multipliées. Mladin ne trouvait point de forces à leur opposer; sa fierté déplacée avait révolté contre lui la plupart des grands, et, loin de l'aider contre ses ennemis, ils songeaint plutôt à le renverser lui-même et à se détacher de son obéissance. Dans cette extrémité, il eut recours à Charles ou Charobert, roi de Hongrie, et alla en personne lui demander assistance. La cour de Hongrie

conservait encore un ressentiment profond de la révolte de Radic; elle profita de l'instant favorable qui se présentait pour poursuivre l'aïeul dans le petit-fils; et, violant sans pudeur le droit des gens et de l'hospitalité, fit charger de chaînes Mladin, et envoya des troupes pour s'emparer de ses Etats, que personne ne songeait à défendre. Ainsi la Dalmatie retourna encore une fois sous la puissance des rois de Hongrie. Louis, successeur de Charobert, fit plus que son père; il prit la résolution de bannir pour toujours les Vénitiens de la Dalmatie : il leur fit une si vigoureuse guerre, qu'en 1381 il força le doge à signer un traité, par lequel il l'obligeait non-seulement à évacuer le peu de places qu'ils possédaient encore sur la côte; mais aussi à renoncer pour jamais aux titres de ducs de la Dalmatie et de Croatie qu'ils s'étaient arrogé.

Sigismond, empereur et roi de Hongrie, et Ladislas ou Lancelot roi de Naples, qui se disait comte de Provence et roi de Hongrie, Ladislas paré du titre de roi d'un Etat dans lequel il ne possédait pas un pouce de terrain, toujours aux expédients pour se soutenir contre le duc d'Anjou, son compétiteur au trône de Naples, et contre le pape Jean XXIII, qui lui suscitait partout des ennemis, vendirent aux Vénitiens, le dernier en sa qualité prétendue de roi de Hongrie, la ville de Zara et son territoire pour cent mille ducats; ainsi les Vénitiens rentrèrent en Dalmatie, et, de proche en proche, s'emparèrent de toutes les places maritimes dont les rois de Hongrie ne purent les

déposséder depuis. On a vu plus haut que l'empereur Héraclius céda la Dalmatie aux Croates et aux Serviens, et qu'ils y fondèrent une monarchie.

Un de leurs premiers rois, nommé Blastemir, et qui régnait du temps de Basile le Macédonien, qu'il ne faut pas comprendre avec le cruel Basile, successeur de Zimiscès, profita de quelques troubles survenus en Dalmatie, y entra à main armée, et en fit la conquête. De là le titre de rois de Dalmatie que portèrent ses successeurs, confondu si souvent avec celui de rois de Servie, qu'ils portaient en même temps, et qui était antérieur à la conquête de Blastemir. En transportant ce nouveau titre à ses successeurs, il avait, par sa conquête, renversé les anciens rois de Dalmatie; mais, par suite, quelques-uns de leurs descendants enlevèrent à leur tour la Dalmatie aux Serviens, et recommencèrent la véritable dynastie des rois de Dalmatie, sans que pour cela les rois de Servie quittassent le titre qu'ils avaient pris. Voilà ce qui a jeté tant de confusion et d'obscurité dans l'histoire par la négligence des écrivains qui, en relatant les faits, n'ont jamais su indiquer clairement s'ils appartenaient ou aux véritables rois de Dalmatie ou aux rois de Servie, qui s'en arrogeaient le titre. Il est certain qu'à l'époque de l'insurrection de Radic, qui fut principalement dirigée contre les Hongrois, la Dalmatie, qui passa tout entière sous les lois de cet usurpateur, n'appartenait plus depuis longtemps aux rois de Servie, mais aux descendants de Bela, roi de

Hongrie. Elle était tellement indépendante des rois de Servie, que Mladin, petit-fils de Radic, ne relevait des rois de Servie que pour la Bosnie dont ils lui avaient donné l'investiture, et ne leur rendait aucun hommage pour la Dalmatie. Louis, roi de Hongrie, qui chassa les Vénitiens de la Dalmatie, ne s'écarta nullement de la politique de Charobert, son père, et retenant Mladin dans la prison où il l'avait confiné, il dépouilla même les rois de Servie de la Bosnie, dont il avait investi Mladin.

Charles de Hongrie, maître de la Bosnie et de la Dalmatie, donna la première de ces deux provinces, avec le titre de Ban, à Etienne, l'un des seigneurs conjurés contre Mladin, et dont la révolte avait préparé la conquête de Charles. Les descendants d'Etienne usurpèrent, dans la suite, la souveraine puissance; et Twarth, l'un d'eux, prit, en 1366, le titre de roi de Bosnie, cependant avec l'agrément des rois de Hongrie, et sans autre condition que de reconnaître tenir d'eux sa souveraineté. Un de ses fils naturels, nommé Etienne Tuerthon, fut le troisième roi de Bosnie, et, sous lui, les troubles recommencèrent.

Ostoia Christich, seigneur bosnien, prétendit que Tuerthon n'était point fils de Twarth et se fit proclamer roi. Un autre seigneur, nommé Ostoich, tenta la même chose et prit également le même titre; ainsi la Bosnie eut trois rois. Tuerthon appela alors les Turcs à son secours, et ce fut la première époque de leur entrée dans ces contrées. On ménagea un accord

entre les trois rois précédents; on fit à chacun une part qui devait revenir à celui des trois qui survivrait aux deux autres : ce fut Tuerthon, et il se trouva, au bout de vingt ans, en possession de toute la Bosnie. Etienne Thomasse, qui lui succéda, fut assassiné par son fils Etienne, secondé par Radiroi, son oncle paternel. Maîtres du palais, ils répandirent d'abord le bruit et firent croire aisément que Thomasse était mort de maladie, et le parricide Etienne monta sur le trône. Ce monstre n'en jouit pas longtemps. La veuve de Thomasse découvrit enfin les assassins de son époux, et, pour le venger, elle appela Mahomet II, qui parut en effet avec une armée considérable, et s'empara de toute la Bosnie et d'une partie de la Dalmatie. Le parricide Etienne, abandonné de tous, crut trouver quelque clémence dans Mahomet, et lui demanda quartier. Le fier empereur des Ottomans le fit saisir, et, indigné du forfait que le monstre avait commis, lui fit sauter lui-même la tête d'un coup de sabre, action indigne d'un grand homme, mais dont le principe était puisé dans une juste horreur pour le crime. Tels furent les premiers motifs qui attirèrent les Ottomans sur les bords du golfe Adriatique.

La Dalmatie, victime de la politique de ses voisins, des empereurs d'Orient, des doges et souvent de ses propres citoyens, sans aucunes lois nationales, sans nulle constitution directe, sans autre gouvernement que celui des circonstances que la victoire faisait

naître, et qui s'écroulait avec la défaite, n'avait plus besoin pour accroître le mécontentement, devenu, de race en race, l'héritage de chaque famille, que de la présence des Turcs, c'est-à-dire d'une nation objet de terreur à cette époque, par sa réputation dans les armes, par ses exploits guerriers, par le talent et le génie des héros barbares qui la gouvernaient, par ses mœurs totalement étrangères; une religion naturellement ennemie, et des lois qui n'avaient d'autre appareil que la violence, venaient ajouter à tant de calamités intérieures.

Le Dalmatien, partout opprimé, partout persécuté, partout sans protecteur, devait nécessairement éprouver cette inquiétude, ce besoin de déplacement que le malaise inspire. Devenu fugitif sur sa propre terre, il cherchait à changer l'infortune de son séjour contre l'infortune d'un nouvel asile. Ici, telle bourgade que l'inquisition vénitienne avait rendue déserte était repeuplée par des familles qui se dérobaient au despotisme hongrois; là, l'on fuyait loin du joug des Musulmans vers des lieux que la férocité des Bulgares avait changés en solitude. Rois, nations, empereurs, simples seigneurs, magistrats même, tout était devenu, dans ces climats, un objet de terreur pour l'homme, et sa vie malheureuse se consumait bien moins à chercher la paix dont il avait besoin, qu'à étudier le genre de souffrance qu'il pouvait éviter.

Ces émigrations d'une ville à l'autre devinrent si fréquentes, les transfuges se multiplièrent à un

tel point, qu'ils commencèrent à faire une classe distincte dans la nation dalmatienne, et ils reçurent une dénomination particulière. *Shoko*, dont la véritable signification est transfuge, fut le nom qu'on leur appliqua, et ce nom, soit par une prononciation corrompue, soit par sa tradition en d'autres langues, se forma en celui d'Uscoques. La composition spontanée de cette classe de transfuges était un accident moral, une maladie nationale qui s'attachait au corps politique de la Dalmatie, que des lois vigoureuses, un gouvernement stable, et l'application régulière de la justice distributive pouvaient réparer et guérir.

Les Uscoques emportaient avec eux, contre leurs persécuteurs, un profond ressentiment; d'abord impuissants tant qu'ils furent épars, mais bientôt suivis de vengeances quand ils purent s'unir ensemble. Ils se portaient alors en armes vers les lieux qu'ils avaient fuis, surprenaient leurs oppresseurs, ravageaient leurs propriétés, et se retiraient avec un butin qu'ils considéraient comme un dédommagement de ce dont la tyrannie et la force les avaient dépouillés eux-mêmes. Il leur fallait une place d'armes pour se mettre à couvert; Clissa leur parut la plus convenable à leurs projets par l'importance de sa situation : *Crusich* en était seigneur ; il crut accroître sa puissance et se ménager une part dans le pillage en accueillant les Uscoques, il leur ouvrit les portes de Clissa. Ce fut de là qu'ils inquiétèrent les Turcs avec plus d'audace. Les Turcs se disposèrent à se venger

en assiégeant Clissa. Il en coûta également beaucoup de sang aux assiégés et aux assiégeants ; enfin, après un an de combats, Clissa fut prise. Les Uscoques qui survécurent à ce siége, se réunirent et allèrent à *Segna* transporter leur ardeur et leurs espérances futures.

La réduction de Clissa ouvrit la Dalmatie aux Turcs ; ils se répandirent dans le canton de Zara, s'emparèrent du château de Nardin, et menacèrent d'une invasion prochaine non-seulement la côte, mais encore la Croatie, et répandirent de justes alarmes dans l'esprit de l'empereur Ferdinand, devenu roi de Hongrie. Segna, où les Uscoques s'étaient retirés, située dans le golfe de Guarnero, appartenait à la famille des comtes *Frangipani.* Les Turcs ne dissimulèrent pas leurs prétentions sur cette place ; leur acharnement contre les Uscoques en était le motif.

L'empereur Ferdinand, qui imputait la perte de Clissa à la faute que l'on avait commise en laissant les Uscoques abandonnés à leurs seuls moyens, crut devoir leur prêter secours et protection, et loin d'étouffer le brandon de la guerre en usant de son autorité pour disperser des hommes dont les excès avaient dépassé les limites d'une vengeance raisonnable, il commit, au contraire, l'impardonnable faute de dépouiller les Frangipani de leur propriété, de réunir Segna à la couronne impériale, d'assigner spécialement cette place aux Uscoques, et de joindre une solde considérable à cette première marque de sa

protection impériale. L'unimadversion des Turcs s'en irrita davantage. Toutes les puissances voisines, émues des excès de cette nation, véritablement chimérique par le fait, s'en alarmèrent; et Ferdinand se fit une foule d'ennemis, ou déclarés ou secrets, en soutenant des hommes que la justice et l'humanité devaient faire regarder comme des espèces de forbans.

On croirait, à l'importance que l'empereur Ferdinand semblait attacher aux bras des Uscoques et aux alarmes qu'ils paraissaient inspirer aux Turcs, aux Vénitiens et aux différents peuples maritimes de l'Italie, que le nombre de ces pirates était considérable. Il est bien certain que leur nombre ne s'éleva jamais à plus de deux mille, et qu'au moment où l'empereur faisait ces dispositions en leur faveur, ils étaient à peine sept cents. On commença à les remarquer en trois classes bien distinctes, désignées sous le nom de *Casalins*, de *Stipendiaires* et d'*aventuriers*. Les Casalins étaient ceux qui avaient pris naissance dans la ville, et dont les pères y possédaient un domicile ou une propriété. On appela stipendiaires ceux en état de porter les armes, et qui recevaient une solde. Ils étaient divisés en quatre compagnies, sous la conduite de quatre capitaines à qui ils avaient donné le titre de *Vayvodes*. Quant aux aventuriers, ce n'était autre chose que des vagabonds, des gens sans aveu ou sans ressources, ou bien des criminels échappés aux lois, ou bannis de la Turquie,

de la Dalmatie, de la Pouille et de l'Italie. Les chefs uscoques recrutaient ces hommes et s'en servaient pour armer des barques : chaque barque contenait trente hommes; ils attaquaient les vaisseaux marchands, les pillaient et les brûlaient quelquefois, et à la faveur de nombreuses îles répandues le long des côtes de la Dalmatie, pour la plupart inhabitées, ils échappaient aux poursuites.

Les Uscoques, qui sentaient la nécessité de se conserver l'amitié des habitants de la Dalmatie et des îles, soit pour s'assurer des retraites pendant leurs courses, soit pour trouver des vivres quand ils en manquaient, les épargnèrent pendant longtemps; s'ils leur prenaient du pain, du vin et des bestiaux, s'ils se servaient de leurs barques pour leurs expéditions, ils payaient exactement ces divers objets. Les Vénitiens, par une politique cruelle et timide, sans avoir égard à cette conduite, pendaient, sans aucun quartier, tous les Uscoques qui leur tombaient entre les mains. Ils étaient pirates, il est vrai, mais ils n'exerçaient aucune piraterie sur les Vénitiens. Cette injustice et la situation précaire où ils se virent réduits par la suite, déterminèrent les Uscoques à rendre aux Vénitiens barbarie pour barbarie. Leurs courses devinrent plus périlleuses et moins lucratives, et la nécessité d'exister rendant plus impérieux leur goût pour le brigandage, ils tournèrent leurs vues du côté de la mer, qui leur offrait plus de ressources. Ils se contentèrent d'abord de ravager leurs îles et

d'en enlever les troupeaux : bientôt après, ils s'enhardirent à attaquer les vaisseaux de commerce. L'alarme se répandit parmi les commerçants de Venise, de Naples, de la Romagne et de la Marche d'Ancône. Le Sénat de Saint-Marc, la cour de Rome, les cabinets de Sicile et d'Espagne retentirent de plaintes. Il fallut armer des vaisseaux de guerre pour escorter les vaisseaux marchands, et cette dépense extraordinaire augmenta la mauvaise humeur des gouvernements; d'un autre côté, les Turcs, cherchant des prétextes pour attaquer Venise, feignirent de croire que la République protégeait les Uscoques, et la menacèrent d'une rupture, si elle ne châtiait pas ces pirates.

Toutes les cours d'Italie, dont les intérêts se trouvaient compromis, s'entremirent auprès de l'empereur Ferdinand pour le déterminer à retirer sa protection aux Uscoques; mais elles n'obtinrent que des promesses vagues, des réponses évasives et des satisfactions apparentes. L'empereur n'était pas fâché d'alimenter sans cesse les haines contre les sultans et les doges, et d'armer ainsi, l'une contre l'autre, deux puissances qu'il regardait intérieurement comme ses ennemies. Les Vénitiens n'avaient plus d'autre ressource que d'user d'une extrême barbarie envers les Uscoques qui tombaient entre leurs mains, afin d'imposer silence aux Turcs, s'il était possible, par cette conduite; et d'un autre côté, les Uscoques, indignés de la cruauté vénitienne, et sûrs, d'après

le système de l'empereur, de l'impunité, croyaient pouvoir s'abandonner à tous les excès contre des hommes qui les avaient persécutés avant qu'ils leur eussent fait aucun dommage.

Ce malheureux état de choses qui désolait la Dalmatie et l'Istrie depuis 1530 à peu près, puisque ce fut en 1537 que les Turcs s'emparèrent de Clissa, première ville où les Uscoques se fussent fixés, eut enfin un terme par le traité conclu à Madrid, en 1618, entre l'empereur Mathias, le roi d'Espagne Philippe III et la République de Venise. Les Uscoques se virent enfin contraints d'évacuer Segna. Les barques dont ils se servaient pour leurs courses maritimes furent brûlées. On assigna différents lieux de résidence à chaque famille. En les dispersant de la sorte, on parvint à atténuer leurs forces : les brigandages cessèrent, la tranquillité reparut. Il fallut 80 ans de troubles, de désordres, de pillage et de guerres pour décider la politique à prendre une mesure que l'humanité ordonnait dès l'origine !

On doit considérer comme très-heureux que les Uscoques ne se soient pas associé les Morlaques, nation presque sauvage, répandue dans ces contrées. Soit qu'en effet, comme plusieurs écrivains le croient, les Morlaques fussent originaires d'Albanie, et qu'en conséquence, sous ce point de vue, ils fussent odieux aux Uscoques, parce qu'ils n'avaient point de plus grands ennemis que les Albanais, dont les milices égyptiennes étaient composées en grande partie;

soit qu'ils prévissent qu'en appelant les Morlaques à eux, les parts du butin deviendraient plus faibles en raison du leur nombre, il est certain que, dans l'histoire des Uscoques, on ne voit qu'un seul Morlaque, nommé *Dannisich*, qui ait uni son sort au leur, parce que son ressentiment personnel contre les Ragusains, auteurs de la mort de son père, l'avait déterminé à se joindre à des hommes qui désolaient alors Raguse. En effet, il se distingua tellement par sa férocité dans ses expéditions, qu'il parvint, parmi les Uscoques, au rang de vayvode; et, dans cette place, les cruautés qu'il exerça contre les Ragusains furent telles, que, ne sachant plus quelle digue leur opposer, ils eurent recours au pape Grégoire XIII, qui manda Dannisich à Rome, le combla de caresses et de faveurs, lui donna une pension considérable, à condition qu'il laisserait Raguse tranquille. Il est avéré que si des raisons, sur lesquelles on ne peut former que des conjectures, ne s'étaient point opposées à l'union des Uscoques avec les Morlaques, c'en était fait de la puissance des Vénitiens, et par suite de celle des empereurs et rois de Hongrie en Dalmatie, et que, sur cette côte, il se serait fondé à la longue un empire de pirates aussi funeste au golfe Adriatique que ceux d'Alger et de Tripoli le furent dans une autre partie de la Méditerranée.

En 1088, J. Ladislas unit la Dalmatie avec la Croatie au royaume de Hongrie. En l'année 1111, ce pays fut conquis par les Vénitiens qui l'avaient déjà pos-

sédé. Ils ne le gardèrent que six ans, et le rendirent à la Hongrie. Les empereurs grecs s'en emparèrent à leur tour. En 1166, la Dalmatie fut reprise par les Vénitiens, et leur resta jusqu'en 1358. Elle retomba alors au pouvoir de la Hongrie, puis redevint la propriété de la République de Venise. En 1797, Venise et tout son territoire furent cédés à l'empereur d'Autriche par le traité de Campo-Formio. La paix de Vienne, en 1806, donna la Dalmatie à la France. Ce pays fut compris au nombre des provinces illyriennes qui furent régies par une administration séparée. Le traité du 30 mai 1814 a enlevé cette possession à la France.

Quoique l'action de cet ouvrage se passe avant 1789, à l'époque où les Vénitiens chassèrent les Turcs de la Dalmatie, la civilisation a fait depuis ce temps très-peu de progrès dans cette contrée, surtout dans la Morlaquie. Les usages, les mœurs sont encore les mêmes, parce que les gouvernements qui se sont succédé ont pris trop peu de soin d'organiser des établissements d'instruction publique, et de donner un essor aux sciences. L'ignorance du clergé est toujours la même, ensuite les Morlaques ont peu de relations avec les Italiens dont ils se défient (Voyez Introduction, *page* 11.)

Il faut un grand laps de temps pour changer, améliorer les usages, les coutumes d'un peuple. Les Écossais ne portent-ils pas encore leur plaid, leur

ridicule jupon, les Cauchoises leurs hautes coiffes, les Tyroliennes leur costume pittoresque, etc., etc.? Toutefois, le commerce a pris un peu d'extension, et l'agriculture a fait quelques progrès. Les habitants de Trente, de Zara, sont plus civilisés que ceux de la Morlaquie.

Depuis Fortis et Cassas il n'a point paru d'ouvrages intéressants sur la Dalmatie, ni en France ni en Angleterre; mais il en a été fait une très-grande quantité sur l'Italie.

PROLOGUE

Révélation et déception. — La Dalmatie délivrée des Turcs. — Le Rialto et ses gondoles. — Mariage du Doge avec la mer. — Aveux d'Almisso et son départ pour la Dalmatie.

Dans un splendide salon du palais Salviati, à Venise, un homme d'un certain âge sommeillait à demi couché sur un divan; la pâleur de son front, la blancheur de ses lèvres, annonçaient de vives souffrances. Une jeune personne d'une éclatante beauté, tenant un commencement de broderie, était assise à peu de distance de ce divan. Vis-à-vis d'elle, un jeune blond, aux yeux bleus pleins de douceur, était aussi assis et tenait dans l'une de ses mains un album, et dans l'autre un crayon. Par la même spontanéité, ils se levèrent et s'approchèrent du divan.

Le comte Salviati venait de s'éveiller.

— Mes chers enfants, leur dit-il en tendant ses deux mains, je me sens encore mieux que ce matin; cet instant de sommeil m'a fait beaucoup de bien. Quelle heure est-il, ma chère fille?

— La pendule vient de sonner huit heures il y a

peu d'instants, mon père, répondit Amalia, et nous éprouvions, Almisso et moi, une grande satisfaction en voyant combien votre sommeil était calme et votre respiration si doucement réglée.

— A la sérénité de votre visage, fit Almisso, on voit que vos douleurs cessent de vous tourmenter.

— J'en dois rendre grâce à vos constants soins, mes chers enfants; la mort qui se tenait au chevet de mon lit, il y a peu de jours, a-t-elle donc quitté ce palais ? Dieu veuille qu'elle n'y revienne pas !

— Nous la chasserons encore, fit en souriant Amalia.

— Soit; mais la goutte reste, la voilà descendue dans cette pauvre jambe; elle ne me quittera qu'après ma dernière heure.

— Votre médecin nous a dit, répliqua-t-elle, qu'une goutte sciatique se porte bien rarement sur la poitrine, et c'est là ce qui vous a mis dans un si grand danger.

— Oh! cela peut arriver encore, et ne pas me laisser le temps de mettre ordre à mes affaires; s'il en était ainsi, il en résulterait des choses très-fâcheuses que je veux vous éviter à tous les deux; ainsi je suis résolu à vous parler, et pas plus tard que demain, d'une affaire de la plus haute importance. Descendons sur la terrasse qui est vis-à-vis ce Rialto (1). L'air frais de la Giudea sera bien plus

(1) Ce superbe pont traverse la Giudeca et n'a qu'une seule arche; il fut construit en 1591 par Antonio de Ponte, sous le

agréable que celui que l'on respire dans ce salon. Allons, donne-moi ton bras, Almisso.

— Mais, mon père, répliqua le jeune homme; le bruit que font les gondoliers qui stationnent avec leurs barques sous la grande arche du Rialto ne vous importunera-t-il pas?

— Oh! non, il y a encore une assez grande distance de la terrasse au Rialto, et le chant des gondoliers, entendu à une certaine distance, est très-attrayant; mais ils devraient faire quelque trêve à leurs éternelles strophes de la *Gierusalem* et de l'*Orlando* (1). Ils devraient aussi chanter quelques strophes de ton joli petit poëme la *Violetta* (2).

— Oh! mon père! je suis bien loin du Tasse et de l'Arioste.

— Petit poisson deviendra grand, si Dieu lui prête vie.

— Je souhaite que cela soit; la tendresse de mon père, de ma sœur, et l'espérance d'une gloire méritée feront le bonheur de ma vie.

gouvernement du Doge Pasquale Cigonio. Une grande quantité de barques et de gondoles stationnent sur ce pont et sont toujours prêtes, au premier signal des habitants de Venise, pour descendre ou remonter la Giudeca.

(1) *La Jérusalem délivrée*, par le Tasse; *Roland le furieux*, par l'Arioste. Cet usage s'est longtemps conservé.

(2) Est-ce une imitation de la *Violette* de Goëthe? Cela n'est pas présumable; on ne trouve nulle part qu'Almisso savait l'allemand. Est-ce un poëme dans le genre du *Roman de la Rose* de J. de Meung, ou de la *Seechia rapita*? Nous n'avons point connaissance de ce petit poëme.

Le sénateur soupira tristement.

— Qu'avez-vous mon père? fit vivement Amalia.

— Ce n'est rien; une malheureuse pensée est venue m'affliger; mais il faut bien en venir à cette révélation que je ne dois plus différer. Allons sur la terrasse.

Quelques visites agréables augmentèrent les charmes d'une belle soirée du mois de mai.

Le lendemain, le sénateur, après le déjeuner, emmena dans son cabinet Amalia et Almisso.

— Asseyez-vous tous les deux, et prêtez une grande attention au récit que je vais vous faire. Ainsi que je le disais hier, j'ai un secret de la plus haute importance à vous révéler, et si la mort venait me frapper inopinément, le marquis Diodati, mon beau-frère, qui connaît ce secret, se trouverait dans la nécessité de le révéler ; il ne le ferait pas avec la sagesse et la prudence convenables dans cette situation, et Venise serait bientôt informée d'un événement aussi triste qu'il est étrange, et qui compromettrait l'avenir d'un très-intéressant jeune homme, si tout ne se réglait pas avec une sage prévoyance. Je vais prendre mon récit d'un peu haut pour rappeler à votre mémoire des choses qui, d'ailleurs, ne vous sont connues que très-imparfaitement, et qu'il est essentiel de vous circonstancier.

Vous savez que mon beau-frère, le comte Diodati, était lieutenant-colonel d'un régiment de dragons, dans lequel je servais comme capitaine. Il y avait

à peine dix-huit mois que j'avais épousé sa fille, lorsqu'il vint un soir me trouver sur la terrasse où je me promenais avec ta mère, ma chère Amalia. Le comte Diodati me dit : « Les Turcs se sont emparés de la Dalmatie et ravagent cette belle province soumise à la Sérénissime République de Venise. Le doge a pris la résolution de les en chasser. Une petite armée a été secrètement organisée, et le commandement en a été confié au général Delfino, qui a donné précédemment des preuves de talents militaires et de dévouement au gouvernement. On m'a donné le brevet de colonel de ce même régiment, et j'ai obtenu pour vous celui de lieutenant-colonel : voici votre brevet. J'ai reçu du général Delfino l'ordre de me rendre immédiatement à Trieste avec notre régiment; faites donc vos dispositions pour partir après demain matin. Les galères de la République sont amarrées dans le golfe pour nous transporter à Trieste. On m'a dit que plusieurs corps d'infanterie et d'artillerie légère sont arrivés à Zara, capitale de la Dalmatie. J'ai donné les ordres nécessaires pour le départ de notre régiment; ainsi, dès quatre heures du matin, soyez après-demain sur la place de la Piazetta. » Il embrassa sa fille et nous quitta. Au jour fixé, j'étais à mon poste. Le colonel passa la revue de notre régiment, et l'embarquement s'opéra très-activement. Arrivés à Trieste dans la même journée, le colonel reçut l'ordre de se rendre à Zara; le général Delfino y avait établi son quartier général.

De concert avee les vayvodes, chefs de canton dans la Dalmatie, on forma des corps francs de fantassins avec les Morlaques, qui sont de vaillants soldats; ils ont les Turcs en horreur, et ils leur font une guerre incessante.

La fortune constante favorisa nos armes, et, pendant deux mois, nous eûmes sur les Turcs tous les avantages; ils étaient refoulés dans le Primorie, et ils possédaient encore Clissa. Cette ville est une des plus belles positions militaires de la Dalmatie. Nous avancions rapidement vers cette place, et le quartier général fut transféré à Spalatro. Mon régiment fut échelonné entre Spalatro et Salona, et les deux escadrons que je commandais étaient postés avec deux compagnies de fantassins morlaques sur le chemin qui conduit à Clissa. Nous étions assez tranquilles depuis quatre jours; mais, vers le soir de ce quatrième jour, le colonel m'envoya dire de faire tenir les chevaux au piquet; je compris que les Turcs voulaient tenter un coup de main sur Salone. Vers quatre heures du matin, j'entendis le boute-selle, je montai à cheval avec mes soldats, et je vis arriver au grand trot le colonel avec les deux autres escadrons du régiment. Le général lui avait ordonné de s'embusquer derrière les vastes ruines du palais que l'empereur Dioclétien avait fait bâtir près de Salone.

Tout à coup les Turcs, en assez bon nombre, s'avancent le sabre au poing, mais l'infanterie les attend d'un pied ferme : un feu roulant bien soutenu leur

fait comprendre que le chemin est bien gardé; ils s'arrêtent, un instant après ils s'élancent bride abattue vers les ruines où le colonel était embusqué; il fond sur eux, le choc est terrible, les Turcs se battent en désespérés; voyant que j'avais fait un mouvement pour les prendre en flanc, ils fuient vers Clissa. Je les poursuis avec mes deux escadrons jusqu'auprès d'un petit marais. Le colonel, sans perdre un instant, leur barre le passage; ils font volte-face et s'avancent vers nous : on se bat corps à corps avec une égale fureur. Un coup de cimeterre que je reçois sur le bras droit fait tomber mon sabre, une balle me laboure la cuisse gauche et me fait une longue blessure; mon cheval, aussi blessé au poitrail, prend le mors aux dents, et vient s'enfoncer dans la vase des bords du marais. A force de coups d'éperons, ne pouvant plus tenir la bride, je l'en fais sortir; à quelques pas de là, il me jette violemment sur un tas de cadavres, tombe et meurt : mon sang coule avec abondance, je m'évanouis. Lorsque je repris mes sens, le combat avait cessé, et je ne voyais plus autour de moi que des cadavres d'hommes et de chevaux; je n'entendais que des imprécations et le râlement des mourants. Je veux me tirer de ce plaintif cimetière, et, avec de pénibles efforts, je me lève enfin; mais je ne peux faire que deux ou trois pas, je trébuche, et je tombe assis sur le cadavre d'un Turc. Je souffrais horriblement de mes deux blessures, et principalement de celle de la cuisse. J'étais depuis

une heure dans cette affreuse position, et je faisais de vains efforts pour me lever de dessus ce cadavre.

En promenant mes regards sur ce lieu de carnage, je vis un horrible spectacle : un infâme Turc coupait les têtes de nos soldats, morts et mourants, et les mettait dans un grand sac (1). Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint droit à moi; je lui présentai ma montre en lui disant :

— Sauvez-moi, par pitié, de cette affreuse situation.

— Je saurai bien, me répondit-il en mauvais italien, prendre la montre et tout ce qui me conviendra.

Je fis tous mes efforts pour l'émouvoir par mes supplications et la promesse d'une grande récompense; il posa son sac près de moi, mit son sabre dessus, dénoua froidement ma cravate, baissa le collet de mon habit et me dit : Ne bougez pas, ce sera bientôt fait et vous ne souffrirez plus.

(J'avais aperçu un cangiar à la ceinture du mort, sur lequel j'étais assis.) Tandis qu'il se baissait pour reprendre son sabre, je m'emparai de ce cangiar. Le féroce Turc me prit par les cheveux, et levait son sabre pour me couper la tête; je lui enfonçai le cangiar dans le ventre; la douleur lui fit lâcher prise, je le frappai d'un second coup. Son sabre tomba de ses mains, je m'en saisis : le Turc chancelle, tombe

(1) Dans des temps plus éloignés, les chefs militaires turcs payaient une rétribution à leurs soldats pour chaque tête de chrétien qu'ils apportaient.

par terre, des flots de sang sortent de ses deux blessures, et il expire.

Le danger imminent que je venais de courir excita mon courage et ranima mes forces; je me traînai près de ce Turc, je vidai le sac qui contenait les têtes de nos soldats, et, avec le cangiar, je le dépéçai pour faire des bandes que j'appliquai sur ma blessure à la cuisse; avec cette espèce d'appareil, j'arrêtai le sang qui coulait au moindre mouvement que j'essayais de faire. Je me levai debout alors. O bonheur! je pouvais marcher! Je fais à peu près deux cents pas; mais ces bandes mal attachées tombent, le sang rejaillit avec force. Je m'assieds pour remettre cet appareil, quand, accablé par la douleur et la fatigue, je m'évanouis. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état; lorsque je repris mes sens, la lune, dans son plein, éclairait la terre. Avec sa clarté blafarde, je vis que j'étais couché sur le bord d'une prairie, à très-peu de distance d'un large ruisseau, et je ne pouvais me lever pour étancher la soif qui me dévorait! La fraîcheur de la nuit avait engourdi mes sens; j'étais plongé dans un sommeil léthargique. Au point du jour, je me réveillai: je vis autour de moi des hommes et des femmes morlaques. Non, il n'est pas mort, disait un de ces hommes; c'est un officier vénitlen, un de nos libérateurs, il faut le secourir.

— Mes amis, mes chers amis, je suis seulement blessé au bras et à une cuisse, et je ne puis me tenir debout.

Les hommes, après un court entretien entre eux, partirent en courant; une de ces femmes me dit :

— Tranquillisez-vous; ils sont allés chercher ce qu'il faut pour vous transporter dans mon habitation, qui est à peu de distance de cette prairie.

Les hommes ne tardèrent pas à revenir. Ils apportaient des branches d'arbre, des cordes et des nattes; ils façonnèrent, en peu de temps, un brancard, sur lequel on me plaça avec beaucoup de précautions. On se mit en marche, et, une demi-heure après, on me déposa dans une chambre d'une petite maison couverte en chaume. Les femmes se mirent à l'envi, les unes à faire chauffer de l'eau, d'autres à faire des bandes de toile et de la charpie; deux hommes me déshabillèrent, lavèrent mes blessures, et je fus pansé avec autant de dextérité que de célérité. On me présenta une tasse de lait chaud, et bientôt je sentis, comme par une espèce d'enchantement, mes forces renaître. Je fis connaître à ces braves gens quel était mon nom et mon rang, et je demandai combien il y avait de distance de la maison où j'étais à Salone.

— Une petite demi-lieue, signor, me répondit le maître de la maison.

— Je désire savoir en quel état se trouve le colonel de mon régiment, qui est mon beau-père. Dieu veuille qu'il ne lui soit point arrivé quelque malheur!

— Rassurez-vous sur ce point: le colonel a eu un cheval tué sous lui; il est promptement monté sur celui d'un de ses dragons qui était blessé, et il a continué de

commander son régiment avec un admirable sangfroid. J'étais à Salone lorsque les Turcs sont venus vous attaquer, et cela leur a été bien funeste, car le chemin qui conduit de Salone à Clissa était jonché de cadavres turcs. On dit que votre régiment a fait aussi de grandes pertes. On parle de plusieurs officiers tués et d'autres blessés.

— Le colonel doit être aussi inquiet sur mon sort que je l'étais sur le sien; je prie instamment l'un de vous d'aller lui dire que je suis encore au nombre des vivants, et de lui faire connaître les bons et généreux soins que j'ai reçus dans cette maison.

— Il sera fait comme vous le désirez; le colonel est précisément logé chez un de mes parents à Salone; mon fils fera votre commission. Allons, dit-il à un jeune garçon, tu as bien entendu ce qui a été dit : va vite et reviens de même.

On me laissa seul reposer; je bénissais le ciel d'être sauvé de la féroce cupidité des Turcs, car un autre pouvait surgir sur le même champ de bataille. Une heure à peine s'était écoulée, lorsque le maître de la maison m'annonça que plusieurs personnes de mon régiment arrivaient au grand trot avec un caisson. Le chirurgien-major, un de ses aides et deux de mes domestiques entrèrent dans la chambre. Le major me dit qu'on m'avait cherché sur le champ de bataille, pour me donner des secours comme blessé, ou une honorable sépulture si on m'avait trouvé parmi les morts; que le colonel avait éprouvé la plus vive satis-

faction en apprenant que je n'avais point été fait prisonnier; et enfin, ajouta-t-il, que vous n'étiez pas blessé très-dangereusement : c'est ce que nous allons voir. Il examina mes blessures.

— Celle du bras sera peu de chose, mais celle de la cuisse est plus grave; la balle est restée dans les chairs, il faut la faire sortir. Ce qu'il fit promptement et avec une grande habileté.

Après le pansement, il me dit :

— J'ai fait remplir le caisson avec des matelas et des couvertures; vous n'éprouverez pas le moindre choc, on va vous y transporter.

J'avais conservé ma bourse; j'en tirai deux pièces d'or, et les présentai au maître de la maison, en le remerciant de ses généreux soins; il refusa de les recevoir : j'insistai, il refusa derechef en me disant :

— Je suis heureux d'avoir pu rendre quelques services à un de nos chers libérateurs; par eux, nous n'aurons bientôt plus à redouter ces féroces et exécrables Turcs, qui nous enlevaient nos filles et nos troupeaux. Puisque vous êtes satisfait du peu que nous avons pu faire pour vous, je réclamerai plus tard votre protection pour mon fils : il désire servir sous vos ordres dans votre régiment.

— Vous pouvez compter sur mes bons offices pour votre fils. Je lui serrai cordialement la main.

Le colonel me reçut avec de grandes démonstrations de joie et d'amitié; il écrivit à sa fille que j'étais blessé, mais non pas dangereusement. Ma femme

s'empressa de venir nous rejoindre pour me donner des secours ; mais, comme le colonel était étroitement logé, on me transporta dans la maison du vayvode, à Spalatro. Par la force de mon tempérament, au bout de quelques jours, je pouvais marcher avec l'aide d'une béquille; un mois après, je repris mon service, et ma femme revint à Venise.

Pendant ce laps de temps, le général avait gagné du terrain et battu les Turcs dans diverses rencontres. Nous étions les maîtres de tout le Primorie. Les places d'Almissa, de Vergorax, d'Imoski et de Macarska étaient confiées à des vayvodes et à une milice morlaque qu'ils commandaient. Ainsi que je l'ai dit, les Dalmates et les Morlaques avaient les Turcs en horreur, et ils leur faisaient une guerre d'extermination. Les Turcs s'étaient renfermés dans Clissa; le général en ordonna le siége. Il prit toutes les mesures convenables pour leur couper les vivres, et les empêcher de recevoir des renforts. Quelques cavaliers turcs étaient descendus dans le Primorie, du côté de Macarska. Le général donna ordre à mon colonel d'aller établir son quartier dans cette dernière ville, afin de leur fermer le canal de Brazza.

Nous étions arrivés à très-peu de distance d'Almissa ; le chemin était rempli d'hommes, de femmes et d'enfants, qui fuyaient en poussant des cris de désespoir. Un de ces hommes dit au colonel : « Les Turcs ont surpris la ville pendant la nuit; ils mettent tout à feu et à sang. » Le colonel nous fit mettre le

sabre à la main, et nous arrivâmes au grand trot sur la place d'Almissa. Les Turcs étaient au nombre de trois cents à peu près; ils ne perdirent pas de temps, ils se rangèrent en corps de bataille au-devant de la principale porte de l'église.

Le colonel envoya un de nos officiers dire au chef de cette troupe qu'il ne devait pas songer à se défendre contre un régiment tout entier, et qu'il lui conseillait de mettre bas les armes et de se rendre, pour ne pas être, lui et ses soldats, passés tous au fil de l'épée. Le chef des Turcs demanda à sortir de la ville avec armes et bagages. Le colonel renvoya dire que si, dans dix minutes, ils ne se rendaient pas, il les ferait charger. Le chef eut l'audace de tirer un coup de pistolet sur notre officier; mais, fort heureusement, il ne l'atteignit point. Le colonel indigné commanda la charge. Les Turcs se battirent en désespérés. Le combat ne dura pas longtemps, ils furent tous tués; il n'en resta pas un seul pour aller porter à Clissa la nouvelle de cette extermination.

Tandis que le colonel parcourait la ville avec deux compagnies de son régiment, pour rassurer le peu d'habitants qui avaient échappé au cimeterre des Turcs, et les engager à aider ses soldats à éteindre le feu qui consumait deux maisons et menaçait de s'étendre et réduire cette malheureuse ville en cendres, je faisais ouvrir des fosses pour y déposer les cadavres des Turcs et ceux des habitants d'Almissa qui avaient été égorgés. Une femme échevelée, couverte de sang et

tenant un enfant dans ses bras, se jette à mes pieds, me présente son enfant en prononçant ce seul mot : *Christich.* Le sang sortait en abondance de sa poitrine. Je prends cet enfant qu'elle avait laissé tomber et qui jetait des cris déchirants; je veux aussi relever cette femme, elle rendait le dernier soupir. Je fis quelques caresses à cet enfant, et j'apaisai ses cris. C'était une très-jolie petite créature. Je fis appeler un de mes domestiques, je lui remis l'enfant en lui ordonnant d'en avoir le plus grand soin.

Le colonel revint sur la place et me dit :

— La ville est presque déserte, et je n'ai trouvé que des morts et des mourants. Le feu était dans deux maisons, je l'ai fait éteindre ; il n'y a plus de danger pour la ville. Il faut continuer notre route pour Macarska ; nous avons encore sept lieues à faire, il est près de midi. Je vais vous laisser l'ambulance pour faire transporter nos soldats blessés; et heureusement, d'après le rapport du chirurgien-major, nous en avons très-peu. Ces diables de Turcs se sont battus en désespérés. Gardez avec vous une compagnie de dragons; vous nous rejoindrez un peu plus tard à notre destination.

Il donna l'ordre du départ, et le régiment se mit en marche.

Quand toutes les fosses furent bien couvertes de terre, je dis à plusieurs officiers de la compagnie qui me restaient :

— Puisque toutes les maisons sont désertes, allez,

avec quelques-uns de nos dragons, chercher du pain et autres comestibles qu'ils apporteront sur cette place ; mais rien autre chose que des vivres, entendez-vous, et veillez avec la plus scrupuleuse attention à cet ordre.

Ils ne trouvèrent qu'un peu de pain chez des boulangers, tout avait été gaspillé par les Turcs ; il fallut se contenter d'un si maigre repas. Mon domestique m'apporta l'enfant ; je le mis sur mes genoux, je lui fis des caresses ; il me regardait avec étonnement et avec attention.

— C'est un petit garçon, signor, me dit mon domestique.

— Tantôt il crie, tantôt il babille ; mais je ne comprends pas ce qu'il dit.

— Cela n'est pas étonnant ; les habitants de la basse Dalmatie parlent communément la langue slave ; très-peu savent l'italien, parce qu'ils n'ont pas autant de communication avec nous que ceux de la haute Dalmatie ; le peuple surtout est très-défiant à notre égard (1).

Je voulus faire causer cet enfant ; mais je ne compris point ce qu'il me répondait.

— Qu'allons-nous faire de cet enfant, signor?

— Puisque la Providence l'a mis dans mes bras, je le garderai jusqu'à ce que je puisse découvrir quels sont ses parents. Cette femme qui le portait et qui

(1) Introd., note, page 11.

s'est jetée à mes pieds était évidemment sa mère... Mais ce petit garçon s'endort, prends-le; nous allons partir. Le chirurgien-major dit que les blessés sont pansés; nous n'avons plus rien à faire ici.

Je dis au trompette de sonner le boute-selle; quelques instants après, nous étions en route pour notre destination. Il était dix heures du soir lorsque nous arrivâmes à Macarska; je me rendis au logement qui m'était assigné.

Le lendemain, je racontai au colonel ce qui s'était passé à l'égard de cet enfant, et je le prévins que j'allais me rendre à Almissa pour m'informer quels étaient les parents de cette intéressante petite créature.

Une partie de ce qui restait des habitants d'Almissa était rentrée dans la ville; chaque personne pleurait ou sa femme, ou son mari, ou ses enfants. Le curé, le vayvode, le notaire, enfin les principaux habitants de cette malheureuse ville avaient été égorgés par les Turcs. Eux seuls pouvaient me renseigner sur la famille de l'enfant; ceux qui étaient vivants ne me comprenaient pas, ou étaient trop occupés de leurs pertes, trop distraits par leurs douleurs; je vis que le moment n'était pas favorable pour faire une enquête, je retournai à Macarska.

Ce joli petit garçon avait un aimable caractère; il était fort caressant, et semblait tout à fait accoutumé avec nous; toutefois je compris que je ne pouvais pas le garder avec moi : je pris la résolution de l'envoyer

à ma femme. Je lui écrivis toutes les particularités relatives à cet enfant, et le même domestique qui en avait pris soin fut chargé de le conduire à Venise.

Le général poursuivait avec activité le siége de Clissa. Quoique privés de subsistances, cernés de toutes parts, les Turcs ne se rendirent pas. Le général, voulant en finir, ordonna l'assaut. Les Turcs résistèrent faiblement; ils étaient exténués par la faim. Ils se disposaient à mettre le feu dans la ville : les habitants s'arment de tout ce qu'ils peuvent trouver, nous ouvrent les portes; ils font plus encore, ils nous aident à les tuer. Ainsi, dans le court espace de quatre mois, la Dalmatie fut délivrée des Turcs. Le général reçut le titre de sénateur et membre du conseil des Dix. Le colonel, mon beau-père, fut nommé Provéditeur général de l'Istrie et de la Dalmatie. On m'offrit le grade de colonel du régiment où je servais, mais je refusai ce titre; j'avais pris la résolution de donner ma démission de lieutenant-colonel et de me retirer du service. Je boitais de plus en plus, et déjà je ressentais de vives atteintes de cette goutte sciatique, qui évidemment provient de cette funeste nuit que je passai sur une prairie, après le combat entre nous et les Turcs, sur le chemin de Salone à Clissa. Ma femme, qui n'avait point encore eu le bonheur d'être mère, aimait très-affectueusement le petit orphelin que je lui avais envoyé; elle lui avait donné le nom d'Almisso.

— Je ne suis pas votre fils !... s'écria douloureusement Almisso.

— Amalia est le seul fruit de mon mariage avec la fille du comte Diodati ; mais tu es et tu seras toujours mon fils adoptif, et je te laisserai, par mon testament, une existence digne de toi ; elle sera justement méritée par tes excellentes qualités du cœur et de l'esprit. Si la fortune te maltraita dès le commencement de ta vie, elle t'a amplement dédommagé plus tard. Tu as à peine 24 ou 25 ans, les portes de plusieurs académies ont été ouvertes pour toi, tu jouis déjà dans le monde littéraire d'une haute réputation par des travaux historiques, ton joli petit poëme annonce que tu seras un jour compté au nombre de nos célèbres poètes italiens ; tu joins à tout cela les grâces extérieures et un caractère qui te fait chérir de tout le monde. Console-toi, mon cher Almisso, de n'être pas le légitime fils d'un noble vénitien, d'un sénateur, membre du conseil des Dix, dont on ne parle plus quelques mois après sa mort : les grands talents seuls laissent un nom immortel. Enfin j'ai de fortes raisons pour croire que ta naissance est très-honorable ; car il me semble évident que ceux qui t'ont donné le jour appartenaient à une classe élevée parmi les Morlaques. Les vêtements que tu portais, et que j'ai soigneusement conservés, ne sont pas ceux dont les enfants du peuple sont couverts ; c'est ce que nous allons voir et examiner avec attention. Ouvre ce placard, à la droite de

cette cheminée; prends ce petit coffret en bois d'ébène, apporte-le sur cette table.

Le sénateur en tira une petite robe en serge blanche très-fine, brodée en soie rouge, une chemise dont le haut était garni en dentelle, de petits souliers en maroquin rouge, un petit collier en perles fines, ayant au milieu une médaille en or.

— Cette médaille, représentant l'empereur Dioclétien, dit le sénateur, vaut elle seule trois sequins Tout ce que nous voyons là, je le répète encore, annonce que l'enfant qui me fut présenté appartient à la classe élevée des Morlaques.

La gentillesse de ton caractère te faisait aimer autant de ma femme que de moi, et tu fus élevé dans ce palais comme si tu étais notre fils légitime, sans prévoir les conséquences fâcheuses que cela pouvait avoir dans la suite. Sur ces entrefaites, ma femme devint mère d'Amalia, et tant qu'elle a vécu elle a partagé sa tendresse entre sa fille et toi.

Tout ce que j'ai pu recueillir dans mes enquêtes sur ta famille, c'est qu'il a existé un Christich qui était vayvode; mais dans quel canton de la Dalmatie et de la Morlaquie a-t-il exercé ces fonctions? voilà ce que j'aurais dû chercher à approfondir. La mort de ma femme qui survint, l'état maladif où je me trouvais, la tendre amitié que je ressentais pour toi, l'habitude de te donner le nom de fils sont les causes principales de ma négligence à continuer mes enquêtes sur ta famille. Nous prendrons les mesures les plus minu-

tieuses pour savoir si ce Christich est vivant, quelle contrée il habite, enfin s'il est ton père ou ton parent. Je te le dis encore : que tu retrouves une famille ou non, j'aurai toujours pour toi, mon cher Almisso, toute la tendresse d'un père.

Almisso, les yeux baignés de larmes, prit la main du sénateur en disant :

— Mon bienfaiteur, que je vous dois de reconnaissance !

— Continue de m'appeler ton père. Gardez tous les deux le plus grand silence sur ce que la prudence, la nécessité me forcent à vous révéler. Continue, ma chère fille, à donner le doux nom de frère à Almisso : attendons et espérons tout du temps ; nous parviendrons, je l'espère, à découvrir les parents d'Almisso. Prends ce coffret, mon cher fils ; c'est à toi maintenant à le garder précieusement. Cette longue narration m'a un peu fatigué ; laissez-moi reposer jusqu'à l'heure du dîner.

Ils sortirent silencieusement du cabinet du sénateurs ; ils étaient trop affectés l'un et l'autre pour se dire une seule parole. Il n'est pas mon frère, se disait en soupirant Amalia ; elle rentra dans son appartement, et se jeta sur un divan. — Almisso courut dans le sien pour cacher sa douleur et son dépit.

Toutes les espérances d'un noble et brillant avenir venaient tout à coup de s'évanouir pour lui comme un vain songe.

« Je ne suis plus, se disait-il, qu'un pauvre orphelin

que, dans sa commisération, un noble et puissant Vénitien a recueilli dans son palais. Sans famille connue, sans fortune, je serai forcé, pour ne pas être taxé d'ingratitude, d'accepter les dons de l'homme généreux qui m'a traité comme si j'étais son fils légitime ; je vais être forcé d'habiter encore ce palais, et de cacher à tous les yeux ma honte, mon dépit, mes cuisants chagrins.»

Ces fiers nobles Vénitiens, qui étaient ce matin mes égaux, de quel œil me verront-ils quand ils connaîtront le fatal secret que vient de me révéler le sénateur !... »

Il se tordait les mains, se promenait à grands pas dans sa chambre, s'asseyait, se levait, renversait la chaise sur laquelle il était assis ; enfin les larmes trouvèrent un passage, et le nom d'Amalia s'échappa de ses lèvres.

Amalia, de son côté, faisait de tristes réflexions sur la révélation de son père. Sa position, à l'égard d'Almisso, était tout à fait changée ; le croyant précédemment son frère, elle s'abandonnait aux doux élans d'une amitié toute fraternelle. Cette familiarité devait cesser ; elle comprit qu'elle devait mettre plus de réserve dans ses relations avec un beau et aimable jeune homme *qui n'est ni mon frère*, ni même un parent, se disait-elle. Je sens que je l'aime, comme je l'aimais avant cette funeste confidence de mon père ; il m'en coûtera beaucoup de ne plus lui donner le doux nom de frère, de cesser cette familiarité qui avait tant de charmes pour moi... Les bienséances imposent de cruelles lois !...

Une de ses caméristes entra pour prendre ses ordres; elle fut brusquement reçue.

— Je n'ai point sonné, signorita.

— J'ai l'honneur de faire observer à Mademoiselle que c'est aujourd'hui jeudi, et qu'elle descend la première au grand salon pour recevoir les personnes qui, ce jour-là, viennent dîner ici. Il est cinq heures. Quelle robe veut Mademoiselle pour sa toilette de ce soir?

— Je resterai avec cette demi-toilette.

Elle descendit au salon.

Almisso, plongé dans ses tristes réflexions, n'entendit pas la cloche qui annonçait que le dîner était servi. Son domestique Marcello entra dans la chambre.

— Monsieur le comte, dit-il, n'a sans doute pas entendu la cloche du dîner; Son Excellence le sénateur m'envoie vous dire qu'il se met à table.

Almisso se hâta de paraître au salon.

— Messieurs les poètes, fit en riant le sénateur, se nourrissent-ils maintenant d'ambroisie, comme leur divin maître? Je gage, mon cher fils, que dans le feu de la composition tu oubliais l'heure du dîner.

— Quand on fait les vers aussi bien que lui, dit un des convives, on ne perd ni son temps ni sa peine.

Amalia jeta un coup d'œil scrutateur sur Almisso; elle lut dans ses yeux ce qui se passait dans son cœur, elle tressaillit.

Pendant le premier et second service, la conversation fut assez languissante; mais lorsque les domesti-

ques se retirèrent après avoir posé le dessert sur la table, elle se ranima. Almisso et Amalia évitaient de s'adresser directement la parole ; les mots de *signora*, de *signor*, leur semblaient trop désagréables à se dire, ainsi que les *vous* au lieu des *tu*.

Le sénateur s'en aperçut, et les tira d'embarras.

— Ton frère, Amalia, me semble bien rêveur maintenant, qu'en dis-tu ?

— Il songe évidemment à ce que vous lui avez dit ce matin.

— Il a oublié, et toi aussi, ce qui a été convenu entre nous.

— Je serai la première à faire ce que vous voulez ; il m'imitera sans doute.

— Assurément, ma chère sœur.

Amalia entama une conversation archéologique avec un des convives qui avait voyagé et avait exploré tout récemment l'Ecosse et l'Irlande. Elle avait lu avec attention les voyages dans la Grande-Bretagne et autres ouvrages traduits de l'anglais en français ; elle connaissait parfaitement cette dernière langue, et la parlait aussi très-aisément. Après le dîner, on vint respirer la fraîcheur du soir sur la terrasse, et voir circuler cette multitude de gondoles qui descendent et remontent la Giudeca.

Almisso profita d'un moment favorable pour s'éloigner ; il sortit du palais Salviati ; il désirait être seul pour réfléchir sur ce qu'il devait faire pour connaître

enfin son origine. Il descendit à l'Arche du Rialto, et dit à un gondolier :

— Je prends ta gondole pour la soirée, mais je veux être seul.

— Il suffit, signor Salviati; Votre Excellence veut-elle que je suive la file, ou autrement?

— Comme il te conviendra; cela m'est égal.

Le nom de Salviati, que venait de lui donner le gondolier, le fit soupirer.

Hélas! se disait-il, je n'ai plus le droit de le porter, ce noble nom; je suis maintenant le pauvre Almisso...

Cette navrante déception n'était pas la seule cause des indéfinissables mouvements intérieurs qu'il éprouvait, il avait aimé tendrement Amalia, la croyant sa sœur; il sentait naître dans son cœur d'autres plus vifs sentiments. Absorbé dans ses tristes pensées, il était étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Cette multitude de gondoles, plus ou moins richement décorées, l'éclat des lumières, les suaves accents des voix vénitiennes, vocalisant en s'accompagnant avec des guitares et des mandolines; le bruit cadencé des rames, la gaieté et la joie expansive de tant de personnes qui, sous un ciel d'azur, respiraient l'air frais de la Giudeca, rien n'avait pu le distraire de ses mélancoliques réflexions. Le jour commençait à poindre, les chants avaient cessé, le bruissement des rames ne se faisait plus entendre. Almisso se leva, paya généreusement le gondolier, selon sa coutume, et se rendit

au palais Salviati. Marcello l'attendait sur le bas de la grande porte de ce palais.

— Je vous attendais, monsieur le comte, et j'étais très-inquiet : vous n'avez pas l'habitude de rentrer si tard, je craignais pour vous quelque fâcheuse rencontre. Monsieur votre père a demandé plusieurs fois si vous étiez rentré ; il s'est couché plus tard que de coutume. La caméristé de mademoiselle votre sœur est venue plusieurs fois me faire la même demande ; elle n'omettait pas de me dire à chaque fois que c'était de la part de sa maîtresse. Je crois aussi que mademoiselle votre sœur a veillé plus tard qu'à l'ordinaire ; j'ai vu, pendant toute la nuit, de la lumière dans sa chambre à coucher.

— Tu le vois, mon bon Marcello, il ne m'est rien arrivé de fâcheux ; j'ai beaucoup de regrets d'avoir causé des inquiétudes à mon père et à ma sœur.

Quand il fut rentré, il prit la robe de chambre que lui présentait Marcello et le congédia. Almisso n'avait aucune envie de dormir ; mais pensait-il : « Marcello, en venant demain matin à l'heure de mon lever, me trouvant debout et mon lit dans le même état où il est maintenant, ne manquera pas de le dire aux autres domestiques ; alors des commentaires plus ou moins méchants. Il faut les éviter. » Il se coucha, sans pouvoir dormir.

« Cette position, se disait-il, n'est pas soutenable, elle est trop cruelle ; il faut y mettre un terme. Il me sera impossible de parler à la fille du sénateur comte

Salviati, comme dans les jours précédents; cette familiarité lui déplaira, blessera son orgueil patricien; et qui sait si mon changement de position sociale n'a pas aussi changé ses sentiments pour moi!... Déplaire à cet ange de bonté, de douceur et d'amabilité, renoncer à son affection, serait un trop poignant supplice pour mon cœur... Oui, je quitterai ce palais, je parcourrai toute la Dalmatie, j'explorerai le plus petit village même, pour découvrir un parent qui me fasse connaître mon origine plébéienne ou patricienne.

Cette résolution calma un peu l'agitation de son âme. Marcello entra dès huit heures du matin dans la chambre d'Almisso.

— Monsieur votre père vous demande, monsieur le comte; il vous attend dans son cabinet.

Almisso se hâta de s'habiller, et se rendit dans le cabinet du sénateur, où se trouvait Amalia.

— Je ne te demande point, mon cher Almisso, où tu as passé la nuit; je connais la sagesse de tes principes : je crois plutôt que tu cherches la solitude pour te livrer sans témoins au chagrin que ma révélation a dû te causer. Je comprends tout ce qu'il y a d'amertume dans une telle déception; mais un noble cœur ne se laisse point abattre par des revers de fortune. Ecoute-moi, mon cher fils; tu ne peux pas douter de la sincérité de mes paroles, je l'ai dit et je vais te le répéter encore : je t'aime aussi tendrement que si tu étais véritablement mon fils. J'aurais dû, il est vrai,

songer à l'avenir relativement à toi. Je t'ai fait connaître hier les motifs qui me forcèrent à remettre à d'autres temps les recherches que je devais faire. Je réparerai ce que j'ai mal fait, et assurément Amalia ne s'opposera pas à la donation que je veux faire en ta faveur.

— Oh! vous pouvez le croire, fit avec feu Amalia.

— Le plus pressé est de savoir quelle est ton origine et où sont tes parents. J'ai pris la résolution d'envoyer en Dalmatie mon secrétaire, qui est un homme intelligent, et qui m'a donné des preuves de dévouement.

— Ne serait-ce pas lui confier, dit Amalia, trop prématurément un si important secret? L'état de votre santé n'est plus alarmant, jouissons du présent... Attendons.

— Laisse-moi finir, répliqua vivement le sénateur. Il ne saura que ce qu'il est prudent de lui confier. Il s'informera s'il existe en Dalmatie, dans la Morlaquie, un *Christich*, et quelle était cette femme qui, en mourant, confia son enfant à mes soins providentiels. Non, Almisso, tu n'es pas né dans une classe obscure, tout en toi décèle une noble origine; mais, en attendant le résultat de mes démarches, cesse de te livrer à de sombres pensées, qui mineraient évidemment ta santé : on le voit déjà par l'altération de ta figure; cela nous afflige profondément, Amalia et moi.

— Assurément, fit en soupirant Amalia.

— Tu ne veux pas causer des chagrins à ton ami, à ton père adoptif?

— Mon bienfaiteur, je donnerais mille fois ma vie pour vous et pour votre noble fille ; mais permettez-moi de vous faire observer, mon très-cher père, puisque vous voulez que je vous donne encore ce titre, qu'un étranger, quel qu'il soit, ne fera point, avec le même soin, le même zèle, les recherches les plus minutieuses même dans une affaire que j'ai tant d'intérêt à connaître. Daignez aussi faire attention à ma position maintenant; elle n'est plus ce qu'elle était hier. Mon respect pour la fille de mon bienfaiteur, l'héritière d'un grand nom, d'une grande fortune ne me permet plus d'avoir avec elle les mêmes relations, la même familiarité qui existaient encore hier, qu'elle me croyait son frère.

— Pourquoi, non? fit vivement Amalia, puisque telle est la volonté de mon père. Sa prudente sagesse n'a-t-elle pas exigé cette convention pour quelque temps au moins, et en attendant l'issue des démarches que l'on fera pour découvrir des parents dignes de vous, Almisso? Élevée avec vous..., avec toi, et te croyant mon frère, j'avais pris l'habitude d'une familiarité qui doit exister entre frère et sœur; enfin je ne vois pas pourquoi je cesserais d'aimer *fraternellement* un jeune homme aimable, sage, qui possède les plus éminentes qualités du cœur et de l'esprit.

— Mais les exigences du monde? répliqua Almisso.

— On ne sait pas encore que tu n'es pas mon frère;

attendons ; quand le moment sera venu, nous verrons ce qu'il y a de convenable à établir entre nous.

— Ma fille parle très-sensément : attendons.

— Je ne saurais, dit Almisso, résister au désir de savoir dans quel rang le sort m'a fait naître ; je puis, dans le court espace d'un mois, parcourir la Dalmatie depuis Trieste jusqu'à Raguse. La langue italienne est maintenant plus connue dans la Dalmatie qu'elle ne l'était il y a vingt à vingt-cinq ans : permettez-moi de faire ce voyage.

— J'y consens, mon cher fils ; mais laisse-moi le temps de tout préparer pour obtenir un heureux succès dans tes recherches. Si mon beau-père vivait encore il nous servirait puissamment, comme étant Provéditeur général de la Dalmatie. Je prendrai des renseignements sur les autorités civiles et militaires de cette province. Je te donnerai des lettres convenables, pour que tous te secondent avec zèle dans tes recherches.

Trois jours s'étaient écoulés depuis cet entretien. Almisso et Amalia ne se voyaient plus qu'aux heures des repas. Almisso s'efforçait de paraître plus calme sur sa triste position ; mais la pâleur de son front démentait ce qu'il voulait cacher au sénateur pour ne pas l'affliger. Amalia était rêveuse, distraite ; elle éprouvait pour Almisso des sentiments plus que fraternels. Almisso ne pouvait plus se dissimuler qu'il éprouvait pour Amalia la plus vive passion ; il s'en indignait.

— Quoi ! se disait-il, un orphelin, un homme sans nom, sans position sociale, ose aimer la fille unique d'un riche et puissant noble Vénitien, de son bienfaiteur... L'insensé!... Que peut-il espérer?... Ah! bannissons de mon cœur un aussi téméraire amour. Il faut m'éloigner de cette angélique Amalia, la perfection de toutes les femmes; il faut quitter ce palais... Que dirait-elle, si elle voyait clair dans mon cœur? elle mépriserait celui à qui elle veut bien encore donnerle doux nom de frère. Il faut, sans délai, aller à la recherche de mes parents : qu'ils soient nobles ou dans un rang obscur, qu'importe ! Tous les hommes qui ont acquis de justes titres à l'immortalité étaient-ils nobles? Non, mille fois non, à commencer par Homère. Le plus grand nombre de ces hommes illustres étaient plébéiens; leur nom a survécu à tant de siècles. Un noble Vénitien meurt; à peine une année est-elle écoulée, qu'on n'en parle plus. J'ai rendu le nom d'Almisso recommandable par mon travail littéraire, rendons-le plus illustre encore. Que la gloire, enfin, me console des caprices de la fortune; mais cesser d'adorer Amalia, cela me sera impossible. Oh ! c'est pour être digne d'elle qu'il faut tenter de retrouver un nom, une famille honorable. Je partirai secrètement pour la Dalmatie. Le sénateur est maintenant hors de tout danger; il n'aura pas le droit de m'accuser d'ingratitude.

Amalia voyait, avec une vive douleur, qu'Almisso dépérissait à vue d'œil.

— Le changement survenu dans sa position sociale, se disait-elle, n'est peut-être pas la seule cause de ses chagrins. Répandu dans le grand monde, doué de tout ce qu'il faut pour plaire et être aimé, il a sans doute un engagement de cœur avec une de nos nobles et séduisantes Vénitiennes, si faciles à s'enflammer; maintenant qu'il sait que le sénateur comte Salviati n'est pas son père, il a pensé qu'il ne pouvait plus prétendre à la main de celle qu'il aime. Ah! je comprends ce qu'il doit souffrir! Il ne faut pas l'abandonner à ses cuisantes douleurs; elles le jetteraient bientôt, et si jeune, dans la tombe. Je veux lui offrir les consolations de la raison et de l'amitié... De l'amitié... pauvre Amalia, combien tu t'abuses! tu l'aimes ardemment, et lui peut-être brûle d'amour pour une autre. . N'importe, il faut le calmer, le consoler. Et que je sois seule à souffrir.

Le même jour, et après le déjeuner, elle lui dit :

— J'ai cherché dans la bibliothèque un *Voyage en Espagne* que je désire relire. Viens m'aider à le trouver.

Lorsqu'ils furent entrés dans la bibliothèque, Amalia en ferma la porte.

— Je désirais, Almisso, avoir un entretien particulier avec toi. Mon père et moi nous voyons avec une vive inquiétude le sombre chagrin que tu cherches en vain à dissimuler. Tu as trop de force d'esprit et de caractère pour ne pas supporter avec calme et résignation un si triste changement de fortune. Tu connais

les intentions de mon père, et tu dois compter sur ses promesses. Il y a une autre cause, et je crois la présumer; elle n'est peut-être pas irrémédiable. Tout n'est pas perdu dans ta position; le mystère qui cache ta naissance n'est pas impénétrable. Ce nom de Christich n'est pas imaginaire, puisqu'il a existé un Christich, qui était vayvode d'un canton de la haute ou de la basse Dalmatie; une famille tout entière ne s'éteint pas dans un espace de vingt à vingt-cinq années.

— Je suis résigné à subir les conséquences de ma triste position comme orphelin.

— Soit, dit Amalia. Il y a donc une autre cause de cette sombre mélancolie, de ce dépérissement qui te conduira évidemment à la mort.

— C'est ce qui peut m'arriver de plus heureux.

— Ce sont là de pauvres idées pour un esprit supérieur, tel que le *vôtre*, Almisso. Allons au fait. Tu as engagé ton cœur à une de nos belles et nobles Vénitiennes, et tu crains, par le revirement de fortune qui est survenu, ne pas obtenir celle que tu aimes.

— Oui, je l'avoue, et à vous seule, Amalia; oui, j'aime avec idolâtrie une femme qui possède tout : la beauté la plus parfaite, un esprit fin et délicat, des talents variés, le plus aimable caractère, naissance et fortune; mais il y a maintenant entre elle et moi un abîme infranchissable.

— Peut-être.

— Non, je ne m'abuse point par de fallacieuses espérances, et je suis résolu à parcourir l'Istrie, la

Dalmatie, la Morlaquie, depuis les bouches du Cattaro jusqu'à Raguse, pour retrouver mes parents; s'ils sont dans un rang obscur et indignes d'elle, je ne reviendrai plus à Venise; je ne pourrais, plus, sans souffrir les plus cruels regrets, respirer le même air qu'elle.

— Que vous fassiez, Almisso, fit Amalia d'un air sévère, un voyage en Dalmatie, cela me semble absolument nécessaire; mais que, dans la supposition où il n'aurait pas le résultat que nous espérons, vous renonciez à revenir dans ce palais où vous avez été élevé avec les plus généreux soins et une tendresse toute paternelle, permettez-moi de vous le dire, ce serait bien mal reconnaître ce que mon père a fait et veut faire pour vous; tranchons le mot, ce serait une odieuse ingratitude et un indigne oubli de l'amitié qui nous unit dès notre enfance.

— L'oublier!... ah! jamais!...

— Pour ton honneur, je veux bien le croire, Almisso. N'agitons plus cette délicate question, cela blesse trop vivement le cœur. Si je connaissais le nom de celle que tu aimes, je pourrais peut-être te dire si tu peux avoir quelques chances de succès pour obtenir sa main. Tous les Vénitiens n'ont pas la manie de croire qu'un titre de noblesse est un privilége exclusif, et, quand même tu n'aurais que le nom d'Almisso, il figure déjà honorablement dans la littérature, et il grandira, je n'en fais aucun doute. La célébrité acquise dans les lettres, les arts ou les sciences, est

immortelle. Maintenant dis-moi le nom de celle que tu aimes.

— Je ne le puis; vous blâmeriez un amour aussi téméraire.

— Je croyais, Almisso, mériter de votre part plus de confiance et d'amitié. Ce n'est point par une vaine curiosité que je vous demandais son nom, mais pour vous donner des espérances ou des consolations.

Elle fit un mouvement vers la porte de la bibliothèque.

— Ce n'est assurément point par défiance, mais par prudence; vous me blâmeriez sévèrement.

— Vous m'avez dit qu'elle possédait un rang élevé, la fortune et tous les avantages possibles; elle est donc digne de vous.

— C'est moi qui ne suis pas digne d'elle.

— Oh! c'est trop d'humilité, ceci cache un prétexte pour refuser ce que je vous demandais dans votre intérêt. Je n'insiste plus.

Elle ouvrit la porte de la bibliothèque.

— Vous m'abandonnez ?

— Vous le méritez par une obstination qui blesse l'amitié.

— Vous le voulez ?

— Non, je ne veux rien; gardez le silence.

Elle fit un mouvement pour sortir.

— Oh! de grâce, restez; mon plus grand chagrin serait de vous déplaire. Eh bien! cette personne est fille unique et héritière d'une des plus illustres familles

de Venise. Depuis ma plus tendre enfance, je suis habitué à l'aimer ; maintenant je l'adore.

— Je crois comprendre.

Ah ! ne m'accablez pas par votre mépris.

Il se précipita aux genoux d'Amalia.

— Pardonnez à un malheureux qui a perdu la raison un coupable aveu qui aurait dû mourir avec lui.

— Levez-vous, Almisso, on pourrait vous surprendre à mes genoux.

— Dites-moi que vous me pardonnez, que vous ne me haïrez pas.

— J'ai toujours eu pour vous dès mon plus jeune âge une tendre amitié, et vous la méritez. Songeons maintenant à ce qu'il est urgent de faire pour calmer les agitations de votre cœur et de votre esprit. Il faut, le plus promptement possible, partir pour la Dalmatie ; d'instinctifs pressentiments m'annoncent que ce voyage aura d'heureux résultats. Je vais supplier mon père de consentir à votre départ dans un bref délai.

— Oh! de grâce, ne lui dites pas que j'ai osé vous faire l'aveu d'un amour qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

— Il faudra bien sans doute, fit Amalia en souriant, le lui dire un jour; espérez tout de vos recherches et de la tendresse de mon père pour vous.

— Il est une espérance plus chère à mon cœur, c'est de savoir si mes vœux, si mon amour...

— Quand vous serez de retour de la Dalmatie, je m'expliquerai sans détour.

— Vous ne me défendez pas de vous aimer, de...

Amalia répliqua vivement :

— Cela ne serait pas raisonnable ; nous avons contracté, dès notre enfance, cette habitude, je n'ajouterai rien de plus. Je vais, sans tarder, descendre chez mon père.

Le sénateur tenait toujours à son projet d'envoyer son secrétaire en Dalmatie, pour éviter à Almisso un long et pénible voyage, ou, pour mieux dire, afin de n'être pas privé des soins et des charmes de la conversation de son cher fils adoptif. Il promettait de consentir à son départ ; mais il alléguait toujours des motifs pour le différer.

Almisso était resté debout dans la bibliothèque.

— Amalia, fit-il en croisant ses bras sur sa poitrine, n'a point témoigné de mécontentement lorsque je lui ai fait l'aveu de mon amour pour elle, et enfin elle a promis de s'expliquer sans détour lorsque je serai de retour de la Dalmatie. Si, hélas ! ma naissance n'est pas digne d'elle, son père, malgré sa tendresse pour moi, ne consentira pas à une union si disproportionnée. En supposant même qu'elle m'aime, elle ne consentira pas, sans l'aveu de son père, à épouser un homme sans nom, sans titres de noblesse ; et moi-même je ne voudrais porter la désolation dans le cœur de mon bienfaiteur, je serais un monstre d'ingratitude. O mon Dieu ! rends-moi digne d'elle par une nais-

sance que je puisse avouer sans heurter les préjugés de cette fière noblesse vénitienne. Hâtons mon départ, et faisons secrètement tous les préparatifs nécessaires pour l'effectuer dans très peu de jours. J'ai assez d'or et de bijoux précieux pour subvenir à toutes mes dépenses, sans avoir recours à qui que ce soit. J'écrirai une lettre bien touchante au sénateur pour m'excuser d'avoir pris cette résolution sans son consentement. J'en écrirai une autre à ma bien-aimée Amalia; je lui dirai que je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir.

Il savait que journellement des felouques font le trajet de Venise à Trieste, par l'Adriatique ou golfe de Venise; il se rendit sur le port. Une de ces felouques devait mettre à la voile pour Trieste le lendemain du jour de l'Ascension, entre six heures et sept heures du matin; il arrêta son passage avec le patron de cette felouque.

Le lendemain, et pendant le déjeûner, le sénateur dit à sa fille :

— Songe, Amalia, que c'est après demain l'Ascension, et que nous recevons, après la cérémonie du mariage du doge avec la mer (1), nos parents, nos

(1) Tous les ans, le jour de l'Ascension, le doge épousait la mer Adriatique en jetant un anneau dans les flots et en disant : *Sponsamus te, mare nostrum, in signum veri et perpetui dominatii.* « Nous épousons notre mer pour marque d'une perpétuelle souveraineté. »

Le Patriarche donnait sa bénédiction au bruit des mortiers et des canons. Le cortége se rendait à l'église du Lido où on

amis et quelques nobles étrangers, que cette grande fête attire à Venise.

— Je ne l'oublie point, mon père. Almisso, comme l'an dernier, va s'occuper aujourd'hui même du choix des artistes pour le concert, et des musiciens pour le bal; n'est-il pas vrai, mon frère?

C'est déjà fait, chère sœur, et je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour; il y a plus d'un mois qu'ils sont prévenus ; nous aurons la Morichelli et Viganoni (1). On dit que le célèbre violoniste Viotti est depuis quelques jours à Venise; je vais aller le prier de nous faire entendre son admirable talent.

Almisso n'avait point oublié cette circonstance et qu'il ne pouvait pas se dispenser d'aider Amalia à

célébrait la messe; ensuite on retournait au palais du doge qui donnait un grand dîner à tous les sénateurs.

Cette cérémonie remonte au XII[e] siècle. Le pape Alexandre, persécuté par Frédéric II, trouva asile et protection chez les Vénitiens, qui prirent les armes pour sa défense. Le doge fut vainqueur dans un combat et fit prisonnier Othon, fils de l'Empereur. Au retour de cette expédition, le pape lui présentant un anneau, lui dit : Servez-vous-en comme une chaîne pour tenir la mer assujettie à l'empire vénitien, épousez la mer avec cet anneau, et que tous les ans à pareil jour la célébration de ce mariage soit renouvelée par vos successeurs, afin que toute la postérité sache que vous avez acquis par vos armes l'empire des flots et que la mer vous a été soumise comme l'épouse l'est à l'époux.

Un sultan menaça un doge de l'envoyer au fond de la mer consommer son mariage.

(1) Célèbres chanteurs et acteurs italiens à cette époque.

faire les honneurs du palais Salviati. Le départ de la felouque, fixé au lendemain de l'Ascension, lui convenait plus spécialement.

Vers la fin du jour de l'Ascension, les salons du palais Salviati contenaient une grande partie de la noblesse vénitienne et une foule d'étrangers de haute distinction.

Au concert succéda le bal, qui se prolongea jusqu'à quatre heures du matin. Almisso se surpassa par son activité à seconder sa chère Amalia, pour lui éviter les fatigues de cette longue et brillante soirée ; il ne s'arrêtait qu'un instant pour contempler Amalia, qui mettait à tout ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle disait, une grâce saisissante. Lorsque leurs yeux se rencontraient, une joie indicible se reflétait sur leurs visages.

Le sénateur était rentré dans son appartement, les quadrilles étaient moins nombreux, une partie des danseurs s'étaient retirés ; d'autres s'étaient éparpillés dans les jardins du palais pour y respirer l'air frais et embaumé du matin. Quatre heures venaient de sonner, Almisso s'approcha d'Amalia.

— Vous devez être bien fatiguée, ma chère Amalia; vous le voyez, il reste peu de monde dans les salons, rentrez dans votre appartement ; le secrétaire, l'intendant et moi nous continuerons à veiller à ce que tout se passe convenablement.

— Oui, répondit Amalia, j'ai en vérité grand besoin de repos ; ne tardez pas aussi à rentrer, mon cher

Almisso. Les étrangers de haute distinction, ainsi que les grands personnages de Venise, sont déjà partis ; le reste des assistants s'écoulera, ne nous voyant plus. Adieu, bonne nuit, et surtout point de tristes pensées.

La retraite d'Amalia fut effectivement le signal de la fin de cette nuit. Almisso tira sa montre :

— Bientôt cinq heures !

Il se hâta de descendre dans sa chambre, où l'attendait Marcello, ainsi qu'il en était convenu entre eux. Marcello tenait déjà dans une main le petit coffret où étaient les vêtements primitifs d'Almisso, et de l'autre la valise qu'il mit sur son épaule.

— Partons, dit Almisso, en prenant son manteau, son épée et une petite cassette.

Il en est temps, cinq heures vont sonner.

En franchissant le seuil de la grande porte du palais, il essuya des larmes qui coulaient de ses yeux; son cœur battait avec force. Peu d'instants après, il arriva sur la Piazetta ; il s'arrêta un instant entre les deux colonnes de granit, admirable ouvrage de Nicolo Barattieri le Lombard. Il jeta un regard passionné vers le palais Salviati, où il avait passé de si heureux jours, et qu'il quittait avec la crainte de ne plus le revoir, si les recherches avaient un malheureux résultat. Deux matelots de la felouque l'attendaient près de ces colonnes. Marcello leur remit les effets de son maître. Almisso tira de son sein les deux lettres, et, en les remettant à Marcello, il lui recommanda de les

remettre bien exactement au sénateur et à sa sœur, aussitôt leur lever; il le congédia.

A onze heures précises, la première cameriste d'Amalia entra dans la chambre de sa maîtresse, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre; elle tenait une lettre à la main.

— Marcello vient de me dire, en me donnant cette lettre pour vous, Mademoiselle, que son maître était parti dès cinq heures du marin pour aller à Trieste.

— Que dis-tu là, Zanetta?

— Il en porte une autre à Son Excellence monsieur votre père. Marcello m'a dit, mais en secret, que son maître était fort triste, et qu'il l'avait vu essuyer des larmes de ses yeux.

Amalia, dissimulant l'émotion que lui causait le prompt départ d'Almisso, et voulant empêcher des commentaires, des bavardages de la part des domestiques du palais sur ce départ, dit :

— Je me ressouviens maintenant que mon frère devait aller en Dalmatie; mais je ne pensais pas que ce serait précisément le lendemain de l'Ascension qu'il partirait pour Trieste. Il a voulu nous épargner la tristesse des adieux. Mon père est excessivement sensible, Almisso est aussi très-impressionnable; il n'est pas étonnant qu'il ait versé quelques larmes en quittant ce palais, quoique pour un court espace de temps.

Amalia sut si bien se posséder et prendre un air calme en lisant la lettre d'Almisso, que Zanetta, qui

épiait les impressions que cette lecture ferait sur sa maîtresse, ne put rien connaître des mouvements intérieurs qu'éprouvait Amalia.

— Quelle heure est-il? fit Amalia en posant d'un air indifférent la lettre d'Almisso sur sa table de nuit.

— Mademoiselle m'avait donné ordre hier d'entrer dans sa chambre à onze heures.

— Donne-moi une robe du matin ; je vais aller faire un tour de promenade dans le jardin, en attendant le lever de mon père.

Elle s'habilla promptement, prit d'un air indifférent la lettre d'Almisso et se rendit à l'appartement de son père. Le valet de chambre lui ayant dit que le sénateur était dans son cabinet, elle y entra.

— Eh bien ! s'écria le sénateur d'une voix où tremblait une colère cachée, il est parti !

— Vous le savez déjà?

— Eh sans doute ! Marcello vient de le dire à mon valet de chambre en lui remettant cette lettre pour moi. Ah! le traître!... Croit-il, parce qu'il n'est pas mon fils légitime, que je n'ai plus de droits sur lui ?

— Almisso a toujours été soumis à toutes vos volontés; mais il craignait des retards, dans un voyage qu'il ne pouvait plus différer. Savoir si son origine est heureuse ou malheureuse est, pour un noble cœur comme le sien, une question de vie ou de mort. Si Almisso ne retrouve pas des parents, et si enfin il

découvre qu'il est né dans une basse classe, il succombera sous le poids des chagrins qui le minent sourdement; vous connaissez la noble fierté de son caractère.

— Je conviens que sa position est bien triste.

— Ajoutez, mon père, qu'elle est déplorable. Tomber tout à coup d'un haut rang, dans lequel il a été élevé sans y avoir des droits, et se trouver sans nom, sans famille, c'est un revers de fortune bien difficile à supporter. Almisso a montré, dans cette circonstance, la noblesse de ses sentiments; il a renfermé en lui les angoisses dont son âme était déchirée, pour ne pas nous affliger. Il a pris un sage parti : Dieu veuille qu'il retrouve une famille digne de lui, et telle que nous l'espérons et que nous le désirons bien vivement !

— Mais il aurait dû au moins nous faire des adieux.

— Qui auraient été aussi pénibles pour lui que pour nous. Que vous dit-il dans sa lettre?

— Il s'excuse d'avoir pris le parti d'aller en Dalmatie sans mon consentement. Ses raisons ne manquent pas de solidité, j'en conviens; il exprime, en termes fort vifs, fort touchants, sa reconnaissance pour tout ce que j'ai fait pour lui.

Ce pauvre Almisso a-t-il tout ce qu'il lui faut pour un long voyage?

— Nous devons le présumer; mais, mon père, dans le cas contraire, vous pouvez y rémédier.

— Comment?

— En écrivant sur-le-champ au Podestat de Trieste, en lui envoyant une lettre pour Almisso Salviati, dans laquelle vous lui annoncerez que vous avez ouvert pour lui un crédit chez tel banquier que votre secrétaire vous indiquera, soit à Trieste, soit à Zara. Tous les jours, il part des felouques ou des navires marchands pour Trieste.

— Fais venir mon secrétaire, et envoie dire à Marcello qu'il se tienne prêt à se rendre au port.

— J'écrirai aussi, dit Amalia, quelques lignes de reproches à Almisso.

Pendant ce temps, Almisso, enveloppé dans son manteau, se tenait sur le tillac de la felouque, et voguait tristement sur le golfe de Venise.

Nous allons le suivre dans ses impressions de voyage.

CHAPITRE PREMIER

Trieste. — Excursion archéologique. — Le château de Lueg de Novooglio. — La Ruecca, sa disparition dans les entrailles de la terre et son retour. — Station à Rizederta.

Trieste, située sur les bords du golfe de Venise, est la ville la plus considérable de l'Istrie; elle s'élève en amphithéâtre sur une montagne dont la mer baigne le pied. Une citadelle, construite au sommet de cette montagne, commande par sa position toute la cité en haute et basse ville.

— Signor Salviati, me dit le patron de la felouque, à quelle auberge faut-il porter vos effets ?

— Je ne sais; c'est la première fois que je viens à Trieste.

— C'est à l'auberge du *Soleil-d'Or* où descendent les étrangers de distinction; je vous y conduirai. C'est aussi dans cette bonne auberge que je loge.

— Je vous remercie; j'accepte.

— Picolo, dit-il à un matelot qui avait au moins un mètre 80 cent., prends les effets de Son Excellence et marchons.

Chemin faisant, je lui demandai des renseignements sur la route que je devais suivre pour me rendre à Zara.

— On compte 17 postes de Trieste à Zara ; mais, signor, pour y arriver plus vite et voyager d'une manière plus agréable, ce serait de profiter d'une occasion que je puis vous offrir. Dans deux ou trois jours, je mettrai à la voile pour l'île de Cherso. Si vous consentez à venir avec moi, je me charge de vous trouver une embarcation pour Zara. Il y a dans le port des felouques et des navires marchands qui font continuellement ce trajet. On fait un grand commerce dans l'île de Cherso, et principalement celui de chevaux : ils sont très-remarquables par leur petitesse, ils n'en sont pas moins forts ; ils réunissent la grâce à la délicatesse de leur forme, joignez à cela une extrême vitesse.

J'acceptai la proposition de cet obligeant patron ; en arrivant à l'auberge du *Soleil-d'Or*, je demandai un déjeuner confortable, et priai le patron de le partager avec moi.

Après ce déjeuner, je demandai au maître de l'auberge un de ses domestiques pour me conduire et me faire voir ce qu'il y avait de remarquable dans la ville ; il me donna un petit garçon qui ne me fut d'aucune utilité ; outre qu'il n'était pas un *cicérone* très-érudi, il mêlait des mots slaves avec des mots italiens, de sorte que je ne le comprenais pas. Je remis à un autre moment à satisfaire ma curiosité. En entrant dans le

salon, j'y trouvai un jeune homme de très-bonne mine, qui disait en très-bon italien au maître de l'auberge, tout en me saluant gracieusement et comme ayant l'air de me connaître :

— Ainsi, j'aurai demain au point du jour un cheval et un guide pour me conduire au château de Lueg?

— Oui, signor; mais si vous voulez aussi voir la chute de la Ruecca et les ruines du château de Novooglio, il faudra revenir à Rizederta.

— Deux heures me suffiront pour faire le croquis du château de Lueg, ensuite j'irai voir la superbe chute de la Ruceca.

— Comptez-vous, signor, revenir coucher à Trieste dans la même journée?

— Assurément.

— Eh bien, moi, signor, je ne le crois pas.

— Les nuits sont fort courtes dans le mois de juin, répliqua le jeune homme, et la lune, qui est dans son plein, nous prêtant sa blafarde clarté, nous serons de retour avant le lever de l'Aurore aux doigts de roses, comme disent les poètes.

Il me regarda en souriant.

— Et mon pauvre cheval? fit le maître de l'auberge.

— La clarté de la lune ne l'aveuglera pas.

— Hum! il sera à moitié mort de faim.

— Je puis vous assurer que ce ne sera point par ma faute : on vous le rendra en bon état.

Il se tourna vers moi en ôtant son large chapeau de paille.

— Signor Salvati, je suis votre très-humble serviteur.

— Je ne m'attendais, Monsieur, à trouver dans cette auberge une connaissance ; daignez me dire à qui j'ai l'honneur de parler.

— A l'un des fils du comte de Strozzi. J'ai eu le plaisir de vous entendre lire, il y a deux ans chez le prince de Lucques, à Rome, votre joli poëme *La Violetta.*

— Je m'inclinai en le remerciant de son indulgence, et j'ajoutai :

— Ce château de Lueg et cette chute de la Ruecca sont des choses merveilleuses que je me propose de visiter, et je suis tenté de profiter de l'occasion de les voir d'une manière aussi agréable que dans votre compagnie.

Comes facundus in via pro vehiculo est (1).

— Merci, monsieur Salvati ; croyez que ce sera aussi pour moi une grande satisfaction.

— Mais, dit l'hôtelier, il vous faudra un cheval de plus ?

— Cela est évident, répondit Strozzi.

— Ce sera difficile.

— Vous en avez un, ou vous en ferez chercher, cela ne nous regarde pas ; on paiera raisonnablement, monsieur le maître de l'auberge du *Soleil-d'Or.*

(1) Un compagnon agréable abrége la route autant qu'un équipage. (Publius Syrus, *Sententiæ.*)

— De l'hôtel du *Grand-Soleil-d'Or*, fit en se rengorgeant l'hôtelier.

— Va pour l'hôtel du *Grand-Soleil-d'Or*, dit en riant Strozzi.

— A quelle heure voulez-vous partir?

— Après minuit.

— Mais il ne fait pas jour, signor.

— Nous le verrons venir au travers d'un nuage d'azur, et croître sensiblement : c'est un spectacle aussi enchanteur pour un peintre que pour un poète, n'est-il pas vrai, fit-il en me tendant la main, aimable chantre de l'humble violette? Ah çà, voulez-vous, mon cher monsieur Almisso Salviati, faire une petite promenade sur le port en attendant le dîner?

— J'y consens, monsieur Strozzi.

— On me donne aussi le nom de Polidoro pour me distinguer de mon frère aîné. Il se tourna ensuite vers le maître de l'auberge :

— Monsieur le maître de l'hôtel du *Grand-Soleil-d'Or*, il est cinq heures, nous reviendrons à six; que le dîner soit prêt; la qualité plutôt que la quantité, entendez-vous, et surtout du vin vieux de l'île de Brazza. Il me prit par le bras en me disant : Je connais parfaitement Trieste, nous ne nous égarerons pas.

Polidoro Strozzi commence la vingt-unième année de son âge; sa taille est petite, mais dans une complète harmonie; ses yeux noirs, pleins de vivacité et d'esprit, donnent à sa physionomie un attrait saisissant; sa

parole est vive, incisive, et ses expressions sont pleines de grâce et de finesse.

— Je cultive les arts, me dit-il; n'ayant pas, comme vous, le talent de la poésie, tous mes goûts et toutes mes pensées se sont portés vers la peinture.

— Elle a aussi sa poésie, lui dis-je.

— C'est là le plus difficile; je tâcherai d'y arriver, je serai alors véritablement peintre; le courage et le travail ne me feront pas défaut.

Et il ajouta qu'il avait visité toute l'Illyrie et la Dalmatie le crayon à la main et le portefeuille sous le bras; qu'il avait dessiné toutes les vues, tous les monuments remarquables de ces contrées.

Il revenait de Pola, où il avait dessiné les restes d'un amphithéâtre, les ruines d'un temple dédié à Rome et à Auguste, celles bien conservées du palais de Dioclétien à Spalatro, la célèbre cascade que forme la Kerka, et aussi celle de la Cettina.

Je rencontrai sur le port le patron de la felouque sur laquelle j'avais fait le trajet de Venise à Trieste.

— Monsieur Salviati, me dit-il en ôtant son feutre, vous êtes toujours décidé à venir avec moi à l'île de Cherso?

— Assurément, et vous pouvez compter sur moi.

— J'ai l'honneur de vous prévenir que j'appareillerai le lendemain de la Pentecôte, à six heures du soir, si le vent est favorable. Par ce moyen, nous éviterons la grande chaleur du jour.

— Ce n'est que dans trois jours et même le soir, me

dit Strozzi; nous aurons tout le temps qu'il faut pour notre voyage.

Je rentrai avec Strozzi dans notre auberge. Après le dîner, il me montra ses dessins; ils étaient faits avec beaucoup de correction, de goût et d'animation.

Nous avions besoin l'un et l'autre de quelques heures de repos, surtout moi, ayant passé la nuit précédente d'une manière très-active : il fut convenu entre nous que le premier levé viendrait avertir l'autre que tout était prêt pour notre départ. Ce fut Strozzi; quelques minutes avant minuit, il frappait à la porte de ma chambre; je me hâtai de m'habiller, et je lui ouvris.

— Le guide nous attend avec les chevaux sellés et bridés, me dit-il; il fait le plus beau temps du monde, et tout annonce que nous aurons une très-belle et agréable journée; partons vite, pour arriver à Rizederta au point du jour; songez, mon cher Almisso, que nous avons deux grandes lieues à faire d'ici à Rizederta, et le chemin n'est pas très-commode pour les chevaux. Nous y arrivâmes effectivement au moment où les rayons du soleil perçaient au travers des nuages. Nous quittâmes la route de Trieste à Vienne, nous cheminâmes pendant deux heures au milieu d'un pays d'une nature luxuriante et de la plus brillante culture. De très-belles maisons de plaisance enrichissent ce site enchanteur; mais à mesure que l'on approche de Lueg, ce site devient plus sauvage. On traverse une vallée profonde, dont le chemin raboteux est entremêlé de précipices; en face et au travers de la vallée, un

prodigieux massif de rochers taillés à pic; au milieu de ce rocher une vaste cascade formée par la nature, qui paraît servir d'entrée à une grotte immense; à l'entrée de cette grotte et sur le plateau même qui lui sert de plancher, la façade antique et irrégulière du château de Lueg, qui semble dominer sur un abîme.

En voyant cette position singulière, on est disposé à croire que le château a été construit exprès pour défendre l'entrée de cette grotte. Sa bizarre situation lui donne un caractère tout extraordinaire, et rappelle le château de l'enchanteur Argan, dans un des chants de l'inimitable poëme de l'Arioste, *Roland le furieux*.

Descendu dans la vallée, et arrivé au pied du rocher même, si on mesure son énorme perpendiculaire seulement interrompue par la saillie de ce château, qui semble pour ainsi dire s'avancer sur votre tête, c'est alors que le spectacle étonne et effraye tout à la fois, et l'on ne conçoit pas surtout quel caprice a pu déterminer des hommes à se choisir une retraite si sauvage et si inaccessible. L'amour de la domination, l'orgueil de la féodalité, les fureurs de la guerre, voilà ce qui a pu inspirer le sombre courage de bâtir et d'habiter ce triste manoir.

Le premier bâtiment que l'on rencontre quand on cherche un sentier pour monter au château, est un moulin, construit en planches, que fait tourner un ruisseau qui sort de la montagne. Ce sentier étroit, escarpé, circule à travers les anfractuosités de la roche, et conduit à un pont de bois que l'on peut lever et

baisser à volonté, et que la défiance a construit à peu près à moitié de la course. Là se présentent une vingtaine de degrés dans le roc, qu'il faut gravir pour arriver à une porte défendue par deux tours; cette porte introduit dans une grotte formée par la nature, mais moins large et surtout moins élevée que la grande grotte supérieure à l'entrée de laquelle est le château, assemblage assez informe de différents corps de bâtiments fort élevés, mais accotés ensemble presque sans ordre et toujours sans goût.

Nous nous présentâmes au château pour faire une visite au propriétaire de cet étrange manoir: une espèce de majordome nous apprit que le baron Lamerskem était à Vienne avec toute sa famille, mais que si nous désirions voir l'intérieur du château, il nous y conduirait.

Il règne dans le château assez d'élégance et de majesté, mais de cette majesté gothique qui rappelle avec amertume la puissance féodale. En quittant le château, nous redescendîmes dans la vallée; Strozzi choisit la place qui lui parut la plus convenable pour dessiner. Je m'abritai près de la grotte, et commençai à écrire mes impressions de voyage. Polidoro resta à peu près deux heures à dessiner; il vint ensuite me trouver où j'étais, en me disant que son ébauche lui suffisait, et qu'il ajouterait de mémoire tous les autres détails et accessoires. Nous rejoignîmes notre guide, qui avait mis les chevaux à l'ombre, et sommeillait paisiblement près d'eux. Il nous fallut retourner sur nos

pas pour revenir à Rizederta, où nous ne nous arrêtâmes que peu d'instants pour déjeuner; nous prîmes ensuite le chemin qui conduit directement sur les bords de la Ruecca.

Dans ces cantons, la belle nature a disparu, le sol est partout aride et triste, principalement depuis Senozequia jusqu'à la vallée de la Ruecca.

Cette rivière coule entre des rochers d'une extrême élévation, sa roideur est insurmontable pour le pâtre même le plus téméraire. Au-dessus de ces rochers dominent les tours antiques et demantelées du château de Novooglio ou Neukoss, qui n'a, du reste, rien de remarquable.

Nous arrivâmes d'assez bonne heure à San-Canciano; c'est aux pieds de ce village, assis de même sur la cime des rochers, que la Ruecca présente un spectacle dont le voyageur trouve bien peu d'images sur le globe. Dans cette partie, la coupe des rocs est tellement verticale, qu'ils paraissent avoir été véritablement taillés exprès, et cet escarpement est le même partout; mais ce qui ajoute encore à leur singularité, c'est que leurs sommets, découpés avec une espèce de symétrie, figurent autant de tours carrées qui dominent et semblent défendre ces gigantesques murailles. C'est entre elles, c'est à leurs pieds, c'est dans l'abîme presque incommensurable que forment les remparts naturels, que la Ruecca serpente et coule avec une sorte de majesté lente, et semble dédaigner de se courroucer contre les blocs dont son lit est hérissé,

lorsque tout à coup elle arrive sous une arcade immense, effrayant et sombre péristyle d'une galerie souterraine, et l'imagination épouvantée n'ose ni prévoir ni sonder la profondeur où ses flots s'enfoncent avec un horrible fracas. Où tombent-ils? de quelle hauteur? combien de temps? Des milliers de générations ont passé sur la terre et ne l'ont pas découvert, et les siècles s'éteindront peut-être sans que ce mystère soit jamais dévoilé. Qui pourrait peindre l'étonnement, la terreur même dont le spectateur est comme pétrifié en voyant ce gouffre dont l'ouverture attire, engloutit et dévore une rivière tout entière? Le spectateur n'aurait qu'une idée incomplète des destinées de la Ruecca, s'il s'arrêtait là; il faut franchir cette montagne : c'est ce que nous entreprîmes, Strozzi et moi.

Notre guide nous avait prévenus qu'il n'y avait point d'auberge à San-Canciano, et qu'il faudrait revenir coucher à Rizederta; en conséquence, nous n'avions pas oublié de dire au maître de l'auberge où nous étions déjà descendus de nous préparer à souper. Le guide avait trouvé le moyen de donner de la nourriture à nos chevaux, nous les laissâmes à sa garde. Sans nous inquiéter de la fatigue que nous allions éprouver, nous gravîmes cette montagne, et nous arrivâmes avec beaucoup de peine jusqu'au sommet.

Le revers offre un spectacle extraordinaire; là, le site est plus sauvage encore, il y a plus de désordre, plus de confusion; les masses également verticales se heur-

tent, se contrarient, se croisent dans leurs alignements divers ; tout est chaos, tout est sombre, tout est horrible. C'est au sein de ces blocs, amoncelés sans ordre, sans harmonie, que d'une gerçure profonde la Ruecca, après avoir erré dans les entrailles de la montagne, ressort, rejaillit en courroux, et se dégorge dans une large cuve creusée à 200 mètres au-dessus du niveau de San-Canciano, tellement ombragée par l'élévation des rochers, qu'elle est constamment inaccessible aux rayons du soleil (1). Les filets d'eau qui débordent de la cuve, après avoir coulé quelque temps à travers les rochers qui se trouvent disposés au-dedans de cette espèce de cratère, diminuent et se perdent insensiblement, et la Ruecca disparaît pour toujours.

Polidoro exquissa ce sombre et magnifique tableau en peu de temps, et nous redescendîmes à San-Canciano, où notre guide nous attendait. Mieux avisé que nous, il avait, avant de sortir de notre hôtel à Trieste, bien garni son havre-sac et sa gourde. Nous étions, Strozzi et moi, accablés de lassitude de soif et de faim. Nous fîmes trotter lestement nos montures, et nous arrivâmes à huit heures du soir à Rizederta, où un souper confortable nous attendait.

— Notre hôte, dit Polidoro, est un homme admirable ; il a sagement prévu qu'il aurait à souper deux

(1) On prétend que la sonde n'a pu réussir encore à en déterminer l'étonnante profondeur.

affamés, il a abondamment pourvu à nos besoins; maintenant que nous avons bien fonctionné à cette table, qu'allons-nous faire?

— Rester ici jusqu'à demain matin, puisque nous n'avons que deux lieues à faire pour revenir à Trieste. Nos chevaux sont fatigués, et nous plus encore : nous coucherons dans cette auberge.

— Où nous serons horriblement mal, répliqua Polidoro.

— Nous n'aurons pour lit que des nattes étendues sur le plancher et des couvertures, c'est l'usage dans ce petit village.

— Soit; nous reposerons tant bien que mal.

— Nous causerons, en attendant un bienfaisant sommeil.

Polidoro dit à l'hôtelier de faire apporter des nattes et des couvertures; on les étendit sur le plancher de la chambre où nous avions soupé.

— Puisque vous ne ferez, mon cher Almisso, qu'un très-court séjour à Trieste, me dit-il, je vais vous donner un aperçu de ce pays.

La maison d'Autriche possède une partie de l'Istrie, et la République de Venise tient sous sa puissance la majeure partie de la côte maritime. Trieste est la ville la plus considérable de cette partie autrichienne que l'on appelle le littoral. Trieste ne fut longtemps qu'une simple rade. La cour de Vienne, au nombre des vœux que sa politique forma constamment pour son agrandissement, plaça toujours celui

d'être comptée pour quelque chose parmi les puissances maritimes, et de posséder en conséquence un port militaire. L'impératrice Marie-Thérèse, embrassant encore avec plus de chaleur un projet dont ses prédécesseurs n'avaient fait que pressentir l'utilité sans le mettre à exécution, résolut de tirer parti de la situation favorable de Trieste, et d'en faire une place importante, où les avantages du commerce se trouvassent réunis à ceux d'une marine impériale. Dès 1750, les plans furent arrêtés et les travaux commencés : l'on choisit les emplacements convenables à la construction des vaisseaux, et l'on établit des chantiers. On jeta les fondements des magasins nécessaires aux agrès, aux vivres et aux approvisionnements. Enfin, Marie-Thérèse ne négligea rien de tout ce qui pouvait assurer rapidement à ce nouvel établissement la splendeur qu'elle lui destinait, et peu de temps après, le pavillon autrichien, flottant pour la première fois sur les mers, apprit à l'Europe la nouvelle existence de Trieste. Mais l'impératrice n'aurait qu'imparfaitement rempli le but qu'elle se proposait, si elle n'eût également dirigé vers cette place les canaux de commerce; elle eut donc soin de la combler de priviléges, et surtout elle s'empressa de déclarer ce port franc de tous les droits.

Pour lui faciliter les relations avec le Levant, dix-neuf ans après elle fit bâtir un vaste lazaret où les équipages des vaisseaux pouvaient être en quarantaine. Insensiblement, elle y appela et encouragea

tous les genres d'industries dont les rapports se trouvent, par leur nature, plus intimement liés avec la navigation. Il se forma dans Trieste des manufactures de câbles, de toiles à voiles, d'armes de toute espèce, des fonderies de canons, de boulets, d'ancres. Des fabriques d'objets purement commerciaux s'y établirent, tels que velours, cierges, savons; les liqueurs, entre autres, devinrent une branche importante de son commerce, et l'on évalue à 600,000 le nombre de bouteilles de liqueur que l'on en exporte annuellement.

Les habitants du territoire de Trieste n'ont pas en général les mêmes penchants à la paresse que ceux de la partie vénitienne; moins Italiens, ils tiennent plus des mœurs et de la constitution physique des habitants de la Carniole; ils ont les formes et les habitudes des peuples montagnards, et en effet, toute cette partie est couverte de montagnes énormes dont les sommets sont couronnés de neige pendant toute l'année. Ces hommes, forts et vigoureux, formés à une nourriture grossière et frugale, à coucher sur la dure, passent sans inconvénients du froid excessif qui règne sur les hautes montagnes, à la chaleur étouffante qui circule dans les vallées. La poitrine découverte, les pieds nus, ils bravent les glaces et les aspérités des rochers. Les montagnes sont couvertes de bois magnifiques, ou entièrement pelées, selon les diverses expositions, mais les vallées sont constamment d'une fertilité telle, qu'elles accordent deux moissons dans l'année, en sorte qu'après la récolte du froment, du seigle et de

l'orge, on sème le sarrasin, qui mûrit avant l'hiver, aussi bien que le millet, que l'on cultive communément sur les terres où l'on recueille le lin et le chanvre. Outre cette culture, qui fournit abondamment à la consommation de Trieste, elle tire encore un grand nombre de bestiaux des excellents pâturages de ses vallées, et son territoire procure de plus à la marine des aciers, du fer, du plomb, du cuivre et du mercure.

En général, l'activité des habitants de Trieste n'est point partagée par les habitants de la campagne de l'Istrie vénitienne; ceux-ci sont d'une paresse excessive. Le sol ne demande qu'à produire, et l'on ne peut s'empêcher de gémir sur l'insouciance des habitants, quand on les voit se refuser aux touchantes invitations d'une nature luxuriante. La mer, qui ne devrait être réservée qu'aux peuples maltraités par une terre marâtre, trompe ici le vœu de l'agriculture par une abondance désastreuse, en fournissant à la nonchalance une nourriture aisée et qu'elle obtient sans fatigue, puisque les pêcheurs n'ont presque pas besoin de s'éloigner du rivage. L'huile et le vin sont les seules denrées que l'homme demande à ce sol, il les lui donne avec prodigalité; l'un et l'autre sont estimés, les vins surtout sont d'une excellente qualité. La modicité de leur prix permet à toutes les classes de la société d'en user, et le peuple profite souvent de cette facilité avec excès. L'abus de ces vins capiteux, joint à la répugnance des Istro-Italiens pour toute espèce d'exercice, les rend goutteux de bonne heure, et si

l'on remarque parmi eux beaucoup de boiteux, la cause en est simplement dans l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, et non, comme quelques auteurs l'ont pensé, dans un vice de conformation qui soit propre à ce peuple.

L'un des plus grands avantages de l'Istrie est la beauté de ses forêts, c'est là que la République de Venise tire la majeure partie de ses bois de construction. Mais cette ceinture de forêts contribue peut-être à entretenir l'insalubrité générale de toute cette contrée, surtout de la partie vénitienne; il est possible que cette espèce de mur arrête les courants d'air de l'est nord-est et du nord nord-est, et les empêche de disperser et de dissiper les exhalaisons malsaines qui s'élèvent des terrains marécageux semés le long du rivage de la mer, et encore assez en avant dans les terres. Ces exhalaisons ou vapeurs, dont la chaleur du climat développe les miasmes et la malignité, en supposant même que les vents du sud et du sud-ouest les agitent et les refoulent vers l'intérieur du continent, ne s'élevant pas infiniment au-dessus du sol, ne peuvent franchir les barrières que leur opposent les forêts, et deviennent stagnantes sur les vallées, où elles répandent, il est vrai, la fertilité, mais où elles portent en même temps les maladies. Pour assainir ce pays, intéressant sous tant de rapports, il suffirait peut-être de diriger l'exploitation des forêts avec des principes rationnels d'humanité et de philosophie.

Voilà les documents que j'ai pu recueillir sur ce

pays; je les dois à un de mes parents qui habite Zara. Puisque vous avez l'intention de parcourir la Dalmatie, vous ferez assurément une station à Zara, qui en est la capitale ; je vous donnerai une lettre de recommandation pour ce parent, qui est aussi gracieux, aussi aimable qu'il est savant. Je suis certain d'avance qu'il sera enchanté de faire la connaissance du jeune académicien della Crusca et de l'aimable auteur de *La Violetta*.

— Je vous remercie, mon cher Polidoro, de votre obligeance; j'accepte : votre parent pourra peut-être me donner quelques renseignements sur une famille que le sénateur Salviati désire retrouver, c'est le motif qui m'a fait venir dans cette province.

— Le marquis Ubaldini, mon cousin germain, vous aidera dans les recherches qui intéressent votre père, n'en doutez pas.

— Le plaisir que j'ai éprouvé à entendre les détails statistiques que vous venez de me donner sur Trieste m'a fait oublier que vous avez besoin de repos après une journée aussi fatigante que celle d'aujourd'hui ; il nous reste encore quelques heures à passer avant de retourner à Trieste, je vous prie de les consacrer au sommeil, si vous le pouvez, toutefois, sur une couche aussi dure.

— Je vais l'essayer, pour vous en laisser aussi le loisir.

Quelques minutes après, Polidoro dormait profondément, et moi je veillais en songeant à ma chère Amalia et à mon étrange position.

CHAPITRE II

Pola, ses antiquités. — Capo-d'Istria. — Lettre d'Amalia à Almisso. — Le lazaret, la bibliothèque et les églises de Trieste.

A cinq heures du matin, le guide, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, vint nous prévenir que les chevaux étaient sellés; il nous fit observer qu'ils étaient bien fatigués. Puisque, ajouta-t-il, vous n'avez que deux lieues à faire d'ici à Trieste, vous avez le temps d'y arriver pour déjeuner.

—Eh bien! nous ménagerons les chevaux, nous irons le pas, et chemin faisant nous causerons, dit Strozzi. Vous me disiez hier, mon cher Almisso, que l'Illyrie et la Dalmatie ayant été sous la domination romaine, il doit s'y trouver beaucoup de monuments antiques. Il y en a partout, mais les plus remarquables sont les ruines du palais que Dioclétien a fait bâtir à Salone, près Spalatro. Je ne vous en parlerai point, puisque vous avez l'intention de visiter la Dalmatie en suivant

le littoral, ce qui sera pour vous une manière de voyager plus agréable et moins pénible. Vous serez frappé, étonné du grandiose que présente ce qui reste de ce palais. Il n'est pas présumable que vous retourniez sur vos pas pour voir les antiquités de Pola ; je vais vous en tracer le tableau ; or, mon cher poète, écoutez ma très-prosaïque narration. Quelques jours avant mon agréable rencontre avec vous à Trieste, j'appris qu'une felouque, en suivant le littoral, devait aller à Pola ; mon marché fut bientôt conclu. Quelques instants après avoir quitté le port, nous fûmes assaillis par le sirocco, mais il ne dura pas longtemps, et nous nous trouvâmes en plein calme en face de Capo-d'Istria. Cette ville repose sur une île que l'on a jointe à la terre ferme par une chaussée d'un demi-mille de long. Malgré son peu d'étendue, on y compte quarante églises ou chapelles, non compris la cathédrale ; elle a de plus un grand nombre de couvents. Ses salines et ses vins forment la branche la plus considérable de son commerce. Le vent s'étant élevé, la felouque continua sa route et vint jeter l'ancre à Pirano, pour y laisser un marchand de Trieste.

Cette petite île, bâtie sur une presqu'île, est formée par le golfe Lagone et celui de Trieste. L'aspect en est très-pittoresque ; une assez longue façade de maisons, élégamment bâties, borde la plage que baignent les flots de la mer ; tandis que sur un autre monticule placé presque au centre de la ville, se dessine avec assez de majesté l'église, accompagnée d'une tour ou

d'un clocher fort élevé, qui se termine en flèche. Un grand cordon de montagnes arides, et d'un teint grisâtre, termine l'horizon, et leur âpreté prête encore plus de fraîcheur et de grâce aux plans du devant. Quelques moments après, nous entrâmes dans le port de Pola, l'ancienne *Pietas Juliæ.*

Pola tenait déjà un rang remarquable parmi les villes de ces contrées, lorsque les Romains en firent la conquête. Ils jugèrent les habitants de Pola dignes du titre de citoyens romains et du droit de cité, faveur qu'ils n'accordaient pas indifféremment. Cette ville si florissante a vu sa splendeur s'éclipser avec la gloire de ses appuis. A peine reste-t-il maintenant six à sept cents habitants épars dans les murs d'une ville près de laquelle on admire encore un amphithéâtre capable de contenir quelques milliers de spectateurs. Les murailles de cet amphithéâtre sont encore entières, sa forme est celle de tous les monuments de ce genre ; il a trois étages, dont chacun est percé de soixante-douze arcades, en tout deux cent seize. Il ne reste que la cage de cet édifice que quatre contreforts, placés aux quatre angles d'un carré supposé, distinguent des autres édifices semblables en les faisant sortir du style qui leur est propre. Une partie des gradins a dû être taillée dans le roc même, l'autre partie était en bois ; selon toute apparence, ces gradins vermoulus par le temps sont tombés en poussière à la place qu'ils occupaient.

C'était là l'antique séjour des jeux et des plaisirs,

maintenant, c'est l'asile du silence et de la mélancolie. Que de réflexions font naître les immenses débris de la splendeur romaine...! Des pierres, voilà ce qui reste!

Pola possède un temple dédié à Rome et à Auguste, ainsi que le prouve l'inscription que l'on voit encore sur la façade de ce temple. Cette espèce d'association entre Auguste et Rome se retrouve ailleurs, et ne peut étonner que ceux à qui l'histoire n'est point familière.

L'architecture de ce temple est du meilleur style et de l'ordre corinthien. Quatre colonnes latérales soutiennent le fronton et forment, avec deux colonnes latérales, un portique ouvert, qui précède l'intérieur du temple. C'est à la façade du portique que se trouve l'inscription, elle est encore lisible :

CIT AUGUSTO CÆSARI DIVI F III VIRI TRIBUNIC POTEST.

C'est-à-dire : A Rome et à l'empereur Auguste.

L'église de Pola, que suivant l'usage italien on appelle le *Dôme*, occupe, selon toute apparence, la place de quelque temple antique. On trouve à chaque pas, dans les environs, des débris de colonnes, des chapiteaux, des frises, des socles, des tombeaux et des inscriptions.

Pola n'a pour unique défense qu'une mauvaise citadelle, à quatre bastions, commencée par les Vénitiens, et qu'ils ont laissée imparfaite. Un faible détachement

de quinze à vingt hommes était l'unique garnison qu'ils y entretenaient. Voilà tout ce qu'il y avait d'intéressant à voir à Pola sous le rapport archéographique. — Il me semble que nous ne devons pas être loin de Trieste, nous pouvons donner à nos chevaux une allure un peu plus forte.

A neuf heures nous arrivions à la porte du *Grand-Soleil-d'Or*. Lorsque nous étions à déjeuner, un valet à grande livrée entra dans la salle en tenant une lettre à la main.

— Lequel de vous deux, Messieurs, est monsieur le comte Almisso Salviati?

— C'est moi.

— Voici un billet que vous a écrit monsieur le baron Halberg, gouverneur de Trieste.

J'ouvris le billet, et je lus ce qui suit :

« Monsieur le sénateur comte Salviati m'adresse une lettre de crédit que monsieur son fils a oublié d'emporter avec lui en partant de Venise pour se rendre à Trieste. Il me prie de la remettre directement à monsieur Almisso Salviati.

« Le gouverneur,

« Baron HALBERG. »

— J'ai eu beaucoup de peine à vous trouver, monsieur le comte, j'ai parcouru toute la ville pour trouver l'auberge où vous êtes descendu.

Je compris la signification de cette petite phrase. Je lui donnai un écu, en lui disant que j'allais me rendre

chez le Monsieur le gouverneur. Je fis part de ce billet à Strozzi.

— J'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir le gouverneur; c'est un Allemand fort poli, fort gracieux; mais il parle peu et fort lentement, dans la crainte de compromettre sa dignité en parlant assez mal l'italien. Si cela vous convient, je vous accompagnerai; ensuite nous ferons une promenade dans la ville.

— Volontiers.

Nous nous rendîmes chez le gouverneur, qui nous reçut d'une manière fort affable, et nous fit des offres de services pendant notre séjour à Trieste. En me remettant un crédit sur le banquier Hog, à Zara, il y avait aussi une lettre d'Amalia. En sortant de chez le gouverneur, je brisai avec anxiété le cachet. Amalia me disait : que le sénateur avait fulminé contre moi en apprenant mon départ, mais qu'elle l'avait apaisé par de bonnes raisons, et qu'après il s'était écrié : *Mais a-t-il tout ce qu'il faut pour son voyage?* Elle lui avait donné l'idée d'envoyer au gouverneur de Trieste une lettre de crédit. Ecris souvent à mon père, me disait-elle; tu n'as plus rien à m'apprendre, j'ai foi dans tes paroles. Ce sont les détails sur tes recherches qui m'intéresseront très-vivement, et tu dois le croire.

Nous visitâmes, Strozzi et moi, les divers établissements ordonnés par la sage et prévoyante Marie-Thérèse : le lazaret, la bibliothèque et les églises principales de Trieste. La chaleur du jour nous força de

rentrer au *Grand-Soleil-d'Or*, le patron de la felouque m'y attendait.

— Monsieur Salviati, me dit-il, je suis décidé à mettre aujourd'hui à la voile à six heures précises; tenez-vous prêt : dans une heure je vais envoyer chercher vos effets.

— Nous avons, dit Strozzi, deux heures devant nous; je vais écrire ma lettre pour le marquis Ubaldini.

— Et moi une autre pour le sénateur, que je vous remettrai, puisque vous avez l'intention d'aller à Venise.

—Je serai enchanté de faire la connaissance du sénateur et celle de votre sœur, dont j'ai entendu parler avec tant d'éloges par des nobles vénitiens.

Nos lettres terminées, mes comptes réglés, mes effets mis en ordre, il était cinq heures; le même matelot vint les chercher, et je n'eus que le temps de prendre un verre de vin de Brazza et une croûte de pain. Strozzi m'accompagna jusqu'au port, et nous nous quittâmes avec regrets et les meilleurs amis du monde.

CHAPITRE III

Furieux orage sur le golfe de Guarnaro. — Les îles de Cherso, d'Orbo, de Silva, de Melada, de Pago, de la Punta Dura. — Attaque de bandits. — Zara. — Caravansérail d'Ali-Bey. — Ruines de Podegrage.

Une jolie brise de mer servit merveilleusement notre appareillage, mais le beau temps ne dura pas plus de deux heures, le vent changea tout à coup, il fallut louvoyer pendant quelque temps avant de réussir à doubler le promontoire, et ce ne fut qu'avec infiniment de fatigue que nous arrivâmes dans le dangereux golfe de Guarnaro; là nous fûmes assaillis par un orage furieux, dont les rafales nous surprirent avec tant de rapidité, qu'il nous fut impossible de gagner les petites anses que nous avions sur notre gauche, et où nous aurions pu nous mettre à l'abri.

Le patron fut donc obligé de s'abandonner à mâts et à cordes à toutes les furies de la mer. Ce fut après avoir passé la journée dans de poignantes angoisses, que nous fûmes assez heureux de trouver le port de Sainte-Marie pour nous y réfugier.

La fréquence de ces tourmentes a rendu cette mer

si redoutable aux marins de la côte, et les habitants des contrées voisines ont été si souvent témoins de leurs funestes effets, que la crédulité s'est emparée de de ces causes physiques, et les pauvres pêcheurs débitent à ce sujet des contes absurdes. Ce sont des sorciers, disent-ils, qui suscitent ces ouragans quand ils sont en colère, ce qui leur arrive souvent, à ce qu'il paraît ; ils allument de grands feux dans des cavernes qu'eux seuls connaissent dans les montagnes ; la terre, par dépit que lui cause la douleur, s'agite, et le mouvement qu'elle fait occasionne ce grand trouble dans l'air et fait submerger les marins, les pêcheurs à qui ils en veulent.

Le lendemain, la tempête était un peu calmée, nous quittâmes le port de Sainte-Marie, mais nous fûmes obligés de louvoyer encore une partie de la journée ; vers midi, la brume épaisse qui nous enveloppait se dissipa, vaincue par l'action du soleil. Une radieuse lueur, partie du sein d'une nuée d'argent, éclaira l'horizon, et son effet fut aussi magique que si on avait tiré un rideau devant nous. Après avoir côtoyé longtemps les côtes des îles d'Ossuero et de Cherso, nous entrâmes dans un petit golfe qui dépend de cette dernière île, et on laissa tomber l'ancre à six heures du soir devant Fiume.

L'île de Cherso est une des plus grandes de cet archipel, qui couvre les côtes de la Dalmatie jusqu'à Raguse ; elle a cent cinquante milles d'Italie de circuit, son climat est sain ; le sol, quoique extrêmement

ment. Bientôt il n'en peut plus douter, c'est la rame qui fend à coups égaux l'onde qui gémit en écumant; le bruit augmente, on distingue des voix : *Ramez vite, vous autres, nous les tenons!* Alerte! fit d'une voix tonnante le patron. A ce cri, les rameurs redoublent d'efforts, et la felouque fuit avec une telle rapidité, qu'il est impossible à la barque des bandits de pouvoir nous atteindre. Deux rameurs suppléants et le patron agissaient, tandis que les autres reprenaient haleine. A quatre heures après midi, nous entrâmes dans le port de Zara.

Zara est la place la plus considérable de la Dalmatie; c'est un boulevard contre lequel les Turcs firent, à diverses époques, de puissants mais inutiles efforts. Tous les bâtiments publics, civils ou militaires, sont magnifiques. La citadelle, dont les fossés sont taillés dans le roc, est le séjour du provéditeur général de la Dalmatie. Le port est assez vaste pour contenir plusieurs vaisseaux; il est défendu par de fortes batteries.

Zara renferme un assez grand nombre d'églises; la cathédrale est la seule qui mérite attention, mais ils en est peu d'entre elles que les plus célèbres peintres de l'école vénitienne ne se soient empressés de décorer de leurs chefs-d'œuvre. La cathédrale possède deux très-beaux tableaux, l'un du Tintoret, et l'autre du vieux Palme. L'église de Sainte-Marie est encore plus riche, mais c'est surtout à Sainte-Catherine que l'on admire un magnifique tableau de Titien, le peintre par excellence.

Dans l'une de ces églises, on me fit voir une relique qui est l'objet de la vénération de toute la ville : c'était une grande faveur, me disait le sacristain; on la tient soigneusement renfermée, on ne la découvre que pour les magistrats suprêmes de Venise ou pour de hauts personnages. Je compris aisément ce que cela voulait dire : je devais, en haut personnage, payer sa complaisance. Cette précieuse relique est le corps entier d'un saint Juif, du vieillard Siméon. Il ne me dit point qui l'apporta de Jérusalem à Zara; mais c'est une chose sûre qu'il en vient, car les prêtres le disent, le peuple le croit fermement. Eh! pourquoi pas? Si un connaisseur en reliques de saints a bien pu reconnaître le corps de Siméon sous les décombres d'une ville que Vespasien et Titus ruinèrent de fond en comble, je ne vois pas pourquoi il ne lui aurait pas fait faire un voyage en Dalmatie; l'un n'est pas plus difficile à croire que l'autre. Au reste, ce squelette, quel qu'il soit, est renfermé dans une belle châsse, dont les panneaux sont de cristal pour ceux qui ne connaissent pas le cristal, et de verre pour ceux qui ont des yeux. Ces panneaux sont encadrés dans des bordures de vermeil. On expose le corps de saint Siméon à la dévotion des fidèles certains jours de l'année.

Il est d'usage, en Italie, de ne recevoir des visites que le soir; je ne me présentai chez le marquis Ubaldini que vers huit heures. On me dit qu'il était à la campagne, près de Zara; mais qu'un de ses domestiques venait tous les matins chercher la correspon-

dance et faire les commissions. Je laissai au portier de l'hôtel du marquis la lettre de Strozzi, et j'y joignis l'adresse de l'auberge où j'étais descendu. Je profitai de mon loisir pour continuer mes impressions de voyage.

Le lendemain, de très-bonne heure, je sortis pour pour parcourir les environs de Zara, qui sont parfaitement cultivés. Autrefois, on ne permettait pas de planter des arbres à une lieue de Zara au moins; mais depuis que les excursions des Turcs sont devenues bien plus rares, les alarmes des provéditeurs généraux, à cet égard, se sont calmées. Cette défense est tombée en désuétude, et plusieurs des habitants de Zara ont des maisons de campagne et des jardins très-agréables, aux environs de la ville. On voit dans les campagnes beaucoup de ces arbres qui produisent une petite cerise qu'on appelle *marasque*; c'est avec ce fruit qu'on fait le marasquin, si connu dans toute l'Europe.

Les antiquités romaines n'ont pas été plus respectées à Zara qu'à Pola, et quoiqu'elle fût, comme tout l'annonce, aussi riche en monuments que cette dernière ville, il en reste beaucoup moins de vestiges. On n'aperçoit plus aucune trace de son amphithéâtre. Le monument antique le plus passablement conservé est l'arc de triomphe, qui forme maintenant la place de San-Chrysogono.

L'une des plus grandes privations qu'on éprouve à Zara, c'est celle de l'eau; elle y est d'une rareté

extrême. Quelques vestiges d'un aqueduc prouvent que, du temps des Romains même, l'on fut dans la nécessité, pour lui en procurer, de recourir à des moyens extraordinaires. On attribue cet aqueduc à Trajan. Ses restes se remarquent encore à quelque distance de Zara, et, par la direction des arcs, il paraît qu'il longeait pendant quelque temps le rivage de la mer. Aujourd'hui, et depuis plusieurs siècles, les habitants de Zara sont réduits à ne boire que de l'eau de citerne, et l'usage qu'on est obligé d'en faire ajoute son insalubrité à celle de l'air dont on se plaint assez généralement, surtout en été ; c'est ce qui est la cause que les nobles et les riches de Zara passent toute la belle saison à la campagne.

Le marquis Ubaldini reçut la lettre de Strozzi d'assez bonne heure ; il s'empressa de venir me chercher à l'auberge que je lui indiquais sur ma carte de visite. Je n'étais pas encore rentré ; il laissa un très-gracieux billet, dans lequel il me priait instamment de venir à son hôtel où il m'attendait. Je fis un peu de toilette, et me rendis à son invitation.

— Je sais, me dit-il, un gré infini à mon cousin Strozzi de me procurer la connaissance du jeune littérateur Salviati, qui a débuté d'une manière si brillante dans la carrière des lettres. J'habite la campagne avec ma famille pendant la belle saison. J'espère, Monsieur, que vous m'accorderez la faveur de venir passer quelques jours avec nous dans ma villa, qui est sur les bords de l'Adriatique, et à peu de distance de

Nona. Je ne pouvais refuser une aussi aimable et vive invitation, je lui promis d'aller lui faire une visite à sa villa.

— Oh! oh! me dit-il, je suis pressé de jouir de l'avantage de posséder l'aimable auteur de *La Violetta*; je vous enlève dès ce soir, mais avant, je veux vous présenter au provéditeur général; il a connu autrefois le sénateur Salviati : ils ont servi ensemble sous le commandement du général Delfino. Votre noble père l'a-t-il donc oublié?

A ces derniers mots, je sentis la rougeur me monter au visage. Hélas! me dis-je en moi-même, Strozzi me croit fils du sénateur Salviati, et c'est en cette qualité qu'il m'introduit chez son parent. Je balbutiai quelques mots pour excuser le sénateur, en alléguant que le mauvais état de sa santé lui avait fait oublier que le comte Ezzelino, son ancien frère d'armes, était provéditeur général en Dalmatie.

— C'est égal, répliqua-t-il, le comte Ezzelino verra avec plaisir le digne et illustre fils de Salviati; il ajouta : — Il y a aujourd'hui une soirée musicale chez le provéditeur. Nous partirons ensuite pour ma villa.

— Permettez que j'aille à mon auberge pour rassembler mes effets et régler mon compte.

Il me donna un de ses domestiques pour m'accompagner, et je fus bientôt de retour.

Son Excellence le provéditeur m'accueillit avec une touchante bonté; il me dit que le souvenir de ses

liaisons avec le sénateur lui était toujours très-agréable; il me pria d'agréer un logement chez lui.

— Eh mais, fit le marquis, je l'emmène dès ce soir pour ma villa.

— Marquis, dit le provéditeur en lui mettant la main sur le bras, c'est une nouvelle trahison ; à peine le fils de mon ancien compagnon d'armes est-il arrivé, que vous me l'enlevez déjà comme vous avez fait de votre charmant cousin Strozzi; vous êtes vraiment un accapareur d'hommes aimables. Je veux aussi avoir ma part dans cette nouvelle bonne fortune; vous nous ramènerez le fils de Salviati : je vais donner des ordres pour qu'il lui soit préparé un appartement chez moi.

Je m'inclinai. Il me tendit la main en me disant : « Je vais vous présenter à la comtesse Buodelmonti, ma nièce. » Elle m'accueillit avec cette grâce enchanteresse qu'Amalia seule pouvait lui disputer.

Le concert commença, et je pris place à côté du marquis. Vous voyez, me dit-il à voix basse, toutes les nobles dames de Zara et des environs, excepté toutefois la marquise et ses deux filles, elles sont restées à la campagne. La belle comtesse Buodelmonti, qui fait les honneurs de la maison du provéditeur, est veuve du neveu, le seul héritier du comte Ezzelino, qui, par une étrange fatalité, a vu s'éteindre toute sa famille. La comtesse possède une voix de contralto que nos prime donè du théâtre Saint-Charles envieraient. Ce n'est rien encore, en comparaison du charme et de la finesse de son esprit.

— Elle est jeune encore ?

— Elle avoue vingt-six ans : vous comprenez.

Les danses succédèrent au concert ; j'eus l'honneur d'être deux fois le cavalier de la belle et véritablement très-aimable comtesse. Vers les quatre heures, le marquis me fit signe qu'il était temps de battre en retraite. Nous arrivâmes à l'hôtel du marquis, où deux jolis petits chevaux de l'île Cherso nous attendaient. On peut leur donner le titre d'enfants de l'air : ils franchirent le trajet de Zara à la villa du marquis avec une vitesse incroyable. Chemin faisant, le marquis me dit :

— Vous avez, Monsieur Almisso, accepté l'hospitalité du provéditeur ; mais vous auriez pu lui dire que mon cousin vous avait donné un billet de logement chez moi ; il n'est plus temps, et vous ne pouvez plus vous dispenser, en revenant à Zara, d'aller chez lui : toutefois, nous tâcherons de vous faire trouver le séjour de notre habitation assez agréable pour vous y retenir le plus de jours possible.

— J'aurai assurément le regret de n'y pas rester longtemps, une affaire importante, dont je suis chargé par le sénateur, me force à me rendre très-promptement dans la Morlaquie.

— Cette contrée est encore bien sauvage, nos mœurs, nos habitudes, notre civilisation enfin n'y ont point encore pénétré. Un Morlaque ne ressemble pas plus à un habitant de Zara, qu'un Cosaque à un Italien.

Nous arrivâmes entre cinq et six heures à la splen-

dide villa du marquis. Dans la Dalmatie, comme à Venise, les grands font du jour la nuit, et *vice versa*. On nous dit que la marquise était avec ses deux filles à respirer l'air frais du matin dans le jardin ; nous nous y rendîmes.

La marquise Ubaldini n'est pas précisément ce qu'on appelle une jolie femme ; mais le jeu spirituel de sa physionomie lui donne un charme indéfinissable. Son esprit est très-cultivé : outre le slave et l'italien, elle possède la langue turque et l'écrit (ce qui est fort difficile) aussi bien qu'elle la parle. Ses filles étaient des enfants de huit à dix ans. La marquise me montra un exemplaire de *La Violetta*, en me disant les choses les plus gracieuses. Je profitai de la liberté grande qui m'était donnée et d'un cheval que l'on avait mis à ma disposition, pour visiter les villes qui se trouvaient à peu de distance de l'habitation du marquis. Je vis successivement Nona, Biograd, Asseria et Zara-Vecchia. Cette ville, entièrement ruinée, fut jadis une cité considérable, nommée Blandona. Elle fut, à ce que prétend le marquis, détruite, comme plusieurs autres villes de cette côte, par Attila. Orana, qui n'est pas très-éloignée de Zara-Vecchia, est de même une ville entièrement ruinée. Rien n'indique qu'elle existât du temps des Romains.

Il paraît que les Turcs l'ont possédée assez longtemps pour s'y plaire et pour qu'elle parut digne à des hommes riches d'y fixer leur séjour. On voit encore les vestiges du jardin d'un Turc que ses richesses ren-

dirent apparemment assez célèbre pour que les historiens aient décrit ces mêmes jardins; il se nommait Ali-Bey, et la chaumière où loge aujourd'hui le curé est bâtie sur le terrain qui porte encore le nom d'Ali-Bey. Le caranvansérail, quoique désert depuis longues années, est cependant mieux conservé. On en reconnaît du moins la forme et la grandeur, et il serait encore en entier, si l'on n'avait pas souffert que les Morlaques voisins en démolissent quelque partie pour en employer les matériaux dans leurs informes maisons.

On confond assez communément les caravansérails avec les kans, quoique le nom de caravansérail semble indiquer plus directement la destination des premiers; et en effet, les caravansérails ont été, surtout dans l'origine, bâtis dans les lieux dont l'aridité ou l'éloignement des grandes villes présentait des incommodités et des privations d'abri aux voyageurs et aux caravanes, tandis que les kans, plus fréquemment construits dans les villes, servent aux marchands étrangers que leur commerce y attire, et sont assez vastes pour leur offrir non-seulement un logement pour eux, mais encore des magasins pour leurs marchandises.

La forme, l'architecture et la distribution des caravansérails et des kans sont à peu près les mêmes; les uns et les autres sont communément de grands bâtiments carrés, d'un seul étage, non compris le rez-de-chaussée. Les façades intérieures qui renferment la

cour ressemblent assez aux cloîtres des couvents; c'est aux rez-de-chaussée que sont placés les magasins ; les chambres où logent les voyageurs sont au-dessus; au milieu de la cour est une fontaine où les chameaux et autres bêtes de somme s'abreuvent. Celui dont on remarque les ruines auprès d'Orana devait être considérable; la façade a environ 17 mètres de longueur.

Je poussai mes excursions jusqu'à Podegrage, autrefois *Asseria*. Ici la ceinture de cette ville, citée par Ptolémée et Pline, est encore entière et en partie debout. A en juger par la magnificence de ses murailles, ce doit être un riche dépôt d'antiquités dans tous les genres, et peut-être ne faudrait-il fouiller qu'à peu de profondeur pour qu'il offrît une vaste moisson aux archéologues. On estime que le circuit de ses murs a trois mille six cents pieds romains; ils ont presque partout 3 mètres d'épaisseur. Ils sont revêtus, en dedans et en dehors de pierres d'une grandeur extraordinaire, car plusieurs de ces pierres ont jusqu'à 3 mètres 30 centimètres de proportion. Les environs sont parsemés de pièces de marbre soigneusement taillés, de débris qui paraissent avoir appartenu à de grands édifices. Une église solitaire est au milieu de ces ruines; elle a été bâtie avec des fragments d'architecture antique. On y remarque des morceaux de corniche d'un excellent style, des débris d'inscriptions trop effacées pour pouvoir être lues, et d'autres tellement brisées qu'il n'est pas possible d'en réunir les mots.

On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en parcourant l'Istrie et la Dalmatie, et surtout le comté de Zara, quand on jette ses regards sur cette quantité de villes jadis célèbres, maintenant ruinées, et de reconnaître qu'il n'en est aucune, pour ainsi dire, où la population ait survécu à la destruction des monuments. Si l'intérêt barbare des conquérants était de renverser des murailles, de détruire les autorités, de lacérer les lois, au moins devaient-ils conserver les peuples dont l'industrie pouvait leur être utile.

En suivant la filiation des événements historiques, en examinant les causes et les effets, on verra que cette population, en subissant la loi de barbares vainqueurs, devait nécessairement décroître progressivement. Laissons de côté les incursions des barbares qui ravagèrent l'Italie pendant plusieurs siècles, reportons-nous seulement aux xve et xvie siècles. Les Turcs et les Vénitiens se disputaient à main armée la possession de ces belles contrées; quand la victoire les mettait sous la domination des Turcs, elle n'était que passagère; ceux-ci comprenaient qu'il était impossible de conserver longtemps cette domination, la Dalmatie était trop éloignée du centre de l'empire ottoman; leur unique soin était de la dépouiller de toutes ses richesses : les terres étaient envahies, les troupeaux enlevés, la majeure partie des hommes traînés en esclavage; alors, au milieu des champs, dépourvus de charrues, de secours, de bras, la misère ouvrait bientôt la tombe au faible reste que la guerre ou la

chiourme avait épargné. Si le succès, au contraire, favorisait les Vénitiens, cette puissance toute nouvelle, bornée alors aux seuls murs d'une capitale déjà florissante, mais sans états, éprouvait la manie de toutes les villes commerçantes, c'est-à-dire de juger de leur prospérité plus par la vue que par l'emploi de leur richesse. Le peuple vénitien, au commencement de sa prospérité, de sa grandeur, peut se comparer à un marchand qui s'occupe d'abord à remplir ses magasins et à contempler les ballots qu'il a entassés, avant de songer que la puissance réelle de son commerce est bien moins dans les marchandises qui l'entourent que dans les relations lointaines que leur circulation future lui procurera. Ainsi, le peuple vénitien, dans sa jeunesse, n'accordait d'importance à ses conquêtes que par le plus ou le moins de dépouilles qu'il voyait refluer dans ses murs; en sorte que la Dalmatie, soit qu'elle passât au pouvoir des Turcs, soit qu'elle tombât dans la main des Vénitiens, était également dévastée, dépouillée, dépeuplée; les infortunés débris de cette population, que l'absence de la guerre laissait dans la Dalmatie, se trouvant sans oppresseurs, demeuraient aussi sans secours, sans ressources, et quelques bandits, restes impurs des armées belligérantes, et les féroces haiduks que la misère faisait sortir de leurs rochers, venaient fondre sur les villes et les villages déserts, massacraient le peu d'habitants qui y restaient, ou les forçaient de s'unir à eux, et appelaient par leurs attentats ou la vengeance des Turcs ou celle

des Vénitiens. Alors le fer, la flamme, les supplices faisaient raison à la nature outragée, et la dépopulation se consommait, parce qu'il fallait traiter en brigands ceux que l'on n'avait pas eu la politique de traiter en sujets.

J'étais depuis cinq jours à la villa du marquis, je songeais à prendre congé de mes aimables hôtes, lorsqu'une lettre, timbrée de Venise et adressée à la marquise, arriva, et me détermina à les quitter, elle était de Polidoro Strozzi. Dans cette lettre, il se louait beaucoup de l'accueil aimable qu'il avait reçu du sénateur et de sa noble fille Amalia. Les éloges qu'il donnait à la sœur de son nouvel *ami* étaient fort vifs et fort passionnés ; ils excitèrent dans mon cœur des mouvements de jalousie.

— On ne lui a pas fait, me disais-je, de confidence sur ma position; il croit encore qu'Amalia est ma sœur, et déjà séduit par tout ce qu'elle possède de charmes enchanteurs, il songe peut-être à une alliance à laquelle il a le droit de prétendre par sa naissance; il est jeune, aimable, spirituel..., mais il est léger, d'une gaîté folle; Amalia est bien supérieure à lui par l'esprit, cet esprit méditatif qui lui aura promptement fait connaître la faiblesse de Strozzi : d'ailleurs, est-il présumable qu'Amalia oublie qu'elle m'a donné, il y a peu de jours encore, l'assurance de ses sentiments pour moi ? Allons, mon esprit est trop prompt à s'alarmer ; mais je dois penser au motif important qui m'amène dans ces contrès : demain je retournerai à

Zara. Dès le même jour je priai le marquis d'agréer mes sincères regrets de ne pouvoir faire un plus long séjour chez lui, en lui disant qu'une affaire très-importante m'appelait dans le sud de la Dalmatie, et que me trouvant dans l'obligation de passer quelques jours à Zara chez le provéditeur général, j'allais être forcé de retarder encore un voyage qui était absolument nécessaire. Le marquis et sa femme me témoignèrent aussi leurs regrets de me voir partir si tôt. Le soir même je me rendis chez le provéditeur général; le marquis voulut absolument m'accompagner jusqu'à Zara.



CHAPITRE IV

Accueil plein de charme et d'amitié du Provéditeur et de sa nièce, la comtesse Buodelmonti. — Confidences d'Almisso au sujet de la révélation du sénateur Salviati. — Espérances données qu'il retrouvera une famille digne de lui. — Sauf-conduit et ordres donnés aux autorités civiles de seconder Almisso dans ses recherches. — Départ d'Almisso.

Le provéditeur me reçut avec la même affabilité ; il me tendit la main en me disant :

— Vous avez tenu parole, et je n'en attendais pas moins du fils de Salviati ; venez, je vais vous présenter à ma nièce ; elle désire connaître moins fugitivement que l'autre jour l'aimable auteur de *La Violetta*. Oh ! vous êtes tout à fait dans ses bonnes grâces.

Nous trouvâmes la comtesse dans son petit salon de réception ; elle était occupée à accorder sa harpe. Après les premiers compliments d'usage, je lui offris d'arranger l'instrument.

— Vous êtes musicien, Monsieur, vous possédez donc tous les talents ?

— Je suis Italien, Madame ; nous apportons en naissant pour ainsi dire le goût de la musique ; elle est

toute naturelle chez nous, et la mélodie de notre langue en est la principale cause. Il ne faut qu'un peu de patience pour accorder une harpe ou un forte-piano : on ne trouve pas toujours sous la main un accordeur. J'évite cette peine à... la fille du sénateur.

— Votre très-gracieuse, très-séduisante sœur Amalia. Je n'ai eu qu'une seule fois l'occasion de la rencontrer dans les salons du doge; j'ai un extrême désir de faire une plus intime connaissance avec elle.

— Croyez d'avance qu'elle a déjà su apprécier tout votre mérite, et qu'elle saisira avec empressement le désir que vous exprimez d'une liaison digne de vous et d'elle.

La signora Amalia, dit le provéditeur, a sans doute une belle voix?

— Non pas précisément ; mais elle vocalise avec goût et avec beaucoup d'expression.

Oh! vous entendrez ma nièce, mon cher Almisso, elle a un véritable contralto.

— Ne croyez pas mon oncle ; il est toujours beaucoup trop indulgent pour moi.

— *Corpo di Baccho* (1), j'ai dit vrai ; vous allez en juger. Il prit sur le forte-piano un cahier de musique. Qu'est-ce cela?... *Pria che spunti in ciel l'aurora.* Bon, bon, c'est du Cimarosa, l'immortel maestro (2).

(1) Petit jurement que se permettent les personnes de bonne compagnie.

(2) Cet opéra aurait suffi seul pour illustrer Cimarosa, quoique la musique subisse, comme tous les arts, l'influence de la mode ;

J'espère, Uliètta, que vous ne refuserez pas de nous chanter cet aria.

— Mais, mon oncle, c'est pour une voix de ténor.

— Vous me l'avez chanté ces jours derniers.

— Ma harpe n'est pas d'accord.

— Ce sera bientôt fait. Et je me mis à l'accorder.

La comtesse préluda sur sa harpe, et chanta ensuite avec un goût exquis cet admirable air du *Matrimonio segreto*.

Un domestique vint annoncer que le souper était servi. Je donnai la main à la comtesse en lui disant que son chant m'avait tellement ému, que je ne pouvais trouver d'expressions assez riches pour lui peindre mon admiration. La soirée se termina par une promenade dans le jardin de la citadelle, qui, quoique petit, était disposé avec goût.

Le lendemain, le provéditeur, homme d'esprit, de goût, savant sans prétention, me fit voir sa bibliothèque, riche en manuscrits et en documents relatifs à l'Istrie et la Dalmatie ; il me montra une magnifique collection de médailles antiques. Quoique mes connaissances en numismatique soient fort incomplètes, j'en savais assez pour apprécier tout le prix de cette belle collection. Mes yeux se fixèrent avec attention sur un Othon parfaitement conservé.

le *Matrimonio segreto* sera toujours le type d'une suave composition musicale, et chaque fois qu'il a été remis au théâtre, il a produit le même effet. Il y a à peu près 80 ans qu'il a été représenté pour la première fois en Italie.

— Ah ! ah ! fit le provéditeur en ôtant cette pièce du médaillier, je vois que vous êtes un connaisseur. Les Othons en or sont excessivement rares ; en voici un autre en argent, mais moins rare que celui en or. Ces médailles coûtent fort cher, et vous verrez bien peu de médailliers qui en contiennent plusieurs. Si vous désirez connaître l'histoire de ce pays, qui a été si longtemps sous la domination des Romains, le catalogue de ma bibliothèque, qui est sur le pupitre, vous indiquera les livres que vous pouvez consulter.

Dès le matin, je venais passer deux heures dans cette bibliothèque, et je pris un grand nombre de notes historiques et statistiques sur le pays que je devais parcourir. Quelquefois nous faisions de la musique. Le provéditeur joue passablement de la basse ; la comtesse, outre qu'elle est bonne musicienne, est encore d'une assez grande force sur la harpe, et moi je faisais de mon mieux sur un excellent violon de Stradivarius, qui peut-être n'avait jamais été si mal emmanché. Le soir, il y avait une assez grande compagnie dans les salons du provéditeur. Les observations critiques de la comtesse étaient remplies de finesse et d'esprit, sans être trop malicieuses.

Une semaine s'était écoulée, et, malgré tout le charme que j'éprouvais dans des relations qui étaient devenues presque intimes, je n'oubliais pas le but de mon voyage. Lorsque j'étais seul, toutes mes pensées étaient pour Amalia ; je rêvais tout éveillé que j'étais

rentré dans le palais Salviati, je voyais Amalia se promener silencieusement dans les jardins.

Une lettre que le marquis vint m'apporter mit le trouble dans mes sens. Strozzi, de retour à Rome, m'écrivait qu'il avait quitté le palais Salviati avec d'indicibles regrets; enfin il m'avouait son amour pour Amalia; il me conjurait de lui être favorable dans ses projets d'hymen. C'était à moi, grand Dieu! qu'il faisait cette malencontreuse confidence! Mes mains se crispèrent, je froissai cette lettre; mon cœur battait avec tant de force, qu'il me semblait qu'il allait s'élancer hors de ma poitrine. Je me promenais à grands pas dans ma chambre; un domestique vint me dire qu'il y avait beaucoup de personnes dans le salon, et que la comtesse me priait d'y descendre, si cela me convenait. Je maudis les bienséances qui me forçaient à faire ce qui me contrariait; je descendis, et je portai dans le salon le trouble qui m'oppressait. J'étais distrait, rêveur; je gardais le silence. Je n'échappai point au regard pénétrant de la comtesse. « Quelque chose vous préoccupe extraordinairement, » me dit-elle. Je grimaçai un sourire, qui ne fit que la confirmer dans sa pensée; enfin je pris le parti de rentrer dans ma chambre avant la fin de cette soirée. Je pris aussi la résolution d'écrire à Strozzi : je voulais l'empêcher de se laisser entraîner à une passion qui ne lui offrait aucune chance de succès, mais sans lui dire que je n'étais point le frère d'Amalia, et que je l'adorais. Tout cela était fort décousu. J'entassais subtilités sur subtilités. Je

songeai que ce qu'il y avait de mieux à faire était de partir pour le sud de la Dalmatie, ne pouvant raisonnablement faire connaître ma position à Strozzi. Ecrire à Amalia, lui exprimer les inquiétudes que la lettre de Strozzi me faisait éprouver, c'était douter de la sincérité de ses sentiments pour moi. Je me décidai à prendre congé du provéditeur et de sa très-aimable nièce. Je passai une bien triste nuit. Lorsque le lendemain je descendis au salon pour le déjeuner, j'y trouvai la comtesse seule. J'avais une contenance fort embarrassée, je ne savais par où commencer pour lui annoncer ma résolution de partir dans la journée même pour Almissa. La comtesse prit l'initiative :

— Je croyais hier qu'une composition littéraire vous préoccupait; mais la tristesse empreinte dans vos yeux me désabusa. Mon oncle, à qui vous avez inspiré de l'amitié, avait aussi remarqué ce changement subit dans votre personne, et il s'en est affligé. Je vois aujourd'hui une grande altération dans vos traits, et une profonde tristesse que vous ne pouvez dissimuler. Mon oncle n'a pas plus que que moi le droit de vous en demander la cause ; mais il vous prie de croire que, s'il est en son pouvoir de faire quelque chose qui vous soit utile, vous ne pouvez pas douter, m'a-t-il dit, de toute son affection pour vous.

— J'en serais indigne, et j'y attache un trop grand prix; je vais vous prouver toute ma confiance en vous, Madame, en vous faisant confidence de l'étrange position où je me trouve ; daignez m'écouter.

Je lui racontai tout ce qui s'était passé au palais Salviati avant de le quitter pour aller à la recherche de ma famille, et je lui peignis, en traits de feu, l'amour que j'éprouvais pour Amalia.

— Je partage l'opinion du sénateur, me dit la comtesse, tout décèle en vous une noble origine. Mais supposons que toutes vos démarches pour retrouver vos parents, une famille digne de vous, soient sans heureux résultats, vous restez toujours le fils adoptif du sénateur Salviati, il vous l'a dit bien positivement; ensuite vos talents compenseront l'incertitude d'une origine qui pouvait être aussi noble que celle de beaucoup de Vénitiens titrés. Vous n'étiez pas alors un enfant abandonné dans une rue, mais une victime échappée au sac d'une ville prise nuitamment par les Turcs. En voilà bien assez pour commander l'estime et l'amitié. Quant à Amalia, je vois clairement, d'après votre récit, qu'elle vous aime ; elle ne consentira point à donner sa main à un autre qu'à vous. Elle vous dira, si son père ne consent pas à votre mariage avec elle : *Attendez* ; c'est ce qu'il y aura de plus sage à faire. Vous êtes jeunes tous les deux, et, après tout, le sénateur n'est pas immortel. Espérons toutefois que vos enquêtes auront un heureux succès. Maintenant allons droit au but. Il faut remuer ciel et terre pour savoir enfin quelle est votre origine, et je crois que cela ne sera pas aussi difficile que vous paraissez le craindre. Toute une famille ne s'éteint pas en si peu d'années, et l'événement qui vous a jeté

dans les bras du sénateur est trop récent. Il est évident que votre mère était l'épouse d'un homme qui s'appelait Christich. Les vayvodes sont des chefs de canton dans la Morlaquie. En général, ils sont pris dans la classe la plus élevée de cette population. Supposons que la plus grande partie des habitants d'Almissa ait été, à cette époque, massacrée par les Turcs, il est impossible qu'il n'en soit pas échappé quelques-uns à ce désastre; ils ont dû connaître au moins le nom de leur vayvode. Enfin les vayvodes du Primorie, de Macarska, de Poglitza, qui existaient alors, et qui vivent sans doute encore, ont dû connaître leur collègue. Enfin il avait une famille. Mon oncle, qui gouverne la Dalmatie au nom de la République de Venise, peut vous servir en cette occurence : il ne va pas tarder à se rendre dans cette salle à manger, il faut tout lui dire.

— Ce sera inutile, fit le provéditeur en entrant dans la salle, et en tenant dans sa main un livre broché et un couteau d'ivoire, il a tout entendu.

— Ah! ah! mon cher oncle, vous écoutez aux portes.

— Non pas précisément, belle nièce; c'était sans le vouloir. J'étais assis dans la pièce voisine, et occupé à couper les feuilles de ce livre que j'ai reçu ce matin; la porte de cette salle était entr'ouverte, j'ai prêté l'oreille à l'intéressant récit que vous a fait Almisso : voilà tout. Le désastre d'Almissa m'est parfaitement connu et présent à ma mémoire; je me trouvais à côté de Salviati lorsque cette femme se jeta au-devant

de son cheval en lui présentant son enfant. Tout donne lieu à croire qu'elle était votre mère, car il n'y a qu'une mère capable d'oublier son propre danger pour sauver la vie de son enfant. Le mot *Christich* qu'elle articula en expirant est un indice qu'elle était la femme d'un homme qui se nommait Christich... Attendez, ce nom de Christich ne m'est pas inconnu... Il y a eu un Christich qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la Dalmatie; mais laissons le temps passé pour nous occuper du présent. Je commencerai par vous dire que vous devez conserver encore le nom de Salviati que vous portez noblement; ensuite si, comme cela est probable, il existe un homme qui porte le nom de Christich, ou quelques-uns de ses parents, je saurai bien les trouver, j'en fais mon affaire; mais il faudra du temps. Nous avons un moyen plus prompt. Dans toutes les églises de la Dalmatie il y a des registres qui constatent les mariages et les naissanees; et, si j'ai bonne mémoire, l'église d'Almissa ne fut point incendiée lors du sac de cette ville ; les registres n'ont pas été brûlés, dispersés, cela est présumable; il faudra les compulser. Posons en principe que vous aviez alors de 5 à 6 ans. Mettons que ces événements se sont passés il y a 20 ans; nous devons trouver l'époque de la naissance du fils de ce Christich, ses prénoms, ceux de sa mère, les noms et prénoms du parrain et de la marraine. Avec cela, et des récits traditionnels des événements de ce temps-là, nous arriverons à d'utiles découvertes. Il faut, mon cher

Almisso, vous rendre sur les lieux ; je vous donnerai un sauf-conduit qui vous ouvrira toutes les portes, qui aplanira toutes les difficultés, et, partout où vous vous présenterez, vous serez accueilli comme vous le méritez. Je vous donnerai des lettres pressantes pour le vayvode et pour le curé d'Almissa ; vous me ferez part de tout ce que vous aurez découvert, et cela réglera ce que j'aurai à faire.

Il sonna, et un domestique se présenta.

— Allez dire à mon secrétaire de se rendre dans mon cabinet ; vous irez ensuite vous informer si quelque navire ou felouque se dispose à mettre à la voile aujourd'hui ou demain pour Sebenico ; vous direz au patron de venir me parler sur-le-champ.

— Vous voyez, mon cher Almisso, que je vais vite en besogne. Je comprends l'amertume de votre position, et je désire ardemment que vos recherches réussissent selon nos vœux. Eh bien ! comtesse, avez-vous quelque chose de mieux à nous proposer ?

— Tout cela est parfaitement bien combiné, mon cher oncle.

— Allons donc nous mettre à l'œuvre.

Il me tendit la main et se retira dans son cabinet. Je restai avec la comtesse, et notre conversation eut pour objet Amalia et son père. Le domestique ne tarda pas à revenir avec le patron d'une felouque, qui, dans deux heures, allait faire voile pour Sebenico.

— Vous n'avez tout juste que le temps nécessaire pour écrire au sénateur, et sans doute aussi à Amalia ;

allez, je me charge de faire partir vos lettres, et de faire vos excuses au marquis Ubaldini de n'avoir pas pu lui faire vos adieux. Je vais aller prévenir mon oncle que vous avez une felouque prête à partir, et lui dire de se hâter de terminer ce qu'il doit vous remettre : je vais aussi faire retarder le déjeuner.

J'écrivis au sénateur pour lui faire connaître l'aimable et touchant accueil que j'avais reçu du provéditeur et de sa nièce ; je fis aussi une courte lettre pour Amalia, et je les priai, l'un et l'autre, de me répondre sous le couvert du provéditeur, qui me ferait parvenir leurs lettres à Almissa, où je ne tarderais pas à me rendre. Je rassemblai mes effets, et je descendis dans la salle à manger, où je trouvai le provéditeur et la comtesse. Je n'eus que le temps de déjeuner ; un matelot de la felouque m'attendait pour emporter mes effets. Le provéditeur, en me donnant ses lettres et son sauf-conduit, me dit :

— Ah ! çà, avez-vous, mon cher Almisso, tout ce qu'il vous faut ? la Morlaquie est un pays bien pauvre, mais hospitalier ; il vous faut de l'or, c'est le nerf des voyages.

— Merci, mon digne et noble protecteur.

— Par San-Chrysogono (1), dites votre ami ; je veux l'être.

(1) Patron de la cathédrale et protecteur de la ville. Dans cette église on remarque des peintures magnifiques du Tintoret et du Palma ; à Sainte-Catherine, une peinture du Titien ; une autre d'André Schiavoni à Saint-Dominique ; à Saint-Antoine, le

— Vous serez toujours, après le sénateur Salviati, la personne que j'aimerai le plus sur la terre.

— Allons, allons; je me contente de la troisième place dans votre cœur, vous entendez...

Je serrai affectueusement la main du provéditeur, je baisai celle de la comtessse qu'elle me tendait avec un sourire enchanteur; je les quittai les yeux humides de larmes de reconnaissance.

tableau du grand autel est du Varottaro, surnommé le *Padovanino.*

CHAPITRE V

Sebenico.—Étranges funérailles; plaisant discours d'une femme. — Départ pour Scardona. — Lac de Scardona. — Embouchure, chute et cascade de la Kerka à Roschilap. — Départ pour Spalatro.

La facilité de trouver tous les jours des navires, des felouques ou des barques qui vont et viennent sur cette côte de la Dalmatie qui s'étend depuis Pola jusqu'à Zara, depuis Zara jusqu'à Spalatro et à travers les îles dont elle est couverte, rendent cette manière de voyager aussi agréable qu'elle est commode. Cette espèce de navigation, qu'à la rigueur on pourrait appeler intérieure, est pleine de charmes par la variété des aspects et souvent par la singularité des paysages : d'un côté, cette multitude bizarre de rochers de toutes formes dont les pointes menaçantes s'élèvent à 13 ou 16 mètres au-dessus de l'eau, tantôt se montrent à peine à la surface; cette foule d'îles, les unes incultes, stériles, sablonneuses, calcinées par un soleil brûlant, les autres parées des dons d'une nature féconde et luxuriante, ombragées d'arbres magnifiques, arrosées par des sources argentées; de

l'autre les vastes montagnes du continent, prolongeant leurs énormes bases jusqu'au rivage de la mer; là, parmi des huttes sauvages, quelques colonnes orgueilleuses et solitaires de la majestueuse antiquité; ici de larges étangs, la mer, la terre, les cieux peuplés d'oiseaux de toutes les espèces; de loin en loin quelques troupeaux, mais peu de laboureurs: tel est le fidèle tableau du paysage constamment mobile et toujours enchanteur que donnent à l'œil du voyageur ces côtes de la Dalmatie. La felouque entra dans le port de Sebenico vers les trois heures de l'après-midi.

La ville de Sebenico est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline derrière laquelle s'élève une chaîne de montagnes appelées les *Tartari;* elle est défendue par des fortifications anciennes; elle a deux redoutes, dont l'une s'appelle *Saint-Jean* et l'autre *Barone*, situées sur les hauteurs qui dominent toute la ville. Le port est défendu par le fort régulier de *Saint-Nicolas*, situé à l'embouchure du petit canal qui sert à conduire les navires de la mer dans le même port. Ce fort est un bel ouvrage de *Saumicheli*, qui y a placé une porte ressemblant assez à celle de Vérone.

Sebenico est après Zara la ville la plus agréable de la Dalmatie ; elle est habitée par un assez grand nombre de familles distinguées, dont les maisons sont riches et élégantes. La cathédrale est un monument curieux pour sa hardiesse et son style gothique. Le

toit est véritablement d'un travail extraordinaire, il est formé de grandes tables de marbres jointes ensemble avec tant d'art et de précision qu'à peine aperçoit-on les lignes de séparation. L'on pêche au fort Saint-Nicolas un poisson vraiment singulier qui s'appelle les *dentici* de la *couronne*.

L'agriculture a fait quelques progrès, on y trouve des vins et des fruits exquis et une excellente liqueur appelée le *Visna*. En sortant de la cathédrale je parcourus quelques rues de Sebenico et je me trouvai à l'entrée d'un faubourg. Un bruit assez étrange me fit doubler le pas pour voir ce qui le produisait. Près d'une maison d'où sortaient des cris effroyables, je vis une foule de personnes réunies; je demandai à un homme déjà âgé quelle était la cause de ces cris et de ce rassemblemeut.

— Un enterrement, signor cavaliero, me dit-il; tenez, voici le prêtre qui vient chercher le mort; vous allez entendre bien d'autres cris.

Quelques instants après, l'on sortit le corps du défunt. Les cris et les hurlements recommencèrent avéc plus d'intensité. Les parents du défunt se rangèrent autour du cercueil.

— Adieu , mon cher frère, disait l'un d'eux, je suis bien fâché de te voir partir sitôt pour l'autre monde : prie Dieu pour moi qu'il me laisse, avant de te rejoindre, le temps de marier ma fille et d'établir mon fils.

— Mon cousin, disait un autre, tu étais savant,

tu savais lire et écrire, donne-moi de tes nouvelles le plus tôt possible; notre bon curé me lira ta lettre.

— Mon neveu, je te prie de dire à mon père, qui est aussi là-bas, que je fais bien mes affaires, et que je vais bientôt me marier.

Un quatrième allait aussi donner au défunt des commissions pour l'autre monde; mais le prêtre, qui était vraisemblablement un peu pressé, ne lui en laissa pas le temps. On se mit en marche pour aller à l'église. Les parents, les amis suivirent le cercueil; les cris, les lamentations recommencèrent de plus belle. Je remarquai plusieurs femmes qui pleuraient, qui se démenaient à l'envi les unes des autres.

— Ce sont sans doute, dis-je au vieillard, les plus proches parentes du défunt qui pleurent si vivement?

— Non, signor, ce sont des femmes louées pour pleurer aux funérailles; en voici d'autres qui chantent la vie du défunt.

Cela se faisait d'un ton monotone et lugubre. Je suivis le convoi funèbre et j'entrai dans l'église; on n'y resta que fort peu de temps; après les prières d'usage, on se mit en marche pour le cimetière. Désirant voir la fin de si étranges funérailles, je suivis le vieillard qui accompagnait le corps du défunt à sa dernière demeure. Quand on le descendit dans la fosse, ce fut alors un *crescendo* de gémissements et de hurlements à fendre la tête; mais quand la fosse fut

entièrement couverte de terre, tout ce vacarme cessa comme par enchantement. Le prêtre ôta son étole et son surplis, les remit au bedeau et prit le bras d'un des parents du défunt. Le vieillard dont je m'étais rapproché me dit à voix basse : Le prêtre va se rendre dans la maison du mort pour assister au repas qui va se faire avec tous les parents du défunt. Je puis vous assurer, signor cavaliero, que l'on versera et très-gaiement de copieuses rasades en son honneur, car c'était un brave homme et très-aimé de son vivant et fort à l'aise : je suis un peu son parent, il faut aussi que j'assiste à ce repas. Il me salua et rejoignit les autres parents (1).

Il faisait encore jour, je me promenai dans le cimetière; après avoir parcouru quelques sentiers ombragés par des cyprès et des pins, je vis une femme s'agenouiller près d'une fosse surmontée d'une croix en bois; elle jeta quelques fleurs sur cette fosse et psalmodia d'un ton lugubre ce qui suit :

— Bonsoir, cher père ; je vous prie de m'excuser; il ne m'a pas été possible de venir le mois dernier pour vous apporter des fleurs; mon mari a été bien malade, il est beaucoup mieux à présent; faites-moi savoir quand il sera tout à fait rétabli et si nous aurons de bonnes récoltes cette année.

Il y avait assurément de quoi rire d'une semblable prière; je m'en abstins toutefois et je m'éloignai tout doucement.

(1) Voyez Fortis, *Viaggio in Dalmazia.*

Avant de sortir de l'auberge où j'étais descendu, j'avais donné ordre qu'on me trouvât une barque pour me conduire le lendemain de très-bonne heure à Scardona. En rentrant à cette auberge, j'y trouvai le patron d'une barque à une voile, qui m'attendait : je lui dis que je voulais aller à Scardona pour voir la cascade de la Kerka (1) et celle qui se trouve entre le couvent de San-Archangelo et Roschilap ; nous convînmes du prix de la journée, et il fut aussi arrêté que nous partirions au point du jour.

L'espèce de golfe ou pour mieux dire le lac sur lequel se trouve Sebenico est, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'entrepôt des eaux qui forment le lac de Scardona, avant qu'elles ne se rendent à la mer. Trois rivières versent leurs eaux dans le lac de Scardona. Ce lac se dégage dans celui de Sebenico par un canal de trois lieues de cours. Ce lac et en général ces trois rivières abondent en poissons, principalement en anguilles et en truites très-estimées. On y pêche aussi une grande espèce d'écrevisses dont les habitants sont très-friands. Les thons s'y rendent aussi chaque année, à une certaine époque. Cependant les habitants de la côte sont si peu industrieux ou tellement paresseux qu'ils ne tirent aucun parti de ces richesses que leur prodigue la nature, et tout le produit de la pêche se borne à entretenir la table des nobles et des riches.

Je montai au point du jour dans la barque qui devait

(1) Le *Titius* des anciens et qui séparait la Liburnie de la Dalmatie.

me conduire à Scardona et nous eûmes toujours un vent très-favorable.

Scardona célèbre autrefois, peu considérable aujourd'hui, est cependant ceinte de murailles et défendue par deux forts de peu d'importance. Les Turcs et les Vénétiens se sont constamment disputé la possession de cette place : elle doit à ces différents événements militaires, autant qu'à la barbarie et à l'ignorance dans lesquelles ses habitants ont été plongés pendant un grand nombre de siècles, l'espèce d'abjection où elle réduite. Sa population est très-médiocre, les beaux monuments que l'antiquité lui avait confiés sont entièrement détruits, et l'on ne soupçonne pas aujourd'hui qu'elle a été jadis une des plus belles villes de la Liburnie. Il ne faudrait cependant qu'un gouvernement éclairé et actif pour y ramener en peu de temps la prospérité. Son sol est excellent, s'il était bien cultivé il produirait en abondance. Ses figues sont belles et succulentes, ses vins délicieux et généreux, ses pâturages abondants.

L'embouchure de la Kerka est près de Scardona. C'est à peu de distance de cette ville que l'on voit cette admirable cascade citée par tant de voyageurs; il n'est peut-être sur le globe que le saut du Niagara qui lui dispute en magnificence. Comme l'étroite vallée dans laquelle coule la Kerka s'enfonce diagonalement à droite, les montagnes qui bordent les deux rives paraissent se répandre derrière la cascade et s'arrondir en demi-cercle pour servir de fond au vaste

théâtre de cette scène hydraulique ; les arbres touffus, les saules, les peupliers qui garnissent le devant de la scène ne permettent pas à l'œil d'apercevoir le cours de la rivière avant qu'elle arrive à sa chute, mais on le devine aisément à une nuance blanchâtre, ou plutôt à une espèce de vapeur lumineuse que la limpidité de l'eau frappée par l'azur céleste reflète horizontalement sur la racine des montagnes. Au-dessus de l'éclatante verdure de ces arbres groupés avec élégance, semés avec profusion sur le large et raboteux glacis qui traverse la vallée dans toute sa largeur, s'ammoncèlent d'énormes monts dont l'âpreté, la sécheresse, la bleuâtre nudité contrastent avec la riche et brillante verdure dont l'avant-scène est parée à l'extrémité gauche de ce glacis. Dans sa partie la plus élevée, la dévotion ingénue a placé le toit solitaire et modeste d'un oratoire , et l'aspect de cette petite chapelle fait naître un doux sentiment dans le cœur de l'homme sensible.

C'est assurément bien là que l'homme doit adorer l'Eternel : les grands accidents de la nature sont les premiers apôtres de la Divinité. Non, ce ne fut point la main des hommes qui força ce fleuve à surmonter les rocs conjurés contre son cours : l'art sans doute peut assembler dans un jardin des flots captifs et confier au marbre obéissant le soin de les épancher dans des cuves d'albâtre, mais un Dieu seul a donné à ce fleuve le pouvoir de s'élancer à travers les masses vertes et touffues de ces arbres dont le front majestueux om-

brage et cache aux yeux cette longue chaîne de rochers qui lui dispute le passage. Quelle inconcevable magie! il semble que c'est en effet du sommet de ces bocages que jaillit cette immensité de ruisseaux; ils paraissent rouler leur légère écume sur le dôme de cette forêt, et, déroulant leurs flots embrasés de lumière sur le rideau foncé des bois mystérieux, vont tout à coup se perdre oubliés dans les sombres profondeurs de cette Dodone (1) agreste. En jetant les yeux sur la gauche de cette scène sublime, on voit là le fleuve, tout entier pour ainsi dire, dédaignant de rallier autour de lui ces milliers de ruisseaux déserteurs qui, dans l'immense largeur de la vallée, semblent sillonner l'oblique tapis de verdure qui la traverse, et, réunissant la force et la majesté, descendre, dans tout l'appareil de sa gloire, les larges et vastes degrés de son sauvage Capitole.

De ce perron rustiquement agreste la première marche est franchie, puis la seconde, puis la troisième. La mobile surface des flots, qui reçoit de la vélocité même de la chute un poli rival du cristal le plus pur, s'arrondit sur les angles des longs degrés taillés par la nature; l'on croirait de loin que ce sont d'énormes cylindres qui tour à tour se prêtent et se rendent la gaze d'argent dont leurs flancs sont couverts. Aux pieds de ces trois premiers degrés les cimes réunies de quelques arbres, dont les tiges sont cachées par des

(1) Forêt célèbre dans l'antiquité.

masses d'objets plus rapprochés de l'avant-scène, coupent d'une ligne de verdure la cascade dans toute sa longueur. Mais déjà le fleuve s'approche; la nappe des eaux s'élargit; une terrasse en fer à cheval arrondi prolonge sa colossale saillie sur l'abîme, qu'elle domine : alors plus de frein à la fierté du fleuve, plus de digues à sa course impétueuse. Du volume immense de son onde déchaînée, il embrasse le contour de sa longue et massive terrasse; la terre tressaille au loin du poids de sa chute, l'air siffle et gémit, déplacé par les eaux. Formidable déplacement : ce roulement sinistre, ce fracas épouvantable, l'oreille ne suffit pas pour l'entendre, l'œil pour le voir, le sentiment pour l'admirer; mais si l'on se rapproche de la cascade, si, avide de dangers, de spectacles, je dirai presque de craintes, on veut contempler de plus près le grand travail de la nature : alors tous ces accidents à qui la distance donnait une sorte d'harmonie et prêtait cette espèce d'ordre, d'arrangement et d'accord, qui naît de l'absence des détails que l'éloignement efface, alors tout change. Quelle confusion! quel abus! quel horrible déchirement! Ce ne sont plus cette uniformité de masses, cette grâce dans les groupes, cette majesté dans l'union; ce sont des milliers de rochers rompus, brisés, écroulés, dispersés; ce sont d'affreuses aiguilles qui s'élèvent menaçantes à travers les eaux, les arbres et les airs. Ce n'est plus un fleuve, c'est un océan qui gronde, qui mugit, qui heurte en fureur ces informes géants dont les bois impassibles le combat-

tent à son passage: toujours attaqués toujours opiniâtres, toujours sapés, toujours debout, toujours combattant, toujours invincibles, leur lutte naquit avec le monde, leurs jours de batailles sont des siècles; et leur vainqueur toujours terrible, toujours fugitif, les frappe, les dompte, les fuit, s'enfonce dans les mers, va, de ses vapeurs, épaissir les nuages, forme les orages qui les rendent à la terre, s'élabore de nouveau dans les entrailles du globe, reparaît enfin et les retrouve, après mille ans, encore les mêmes.

Quelle que soit la magnificence d'un semblable spectacle, il est cependant des circonstances et des temps où sa pompe varie: c'est, par exemple, lorsque le retour du printemps venant à dissoudre les neiges, elles grossissent les eaux du fleuve, ou lorsque, dans le cours de l'été, elles sont accrues par quelques orages accidentels. Alors la cascade change entièrement de caractère: elle ne présente plus ce nombre incalculable de variétés dont les divers aspects lui procuraient tant de grâces et de charmes; mais elle devient plus grave, surtout plus immense, et par cela même plus noble, mais moins attrayante; alors sous l'énorme épaisseur des eaux amoncelées les rochers dont se compose la base, les arbres même qui semblent se jouer à travers leurs masses aiguës, disparaissent en partie et quelquefois en entier.

La Kerka occupe toute la largeur de la vallée, et ne souffre plus que ses ondes se divisent et se roulent sur les rocs et qu'elles rentrent dans ses entrailles.

Le poids est centuple, la chute terrible, le tonnerre des eaux assourdissant; les flots entraînent avec eux des arbres déracinés, des débris de chaumières, des dépouilles d'animaux que surprit leur fureur imprévue: le plaisir du spectateur est moins vif et la terreur plus grande. La tristesse s'accroît de la monotonie du tableau, et l'idée de la destruction achève d'énerver le sentiment que réclame encore ce grand mouvement de la nature.

La cascade qui se trouve à Roschilap mérite aussi d'être remarquée. Si la chute est moins considérable que celle de Scardona, son spectacle, quoique d'un caractère différent, n'en est pas moins piquant. Ici la rivière est d'une largeur considérable. Un pont de 60 arches, ancien ouvrage des Turcs, des moulins, quelques chaumières, sont les fabriques pittoresques dont l'art semble s'être plu à enrichir le paysage. Un assez grand nombre de petites îles divise en plusieurs canaux le lit de la rivière; elles sont ombragées d'arbres élevés et de la plus vigoureuse végétation. La cascade n'a point la monotonie des grandes cataractes. Ce n'est point une énorme masse d'eau qui se précipite tout entière dans l'abîme; ce sont vingt ruisseaux variés dans leurs formes, dans leur largeur, dans la rapidité de leur chute; les uns s'élancent avec fierté au-dessus de la cime des rocs et les dérobent à la vue sous la parabole que décrit leur onde: les autres glissent avec légèreté sur les parois de la roche, que le frottement de leurs eaux a polies en s'écoulant

avec les siècles. Ceux-ci heurtent avec fracas les aspérités, les blanchissent d'écumes, les abandonnent en grondant, bondissent d'écueils en écueils, se précipitent, se relèvent, retombent jaillissants encore et s'engloutissent enfin dans la cuve commune ; ceux-là plus modestes dans leur marche, plus obscurs dans leurs courses fugitives, se sont frayé un passage dans les vastes entrailles de la montagne, arrivent lentement dans le lit inférieur du fleuve et unissent la molle langueur de leurs flots à l'impétuosité des cascades supérieures : mais si cette cataracte, par l'agréable variété de ses nombreux accidents, frappe vivement le voyageur, je dois convenir que le charme de ce spectacle a l'imposant et majestueux aspect de Scardona.

J'avais fait en peu de temps le trajet de Sebenico à Scardona, j'avais vu et examiné avec tout le temps convenable les deux cascades de la Kerka, et l'aiguille de ma montre ne marquait que deux heures ; je remontai dans la barque et j'arrivai à Sebenico avant quatre heures.

Par un heureux hasard le patron d'une felouque qui venait de Zara et devait le lendemain avant le jour mettre à la voile pour aller à Spalatro, était descendu dans l'auberge où j'étais logé. Il me dit qu'il devait relâcher à Trau, mais qu'il n'y resterait qu'un seul jour et qu'il ferait voile pour Spalatro après minuit, si toutefois le vent était favorable ; tout cela me convenait très-bien et nous fûmes bientôt d'accord sur le

prix de mon passage. Un libraire de Zara, que j'avais vu chez le provéditeur, venait aussi de conclure son marché pour aller aussi à Spalatro ; il me salua avec beaucoup de politesse en me disant qu'il était enchanté de l'heureux hasard qui lui procurait l'honneur de faire avec moi une plus ample connaissanee ; il me parla avec enthousiasme du provéditeur et de la comtesse. D'un commun accord nous nous fîmes servir notre repas à la même table. Ce libraire se nomme Klob : on peut consciencieusement le mettre dans le nombre des érudits de première classe.

CHAPITRE VI

Canal de Brazza. — Belle plage de Castelli. — Le Pauk. — Manuscrit de Pétrone. — Les Probatimi et les Posestres.

Le jour commençait à poindre. Un matelot de la felouque vint heurter aux portes de nos chambres pour prendre nos bagages. D'autres voyageurs s'étant fait attendre, il était grand jour lorsque nous quittâmes le port de Sebenico. Nous laissâmes sur la droite, en sortant du canal, plusieurs petites îles cultivées avec soin et intelligence, me dit Klob; la vigne et l'olivier croissent également bien dans ces îles; l'huile et le vin qu'on en retire sont d'une excellente qualité. Il n'est pas douteux que les Romains n'aient eu des établissements dans ces îles; les ruines que l'on y aperçoit encore, les médailles que l'on y trouve, les inscriptions que l'on y découvre en sont des preuves évidentes. L'île de Zuri, que vous voyez devant nous, est une des plus grandes et aussi la plus riche en antiquités romaines; il serait à désirer qu'elles attirassent l'attention de quelques savants. Des fouilles faites avec soin et intelligence donneraient des résultats à

la science archéologique et numismatique. Le provéditeur avait bien formé le projet de faire commencer des fouilles; mais comme on lui apporte de toutes parts des médailles, il a reculé devant la dépense que ces fouilles occasionneraient. On fait à Zuri une abondante pêche de corail. »

Après avoir laissé à droite l'île de Zuri, le patron dirigea sa felouque à l'est pour arriver dans le grand canal de Bazza, sur lequel est situé Spalatro. Nous passâmes entre les deux petites îles San-Mario et Rianca, et nous laissâmes au sud l'île de Livana. La felouque vint longer la pointe occidentale de Trau. Quoique cette île ne soit séparée du continent que par un canal artificiel, au jugement des savants, me disait Klob, il faut cependant que cet ouvrage, si on le doit à la main des hommes, remonte à une haute antiquité; car Ptolémée et Strabon (1) ne parlent de Trau que comme d'une île.

Un pont de bois assure la communication entre la terre ferme et l'île de Trau, qui paraît avoir été également séparée de l'île de Bua par un canal pratiqué exprès, revêtu d'une muraille solide et coupé par deux ponts de pierre, sur lesquels on a construit des ponts-levis pour favoriser la libre circulation des barques, de sorte que les maisons qui bordent le rivage de l'île de Bua semblent être et sont en effet le faubourg de la ville de Trau, qui se trouve bâtie

(1) Les plus anciens géographes de l'antiquité.

sur l'autre bord du canal. Ce canal a 116 mètres de largeur, et sert principalement de refuge aux barques qui, trop fragiles pour braver les tempêtes de la mer, naviguent depuis l'Istrie jusqu'à Raguse. On a attribué aux Grecs les premiers établissements fondés sur cette terre. Cette supposition est un hommage de plus rendu à la sagacité de ce peuple, qui ne pouvait pas en effet, pour fonder une colonie, choisir une situation plus avantageuse, un sol plus fertile que celui de ces deux îles et de la côte voisine, un climat plus rapproché de celui de la Grèce par sa douceur, et un paysage plus frais, plus riant et plus varié.

Pline, en parlant de Trau (*Tragurium*), distingue cette ville des autres établissements romains par la célébrité des marbres qu'on y trouvait (1), ainsi qu'aux environs.

L'île de Bua, sous le Bas-Empire, fut illustrée par l'exil de plusieurs personnages célèbres, si l'on peut appeler célèbres des hommes qui, par des abstractions théologiques et des disputes religieuses que l'on a qualifiées d'hérésies, jetaient le trouble dans les consciences, livraient les esprits aux doutes toujours plus fatigants que la croyance absolue ou l'incrédulité négative, et semaient, par de vaines subtilités, la discorde dans les États. Au reste, l'agrément et la douceur du climat ne rendaient pas cet exil rigoureux; il faut qu'il soit bien favorisé par la nature, puisque

(1) Tragurium oppidum, Romanorum marmore notum.

les fruits de l'Europe et de l'Afrique s'y trouvent confondus, et que l'Afrique, bien plus brûlante encore, a permis à ses palmiers de s'y naturaliser. L'île de Bua produit un baume connu par les naturalistes sous le nom d'asphalte, et dont on prétend que les Egyptiens usaient pour embaumer les dépouilles de leurs rois.

Trau, aussi bien que Bua, est cultivée avec soin, principalement le long du rivage, dans la largeur d'un quart de lieue à peu près. C'est là que je vis cette belle plage de Castelli, si vantée par les auteurs qui ont traité de l'Illyrie. On peut dire que, dans aucun pays, on ne pousse plus loin l'art de cultiver la vigne et l'olivier. « Il en sort, me disait le patron de la felouque, 50,000 barils de vins très-estimés, et 13,000 barils d'excellente huile. » Les figues et les amandes sont encore au nombre de ses richesses.

Sous le ciel doux et tempéré de Trau, une infinité d'insectes semblent conspirer pour détruire les productions de la campagne. L'hiver est rarement assez fort pour anéantir et même diminuer ces ennemis de la culture, dont le plus dangereux est un ver qui mange le grain, et que les habitans appellent *magnacoz*; d'autres insectes attaquent les animaux et même les hommes. Le plus dangereux est une espèce de tarentule très-ressemblante à celle de la Calabre; elle est désignée, dans la langue illyrienne, par le nom générique de *pauk*. Ces insectes sont velus, tigrés comme les tarentules du royaume de Naples. Quelquefois ils en diffèrent un peu par les couleurs ;

ils sont, au reste, également hardis et féroces. Les paysans qui, pendant la grande chaleur de l'été, sont obligés de travailler à la campagne, risquent souvent d'être attaqués par l'insecte à courtes jambes connu, en Corse, sous le nom de *malmignatto*.

Pour apaiser et pour faire cesser peu à peu les douleurs causées par le venin du *pauk*, on fait asseoir celui qui en a été mordu sur une escarpolette, et on le berce pendant cinq ou six heures, remède analogue à la danse qu'on ordonne à ceux qui l'ont été par la tarentule de Calabre. Il en résulte une transpiration abondante, et quelquefois des nausées qui le sauvent en diminuant la masse du venin, et en rendant au sang la circulation (1); mais si on lui conserve la vie, il est malheureusement bien rare que les fibres du cerveau n'en demeurent affectées, et que la raison ne se ressente d'un si étrange moyen curatif. Le remède le plus certain serait de couper à l'instant le morceau de chair où la dent s'est empreinte, ou de cautériser avec un fer rouge ou du charbon la place de la morsure. Heureusement ces insectes pénètrent rarement dans les habitations. Les champs sont leur théâtre de prédilection.

Un prétendu fragment d'un manuscrit de Pétrone, trouvé à Trau, chez un savant, nommé *Satitius*, occasionna, dans les siècles derniers, une grande querelle littéraire. « Il semblait, dit Spon (2), qu'il

(1) Fortis, *loco citato*.

(2) Voyage dans le Levant. Spon et Wheler.

s'agissait de reconnaître un prince. » L'Europe était divisée en trois partis ; l'Italie et la Dalmatie le croyaient authentique, la France et la Hollande le désavouèrent, l'Allemagne resta neutre. Ce manuscrit a pour titre : *Fragment de Pétrone* (1) ; c'est dans ce fragment, que se trouve le Souper de Trimalcion (2). Les antiquaires et les savants s'accordent tous à dire que c'est une copie et non pas un original. Il fut imprimé en 1666 à Padoue et à Paris.

En débarquant à Bua, j'accompagnai le libraire Klob, qui avait coutume de loger à l'*Aigle d'or*. Klob échangea quelques mots avec l'hôte ; celui-ci s'avança vers moi, son bonnet à la main, me fit plusieurs salutations en disant qu'il devait de la reconnaissance au signor Klob de lui avoir procuré l'honneur de me recevoir dans sa maison.

Je demandai à mon très-civil hôte de me donner quelqu'un pour me conduire dans la ville, que je désirais voir.

— J'aurai cet honneur, me dit Klob ; mais permettez-moi, tandis que vous allez prendre quelques instants de repos, de faire une visite intéressée à une personne qui demeure près d'ici ; je serai bientôt de retour.

— Savez-vous, signor Klob, reprit l'hôte, qu'il est dix heures, et qu'il y a aujourd'hui, entre onze heures

(1) Fragmentum Petronii Arbitri, ex libro decimo quinto et sexto decimo.

(2) Il se trouve à la bibliothèque impériale de Paris.

et midi, une très-belle et très-touchante cérémonie dans l'église de Bua. Il serait peut-être agréable à Son Excellence, fit-il en se tournant vers moi et en faisant une nouvelle salutation, de la voir, car cette cérémonie devient de jour en jour plus rare. Tous les habitants de Trau, grands et petits, nobles et bourgeois, vont se rendre dans l'église de Bua, qui ne sera pas assez grande pour contenir tant de monde.

— Quelle est donc, signor hôtelier, cette cérémonie?

— Deux jeunes hommes vont se faire *probatimi*, c'est-à-dire demi-frères, et deux jeunes filles vont se faire *posestres*, demi-sœurs, et c'est aux pieds des autels qu'ils vont se jurer une inviolable amitié (1).

— Voilà, dit Klob, une cérémonie renouvelée des Grecs.

J'ajoutai :

— Et curieuse à voir par son analogie avec celle que Lucien nous a transmise dans ses Dialogues.

— Je ne puis procurer ce plaisir à Votre Excellence.

Il fit une nouvelle révérence.

— Un de mes neveux demeure près de l'église; il sera enchanté de l'honneur de vous recevoir chez lui. Vous verrez défiler tout le cortége; ensuite nous vous conduirons à l'église. Je connais particulière-

(1) Fortis.

ment le sacristain, il vient souvent dans mon hôtellerie boire sa bouteille de vin en cachette du curé; il nous donnera de bonnes places, soyez-en certain. Comme je vous le disais tout à l'heure, c'est une belle et touchante cérémonie; il y a quelques années que la dernière a eu lieu : nos mœurs sont bien changées; l'amitié, ce sentiment si doux, si consolant, et son dévouement sont bien rares maintenant.

— Cela est malheureusement très-vrai, dit Klob.

— Si l'on voit si peu d'amis, signor, répliquai-je, c'est qu'on a la folie de prostituer le nom d'amitié. Est-ce parmi des hommes vains, frivoles et vicieux, qui ne sont unis que par l'attrait du plaisir, qui n'ont besoin que d'approbateurs de leurs déréglements, qui se font des amis sans se donner la peine de les connaître, qui sont incapables d'un attachement durable, que l'on peut trouver des liaisons solides? L'amitié est un sentiment sérieux et réfléchi, dont des êtres inconstants et légers ne sont point susceptibles. Si les amis sincères sont rares dans ce monde, c'est qu'il est très-peu de gens dignes d'en avoir, ou qui connaissent le prix d'une amitié solide. La douce chaleur de l'amitié n'est point faite pour le cœur glacé de la grandeur altière que son orgueil rend communément insensible; elle n'est point faite pour l'imagination enivrée de l'homme qu'enchaînent des passions aveugles, elle n'est point faite pour le fat qui, rempli de lui-même, ne peut s'attacher

à personne; l'amitié sincère appartient à l'homme solide et vrai.

— Le curé ne dira pas de plus belles choses aux probatimi et aux posestres. Mais l'heure s'avance, et je pense qu'il est temps de partir, dit l'hôtelier.

Nous nous rendîmes tous les trois chez le neveu de notre hôte, où nous fûmes reçus avec beaucoup de politesse et d'affabilité. Peu d'instants après notre entrée dans la maison, un grand bruit de fifres et de tambours se fit entendre; c'était le cortége qui se rendait à l'église. Notre hôte sortit, et revint quelques minutes après nous dire que le sacristain nous gardait de bonnes places dans l'église.

Sur deux rangs défilèrent tous les jeunes garçons de Trau et de l'île de Bua, tous bien parés, ayant à leur jacerma et à leur kalpak des bouquets de fleurs et leur fusil sur l'épaule gauche. Plusieurs d'entre eux portaient des bannières de soie attachées à une lance. Au milieu de ces deux rangs, et précédés de leurs parents, marchaient les deux *probatimi*, se tenant par la main; ensuite deux rangs de jeunes filles vêtues de blanc, et au milieu les deux *posestres*, aussi précédées de leurs mères et de leurs parents; elles portaient des sadaks blancs comme la neige, et sur la tête des toques de velours blanc, d'où descendaient de longs voiles de gaze éclatante de blancheur, surmontés de couronnes de fleurs également blanches. Une foule de femmes, d'enfants et d'hommes d'un âge mûr suivaient ces deux rangs.

Les tambours, les fifres, en tête du cortége, faisaient un tapage à fendre la tête.

Le cortége, en entrant dans l'église, se mit sur deux rangs, les hommes à droite, et les femmes à gauche. Les probatimi et les posestres s'avancèrent et se placèrent sur des bancs placés près de la balustrade qui sépare le chœur de la nef, les probatimi à droite et les posestres à gauche. Au milieu, on avait placé une table, sur laquelle était un crucifix entre deux cierges allumés, et, devant, le livre des Évangiles ouvert.

Le curé, après avoir dit la messe, s'avança vers la balustrade, et dit :

« Probatimi, et vous Posestres, l'amitié que vous allez contracter est une union sainte et presque religieuse; elle consacre tout entier l'ami à son ami, elle transforme deux volontés dans une, et fait vivre deux êtres de la même vie. L'amitié est imposante et sévère ; c'est un sentiment qui demande de la force dans l'âme et de l'énergie dans le caractère. Pour en bien remplir tous les devoirs, il faut être capable d'entendre la vérité, il faut avoir un courage qui ne s'étonne ni des sacrifices ni des dangers.

« Un véritable ami est un trésor destiné aux âmes vertueuses qui en savent apprécier tout le prix. Il n'est point un véritable ami celui qui vous flatte et vous amuse : c'est celui qui vous donne des conseils utiles, qui vous fortifie, qui vous console dans les malheurs de la vie, qui vous aime pour vous-même,

c'est-à-dire pour les qualités de votre esprit et de votre cœur, et non pas dans des vues basses, ou pour des avantages que le hasard peut vous ravir à chaque instant. Le flatteur, l'hypocrite, l'ami de la fortune, le compagnon de vos plaisirs sensuels ne sont pas capables de vous consoler dans vos peines, de vous aider de leurs conseils, et de vous servir utilement dans des circonstances épineuses. Si vous avez bien compris tous les devoirs imposés à un véritable et sincère ami, venez contracter l'engagement de les remplir fidèlement. »

Les probatimi d'un côté, et les posestres de l'autre, s'agenouillèrent près de la petite table. Le curé formula quelques prières du rituel esclavon ; ensuite il dit à haute voix :

— Vous promettez de vous aimer constamment? Les probatimi et les posestres se levèrent, posèrent leur main droite sur l'Évangile et dirent :

— Nous le promettons.

— De vous défendre réciproquement, même au péril de votre vie?

— Nous le promettons.

— D'être toujours bons chrétiens et fidèles aux saintes lois de l'Église?

— Nous le jurons.

Le curé leur donna sa bénédiction; ensuite les probatimi et les posestres reprirent leurs places dans leurs rangs respectifs. Le cortége se mit en marche, et se rendit sur la place publique; là, se termina la

cérémonie. Les probatimi et les posestres se séparèrent : chaque couple se rendit chez le plus proche parent, qui devait donner le festin (1).

Après avoir remercié le parent de notre hôte de son aimable accueil, nous parcourûmes, le signor Klob et moi, l'île de Bua. Je vis que, sous le rapport de la culture, tout était conforme aux documents que j'avais recueillis dans la bibliothèque du provéditeur, et à ce qui m'avait été dit par Klob. Il était six heures lorsque nous rentrâmes dans notre hôtellerie, où m'attendait le patron de la felouque pour me prévenir qu'il allait profiter d'un vent favorable pour mettre à la voile, afin d'arriver de bonne heure à Spalatro. Je me hâtai de prendre quelques rafraîchissements ; je fis mes adieux au signor Klob, en lui exprimant le plaisir que j'avais eu de faire sa connaissance.

— Vous n'avez vu, me dit Klob, que les grandes villes où vous avez trouvé les mœurs et les usages de l'Italie ; mais, après Spalatro, et plus vous avancerez dans l'intérieur de la Morlaquie, plus vous allez trouver de différence : vous en serez surpris en songeant au peu de distance qu'il y a de Zara à Macarska et Vergorax.

(1) Si la désunion se met entre deux probatimi, tout le monde regarde un tel événement comme une nouveauté scandaleuse. On en a vu quelques exemples, au grand regret des vieillards morlaques, qui attribuent la dépravation de leurs compatriotes à leur commerce avec les Italiens.

CHAPITRE VII

Baie de Spalatro. — Salone, son ancienne splendeur. — Palais bâti par Dioclétien.—Portrait de Dioclétien et son abdication.

La felouque mit à la voile par le plus beau temps du monde ; une brise légère nous porta dans l'espace de de moins de deux heures à l'entrée de la baie, qui porte, comme la ville, le nom de Spalatro (1), et d'où l'on découvre la ville. Rien n'est plus imposant que cette vue. D'abord, les premières masses qui frappent les regards sont les hautes et longues murailles qui, formant le lazaret, viennent d'un bout s'attacher au grand môle qui enveloppe le port, de l'autre, vont s'unir aux fortifications de la ville, et semblent d'elles-mêmes un immense et formidable rempart dont on aurait prétendu couvrir Spalatro dans cette partie ; en face et sur le bord du quai qui longe le port renfermé

(1) *Aspalatos*. DANVILLE. *Géog. anc.*, tom. I, p. 163. Dans les anciens monuments, cette ville est indiquée sous la dénomination de *Spalatum*, *Spalitum*, *Aspalatum* ; c'est donc, comme l'observe Spon, *Spalato* qu'il faudrait écrire, mais l'usage a conservé le nom de *Spalatro*.

entre le grand et le petit môles, se développent, avec une majesté que l'on ne peut vraiment décrire, les magnifiques débris de la longue et vaste colonnade qui décorait la façade maritime du palais de Dioclétien, ce colosse d'architecture romaine. Au-dessus de cette colonnade, on aperçoit à peine les toits des bâtiments modernes construits dans l'enceinte de ce palais; mais l'œil se plaît à voir s'élancer du sein de ce prodigieux amas de colonnes une tour carrée à cinq étages, décorée de différents ordres d'architecture; c'est celle de la cathédrale, qui se trouve également renfermée dans les murs de ce palais, tandis que sur des angles de ces mêmes murs apparaissent les épaisses murailles d'une tour gothique, sombre et cannelée, étrange mélange du bizarre avec le sublime.

A gauche, la ville plus découverte s'enfonce dans la perspective. Ici, comme ailleurs, la nature est grande encore à côté de ce que les hommes enfantent de plus grand. Que sont, en effet, ces ruines gigantesques de Spalatro auprès de ce mont Marigliano, dont la cime semble défier les orages? Que devient Spalatro lui-même au pied de cette énorme montagne au sommet de laquelle la défiance et la fureur de l'homme ont bâti les murailles de la guerre et déposé l'attirail de la foudre des combats?

Le patron de la felouque voulut me conduire lui-même dans une hôtellerie où, me disait-il, je serais parfaitement bien. L'hôtesse était une femme très-remarquable par sa taille et ses formes masculines;

son air sec et rogue ne me prévint pas en sa faveur. Le patron lui parla quelques minutes à voix basse : tout à coup elle prit un air plus gracieux, et me salua avec dignité; ensuite, se tournant vers un grand garçon qui était derrière, elle lui dit :

— Mon fils, conduisez Son Excellence dans la chambre verte ; c'est la plus belle de la maison, me dit-elle en s'inclinant gravement; et se retournant vers son fils, elle ajouta :

— Vous prendrez les ordres de Son Excellence pour tout ce dont elle aura besoin. Allez, fit-elle, avec un geste théâtral.

Je suivis ce jeune homme. Il ouvrit la porte, se retira en arrière pour me laisser entrer ; il vint ensuite déposer mes effets sur une table, et resta debout à la même place, les bras pendants.

— Combien compte-t-on de distance de Spalatro à Salone?

— Deux lieues, signor.

— Sera-t-il possible d'avoir demain, après déjeuner, un cheval et un guide ?

— Oui, signor.

Il resta dans la même place, les bras toujours pendants.

— Qu'attendez-vous?

— Vos ordres, signor.

— Allez dire que l'on m'apporte quelques fruits, du pain, du vin, et de l'eau, bien fraîche surtout.

Il fit un demi-tour, et sortit sans dire une parole. Il

revint quelques instants après, avec un petit garçon, apporter ce que j'avais demandé. On ôta mes effets pour les placer sur une chaise, on mit une nappe sur la table, on posa dessus ce que j'avais demandé; et cela sans dire un seul mot.

— Votre Excellence désire-t-elle autre chose?

— Non.

— Ce garçon va rester pour vous servir.

— Soit.

Je voulais être aussi laconique que lui. Il fit un mouvement pour sortir, puis il revint près de moi.

— Ce picolo ne sait pas l'italien.

— Alors il ne me comprendra pas.

— Je resterai donc?

— Comme il vous plaira.

Il fit signe au petit garçon de se retirer.

Il resta muet pendant que je prenais mon léger repas.

— Il fait presque nuit.

— Je vais aller chercher de la lumière.

Il sortit et revint avec deux flambeaux allumés. Il les posa sur la table, ferma la fenêtre, et vint se planter debout près de la table.

— Avez-vous dit que je désirais avoir un cheval pour aller à Salone?

— Oui, signor.

— Je veux partir demain au point du jour pour éviter la chaleur.

— Le cheval sera prêt.

— Et le guide ?

— Aussi, et ce sera mon frère ; il parle italien, lui.

— Votre frère est-il aussi laconique que vous l'êtes ?

— Non, signor.

— Ah ! tant mieux, dis-je en riant.

— Peut-être.

— Pourquoi cela ?

— Il parle trop.

— Vous ne lui ressemblez pas de ce côté-là.

— Heureusement. Quand on parle trop, on dit souvent des sottises.

— Il y a un juste milieu entre le laconisme et le trop-parler.

Je me levai de table.

— Etes-vous les enfants de la même mère ?

— Oui, et du même père, fit-il avec un sourire fin et railleur.

— Si Votre Excellence veut faire un tour de jardin, on rangera votre chambre pendant ce temps-là, et très-promptement.

— J'y consens.

— Je vais vous y conduire.

Je le suivis ; il me laissa seul et revint peu de temps après.

— Votre Excellence peut rentrer dans sa chambre quand elle voudra, tout est prêt.

— Je vous suis.

Il me précéda, ouvrit la porte, me fit un salut et se retira.

Voilà, me dis-je, un singulier jeune homme. Son frère doit être un original d'un autre genre; la mère a aussi son genre d'originalité, à ce qu'il m'a semblé à la première vue. Je me couchai de très-bonne heure. Depuis plusieurs semaines je veillais tard et me levais avant le jour, j'avais besoin de repos. Je dormis d'un profond sommeil; il était près de six heures quand je m'éveillai; je m'habillai promptement et je sonnai. Un jeune homme de 17 à 18 ans se présenta; il me salua profondément et me dit :

— C'est moi, signor, qui aurai l'honneur de vous conduire à Salone. J'ai un excellent cheval pour vous, et un petit chersonien (1) pour moi. Je vous assure qu'il ne restera pas en chemin. Cette espèce de chevaux...

— Je les connais.

— Ils ont des jambes comme des cerfs; ils...

— Je le sais.

— Il fera une belle journée aujourd'hui, la route est belle et très-agréable. Des étrangers que j'ai conduits à Salone disaient que c'était des situations romani, romanti, romantisques.

— Romantiques.

— Ah! oui, romantiques, c'est cela!

— Oh! oh! me dis-je à part, celui-ci a la langue bien déliée; son frère pourrait bien avoir raison.

(1) De l'île de Cherso.

— Les chevaux sont-ils prêts?

— Oui, signor.

— Eh bien, partons.

En passant près de ce qui reste du majestueux palais de Dioclétien, je m'arrêtai pour y jeter un coup d'œil, me promettant, à mon retour de Salone, de l'explorer dans tous ses détails.

— Vous êtes comme ces étrangers dont je vous parlais, signor; ils passent des heures entières à examiner ces bâtiments; ils parlent d'un saint Jupiter, d'un saint Esculape, j'ai bien retenu ces noms-là, mais je ne les trouve point dans le calendrier, car je sais lire, voyez-vous; j'ai un jour demandé à mon frère pourquoi ils ne s'y trouvaient point; il a haussé les épaules en me disant que j'étais un âne. Il fait le fier, lui, parce qu'il a été plus longtemps que moi à l'école.

Ne voulant pas laisser ce pauvre garçon dans une aussi étrange erreur, je lui expliquai, chemin faisant, ce que c'était que les dieux du paganisme.

— Ah! sainte Vierge! y en avait-il des Dieux, et de toutes les espèces, dans ces temps-là; chez nous c'est bien plus commode et plus court, nous n'avons qu'un seul Dieu en trois personnes.

Pour couper court à un entretien trop théologique, je fis prendre le trot à mon cheval. Dans le chemin qui conduit de Spalatro à Salone, on voit les restes d'un aqueduc qui devait être considérable, à en juger par une suite d'arcades bien conservées; il donne un aspect très-imposant au paysage : à gauche, il semble sortir

d'une montagne fort élevée, tandis qu'à droite, s'enfonçant dans la vallée, il traverse un bois épais que ses arcades, élancées bien au-dessus de la cime des arbres, dominent avec autant de grâce que de majesté. Arrivé à Salone, je mis pied à terre, et je laissai les chevaux à la garde de mon jeune guide.

Salone est bien déchue de sa grandeur passée; ce n'est plus qu'un pauvre et misérable village. — C'était autrefois une ville maritime qui portait le nom de *Martia Julia.* — Elle est située sur le lac du canal qui porte le nom de Salone maintenant, et dont l'ouverture ou l'embouchure , que trouvent difficilement les marins, est placée à l'entrée du golfe de Spalatro. Il faut donc chercher ce lac à quelques lieues à l'ouest de Spalatro, pour y pénétrer : mais ces indications maritimes ont bien peu d'importance, aujourd'hui que la ruine entière de la ville a pour jamais éloigné le commerce de ces bords jadis si florissants.

Quel sujet de méditation en voyant le chétif village où au même lieu resplendissait Salone! Elle donna un maître à l'univers, et maintenant à peine a-t-elle de la mousse à donner aux reptiles. Une superficie de deux milles d'étendue, couverte de colonnes brisées, de chapiteaux, de pierres sépulcrales jetées, dispersées au hasard : tel est le déplorable vestige de l'une des plus belles villes de l'antiquité. Une petite rivière coule à travers ces ruines et va se perdre dans le golfe ; elle fourmille encore de ces truites excellentes que les

gastronomes romains recherchaient à grands frais (1).

Des fouilles pratiquées au commencement de ce siècle, dans les ruines de Salone, ont amené la découverte de médailles, de joyaux d'or, d'ustensiles de ménage, et de toutes sortes d'objets appartenant à l'époque de la civilisation romaine. Ce serait en continuant de faire des fouilles que l'on parviendrait à recouvrer encore quelques beaux fragments de cette ville, et les arts y retrouveraient quelques portions importantes d'architecture, quelques statues précieuses, des vases, des bas-reliefs, peut-être aussi des peintures, chose si désirable pour mettre un terme aux incertitudes que nous éprouvons sur le genre de perfection auquel les anciens sont parvenus à cet égard ; peut-être aussi des manuscrits d'ouvrages qui ne sont point arrivés jusqu'à nous, et que nous ne connaissons que par fragments.

Ce fut là, et à l'époque où l'on bâtissait le superbe palais de Spalatro, que pendant plusieurs années vécut, pour ainsi dire oublié des hommes, ce misérable fils d'un esclave, que sa valeur, son audace, ses talents et son génie élevèrent à l'empire ; qui, heureux dans les armées, sage dans la politique, habile dans l'administration, grand dans les arts, couvrit la Dalmatie

(1) Spon et Wehcler assurent que Dioclétien avait fait détourner l'Hyader, qui coule près de Salone et prend sa source dans les montagnes de Clissa, dont les eaux nourrissent des truites, et l'avait fait passer dans ses jardins afin de prendre de cet excellent poisson.

de monuments dont les ruines orgueilleuses commandent, au bout de seize cents ans, l'admiration et le respect. Tels sont les débris encore subsistants du beau palais de Dioclétien à Spalatro. Il avait voulu aussi que Nicomédie (1), qu'il avait choisie pour sa résidence dans d'autres temps, égalât la majesté de Rome; il employa son loisir et les richesses de l'Orient à décorer cette ville qui, placée sur les bords de l'Asie de l'Europe, se trouvant à une distance presque égale et de l'Euphrate et du Danube, s'éleva par les soins de ce monarque, et aux dépens du peuple, à un degré de magnificence qui semblait avoir exigé des siècles de travaux; elle ne le cédait qu'aux villes de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche, pour l'étendue de sa population (2).

Le premier nom de Dioclétien fut Dioclès; il était de *Dioclea* ou *Doclea*, ville maintenant ruinée (3). Voulant donner une forme romaine à son nom, il l'allongea et se fit nommer Diocletianus. « Une âme forte, dit Gibon (4), éclairée par l'expérience et par une étude approfondie de l'humanité ; de la dextérité et de l'application dans les affaires, un mélange judicieux d'économie et de libéralité, de sévérité et de douceur, une dissimulation profonde cachée sous le voile de la

(1) Maintenant *Imid*, résidence d'un pacha. Il ne reste plus que des ruines de tout ce que Dioclétien avait établi.

(2) Lact., *De Mort. Pers.*, ch. XVII. Libanius, *Orat.*, VIII, p. 203.

(3) Près de Naronce ou Narenta.

(4) Tom. II, chap. XIII, p. 457.

franchise militaire ; de la constance pour parvenir à son but, de la flexibilité pour varier ses moyens, et par-dessus tout le grand art de soumettre ses passions et celles des autres à l'intérêt de son ambition, de colorer cette ambition des prétextes les plus spécieux, de justice et de bien public : tels sont les traits qui forment le caractère de Dioclétien.

« Comme Auguste, il jeta en quelque sorte les fondements d'un nouvel empire ; semblable au fils adoptif de César, il se distingua plus par les talents d'homme d'Etat que par ceux de guerrier, et jamais ces princes n'employèrent la force toutes les fois qu'ils pouvaient réussir par la voie de la politique. Depuis le temps d'Auguste jusqu'au règne de Dioclétien, les Romains n'avaient pour leurs princes que les égards dus aux magistrats ; l'empereur conversait familièrement avec ses concitoyens ; un manteau de pourpre le distinguait principalement des sénateurs dont la toge était seulement bordée d'une large bande aussi de pourpre. L'orgueil et la politique engagèrent Dioclétien à introduire dans sa cour la magnificence des monarques persans (1). Il osa ceindre le diadème, cette marque odieuse de la royauté, dont les Romains avaient reproché l'usage à Caligula, comme l'acte de la plus insigne folie. Ce diadème était un large bandeau blanc et bordé de perles, qui entourait la tête de l'empereur. Dioclétien et ses successeurs portèrent de superbes

(1) Spanheim. *De usu numis.* Dissert. xii.

robes de soie, et l'on ne vit qu'avec indignation leurs souliers même couverts de pierres précieuses. »

Ce fut à Nicomédie, et la vingtième année de son règne, que Dioclétien exécuta le projet de descendre du trône. Résolution mémorable, plus digne d'Antonin et de Marc-Aurèle que d'un prince qui, dans l'exercice du pouvoir suprême, n'avait jamais pratiqué les leçons de la philosophie. Dioclétien eut la gloire de donner le premier à l'univers un exemple que les monarques imitèrent rarement dans la suite (1). La cérémonie de son abdication fut célébrée dans une grande plaine, à trois milles environ de Nicomédie, où les soldats et le peuple étaient rassemblés. L'empereur, monté sur un tribunal élevé, leur déclara son intention dans un discours rempli de sagesse, de raison et de noblesse. Dès qu'il eut ôté le manteau de pourpre, il se déroba aux regards de la multitude frappée d'étonnement, et, traversant la ville dans un chariot couvert, il prit aussitôt la route de Salone, qu'il avait choisie pour sa retraite (2). Il s'y laissa mourir de faim, en l'an 313, craignant d'être empoisonné.

Il me fallut peu de temps pour visiter Salone. Je ne m'amusai point à copier quelques incriptions à demi effacées par les ans ; je vins retrouver mon jeune guide,

(1) Solus omnium, post conditum Romanorum imperium, qui ex tanto fastigio sponte ad privatæ vitæ statum civitatemque remearet. Eutrop., IX, 28.

(2) Tillemont. *Hist. des Empereurs*, tom. IV, p. 525, note 19. Pagi, *ad annum.*

je remontai sur mon cheval, que je lançai au trot, et nous arrivâmes à onze heures à l'auberge de la *Licorne*, enseigne que l'on retrouve toujours dans toutes les villes. La signora Mosdock s'avança vers moi.

— Signor, j'ai fait mettre votre couvert dans la salle, où vous aurez plus de fraîcheur que dans votre chambre. J'espère que vous avez été content de mon jeune fils que je vous ai donné de préférence à l'aîné, qui est, comme feu son père, très-taciturne : celui-ci parle, au moins.

— Je m'en suis aperçu, Madame, et de reste, dis-je à part.

— D'ailleurs, il est habitué à conduire les étrangers qui viennent à Spalatro pour voir les ruines du palais de cet empereur romain. Ces jours derniers nous avions des Anglais.

— Ah! oui des goddem, fit en riant le jeune garçon, je ne comprenais pas du tout ce qu'ils disaient.

— Taisez-vous, quand je parle.

— Nous avons eu aussi il n'y a pas longtemps un jeune Italien : c'était un charmant cavalier.

— Qui a fait le portrait de ma mère : c'est-il joli à voir !

— Il ne se taira pas!

— Est-ce qu'il y a du mal à dire que le signor Strozzi a fait votre portrait?

— Strozzi! m'écriai-je, Polidoro Strozzi?

— C'est cela même, dit l'hôtesse ; vous le connaissez ?

— Beaucoup.

— En ce cas vous lui remettrez un portrait de femme jeune qu'il a laissé dans sa chambre.

— Je vais le chercher, fit le garçon.

— Ce charmant jeune homme a passé toute une semaine à Spalatro pour dessiner les ruines du palais ; il a eu la bonté de faire mon portrait.

Elle me montra le portrait, qui était attaché avec des épingles à la cheminée de la cuisine. C'était bien là madame Mosdosk, la vénérable hôtesse de la *Licorne;* c'était bien là son air pincé, hautain, mutin, et il était saisissant de vérité.

— Trouvez-vous, signor, qu'il me ressemble ?

— Parfaitement.

— Je trouve qu'il m'a fait un peu plus vieille que je ne suis véritablement ; je n'ai pas plus de trente-six ans.

— Oui, me disais-je à part, avec une soustraction de dix à douze ans.

— Eh mais, signor, j'oublie que vous devez avoir bon appétit, vous vous êtes levé de si bonne heure ; j'ai d'excellentes truites de Salone accommodées au vin de Brazza, qui est le meilleur de ce pays ; je vais faire servir Votre Excellence.

Elle me fit une grande révérence et sortit lentement avec un air de gravité scénique. Le jeune Mosdock apporta le portrait en question ; je déroulai le papier,

et je vis la plus exacte ressemblance des traits de la comtesse Buodelmonti.

Ce portrait de la comtesse, me dis-je, n'a point été fait de son aveu, elle m'en aurait parlé : elle m'a bien dit en riant que Strozzi avait roucoulé près d'elle quelques soupirs et avait essayé quelques mots d'amour, qui avaient été reçus par des éclats de rire et un peu de persiflage. Décidément Polidoro est amoureux de toutes les jolies femmes, et cela ne peut pas être bien inquiétant pour Amalia. On servit, et je dînai promptement pour aller voir la ville et principalement le palais de Dioclétien.



CHAPITRE XIII

Description du palais bâti par Dioclétien; la porte Dorée, le temple de Jupiter et celui d'Esculape, la place du Dôme. — Portrait du jeune Giorgi. — Clissa, sa position. — Mœurs simples des Morlaques; repas, chants, danses (le Kolo, et Skosi-Gori). — Sign.

Spalatro est une des clefs de la Dalmatie vénitienne : c'est une ville très-importante pour cette république; elle est l'entrepôt du commerce qu'elle fait avec les Turcs. C'est là que se rendent toutes les caravanes qui viennent de la Turquie; elles y déposent toutes les marchandises, d'où elles sont transportées, par mer, à Venise, qui, de son côté, les répand dans toute l'Europe. Ces caravanes ne lui assurent pas simplement le commerce et les communications par terre; mais encore la bonté, la sûreté du port et sa profondeur permettent aux plus grands vaisseaux marchands de s'y rendre et d'y séjourner, et lui procurent les débouchés les plus avantageux de la Grèce, de l'archipel, de l'Egypte et de tout le Levant. Aussi, c'est cette fréquentation continuelle de Spalatro, qui a déter-

miné la construction du lazaret, l'un des plus beaux assurément de ceux qui se voient dans les villes maritimes de l'Europe, et dont la grandeur témoigne du concours d'étrangers que le négoce attire dans cette ville, et de la quantité d'équipages que l'on est souvent obligé de soumettre ensemble à la précaution de la quarantaine. Mais la découverte du Nouveau-Monde et la navigation de l'Inde, ouverte par le cap de Bonne-Espérance, ayant insensiblement agrandi les idées commerciales, et donné une direction nouvelle aux voyage d'outre-mer, le commerce de Spalatro s'en est ressenti; il a diminué, sans cependant être entièrement détruit. Spalatro, si on en excepte Trieste, est de toutes les villes maritimes de cette côte celle où l'activité est encore la plus vive. Les mœurs se ressentent de l'opulence que le négoce y répand. La politesse et le luxe y règnent. Les hommes y sont prévenants, affables, hospitaliers pour les étrangers, et paraissent attacher beaucoup de prix aux fatigues que les curieux, les voyageurs instruits et les artistes veulent bien prendre pour venir admirer les monuments qu'ils possèdent; ils aiment à en relever la magnificence, ils cherchent à en faire valoir les moindres détails, ils en parlent en hommes qui connaissent l'histoire. On comprend bien qu'il n'est question ici que de cette classe d'hommes formés par une éducation soignée; car le peuple, plus laborieux à Spalatro qu'en aucun lieu de la Dalmatie, se livre entièrement aux métiers, à l'industrie, aux travaux du

port, et renferme son intelligence dans ce cercle unique, mais absolument nécessaire à son existence.

Les femmes de Spalatro sont en général jolies; elles paraissent à peu près asservies aux mêmes usages qui maîtrisent les femmes en Italie, mais avec un peu plus de liberté peut-être. Elles ont un goût aussi vif pour les plaisirs, pour la danse, pour la musique et pour la galanterie. Leur luxe est porté à un très-haut degré; la parure est pour elles la principale affaire; mais avec ces penchants, qu'elles partagent avec leur sexe en général, elles sont bonnes mères, amies constantes, épouses fidèles, et Spalatro est rarement le théâtre de ces scènes scandaleuses qui naissent du penchant à la dissipation. Telles sont les notions que j'ai pu recueillir dans mes conversations avec la comtesse Buodelmonti sur Spalatro, où je prévoyais que je ne ferais qu'un court séjour.

Les plus beaux édifices de Spalatro sont réunis dans l'intérieur immense de l'ancien palais de Dioclétien. Quoiqu'il subsiste encore une foule prodigieuse de vestiges de ce magnifique palais, l'un des plus grands fragments de l'antiquité que possède l'Europe, il est impossible de ne pas regretter que l'on se soit permis de construire des bâtiments modernes dans l'intérieur de ce monument, dont je vais essayer de donner une idée, tel qu'il était lorsqu'il fut habité par Dioclétien.

Ce palais avait 210 mètres de longueur sur 170 mètres de largeur. On peut considérer comme sa

façade principale celle qui regardait la mer; c'est celle qui décorait cette superbe colonnade qui est encore presque entièrement conservée. Elle était composée de 50 colonnes; il n'en subsiste plus que 42. Cette colonnade formait une galerie de 8 mètres 33 centimètres de large, qui, dans sa longueur, occupait cette façade tout entière, et c'était dans le double de cette galerie que se trouvaient les appartements spécialement habités par l'empereur. On pénétrait et on pénètre encore dans ce palais par trois portes principales. Chacune de ces portes était accompagnée de deux tours octogones, dont l'élévation ne dépassait pas celle de l'édifice en général. Il y avait à chaque angle du palais une tour carrée. Chacune de ces tours était de 6 mètres plus haute que les murailles. Enfin, dans l'intervalle, entre les tours octogones des portes et les tours des angles, il y avait une tour carrée, dont l'élévation ne dépassait point celle de la muraille. Le nombre total de ces diverses tours était de 16. Un large portique, qui régnait dans l'intérieur, le long des murailles des façades est, nord et ouest, n'était interrompu que par le massif des trois portes.

En entrant par la porte Dorée, l'on avait en face une large rue formée par un vaste portique, et qui allait aboutir au péristyle du palais proprement dit ou de la partie habitée par l'empereur Dioclétien. Ainsi donc, en entrant, par exemple, par la porte Dorée, l'on avait à droite et à gauche deux grands corps de bâtiments égaux en proportion, mais

non pas en distribution intérieure. De ces deux bâtiments, celui qui se présentait à droite était destiné pour les femmes; celui que l'on trouvait à gauche était occupé par les principaux officiers attachés au service de l'empereur. Lorsqu'après ces bâtiments, l'on avait franchi une rue transversale, on se trouvait dans une superbe colonnade, terminée par le perron et la façade du péristyle.

A travers les colonnes, l'on apercevait, d'un côté, le temple de Jupiter, et de l'autre le temple d'Esculape; l'un et l'autre sont encore en entier. Pour entrer dans ce bâtiment, ou la partie du palais où résidait l'empereur, on montait au péristyle par un perron de sept degrés : quatre colonnes supportaient le fronton de ce péristyle, qui précédait un magnifique vestibule de forme circulaire, d'une belle proportion, qui recevait son jour de la coupole et était décoré de quatre niches, où des statues étaient placées.

En face de l'entrée de ce vestibule, était celle où l'on entrait dans la principale salle du palais. Cette salle avait 31 mètres 66 centimètres de long sur 25 mètres de large; à droite et à gauche, six colonnes, d'une élévation prodigieuse, soutenaient la voûte au plafond de cette salle, et laissaient entre elles et la muraille deux espèces de bas-côtés, moins longs que la salle. Cette grande salle avait une porte large et majestueuse, par laquelle on arrivait dans la grande galerie. Cette salle se nommait *atrium*. Tous les Romains avaient des salles dans ce genre et de ce

nom. Quand les vertus domestiques étaient encore en honneur dans la république, les mères de famille. les dames romaines se tenaient fréquemment dans l'atrium; elles y venaient travailler au milieu de leurs nombreux domestiques, veillaient de là sur leurs enfants et les soins de leur ménage. Dans la suite, et lorsque le luxe eut fait des progrès effrayants, qui furent une des premières causes de la décadence des Romains, l'atrium fut abandonné aux esclaves, qui s'y tenaient pour attendre les ordres de leurs maîtres. C'était là que cette foule de clients qui, dans les rues, servaient de cortége aux consuls et aux sénateurs, aux magistrats et aux tribuns, se rassemblait pour attendre leur sortie. Les empereurs venaient y donner audience aux ambassadeurs des rois et des princes étrangers.

Les fiers patriciens décoraient l'atrium de l'image de leurs ancêtres; les généraux, des trophées de leurs victoires; les proconsuls, des dépouilles des provinces et des fruits de leurs rapines. On peut juger, par exemple, par la proportion gigantesque du palais de Dioclétien, des souvenirs que cet empereur conservait de la puissance colossale dont il avait joui, et encore de ce goût invincible qu'il avait eu toute sa vie pour la grandeur et la majesté des monuments, et dont on admire encore les prodiges. Il paraîtrait, par la distribution de ce palais, que les architectes de cette époque n'attachaient pas le même mérite que nous à ces communications entre les grandes pièces, que

nous désignons aujourd'hui, par l'expression vulgaire, d'enfilades. Il est certain que si l'on fût entré dans l'atrium par de belles portes latérales dans les salles qui se trouvaient de chaque côté, le coup d'œil et la magnificence y eussent gagné. Au contraire, pour arriver à ces salles, on passait de l'atrium dans deux corridors très-étroits, et, encore si bizarrement placés, que, des trois portes par lesquelles ils dégageaient chacun dans trois salles magnifiques, deux de ces portes se trouvaient dans les angles de ces salles. De deux pièces qui, de chaque côté de l'atrium, étaient parallèles à la grande galerie, la première était destinée aux concerts et aux représentations théâtrales, la seconde aux festins de cérémonies. Elles avaient 80 mètres 33 centimètres de long sur 16 mètres 66 centimètres de large. 18 colonnes supportaient leurs plafonds; la distance entre ces colonnes et les murailles était de 3 mètres 33 centimètres dans tout le pourtour, en sorte que l'on pouvait circuler aisément autour de la salle, ou y placer, au besoin, des gradins pour les spectateurs; et le milieu restait entièrement libre pour le service.

Au delà de ces salles, se trouvaient les bains chauds; ils étaient larges et commodes : on y descendait par des gradins ménagés dans les quatre angles. Dans l'étage supérieur aux bains chauds et aux salles relatives à leurs usages, il y avait deux autres sortes de bains, les bains froids et les bains de vapeur; ces derniers servaient à faciliter la transpiration. On en

sortait pour entrer dans une salle où l'on entretenait la température dans un état de chaleur toujours égale et modérée, pour préparer le corps à passer sans danger dans la température extérieure; enfin, c'était à cet étage que l'on voyait la chambre où couchait l'empereur, formée de trois parties semi-circulaires. Dans l'une était son lit: on y avait accès par un portique formé par deux colonnes et trois arcades, que fermaient des portières et des rideaux de pourpre qui séparaient la chambre de la galerie, où se tenaient les gardes qui veillaient à sa sûreté. Tel était ce superbe palais de Spalatro, dont j'ai essayé de donner une idée, sans pouvoir éviter l'obscurité inséparable de ces sortes de descriptions.

La majeure partie des bâtiments intérieurs de ce palais est aujourd'hui effacée, détruite. Le vestibule, la colonnade, le temple d'Esculape sont encore debout; mais tout le reste des bâtiments intérieurs, occupés par l'empereur, n'existe plus, et des maisons, des rues, des places même ont remplacé ces vastes salles, dont je viens de faire la description présumée.

Le temple d'Esculape est entier; mais des boutiques, des magasins, des auberges encombrent maintenant la grande place, qu'il fallait traverser pour arriver à son péristyle. Il n'y a donc, à proprement parler, que la cage de ce grand édifice, que la barbarie et l'ignorance ont respectée, et qui n'a reçu d'outrages que ceux du temps.

On appelle aujourd'hui place du Dôme la magni-

fique colonnade qui précède le péristyle du grand vestibule du palais : les colonnes corinthiennes, les arcades à plein cintre qu'elles supportent, l'entablement, l'architrave, les frises, les corniches, le fronton du péristyle, les trois portes du vestibule, la coupole dont il était surmonté, tous ces objets sont encore intacts. Les douze colonnes qui occupent les parties latérales de cette place, ainsi que les quatre colonnes beaucoup plus élevées qui soutiennent la façade du péristyle, sont de granit. A droite et à gauche du péristyle, mais en dehors des quatre colonnes qui le forment, étaient placés sur des socles deux sphinx de grandeur colossale. Il n'en reste qu'un en place; l'autre a été enlevé, mais on le voit encore dans Spalatro.

Jadis, à travers les entre-colonnements, on voyait les belles colonnes du portique octogone autour du temple de Jupiter; mais ce temple, ayant été converti en cathédrale, la grande tour ou clocher que l'on a construit en face de ce temple, nuit à cette perspective; cependant cette tour, d'une haute élévation, n'est pas elle-même sans dignité. Après cette tour, on entre dans le temple de Jupiter, aujourd'hui *il duomo*. Les proportions du monument sont grandes; sa forme intérieure est circulaire. Il présente une belle rotonde, dont le diamètre est de 14 mètres; son élévation, depuis le sol jusqu'à l'origine de la voûte est de 15 mètres, non compris l'élévation de la coupole. Huit colonnes corinthiennes soutiennent un

entablement dont l'architrave, les frises, les corniches sont extrêmement riches en sculptures. Ces colonnes composites ont 7 mètres 23 centimètres de proportion, y compris leur chapiteau; la voûte, toute de briques, est bien conservée. Huit niches, dont quatre carrées et quatre demi-circulaires, surmontées d'arcades avec des impostes, sont pratiquées dans l'épaisseur des murs autour de cette rotonde.

Quoique l'on ne puisse refuser de la dignité à ce monument, et que son intérieur ait quelque chose de *grandiose*, d'imposant et de magnifique, il faut convenir cependant que le style n'est pas pur. Il reste de très-grands fragments de la galerie extérieure : Plusieurs caissons des plafonds subsistent encore; rien de plus noble, de plus simple, de plus auguste tout à la fois; et si ces débris impriment encore tant de respect, si l'involontaire mélancolie que l'âme éprouve à l'aspect de ces colosses, dont l'éloquente destruction rappelle cet arrêt terrible des destins attachés à tous les ouvrages des hommes, *tout périt*, ne peut nuire à l'admiration qu'ils inspirent, que devait-ce être lorsque, intact et sortant de la main de l'ouvrier, ce superbe portique déployait aux regards étonnés et son ensemble harmonieux et son admirable splendeur! Suivant l'usage des anciens, ce temple n'était point éclairé; depuis qu'il a été converti en église, on y a pratiqué des jours. Lorsqu'on est placé au centre de la rotonde, et que l'on est tourné vers la porte d'entrée, une ouverture, que le hasard bien

plus que le goût a ménagée entre les bâtiments qui encombrent le grand portique qui précède le vestibule du palais, laisse apercevoir dans l'éloignement la façade du temple d'Esculape. Cette perspective a vraiment quelque chose de théâtral.

La silencieuse profondeur de l'édifice où l'on se trouve, l'élévation majestueuse des colonnes qui lui servent d'avenue; cette immense quantité d'arcades, de pilastres, à travers lesquelles l'œil se promène dans l'intervalle qui vous sépare du temple d'Esculape; cette réunion, cette harmonie, ce concours d'objets muets, témoins de la longueur des temps, font éprouver une sorte d'admiration, je dirais presque d'épouvante religieuse, dont on a peine à se défendre. Le temple d'Esculape était bien moins considérable que le temple de Jupiter; il n'avait intérieurement que 8 mètres de long sur 5 mètres 33 centimètres de large. Mais une belle corniche, richement sculptée, régnait tout autour; et les caissons de la voûte étaient également d'une belle sculpture, tandis qu'au dehors quatre beaux pilastres supportaient la frise qui couronnait tout le pourtour. Un beau péristyle de quatre colonnes occupait tout la largeur de cette façade. Les colonnes, y compris leur base et leur chapiteau, avaient 7 mètres 33 centimètres d'élévation. La porte d'entrée avait 5 mètres 33 centimètres de haut; elle était carrée et décorée d'un riche entablement. Aujourd'hui, cette belle et simple ordonnance a presque entièrement disparu; les quatre colonnes du péris-

tyle ont été renversées, et le le vaste perron de quinze marches, par lequel l'on montait dans le temple, est en partie brisé, et ne laisse plus qu'une rampe étroite difficile. On a fait de ce temple un petit oratoire, le mauvais goût a érigé au-dessus une vilaine tour carrée et très-longue, et l'importante nécessité d'ajouter des cloches à une église a déterminé à gâter l'un des plus beaux monuments de l'antiquité qui restaient en Europe, et à détruire, par cette laide construction, la belle harmonie qui résultait des proportions savantes des diverses parties de cet édifice.

Dans une chapelle de cette cathédrale repose le corps de *san Doime*, premier évêque de Salone.

Il était presque nuit lorsque je rentrai à l'auberge de la *Licorne*.

— Nous commencions à être inquiets de ne pas vous voir revenir, dit la signora Mosdock.

— Oui, ajouta le jeune Mosdock, dans les ruines une pierre pouvait se détacher...

L'aîné prit son frère par le bras, lui fit faire une pirouette en lui disant : *Tais-toi!*

— Mon fils aîné, reprit la signora, se disposait à aller vous chercher. Depuis qu'il sait que vous êtes un auteur célèbre...

— Un auteur!

— Oui, monsieur Almisso Salviati fait de beaux livres. Le patron de la felouque m'avait bien dit votre nom lorsqu'il vous a conduit ici, mais c'est un bon vieux prêtre qui vient souvent nous voir...

— Oh! dit le jeune Mosdock, c'est un homme bien savant...

— Te tairas-tu ? insupportable bavard, fit l'aîné.

— En entendant prononcer votre nom, ajouta la signora, il nous a dit qu'il vous connaissait de réputation et que vous aviez fait un joli ouvrage tout nouvellement, que l'on appelle la *Violetta*. Oh ! si mon fils avait su cela plutôt, il aurait voulu vous conduire à Salone. Un auteur ! sainte Vierge ! un auteur ! c'est pour lui un ange, un bon saint, que sais-je ?

— Ah ! signor, dit l'aîné Mosdock, que je serais heureux si vous aviez la bonté de me prêter jusqu'à demain votre joli poëme la *Violetta !*

— Je puis en ce moment satisfaire votre désir, j'ai dans mon porte-manteau un exemplaire de la *Violetta*. Je vous le donnerai avec un autre recueil de mes poésies diverses.

— Oh ! signor, je lirai vos ouvrages avec d'autant plus de satisfaction que j'ai eu l'honneur de voir l'auteur ; merci d'avance, signor Salviati, et vous pouvez être certain que je les conserverai bien précieusement.

La signora Mosdock regardait son fils avec étonnement, elle n'était pas habituée à lui entendre dire tant de paroles à la fois.

J'annonçai que je désirais voir Clissa et les cascades de la Cettina, et je demandai si je pourrais avoir un cheval.

— Il vous faudra plus d'un jour pour aller à Zarebiza, me dit l'aîné Mosdock.

— Je le sais, il y a environ trois milles d'ici à Salone et autant de Salone à Clissa, je puis aller coucher à Sign.

— Je vous donnerai *Alerte* que mon frère montait ce matin. Le cheval m'appartient, je suis persuadé que en aurez grand soin.

— Vous pouvez y compter.

— Vous accompagnerai-je, signor ? dit le jeune Mosdock.

— Oh ! non : d'ailleurs ce serait inutile et, comme l'a dit votre frère, j'aurai soin de son petit cheval. Je partirai demain aussitôt qu'il fera jour. Je me retirai dans ma chambre pour écrire mes impressions de voyage. L'aîné Mosdock m'accompagna, je lui remis ces deux volumes en lui disant qu'il pouvait les garder.

Dès quatre heures du matin j'étais levé. Le cheval était prêt et l'aîné Mosdock m'attendait.

— Je m'appelle Giorgi, signor, je vous prie de croire que je suis à votre disposition quand il vous plaira.

— Vous avez là un nom recommandable (1).

— Hélas ! fit-il en soupirant, il n'y a de commun entre ce poète et moi que le nom.

Je ne sais par quelle prescience il me vint à l'idée

(1) V. Introd., page 20.

de lui dire *peut-être*. Ce mot le fit tressaillir : je lui tendis la main, qu'il sera très-affectueusement. Il y eut dans ce moment une révélation sympathique entre lui et moi. Dès le premier moment ce jeune homme, malgré son laconisme, m'avait intéressé. Il y a véritablement quelque chose de distingué dans toute sa personne. Sa taille est moyenne, mais bien prise, ses traits sont réguliers, ses yeux d'un bleu pâle sont pleins d'une douceur mélancolique, le son de sa voix a quelque chose d'argentin, il est trop doux pour être celui d'un homme et plus fort que celui d'une femme. A en juger par le duvet qui couvre légèrement sa figure un peu basanée, Giorgi n'a pas vingt ans. Je pris la résolution d'observer avec attention ce jeune homme, à mon retour à Spalatro.

Le chemin qui conduit de Salone à Clissa portait le nom de *via Gabinia*. Les géographes anciens ne sont pas d'accord sur le nom que portait Clissa. Pline lui donne celui de *Madetrium*, Ptolémée celui d'*Andetrium*, Strabon celui d'*Andetrinum*, enfin Dion Cassius l'appelle *Andirium*. La description que ce dernier a faite du siége de cette ville par Tibère, dans la guerre d'Illyrie, prouve que cette place était alors aussi forte qu'aujourd'hui.

La montagne dont elle occupe la cime est rapide, inaccessible, entourée de précipices ; il en coûta beaucoup de temps et de travaux à Tibère pour la réduire. On prétend que dans la suite une reine de Hongrie la fit rebâtir ; mais ce dont on ne peut douter, c'est qu'elle

appartenait aux Turcs et qu'un provéditeur nommé Fusculo la leur ravit. Une des superstitions dont le peuple est toujours si facilement la dupe hâta la capitulation. Pendant que les Turcs étaient à la prière, une bombe tomba sur la mosquée et écrasa une des voûtes dont la chute ensevelit plusieurs d'entre eux; dès lors ils s'imaginèrent que le prophète Mahomet refusait sa protection à la ville; et ils se hâtèrent de traiter. Ils en sortirent avec les honneurs de la guerre, mais ils n'en furent pas plus heureux pour être épargnés par les Vénitiens, car les Morlaques, leurs plus implacables ennemis, les attendirent dans leur retraite et les taillèrent en pièces. Ils reprirent la ville en 175... et s'y établirent; le général Delfino les en chassa une seconde et dernière fois.

Les Vénitiens, depuis qu'ils en sont maîtres, ont ajouté à ses forces, non pas par des fortifications anciennes, mais au contraire en faisant sauter la majeure partie de celles qui s'y trouvaient, et en donnant ainsi plus d'escarpement aux rochers; la sentinelle domine absolument sur le chemin que l'on ne peut éviter parce qu'il n'y a point d'autre passage, à moins de faire un détour considérable; c'est une véritable barrière, et il faut absolument que l'on entre dans le fort si la volonté du commandant l'exige; cependant cette forteresse est elle-même commandée par les deux montagnes qui forment la gorge, mais la difficulté de les gravir les met à l'abri de ce côté-là.

Un des grands inconvénients de Clissa, et qui en

temps de guerre prend le caractère d'un véritable danger, c'est que cette forteresse manque d'eau et est bâtie sur un roc vif; il est impossible d'y creuser des puits; ainsi le roc qui, disposé en terrasse et coupé en murailles, sert si bien à sa défense, s'oppose d'un autre côté à la prolongation de cette même défense : sa situation élevée y rend les hivers d'une rigueur excessive et la difficulté de l'approvisionner de bois est un inconvénient non moins grave : c'est toujours une place dont on n'a bon marché que celle à qui la nature a refusé l'eau et le bois. Dans la forteresse de Clissa le gouvernement vénitien conserve des forces parce qu'elle défend les gorges que les Turcs, les seuls ennemis à craindre dans cette contrée, seraient obligés de passer pour arriver à Spalatro.

A quelque distance de Salone j'aperçus Clissa; mais comme je savais que cette ville était bâtie sur une montagne, je ne me fis pas illusion sur la distance qu'il me fallait encore parcourir. La chaleur était excessive; mon cheval haletant et couvert de sueur avait ralenti sa course accélérée. Je consultai ma montre pour savoir depuis combien de temps j'avais quitté Spalatro, elle s'était arrêtée : je levai les yeux vers le ciel, je vis que le soleil était près d'arriver au zénith, je conclus de là qu'il n'était pas loin de midi et que je touchais à Clissa. Je me disposais à faire prendre à mon cheval son allure accoutumée, lorsque je vis sortir d'un petit sentier et prendre la direction de la grande route un vieillard qui marchait d'un pas assez

vif et tenait sur une de ses épaules un bâton au bout duquel pendait un panier; il devina, sans doute, que je l'attendais, il vint vers moi et me salua très-poliment en ôtant son kalpack qui cachait des cheveux blancs comme la neige.

— Désirez-vous quelque chose, signor cavaliero ?

— Oui, bon vieillard, je voudrais savoir si je suis encore loin de Clissa ?

— Vous y serez dans un quart d'heure si vous voulez prendre le chemin que je vais vous indiquer, il vous fera arriver plus promptement, et par le temps qu'il fait une demi-heure de moins en route c'est quelque chose. Connaissez-vous la ville ?

— Non, j'y viens pour la première fois.

— Si vous voulez ne pas aller trop vite, je vous conduirai dans une auberge où je vais maintenant. Vous y serez très-bien. Je viens tous les jours apporter des fruits à cette auberge; c'est ordinairement le matin de très-bonne heure, mais aujourd'hui je suis en retard.

Tenez, ajouta-t-il, avant de nous mettre en route goûtez quelques-unes de mes figues; elles sont bien douces, bien mûres, cela vous rafraîchira la bouche.

Il me présenta avec beaucoup de grâce son panier.

— Je vous remercie, bon vieillard.

— Choisissez les plus belles, vous me feriez beaucoup de peine de ne pas les accepter.

Il tenait toujours son panier au-dessus de sa tête.

— Allons, sans façon, je vous les offre de bon cœur.

Je cédai pour ne pas le désobliger et je pris deux figues.

— Comment les trouvez-vous?

— Excellentes.

— Eh bien, encore quelques-unes.

— Grand merci, cela me suffit.

— Laissez aller votre cheval, je vous suivrai bien, malgré mes soixante-douze ans bien comptés. Oh! j'ai encore de bonnes jambes!

Je descendis de cheval pour marcher à côté de ce brave homme. Chemin faisant, il me dit :

— Le fils du maître d'auberge où je vais vous conduire a épousé ma fille ; et nous demeurons ensemble. Nous faisons le commerce des bestiaux, nous avons de très-bons pâturages. Je puis d'ici vous faire voir notre habitation. Tenez, voyez là-bas. Mon gendre s'appelle Taleb; c'est un aussi honnête homme que son père, qui est mon ami depuis notre enfance.

Tout en causant de choses et d'autres, nous arrivâmes à la porte de l'auberge qui avait pour enseigne *Saint-Nicolas*.

— Picolo, dit-il à un jeune garçon qui était à la porte de l'auberge, prends la bride de ce cheval pour

le conduire à l'écurie : tu en auras bien soin ou..., il lui montra son bâton en riant.

Le maître de l'auberge vint vers nous, il tendit la main au vieillard.

Je te remercie, Haideck. Entrez, signor cavaliero; si vous n'êtes pas ici comme chez vous, ce ne sera pas faute de soins et de bonne volonté.

Je demandai de me faire servir à dîner, parce que je voulais aller à Sign et de là à Zarebiza pour voir la source de la Cettina.

— Cela est impossible aujourd'hui; songez donc, signor, qu'il y a autant de distance de Clissa à Sign que de Spalatro à Clissa, et vous n'arriverez à Zarebiza que quand il fera nuit.

— Puisque c'est ainsi, j'attendrai jusqu'à demain, et je partirai avant le jour.

Je priai le vieil Haideck de dîner avec moi, il s'excusa en disant qu'il ne pouvait pas se dispenser de dîner avec son ami Taleb.

Pourquoi ne dînerions nous pas tous ensemble? ce me sera beaucoup plus agréable que d'être seul.

— C'est beaucoup d'honneur pour nous, fit Taleb en s'inclinant; puisque vous le voulez bien, je vais faire mettre le couvert. Allons, Thereza, dépêche-toi. C'est ma fille, signor. Nicolo, descends à la cave, tu prendras dans le coin à gauche, entends-tu. C'est ce que j'ai de meilleur en vin, signor, il a quinze ans de bouteille. Bientôt on se mit à table et le dîner fut gai, Taleb était un bon vivant : il me dit qu'il avait servi dans

la dernière guerre contre les Turcs, il était soldat dans la compagnie commandée alors par le provéditeur Ezzelino. Il se trouva au sac d'Almissa. Je l'interrogeai au sujet de l'événement qui me concernait, mais il ignorait ce qui s'était passé, il était d'un autre côté.

Un sous-officier envoyé par le commandant de Clissa vint demander quel était l'étranger qui venait d'entrer dans la ville ; je lui montrai mon sauf-conduit, il me le rendit en me saluant très-respectueusement. Taleb lui offrit un verre de vin, il le refusa en me montrant et en s'inclinant. Comme il s'exprimait en illyrien, je ne pus comprendre ce qu'il avait dit. Taleb et Haideck se levèrent en ôtant leur kalpack et parurent embarrassés en se regardant. Je compris que le sous-officier leur avait dit qui j'étais. Je leur fis signe de s'asseoir : je pris mon verre en leur disant que je buvais à leur santé, ils trinquèrent avec moi et se remirent à table. Nous y restâmes encore une demi-heure en parlant des Turcs, de la guerre que leur fit le gouvernement vénitien, mais je ne pus rien apprendre sur Almissa, sur le vayvode qui était alors chef de ce canton.

— Je suis obligé de vous quitter, Excellenza, fit Haideck en se levant; c'est demain la fête patronale de mon village qui est sur la route de Sign ; tous nos enfants, nos amis se réuniront chez moi, il faut que je fasse quelques petites provisions pour le repas qui

aura lieu dans mon habitation. J'ai une grâce à demander au noble fils du sénateur Salviati.

— Parlez, mon ami, je suis tout disposé à faire ce qui vous sera agréable.

— Ce serait d'assister à cette fête de famille. Vous avez le temps de voir la cascade de la Cettina; d'ailleurs vous pourrez aller coucher à Sign, vous en serez à moitié chemin, et nous n'aurons jamais une aussi belle occasion de recevoir dignement le fils d'un des chefs militaires de mon ami Taleb.

— Je vous le promets, bon Haideck.

— Vous me faites le plus grand plaisir, signor.

Il fut convenu entre Taleb et Haideck que le garçon de l'auberge porterait les provisions à la maison d'Haideck, que le dernier coucherait chez Taleb et que nous partirions de bonne heure avec Thereza pour nous rendre à l'habitation. Je me promenai dans la ville, qui n'offre rien de remarquable, et je profitai, en rentrant à l'auberge, du calme où j'étais pour mettre mon journal de voyage au courant.

Habitué à me lever de très-bonne heure, j'étais debout dès cinq heures du matin. Je sortis de ma chambre, je trouvai Haideck son bâton à la main et prêt à partir; Thereza, bien parée, était sur le seuil de la porte et regardait avec une indicible joie le soleil levant qui nous promettait un jour sans nuage, et Taleb donnant des ordres aux gens de son auberge.

—Nous attendions que vous fussiez levé, signor, dit Haideck, pour nous mettre en route; la journée sera

belle, mais chaude, nous ferons bien, si c'est votre bon plaisir de partir maintenant.

— Sans manger un peu et boire quelque chose de bon, de fortifiant? Cela ne se peut : qu'on nous apporte du marasquin pour Son Excellence et une bouteille de rakia (1) pour nous; allons, Thereza, donne-nous un de ces gâteaux que tu as faits hier.

Après ce léger repas, que nous fîmes debout, mon cheval m'attendait à la porte, me dit-on. Je fis monter Thereza sur *Alerte*, et nous prîmes gaiement le chemin de la demeure d'Haideck.

Les environs de Clissa, et surtout de ce côté, ne sont pas attrayants : de hautes montagnes couvertes de pins, quelques pauvres et chétives habitations disséminées çà et là, voilà le tableau que j'avais sous les yeux. Quand nous fûmes arrivés près du sentier d'où j'avais vu sortir le vieil Haideck, je trouvai un pays plus riant et mieux cultivé. J'étais dans le centre pour ainsi dire de la Morlaquie, et, comme me l'avait dit le libraire Klob, j'allais trouver un pays bien différent par ses mœurs et ses usages. Après quelques instants de marche dans le sentier, Haideck me dit : Voyez tout près d'ici, voilà mon habitation; elle n'est pas brillante, mais nous y vivons en paix et satisfaits de notre humble position. Mon gendre, ma fille et quelques-uns de nos amis sont sur le devant de la porte, où ils nous attendent.

(1) Eau-de-vie.

Après les embrassades d'usage, car les Morlaques, hommes et femmes, filles et garçons, ne se rencontrent jamais sans s'embrasser très-affectueusement, et cela sans qu'on puisse en tirer aucune conséquence maligne, le vieil Haideck me présenta à ses enfants et à ses amis, en me faisant connaître comme fils du sénateur Salviati.

— Soyez le bienvenu, signor cavaliero, dit le jeune Taleb : nous remercions nos bons parents de nous avoir donné la satisfaction de recevoir dans notre petite habitation un si noble convive.

La maison où nous entrâmes était tenue fort proprement, ce qui est assez rare dans les villages morlaques. Elle était composée d'un seul étage; il y avait une chambre assez spacieuse et une autre un peu plus petite qui servait à toute la famille de chambre à coucher. Les Morlaques ont rarement des lits, c'est un luxe qui n'est permis qu'aux riches et dans les villes, on en trouve aussi quelques-uns dans les auberges; ils posent des nattes sur le plancher et se couvrent avec des couvertures qu'ils font venir de la Turquie. Cette maison était couverte en bardeaux qu'ils appellent zemblé (1) ; les murs étaient composés de grosses pierres posées à sec les unes sur les autres et enduites de terre glaise blanchie à la chaux.

Les maisons, ou pour mieux dire les chaumières des pauvres Morlaques, sont bien plus misérables. Il n'y

(1) Fortis, *Viaggio in Dalmazia*. Venise, 1771.

a qu'une seule chambre ; aux deux côtés sont les étables, et le bétail n'est séparé de ses maîtres que par une simple cloison de planches de sapin, souvent même par des baguettes entrelacées et enduites de terre glaise ; le foyer est placé au milieu, et la fumée sort par la porte, la seule issue par où elle puisse s'échapper. Dans ces tristes demeures, tout sent la fumée, même le lait dont on se nourrit. Pendant la saison froide, la famille soupe autour du foyer, et souvent chacun s'endort au même endroit où, assis à terre, il avait mangé. Au lieu d'huile, ils brûlent du beurre dans leurs lampes, le plus souvent ils s'éclairent la nuit avec des copeaux de sapin, dont la fumée noircit étrangement leurs visages (1). La maison de Haideck se ressentait de l'aisance du maître, mais il n'y avait pas plus de meubles que dans celles des personnes aisées.

Haideck voulut me faire voir en détail sa petite propriété. Son jardin était bien planté, en bons arbres fruitiers, et surtout en figuiers d'une étonnante dimension, portant en abondance d'excellents fruits. Nous rejoignîmes les convives, qui étaient tous réunis dans la plus grande chambre, en attendant le dîner qui se préparait dans l'autre.. Un jeune homme chantait un

(1) Fortis. *Viaggio in Dalmazia*. Venise, 1771. — Les mêmes mœurs, les mêmes usages existent encore à présent ; la civilisation et le confortable n'ont fait aucun progrès dans cette contrée si voisine de l'Italie.

Pismé (1), en accompagnant sa voix d'un instrument appelé *Guzla* (2). Ces sortes de poëmes sont extrêmement lugubres et monotones. Comme tous les Morlaques, il chantait un peu du nez, ce qui s'accordait parfaitement avec l'instrument dont il s'accompagnait. L'heure du dîner étant venue, on nous fit passer dans le jardin pour laisser mettre le couvert, et au même instant je vis arriver deux petits enfants qui revenaient des pacages où ils gardaient les troupeaux. Ils tenaient dans leurs mains des tasses et des sifflets en bois qu'ils avaient faits avec leurs couteaux. Ces tasses étaient ornées de bas-reliefs singuliers qui ne manquaient pas de mérite, et qui prouvent les dispositions de cette nation pour les arts. Je considérai ces ouvrages ; les enfants me les offrirent, je les récompensai par quelques petites pièces d'argent.

On nous rappela bientôt pour nous mettre à table, et on me plaça entre Taleb père et le vieil Haideck.

Tout était en abondance et pêle-mêle ; les fruits à

(1) Chant, poëme qui rappelle le souvenir des anciennes histoires de la nation. Les vers des plus anciennes chansons conservées par la tradition sont de dix syllabes et sans rimes. Ces poésies abondent en expressions fortes et énergiques, mais on y aperçoit à peine quelques lueurs d'une imagination vive et heureuse ; elles font cependant une impression singulière sur l'âme des auditeurs, qui peu à peu les apprennent par cœur.

(2) Instrument de la forme de la guitare ancienne, c'est-à-dire semi-ovoïde, avec un manche ; il n'a qu'une seule corde, composée de crins de cheval.

côté des viandes et de la soupe. Contrairement à nos usages, on commence par les fruits et on finit par la soupe. J'avais déjà remarqué, depuis que je voyageais dans la Dalmatie, qu'on ne servait jamais de veau. Je demandai à Taleb la cause de cette aversion pour cette espèce de viande ; il me répondit que ce n'était pas l'usage, et que d'ailleurs cette viande était fade et malsaine (1).

Après le repas, les jeunes garçons et les jeunes filles se mirent à danser au son de la voix de l'un d'eux, en attendant le joueur de violon, qu'un des enfants était allé chercher à Clissa dès le matin ; quand il arriva, ce fut des cris de joie : ils commencèrent leur danse favorite, qu'ils appellent *Kolo* ou cercle ; elle se changea bientôt en celle qu'ils nomment *Skosi-Gori* ou sauts hauts. Tous les danseurs, hommes et femmes, se tenant par la main, forment un rond et commencent par tourner lentement. A mesure que la danse s'anime, le rond prend des figures différentes, et dégénère à la fin en sauts extravagants, exécutés par les femmes mêmes, malgré le désordre qu'ils mettent dans leurs habillements. Leur goût pour cette danse presque sauvage est porté jusqu'à l'excès. Il fallut pourtant bien cesser ; les plus âgés voulaient rentrer chacun chez soi. Les jeunes garçons et les jeunes filles obéi-

(1) Cette aversion pour le veau vient des temps les plus reculés ; saint Jérôme en fait mention : *At in nostra provincia scelus putat vitulos devorare.* Contra Jovin.

rent, mais avec grand regret, à leurs parents. Je réglai mon compte avec Taleb père, et j'annonçai que je voulais aller coucher à Sign. Le jeune Taleb s'offrit de me conduire jusqu'à la grande route, je n'aurais plus alors qu'une lieue à faire pour arriver à Sign. J'acceptai, ne connaissant point le pays.

— Si vous revenez dans notre pays, me dit le vieil Haideck, n'oubliez pas notre petite demeure. Je lui serrai affectueusement la main, en lui disant que je conserverais le souvenir de l'agréable journée que je venais de passer chez lui. Je pris la bride de mon cheval, voulant marcher à côté du jeune Taleb. Le soleil était couché, mais il faisait encore assez jour pour voir le pays que je parcourais. J'entendis dans le lointain des chants semblables à ceux du jeune chanteur de *Pismé* chez Haideck. Qu'est-ce que cela? dis-je au jeune Taleb.

— C'est un Morlaque qui chante, en marchant, les hauts faits des rois et barons slaves (1). Tenez, en voici un autre qui répond du côté opposé. Ce dernier répète le verset chanté par le premier, et cette alterna-

(1) Les Dalmates n'ont pas oublié la vie indépendante que menaient leurs ancêtres au milieu des montagnes; ils invoquent souvent dans leurs chansons martiales les secours d'un de leurs héros, le roi Radoslas. Ce nom est devenu dans leurs révoltes un cri de ralliement. Quand on leur demande à quoi sert d'implorer un mort qui ne peut leur être d'aucun secours: « Ce n'est pas lui qui nous vengera, disent-ils, mais tôt ou tard il se présentera un second Radoslas qui soumettra les contrées voisines; leurs habitants deviendront nos esclaves. »

tive de chant continuera aussi longtemps que les chanteurs pourront s'entendre.

Un long hurlement consistant dans un *oh!* rendu avec des inflexions de voix rudes et grossières précédait chaque vers, dont les paroles se prononçaient rapidement et presque sans modulation (on la réserve à la dernière syllabe), et finissait par un roulement allongé et haussé à chaque expiration (1). Ces chants cessèrent bientôt : les chanteurs ne s'entendaient plus.

—Nos chansons nationales conservées par tradition, me dit Taleb, contribuent à maintenir les anciennes coutumes. Nos cérémonies, nos jeux, nos danses même tirent leur origine, dit-on, des temps les plus reculés.

Arrivés à la grande route, je remerciai Taleb de sa complaisance : je voulus lui faire accepter une pièce d'or, il s'y refusa constamment. Je tirai d'un de mes doigts une bague en or, et je le priai de la remettre à sa femme, comme un souvenir reconnaissant de l'accueil que j'avais reçu dans sa maison; il fit quelques difficultés; mais mes instances furent si pressantes, qu'il fut forcé d'accepter.

— La meilleure auberge à Sign, me dit-il en nous séparant, est celle qui a pour enseigne : *A Saint-Doimé.*

Je montai sur *Alerte*, je lui lâchai la bride, et une demi-heure après j'entrais à Sign; je me fis conduire à l'auberge indiquée par Taleb. J'y trouvai du vin pas-

(1) Fortis, *Loco citato.*

sable et des fruits, mais un lit... un véritable lit de camp ; des nattes étendues sur le plancher et une couverture en laine. Je me jetai tout habillé sur ce moelleux coucher; aussi, dès qu'il fit jour, j'étais prêt à partir pour Zarebiza.

Je n'eus ni le temps ni même l'envie de voir Sign, qui fut plusieurs fois ravagée par des tremblements de terre.



CHAPITRE IX

Zarebiza. — Sources de la Cettina, ses cascades appelées Velika-Gabowiza. — Sombre et horrible spectacle. — Poglitza. — Aimable caractère de Giorgi. — Lecture de son *Vakodlack*. — Naissante amitié entre Almisso et Giorgi.

Plusieurs voyageurs et naturalistes regardent les sources de la Cettina (le Titurus des anciens (1)) comme l'apparition, ou, pour mieux dire, le dégorgement d'un fleuve souterrain ; elles sont au nombre de quatre : deux entre autres sont plus curieuses et plus considérables que leurs compagnes, par leur position singulière, leur étendue et leur profondeur. Les habitants du pays prétendent que l'on ne peut trouver le fond ni de l'une ni de l'autre ; c'est sans doute une de ces erreurs accréditées par le penchant qu'a partout le peuple pour les choses merveilleuses. L'homme est ainsi fait, ce qui le frappe le moins c'est la vérité, et plus une chose est impossible, plus il croit avec ferveur à son existence. Ce que l'on peut affirmer, c'est que ces sources sont très-profondes, et que les pier-

(1) Danville. *Géog. anc.*, tome I.

res que l'on y jette disparaissent avant que l'on puisse présumer qu'elles aient touché le fond.

L'une de ces sources, dont la cuve est d'un diamètre très-considérable, est cachée presque en entier dans les rochers qui la couvrent. Son onde est d'une extrême limpidité ; elle paraît immobile, cependant il faut que son mouvement, quoique insensible, soit assez fort, puisque le volume du ruisseau qui en découle est très-considérable. Ce qui paraît assez extraordinaire, c'est qu'on y pêche des truites excellentes et d'une grosseur considérable, et il n'est guère permis de douter que ces poissons ne viennent eux-mêmes du fleuve souterrain. La seconde des deux grandes sources est moins couverte que la première : elle présente l'image d'un grand abreuvoir circulaire que la nature a revêtu de bancs de marbre perpendiculairement taillés. La Cettina rencontre peu de plaines dans sa course ; rien de plus sauvage, en général, que le territoire qu'elle parcourt : les Alpes, dans leurs formidables irrégularités, n'offrent point d'aspects plus terribles.

Ce fleuve roule quelquefois pendant plusieurs lieues de suite ; encaissé entre deux montagnes entièrement taillées à pic, et qui forment un précipice d'une profondeur inconcevable dont il occupe toute la largeur, il semblerait qu'il les a pour ainsi dire sciées depuis leur superficie jusqu'aux entrailles de la terre, et qu'il fut jaloux de dérober, par ces deux énormes murailles, son lit aux regards des hommes. C'est ainsi qu'il

arrive à la cascade appelée *Velika-Gabowiza*, et comme s'il ne se trouvait suffisamment caché dans le précipice affreux à travers lequel il coule depuis plusieurs milles, il semble s'emparer avec ardeur d'un autre plus horrible et plus obscur encore qui se présente sous ses pas. A cette place, le lit du fleuve est étroit ; à peine a-t-il 23 à 27 mètres de large. Cette cascade n'a rien de commun avec celle de Scardona; ici tout est effrayant, tout est horrible, et la sombre tristesse de la gorge, et la noire profondeur de l'abîme, et l'aride nudité de ces masses énormes de rochers amoncelés les uns sur les autres, dont l'irrégularité, l'audace et l'élévation prodigieuse semblent les débris de ce monument de haine contre les dieux, élevé par la témérité des Titans. Ce n'est plus la nature, c'est le chaos. Des vautours, au reste, semblent être les seuls hôtes de ces rivages voisins de l'enfer. Leur stature colossale est en proportion avec l'horreur du séjour ; ils sont de la plus grande espèce. Par un jeu bizarre de la fortune, elle a marqué par deux immenses pilastres l'origine de la lice nouvelle que le fleuve va parcourir après sa chute : placés à droite et à gauche de ces rives, ils indiquent la largeur de son nouveau lit. L'un et l'autre sont de marbres isolés ; mais depuis leur ceinture jusqu'à leur sommet, un seul présente un peu d'herbe et quelques arbustes.

La Cettina coule encore pendant un quart de lieue à peu près entre les murailles colossales de ce précipice, après quoi elle arrive à *Niala-Gabovitza*, ou

petite arcade; celle-ci n'a que 6 mètres 66 centimètres de chute. Ici la végétation reparaît, la nature se réveille; les arbres, la verdure et les fleurs renaissent; la vallée s'ouvre, s'élargit, les montagnes s'abaissent; des coteaux couverts de forêts leur succèdent, et la Cettina, lente et majestueuse, se promène à travers les prairies et s'enfonce dans un horizon brillant d'azur et de lumière.

Dans cette excursion, j'éprouvai beaucoup de fatigue et de privations pendant cette journée. La chaleur était excessive, et je ne pus trouver dans les campagnes que du petit lait, qui est la boisson journalière des pauvres habitants de ces contrées. Ils préparent ce lait de diverses manières: ils l'aigrissent avec du vinaigre; ils en font un caillé, et ensuite des fromages qu'ils font frire dans du beurre; c'est leur meilleur plat. Ils ne font guère usage du pain préparé à notre manière, mais de galettes pétries de farine, de millet, d'orge, de sorgho et de froment; ils les cuisent sur la terre de l'âtre. Ils font une grande consommation de choux aigres (1) et de diverses racines qu'ils trouvent dans les bois; l'ail et l'échalote sont pour eux des mets excellents. Il est présumable que l'usage journalier de ces végétaux contribue à maintenir leur santé en bon état. On trouve en effet parmi eux un grand nombre de vieillards sains et vigoureux, malgré la mauvaise qualité des eaux des réservoirs et des ruis-

(1) Vraisemblablement la choucroute des Allemands.

seaux marécageux, dont les habitants de plusieurs cantons de la Morlaquie sont obligés de faire usage pendant l'été (1).

Je vins coucher à Poglitza ; là je devais être réduit à une sévère abstinence : du lait, du fromage frit, des figues, voilà la carte de mon souper, dans une pauvre auberge, où je trouvai cependant du vin passable. Je fus témoin de la manière avec laquelle ils traitent leurs malades, car ils n'ont point de médecins et se guérissent eux-mêmes. Un jeune homme, fils du maître de la maison, était malade ; on lui avait fait prendre la veille une grande quantité de rakia (2) : la maladie n'ayant pas diminué, on lui fit prendre une autre quantité de rakia dans laquelle on avait fait infuser du poivre et de la poudre à canon, et on le couvrit ensuite avec plusieurs couvertures. Si le soleil n'avait pas été couché, ils auraient exposé le pauvre malade aux ardeurs de cet astre, afin, disait-on, de lui faire suer le mal (3). Je hasardai quelques observations sur un aussi étrange curatif : on me répondit que ce moyen en avait guéri bien d'autres, et qu'il ferait le même effet sur celui-là. Ils se servent encore

(1) « Un Morlaque, dit Fortis, s'annonce déjà de loin par les exhalaisons de son aliment favori.

« Je me souviens d'avoir lu quelque part que Stilpon, repris pour être entré, contre la défense, dans le temple de Cérès après avoir mangé de l'ail, répondit : Donnez-moi quelque chose de meilleur, et je ne mangerai plus d'ail. »

(2) Eau-de-vie.

(3) Fortis.

contre les douleurs de rhumatisme d'une pierre rougie au feu et enveloppée d'un linge mouillé. Ils emploient l'ivette contre les douleurs de jointure, et appliquent fréquemment les sangsues aux membres enflés (1). Dans les endroits où se trouve une ocre rougeâtre, on met de cette terre sur les blessures et les contusions (2).

Les Morlaques, sans avoir étudié l'anatomie, savent très-bien remettre les membres disloqués et fracturés. Ils saignent habituellement avec un instrument semblable à celui avec lequel on fait des saignées aux chevaux; on me le fit voir : ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'arrive point de ces accidents qui suivent souvent l'usage de la lancette. Les Morlaques mettent un morceau de sucre dans la bouche des mourants, pour qu'ils puissent passer dans l'autre monde avec moins d'amertume.

L'état des femmes morlaques dans leurs grossesses et dans leurs accouchements passerait pour un miracle dans un autre pays, où le luxe et la vie molle rendent le sexe si sensible. Une Morlaque, quand elle est enceinte, ne se ménage pas plus que dans d'autres temps; souvent elle accouche seule au milieu d'un champ, loin de toute habitation; elle ramasse alors son enfant, le lave à la première eau qu'elle trouve, le porte chez elle, et

(1) Fortis.

(2) Idem. — On s'en sert aussi en Bohême et en Misnie, où cette terre abonde. Gresseil, qui rapporte le remède, a reconnu son efficacité par sa propre expérience.

reprend le lendemain ses occupations journalières. Quand l'enfant naît dans la maison paternelle, suivant un usage immémorial on le lave dans l'eau froide; on enveloppe la petite créature avec de misérables haillons, et, après l'avoir soignée assez mal dans cet état pendant trois à quatre mois, on la laisse se traîner à genoux tant dans la maison qu'en pleine campagne; les enfants acquièrent de bonne heure cette force et cette santé robuste dont jouissent les Morlaques, et qui les rend capables d'affronter les froids les plus rigoureux sans se couvrir la poitrine. Les mères allaitent leurs enfants jusqu'à ce qu'une nouvelle grossesse les empêche d'allaiter. Quand une femme morlaque est accouchée de son premier-né, tous les parents et amis de la famille envoient des présents, des comestibles, avec lesquels on fait un souper que l'on appelle *Bambine*. Les accouchées n'entrent dans l'église qu'après quarante jours écoulés, et après avoir été purifiées par la bénédiction du prêtre. Les enfants passent leur bas-âge à garder les troupeaux. Je couchai, comme la nuit précédente, sur des nattes, et je partis avant le jour pour revenir à Spalatro par une autre route que celle de Clissa.

Vers le milieu du jour, des nuées sombres et ondoyantes se balançaient dans l'atmosphère; un vent tumultueux, discordant, rapide, sifflait dans les airs; le tonnerre grondait au loin. Je pressai le pas de mon cheval, et j'arrivai assez à temps pour ne pas éprouver tous les désagréments d'un furieux orage. J'étais à

peine descendu de cheval, qu'il éclata dans toute sa force, et que la pluie tomba par torrents.

Giorgi, entendant les pas du cheval, sortit avec empressement de l'auberge.

— Ah ! signor ! que je suis content de vous voir arrivé. Quel orage, bon Dieu ! Avez-vous fait un bon voyage ? mon petit cheval a-t-il bien fait son devoir : il devait être fier de porter un auteur, un poète !

Je lui tendis la main, qu'il serra vivement.

— Oui, mon cher Giorgi, je suis fort content d'*Alerte*. Nous avons éprouvé un peu de fatigue, il est vrai, mais nous voici sains et saufs et bien portants.

La signora Mosdock, malgré les éclats de tonnerre, se tenait impassiblement près de ses fourneaux ; elle me fit une révérence à sa manière accoutumée, en me disant que j'étais heureusement arrivé à temps. Elle se tourna majestueusement vers le plus jeune de ses fils :

— Allez mettre le couvert de Son Excellence dans la salle, et soyez preste.

— J'y vais, ma mère, dit Giorgi.

Nous passâmes dans cette salle ; le jeune Mosdock nous suivit.

— Va-t'en, fit Giorgi, en lui barrant la porte, je n'ai pas besoin de toi et de ton babil.

— Vous le traitez un peu rudement, le pauvre garçon.

— C'est un ignorant ; il a appris à lire et un peu à écrire, voilà tout. J'ai eu, à la vérité, un meilleur maî-

tre que le sien, mais aussi j'ai le goût de l'étude. Ce vénérable prêtre dont ma mère vous a parlé, signor, a eu la bonté de m'instruire. J'ai appris l'esclavon par principes, c'est notre langue maternelle; je sais assez de latin pour lire Virgile et Horace et les comprendre; quant à la langue italienne, elle est généralement parlée dans nos grandes villes, et avec l'aide d'une bonne grammaire et d'un bon dictionnaire, je puis l'écrire un peu correctement.

— Avez-vous dîné, Giorgi ?

— Non signor, pas encore.

— Mettez un couvert de plus, vous dînerez avec moi.

— C'est trop d'honneur pour moi, signor.

— Je l'exige, Giorgi, vous me désobligeriez.

— J'obéirai, signor, et avec un grand contentement.

— Votre frère nous servira.

— Il parlera trop.

— Nous lui imposerons silence.

— Ce ne serait pas facile. Au reste, je mettrai sur la table tout ce qui vous sera nécessaire, et je vous servirai. Je vais prévenir ma mère.

Il revint avec le dîner et arrangea toutes choses comme il l'entendait. Je fis causer Giorgi, et je fus enchanté de la sagacité de son esprit et de la variété de son instruction. La signora Mosdock entra dans la salle.

Signor Salviati, dit-elle, vous allez rendre mon pau-

vre Giorgi fou : vous lui faites l'honneur de le faire asseoir à votre table, et vous avez l'extrême bonté de vous entretenir avec lui.

— Je vous félicite, signora, d'avoir un tel fils ; il m'inspire le plus vif intérêt.

— C'est un bonheur qu'il désirait bien vivement. Ce bon vieux prêtre, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, m'a dit plusieurs fois que ce garçon-là deviendrait quelque chose, s'il était protégé.

— J'espère être assez heureux pour cela : le provéditeur général m'honore de son amitié, je lui ferai connaître le mérite de votre fils.

— Le mérite de Giorgi ! ah ! signor, vous ne connaissez pas encore tout ce qu'il sait faire ; demandez-lui de vous lire son *Vakodlack*. C'est une terrible histoire de vampire. Le prêtre trouve cela très-bien ; d'ailleurs le temps ne vous permettra pas de sortir, la pluie tombe encore.

— J'entendrai avec plaisir cette lecture, et j'espère que votre fils aura cette complaisance pour moi.

— Vos désirs sont des ordres pour moi, signor, mais je crains de ne pas bien lire, et il y a assurément beaucoup de fautes de style dans mon ouvrage ; je ne suis pas exercé à écrire, et surtout en italien.

— Un auteur lit toujours bien son ouvrage, et quelques petites incorrections de style sont bien faciles à corriger.

— Un auteur ! s'écria Giorgi, un auteur ! ah !... je vais aller chercher mon manuscrit.

L'hôtesse appela son autre fils pour desservir; ce qui fut fait dans peu d'instants.

— Je vous demande, signor, la permission de rester dans cette salle pour entendre encore cette horrible histoire du vampire.

— Vous le pouvez assurément, signora.

— Et moi, fit le jeune Mosdock?

— Vous le pouvez aussi.

— Mon frère me chassera.

— Je lui parlerai.

— A la bonne heure.

Giorgi revint avec son manuscrit.

— Ah! te voilà, dit-il à son frère, va-t'en!

— Le signor Salviati m'a donné la permission de rester ici.

— Tu ne diras pas un mot?

— Non.

— Bien sûr?

— Je te le promets.

— Il faut commencer par vous dire, signor, fit Giorgi en déroulant son manuscrit, que cette histoire m'a été racontée par une vieille femme morlaque qui habitait Imoski, où se passent en partie les événements que je vais vous faire connaître; et comme j'ai une très-bonne mémoire...

— Modestie d'auteur : c'est-à-dire que cette femme vous donna un sujet que vous avez mis en œuvre.

Giorgi sourit et commença sa lecture (1).

. . . .

(1) Pour ne pas interrompre le récit descriptif de la Dalmatie,

Lorsque Giorgi eut terminé sa lecture, je courus l'embrasser.

— Votre roman est intéressant, très-dramatique; c'est ce qu'on appelle le genre fantastique. Vous avez très-bien fait parler vos personnages. Continuez, mon cher Giorgi, et vous arriverez un jour à cette gloire, à cette célébrité, qui fut, dès mes plus jeunes ans, le rêve de mon ambition.

— Cette espérance, signor, me donnera du courage et de la persévérance, et, si je puis réussir, il ne me manquera à mon bonheur qu'une seule chose; mais je n'ose vous la faire connaître.

— Parlez, mon cher Giorgi.

— Votre amitié, signor, car j'y attache un grand prix.

— Vous pouvez y compter; et même avant la lecture de votre ouvrage, je me sentais disposé à vous aimer.

— Et moi, je sens déjà combien il me sera pénible de ne plus vous voir, de ne plus converser avec vous. Hélas! vous allez retourner incessamment à Venise, et bientôt vous oublierez le pauvre Giorgi.

— Non, Giorgi; mon amitié pour vous sera constante, et je vous en donnerai des preuves plus tôt que vous ne pouvez le penser.

— Vous le pouvez dès à présent, si vous m'aimez

on a rejeté à la fin la légende du Vampire, l'un des traits les plus caractéristiques des mœurs de cette contrée.

autant que je vous aime; je... je désire voir la superbe ville de Venise, emmenez-moi avec vous.

— Je le ferai avec le plus grand plaisir, si votre mère y consent.

— Mais, fit avec dignité la signora Mosdock, à quel titre, signor?

— Celui d'ami, signora; il le mérite bien, assurément.

— C'est beaucoup trop d'honneur pour mon fils; celui de protecteur lui suffirait, et je ne pourrais le confier en de plus nobles et de meilleures mains que les vôtres, mais...

— Oh! ma mère, consentez, je vous en conjure.

— Primo d'abord, le signor Salviati ne va pas directement à Venise.

— Une affaire importante m'appelle, il est vrai, à Almissa; mais aussitôt que j'aurai obtenu du vayvode d'Almissa les renseignements qui me sont nécessaires, j'irai à Raguse, et de là à Venise.

— Qu'importe, ma mère, que j'aille à Venise par Raguse ou par Trieste? j'accompagnerai le signor Salviati dans son voyage, partout où il ira.

— Mais encore une fois, mon fils, je ne puis pas prendre une aussi prompte détermination sans consulter ton tuteur; tu n'as pas encore 19 ans, tu ne peux disposer de toi sans son consentement.

— Qu'à cela ne tienne, j'irai demain dans le Primorie trouver mon oncle; et, si monsieur Salviati veut avoir la bonté de m'accompagner, mon oncle,

en le connaissant, n'hésitera pas à donner son consentement. Nous pouvons très-aisément aller coucher demain au Primorie, et, le lendemain, nous arriverons de très-bonne heure à Almissa. Vous voyez, Monsieur, que cela ne vous fera perdre qu'un seul jour.

— Je consens bien volontiers à faire le voyage du Primorie.

Tout cela est fort bien arrangé; mais, mon fils, en supposant que ton oncle consente à te laisser aller avec monsieur Salviati, il faut que j'aie le temps de tout préparer pour ce voyage, de pourvoir à tout ce qui peut te faire besoin.

— Ne vous préoccupez pas de cette bien petite affaire; je pourvoirai à tout ce qui lui sera nécessaire.

— C'est fort bien, c'est fort bien; mais un voyage si précipité... Enfin, nous verrons cela demain; la nuit porte conseil.

Je me retirai dans ma chambre; Giorgi m'y suivit.

— Je vous remercie, Monsieur, de la faveur que vous m'accordez de m'emmener avec vous; vous pouvez compter sur mon dévouement le plus absolu. Depuis que j'ai le bonheur de vous connaître, d'instinctifs pressentiments m'annoncent que, par vous, je serai heureux.

— J'y mettrai tous mes soins; vous pouvez compter sur mon amitié, comme je compte sur la vôtre.

— Oh! oui, je vous aime, là... de toute mon âme.

Le pauvre Giorgi était tellement ému, que des larmes coulaient de ses yeux.

— Ma mère, ajouta-t-il, me laissera aller avec vous, n'en doutez pas; mon oncle ne peut pas s'y refuser. Quoiqu'il n'y ait pas loin d'ici au Primorie, vous ne pouvez aller à pied; j'emmènerai *Alerte*. Il est à moi, ce gentil petit cheval, et j'aurais regret de m'en séparer.

— Vous ferez fort bien, Giorgi; il y aura place pour lui dans les écuries du palais Salviati.

— Je vais aller retrouver ma mère; laissez faire, nous réussirons.

Resté seul, je fis de tardives réflexions sur les engagements que le venais de prendre avec la signora Mosdock et son fils.

— Ainsi, me disais-je, je me suis chargé de diriger, de produire dans le monde, d'introduire dans une famille qui n'est pas la mienne, et où je n'ai aucun droit, un jeune homme fort intéressant sans doute, et qui annonce un talent littéraire très-distingué, mais dont je ne connais pas les mœurs et le caractère. Je me suis laissé entraîner par mon goût pour les lettres et une sensibilité irréfléchie. Mais si le résultat de mon voyage ne m'est pas favorable, si je dois renoncer au bonheur d'être l'époux de ma bien-aimée Amalia... renoncer à cette espérance! oh! je n'y survivrai point; j'aurai alors dans Giorgi, un ami qui recevra mon dernier soupir... Si la bonté divine n'a pas permis que je fusse moissonné, dès le com-

mencement de ma vie, par le fer des Turcs; si elle m'a remis entre les mains d'un homme bon, riche et puissant, elle continuera à me protéger; non, elle ne m'abandonnera pas; dans tous les actes de ma vie, je n'ai pas cessé de mériter sa bonté infinie.

Je me couchai, bien résolu à cultiver les heureuses dispositions de Giorgi, à lui frayer le chemin si difficile dans la carrière des lettres, et à en faire un ami solide et vrai.

Dès cinq heures du matin, Giorgi vint frapper à ma porte; il était rayonnant de joie.

— Tout est arrangé; ma mère consent à mon départ avec vous. Voici un peu de linge et une bourse assez bien garnie; je vous prie d'avoir la bonté de mettre cela dans votre valise. J'achèterai à Raguse ou à Venise ce que vous croirez convenable pour être digne de votre compagnie, car mon costume dalmatien ne serait pas de mise à Venise. Voici encore le manuscrit du *Vakodlack*, qui a eu le bonheur de vous plaire, et quelques poésies slaves. Ma mère est déjà levée; elle prépare le déjeûner, et mon frère arrange le petit cheval.

Il m'aida à faire mon porte-manteau, et nous entrâmes dans la salle où nous attendait la signora Mosdock.

— Je n'ai pu résister aux pressantes prières de mon fils; je vous le confie, monsieur Salviati; puisse-t-il, par vos conseils, devenir un jour un homme remarquable par ses talents et être toujours digne de vos soins

protecteurs. Le désir d'apprendre le rendait peu communicatif, et quelquefois bourru; mais il est bon, sage et docile.

— J'ai la meilleure opinion de votre fils, signora, et mon cœur ne m'a jamais fait défaut dans le choix de mes amis.

Giorgi prit un morceau de pain, et nous quitta un instant pour aller dire adieu au vénérable prêtre à qui il devait son instruction.

—Je n'ai pas de fortune, Monsieur, me dit la signora, mais de l'aisance, et je laisserai à mes fils une honnête existence. Quand Giorgi aura besoin d'argent, je vous prie d'avoir la bonté de m'écrire. Mon frère Landeck, chez lequel vous allez au Primorie, fait des affaires avec Venise; il vous fera passer ce que vous aurez demandé. Mon frère ne s'opposera point au départ de mon fils; je lui ai écrit, ou, pour mieux dire, j'ai fait écrire par mon fils une lettre à ce sujet, et je l'ai signée; mais il était convenable que Giorgi eût l'agrément de son oncle et de son tuteur.

Giorgi rentra. Nous insistâmes pour qu'il fît un déjeuner plus substantiel; il céda, et fut très-expéditif.

— Evitons la chaleur du jour, disait-il, non pas pour moi, mais pour monsieur Salviati : il est plus de six heures.

Je demandai à la signora Mosdock mon compte de dépense dans son auberge.

—Quand vous m'aurez fait passer celui que vous

occasionnera mon fils, dit-elle en me faisant une belle révérence, je vous adresserai le mien.

Je vis qu'il serait inutile d'insister.

La mère et le fils s'embrassèrent les larmes aux yeux. Nous trouvâmes le jeune Mosdok à la porte, et qui tenait *Alerte* par la bride.

Giorgi l'embrassa en lui disant :

— Soit bien obéissant à notre bonne mère, et surtout moins parleur.

Je montai à cheval, et nous quittâmes Spalatro.

CHAPITRE X

Le mont Biocovo, sa singularité. — Un mariage et une noce morlaques. — Heureux incident survenu dans les recherches d'Almisso sur sa famille. — Promenade dans Almissa. — Suite des détails sur la noce. — Départ d'Almisso pour Makarska.

Lorsque nous fûmes sortis hors de Spalatro, Giorgi me dit :

—J'ai habitué *Alerte* au pas allongé, parce que ce pas permet à un piéton de marcher à côté de lui sans se fatiguer. Cette allure équivaut au petit trot, elle est moins pénible pour le cavalier; ainsi je pourrai vous suivre et répondre à toutes les questions qu'il vous plaira de m'adresser, quand toutefois cela me sera possible, fit-il en souriant.

— Vous savez donc dresser un cheval?

— Mon père a servi dans la cavalerie, lors de la dernière guerre contre les Turcs; il m'a donné quelques leçons d'équitation.

— C'est un nouveau talent que j'apprécie en vous.

— Bien facile à acquérir, quand on a un bon maître et bonne volonté d'apprendre.

— Le mont Biocovo ne doit pas être loin du Primorie?

— Vous le verrez lorsque nous aurons fait encore une lieue; c'est la plus haute montagne des côtes du Primorie.

— Vous avez visité le mont Biocovo?

— Oui, Monsieur. Le sommet de ce mont est composé de brèche et de marbre commun. Lorsqu'il est couvert de brouillards, l'intérieur de la montagne mugit; on entend bientôt après un bruit plus fort, et l'air se refroidit; si, au contraire, il n'y a point de de brouillards, l'air, plus vif que de coutume, annonce l'arrivée du vent du nord. Les bergers assurent que ce vent sort des abîmes de la montagne. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il descend subitement de son sommet vers la mer, comme un torrent impétueux. Quand le Biocovo est mouillé par de longues pluies, le vent du nord ne se montre pas, ou, s'il ne souffle qu'un peu, il ne prend des forces qu'à mesure que le Biocovo se sèche. Vous savez, Monsieur, que les poètes grecs et latins plaçaient les cavernes d'Eole dans les plus hautes montagnes.

— Sénèque disait aussi que les vents se déchaînent des abîmes souterrains, et se font jour par les entrailles de la terre.

Les Bahornizes, les Ujestizes, dont vous parlez dans votre *Vakodlack*, ne sont pas, selon le dire des voya-

geurs dans la Dalmatie, des êtres fantastiques, mais en avez-vous vu ?

— Oui, signor, dans le Primorie même j'ai parlé à une Bahornize; et c'est d'après elle que j'ai tracé le costume de celle dont il est question dans le *Vakodlack*. Les femmes morlaques, beaucoup plus adonnées à la superstition que les hommes, la portent souvent jusqu'à se croire sorcières elles-mêmes. On attribue à ces vieilles magiciennes des choses qui passent toute croyance. On dit même qu'elles ont le pouvoir de faire perdre le lait des vaches de leurs voisins pour augmenter celui de leurs propres vaches. Je vais vous raconter, à ce sujet, une histoire merveilleuse qu'un cordelier affirmait, sous serment, être de la plus exacte vérité (1).

Le cordelier, suivant son récit, était couché dans une même chambre avec un jeune Morlaque. Il ne dormait pas, et il vit distinctement deux sorcières qui vinrent ouvrir le corps du jeune homme, et lui enlever son cœur pour le faire rôtir et le manger. Le jeune homme, à son réveil, sentit la place du cœur vide. En ce moment, l'enchantement dut cesser; les sorcières s'envolèrent en laissant sur la braise le cœur à moitié rôti. Le cordelier qui, jusque-là, n'avait point bougé, parce qu'il était *enchanté*, eut alors le pouvoir de sortir de son lit; il se hâta d'aller sauver le cœur du jeune

(1) Fortis.

morlaque, et le lui fit avaler. Celui-ci sentit tout de suite son cœur rentrer à sa place (1).

De semblables histoires sont assurément bien absurdes; mais ce qui est plus fâcheux, c'est que les prêtres des deux communions romaine et grecque, dominés par la haine et l'esprit de parti, semblent les approuver au lieu d'éclairer leurs ouailles. Tenez, Monsieur, voici le mont Biocovo; il n'a point de brouillards, nous aurons le vent du nord, et nous ferons bien de marcher un peu plus vite, car ce vent est souvent très-froid.

Je voulus descendre de cheval; Giorgi s'y refusa en disant qu'il n'éprouvait aucune fatigue, et qu'il préférait aller à pied. Nous arrivâmes de bonne heure au Primorie.

Quand l'oncle Landeck eut appris le motif qui nous amenait chez lui et qu'il eut lu la lettre de sa sœur, il nous dit:

— Je ne m'opposerai certainement pas au départ de mon neveu avec Votre Excellence; c'est un honneur et un bonheur pour lui. Giorgi est d'âge raisonnable, il a assez d'esprit pour savoir ce qui lui convient; et, quand il lui plaira de revenir au pays natal, il sera reçu à bras

(1) Les bonnes gens à qui le cordelier racontait cette aventure n'osaient pas, dit Fortis, soupçonner que l'unique fondement de cette histoire est une scène de libertinage. Une des femmes, du propre aveu du Père cordelier, était assez jeune, et quelques verres de vin auront été le charme employé par ces imposteurs pour lui donner le change sur tout ce qu'elle verrait ou croirait voir.

ouverts par toute sa famille. Vous avez, signor, ajouta-t-il, l'intention d'aller demain à Almissa pour avoir un entretien avec Bialestock, vayvode du Primorie; il est très-proche parent de ma femme, et, en cette qualité, nous sommes invités à assister demain au mariage d'une de ses filles. Ainsi demain, j'y conduirai ma femme et ma nièce, car j'ai le malheur de n'avoir pas d'enfant. Giorgi aura une place dans mon petit chariot, vous avez un cheval, et nous partirons avant le jour pour être arrivé de bonne heure à Almissa. Immédiatement après le souper, je me retirai avec Giorgi dans la chambre qui nous était destinée, afin de prendre quelques heures de repos. Grâce, sans doute, aux soins prévoyants de Giorgi, on avait mis, pour moi, sur les nattes, posées comme de coutume sur le plancher, un matelas et des draps; j'avais grand besoin d'un peu de sommeil, après avoir supporté avec courage et patience l'excessive chaleur de cette journée.

Nous ne fûmes réveillés que quand tout fut prêt pour le départ; et nous arrivâmes effectivement avant huit heures à Almissa. Il y avait un grand mouvement dans la maison du vayvode Bialestock. Il vint vers nous en tendant la main à Landeck. Il me demanda si j'étais le noble étranger qui lui avait été annoncé par le provéditeur général : sur mon affirmative, il ajouta :

— Je vous attendais depuis trois jours, signor, je vous ai fait préparer une chambre qui ne vous offrira pas les aisances de celles du palais Salviati; j'ai fait de

mon mieux. Ah! ah! te voilà, mon petit Giorgi! Par quel heureux hasard ?...

— Je vais à Venise avec Son Excellence le comte Salviati.

—Diavolo! diavolo! tu es en bonne et illustre compagnie. Ta mère se porte bien? Allons, tu seras de la noce. — Bonjour, chère cousine; excusez. Un jour de mariage on ne sait où donner de la tête.

Ensuite se retournant vers moi :

— J'ai plusieurs lettres pour vous, monsieur, elles m'ont été envoyées par le provéditeur général; il m'a écrit que vous aviez à m'entretenir d'une affaire importante et qui demande mon concours : vous pouvez compter sur mon zèle à vous servir. J'en ai aussi une bien importante à terminer aujourd'hui. Chaque chose aura son temps, mais celle d'un mariage ne peut pas se remettre à demain. Diavolo! diavolo! il faut que je cherche ces lettres, elles sont... oh! je les trouverai bien. Giorgi, puisque tu as l'honneur d'être de la compagnie de Son Excellence, je te charge du soin de tout ce qui peut lui être utile et agréable. Vous m'excuserez, monsieur Salviati. Ah ! voici les *Swati* qui arrivent. Diavolo! diavolo!

Il nous quitta pour aller à leur rencontre.

Toutes les personnes invitées à la noce arrivaient. Tous les Swati avaient, suivant la coutume, des queues de paon à leur *kalpak* (1). Pourquoi, dis-je à Giorgi, ont-ils tous des fusils sur l'épaule ?

(1) Voir au *Vakodlack*.

— Pour repousser les embûches de ceux qui voudraient troubler la fête.

— Troubler la fête!... par quel motif?

— Un rival dédaigné, un mécontent, rassemble ses amis et vient porter le désordre dans les rangs des parents et des amis du futur et de la future: cela s'est vu quelquefois; il en résulte une bataille sanglante, et lors même que de telles surprises sont très-rares, c'est un usage immémorial et on se garderait bien d'y déroger. Les Morlaques tiennent beaucoup à conserver leurs anciens usages.

Regardez de ce côté, voyez ces deux hommes qui font flotter un étendard de soie attaché à une lance dont la pointe est garnie d'une pomme, ce sont les *bariactar*. Voici le *stari-swart* qui sort de la maison, accompagné des *stachés* et des deux *diveri;* derrière eux est le *kuum ;* à côté de lui est le *komorgia* ou *seksana*, ensuite le *buklia*. Si vous voulez bien vous rappeler le mariage de Stephano dans le *Vakodlack*, les fonctions de chacun de ces personnages y sont, je crois parfaitement expliquées. Celui qui est en tête et porte une masse est le *chiaus*. Ce groupe d'hommes à cheval, qui attend là-bas, ce sont les plus proches parents du futur, qui est au milieu d'eux ; cet autre groupe, à quelque distance de celui qui est plus éloigné, est composé des parents de la future, ils partent pour aller reconnaître le futur.

Quand ils furent en présence les uns des autres, ils firent en l'air une décharge de leurs fusils; ensuite ils se

réunirent, vinrent à la porte de la maison de la future et descendirent de cheval. La future voilée, ayant son père et sa mère à ses côtés, parut sur le seuil de la porte. Alors un homme qui était à côté du chiaus, et qu'on appelle le *pervinaz*, se mit à crier à tue-tête : *Breberi*, *Davori*, *Dobra-Srichia*, *Zara*, *Pico* ! Giorgi me dit que ces mots étaient les noms des anciennes divinités tutélaires de la nation. Ce cri fut repété par les *swati*. Le futur se plaça à la droite de sa future ; le chiaus donna le signal du départ pour se rendre à l'église.

—Venez, monsieur, me dit Giorgi, je vais vous conduire à l'église par un autre chemin et nous y arriverons avant le cortége ; je connais cette petite ville. Je le suivis. Un des parents de Bialestock dit à Giorgi que le futur était fils unique du vayvode de Macarska et que tout le temps de la nocese passerait chez le père de la future, parce que le père du futur était retenu chez lui par la goutte.

Après la cérémonie du mariage, le cortége sortit de l'église. Le pervinaz cria encore une fois Breberi, etc., et ces mots furent répétés comme précédemment par les *swati*. Le *chiaus* donna le signal du retour à la maison de la future. Giorgi me fit remarquer plusieurs jeunes gens qui se mirent à courir à toutes jambes en avant du cortége.

— Le premier de ces jeunes gens, me dit Giorgi, qui arrivera chez Bialestock, recevra pour prix de son

agilité un *mahrama*, c'est une espèce d'essuie-mains brodé.

Lorsque le cortége fut arrivé près de la maison de l'épouse, on amena à celle-ci un enfant de la famille, qu'elle embrassa. On lui présenta ensuite un crible rempli de grains de fruits tels que noix, amandes, noisettes; l'épousée les prit, les jeta par poignées derrière elle sur les *swati*.

On avait dressé les tables pour le festin dans une grange spacieuse et décorée de feuillages, de guirlandes de fleurs. Le vayvode Bialestock vient derechef me prier de l'excuser de n'avoir pas pu s'occuper de ce qui pouvait m'être agréable; j'avais chargé de ce soin, ajouta-t-il, Giorgi qui est un garçon fort intelligent. Venez, monsieur, nous allons nous mettre à table. Il me mit à la place d'honneur entre lui et son gendre et en me faisant connaître comme fils du sénateur Salviati et un ami du provéditeur général.

Une autre table était disposée pour l'épouse et les deux diveri. Ce jour-là elle ne mange point avec ses parents. L'époux, dans ce jour consacré à l'union conjugale, n'ose rien couper, c'est au *kuum* à lui trancher le pain et la viande. Il se place à la gauche de l'époux.

L'abondance la plus excessive régna dans ce repas et ceux qui le suivirent, les swati y avaient contribué en apportant leur part des provisions.

Le *domachin* est le principal personnage de la noce;

le père du futur étant absent, Bialeistock en remplissait les fonctions : elles consistent à inviter à boire. Le *Stari-swat*, qui était à sa droite, commença par remplir la *bukara*, espèce de coupe en bois d'une assez belle capacité, ensuite il se leva en disant : A la santé du noble étranger que nous avons l'honneur d'avoir parmi nous. Il vida la bukara tout entière, la remplit et la passa à son voisin de droite ; elle fit le tour de la table et fut seulement vidée par les hommes ; elle parvint au *kuum* qui la remplit à son tour, se leva et dit : A la santé de notre cher parent et ami Christich.

— Christich ! m'écriai-je.

— C'est mon nom, me dit le jeune époux, tout surpris de ma vive exclamation. Il prit la bukara, la remplit en disant : A la santé de tous mes chers parents et amis ; il la vida et me la remit. J'y versai un peu de vin et je bus à la santé de l'époux, de l'épouse et de tous leurs parents et amis ; ensuite je la passai à Bialestock ; il se leva et dit : A la santé du *domachin* qui n'a pu assister à cette belle fête de famille.

La Bukara ayant fait le tour, ainsi qu'il est d'usage, on se leva de table.

— Avez-vous, dis-je à l'époux, des parents à Almissa qui portent aussi le nom de Christich?

— Je n'en connais point, signor, et dans tout le Primorie il n'y a que mon père et moi qui le portons.

— Votre père a-t-il été vayvode d'Almissa ?

— Non, signor ; mais j'ai entendu parler du frère

aîné de mon père, qui l'était il y a longtemps ; mon oncle fut tué par les Turcs dans la dernière guerre que nous eûmes à soutenir contre cette féroce nation.

— Avait-il une femme, des enfants?

— Je ne le crois pas, je les connaîtrais assurément. Mon père, ainsi que je viens de vous le dire, est le seul descendant de cette famille, qui a brillé en Dalmatie dans des temps très-éloignés.

— Je suis chargé par le sénateur Salviati, membre du conseil des Dix, de faire des recherches sur votre famille. Selon toute apparence, la femme de ce vayvode a été aussi massacrée par les Turcs, mais un enfant échappa à ce désastre et fut recueilli par un officier supérieur dans l'armée vénitienne.

— Diavolo! diavolo! dit Bialestock, voilà, mon gendre, un cousin sur lequel nous ne comptions pas!

— Eh bien! fit le jeune Christich, quand ce cousin se fera connaître, il sera bien reçu.

— Oui-da; mais il faudra lui rendre les biens de son père?

— Mon père est un honnête homme, il rendra à ce consin tout ce qui lui appartient de droit, et certainement je ne m'y opposerai pas.

Je fus enchanté de trouver dans ce jeune homme des sentiments aussi nobles et aussi désintéressés, et je m'empressai de dire :

— Ce jeune enfant fut présenté sur la place

d'Almissa à cet officier supérieur par une femme dangereusement blessée; elle ne put que prononcer ce seul mot : *Christich*, et elle expira. L'enfant fut élevé par les soins de cet officier et traité comme s'il eût été son propre fils. Ce noble officier est très-riche et, selon toutes les probabilités, ce jeune homme, qui peut avoir 23 à 25 ans, épousera la fille de son bienfaiteur, si toutefois il peut donner des preuves qu'il est le fils d'un honorable Dalmatien.

— Oh! fit Bialestock, si ce jeune homme est véritablement fils du vayvode Christich tué à Almissa, il est issu d'un noble sang. Ce sont, sans doute, ces renseignements que vous désirez obtenir; je ne suis vayvode d'Almissa que depuis très-peu d'années, j'habitais Poglitza avant de venir ici : le père de mon gendre peut seul vous donner des éclaircissements.

— Eh bien! j'irai le trouver à Macarska.

— Nous aurons l'honneur, fit le jeune Christich, de recevoir Votre Excellence du mieux qu'il nous sera possible.

— Ah çà, me dit Bialestock, j'ai des lettres à vous remettre et je me ressouviens que je les ai posées sur une table dans la chambre qui vous est destinée; je vais vous y conduire.

Giorgi, par discrétion, s'était tenu à l'écart pendant toute cette conversation; je lui fis signe de nous suivre. Bialestock, après m'avoir remis les lettres, me dit :

— On va jouer à toutes sortes de jeux d'adresse, danser le kolo, chanter des poésies slaves; si cela ne

vous amuse pas, je viendrai vous chercher dans votre chambre lorsque le souper sera servi.

— Tout ce tumulte, ajouta Giorgi, ne m'amuse guère ; je n'aime pas plus le vin que la danse ; si je ne vous suis point utile, je ferai volontiers un tour dans la ville pour me distraire.

— J'irai avec vous, Giorgi ; laissez-moi seulement le temps de lire ces lettres.

J'ouvris le paquet, j'y trouvai une lettre d'Amalia, une du provéditeur, et une autre de Strozzi ; je commençai par celle de ma bien-aimée Amalia. Elle m'écrivait : « que depuis mon départ le sénateur avait toujours été très-souffrant ; que mon absence laissait un grand vide dans son cœur ; elle m'engageait à faire le plus promptement possible mes recherches, et à lui en rendre compte, bonnes ou mauvaises ; » elle ajoutait : « que le jeune comte de Strozzi avait passé plusieurs jours au palais Salviati, et qu'il s'était montré très-empressé pour lui plaire, mais qu'elle ne pensait pas que cela fût sérieux. Dans une lettre de lui, datée de Rome, il lui faisait l'aveu de son douloureux martyre. Cette lettre n'aurait pu qu'exciter son sourire, mais il y avait quelque chose de plus sérieux, de plus alarmant ; c'était tout bonnement l'aveu du projet de la faire demander en mariage ; elle s'était alors empressée de lui écrire qu'il était venu trop tard, qu'elle avait pris un engagement que rien ne pouvait rompre. »

Elle me disait ensuite : « que son père avait écrit au comte Azelino, pour le remercier de l'accueil aimable

qu'il avait fait à son cher Almisso; qu'il n'ignorait pas que son ancien frère d'armes était provéditeur général de la Dalmatie, mais qu'Almisso ne devant pas s'arrêter à Zara, il avait pensé qu'il était inutile de lui donner une lettre de recommandation pour son féal ami le provéditeur général. » Elle terminait sa lettre en me disant qu'elle avait aussi écrit à la comtesse Buodelmonti, pour lui exprimer le désir qu'elle avait de faire sa connaissance.

Le comte Azelino m'écrivait que sa nièce était partie pour Venise dans l'unique but de se lier d'amitié avec Amalia et de me servir dans mes légitimes amours; il me demandait de l'instruire du résultat de mes recherches.

Polidoro Strozzi se plaignait de mon silence à sa première lettre; il m'exprimait, en termes très-passionnés pour Amalia, combien il éprouvait de chagrin de ne pouvoir être aimé de mon adorable sœur.

Je serrai ces lettres dans mon portefeuille.

— Venez dis-je à, Giorgi, nous allons parcourir la petite ville d'Almissa. A mon tour je serai votre *cicérone*, j'ai recueilli dans la bibliothèque du provéditeur général des notes sur cette ville.

Almissa, nommée *Osmich* par les Slaves, est située aux pieds d'un des sommets du mònt *Dinara* appelés *Borak*. Elle fut longtemps un repaire de pirates dans ces siècles de fer où les circonstances donnent aux peuples un caractère étrange et leur inspirent de la férocité. Pendant que les habitants d'Almissa étaient

alliés aux Néoorentins, et plus tard quand ils vivaient sous la domination de l'Hereq ou duc de Saint-Saba, la position de leur ville pouvait bien les tenter d'embrasser le métier de corsaires : la rivière, cachée dans les rochers, avec une seule embouchure, pleine de bancs de sable dangereux, les mettait à l'abri de la poursuite de leurs ennemis. Ils sont bien changés maintenant, et Farlati a tort de les accuser d'avoir hérité des mauvaises qualités de leurs ancêtres. Cet estimable écrivain a été trompé par ses recherches ou par ses correspondants en Dalmatie.

Almissa n'est pas l'ancienne *Peguntium* des anciens; il ne s'y trouve ni montagne ni château du nom de Glodov.

En passant dans une rue, Giorgi me fit remarquer un édifice d'assez médiocre apparence, qui est le séminaire de prêtres glagolitiques ; ils desservent les paroisses de Poglitza et des Iles, où subsiste encore la liturgie esclavonne. Almissa et ses environs n'offrent rien de remarquable, si ce n'est un château en ruine sur le haut d'une montagne escarpée. En revenant dans la maison de Bialestock, je previns Giorgi que nous partirions le lendemain matin de très-bonne heure pour Marcaska.

— Vous ne le pouvez pas, Monsieur, c'est demain que toutes les personnes de la noce feront leur présent à l'épouse. On croirait que vous avez voulu éviter de le faire, et assurément ce n'est pas là votre intention.

Dans les familles pauvres, les profits que la jeune

femme retire de ces présents composent à peu près tout son petit avoir; elle n'a pour dot que ses habits et une vache ; il arrive souvent que le père, au lieu de la doter, exige du futur une certaine somme en argent.

— Je ferai ce soir mon présent.

— Cela n'est pas encore possible ; il y a des usages établis, et, comme je vous l'ai déjà dit, les Morlaques tiennent singulièrement à leurs us et coutumes.

— Eh bien, nous resterons un jour de plus.

— Ce qui ne sera pas très-amusant, fit Giorgi. Boire et manger toute la journée, entendre des niaiseries et souvent des sottises, c'est passer bien mal son temps.

Lorsque nous arrivâmes à la maison de Bialestock, on dansait le kolo dans la cour, pendant que l'on servait le souper dans la grange. Bialestock vint me chercher pour me conduire à la même place où j'étais au moment du dîner. Le bruit que faisaient les convives ne me permit pas d'avoir avec Christich et Bialestock une conversation suivie. Les trois invitations solennelles à boire étant finies, le kuum mena l'époux dans la chambre nuptiale ; au même moment les deux diveri y conduisirent l'épouse. Lorsqu'ils furent entrés, le kuum fit sortir les deux diveri ; resté seul avec les deux conjoints, il les conduisit vers le lit : après avoir ôté la ceinture de l'épousée, il obligea les époux à se déshabiller réciproquement ; ensuite il se retira, ferma la porte, et y resta pour écouter ce qui se passait. Il annonça l'événement par un coup de pistolet, auquel

les swati répondirent par une décharge de leurs fusils. Pour punir les deux diveri d'avoir abandonné l'épouse, on leur fit boire de copieuses rasades avant de les admettre de nouveau dans la compagnie des swati. Les jeux, les danses recommencèrent. Je me retirai dans ma chambre avec Giorgi.

— Les cérémonies des noces, me dit Giorgi, sont à peu près les mêmes dans toute la contrée habitée par les Morlaques. Ceux des îles et des villages sur les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie les observent aussi en n'y faisant que très-peu de changements. Dans l'île *Zlarine*, près de Sebenico, il en est une bien singulière : dans le moment où l'épousée est prête à suivre son mari, le sfari-swat, qui se trouve souvent ivre, doit abattre d'un seul coup de sabre la guirlande de fleurs qu'elle porte sur sa tête. Dans le village de *Novaglia*, situé dans l'île de *Pago*, règne une coutume plus comique et bien moins dangereuse. Quand un jeune homme est sur le point d'emmener sa fiancée, le père et la mère leur font, avec une exagération grotesque, le détail de ses mauvaises qualités. « Puisque tu veux l'avoir absolument, sache qu'elle ne vaut rien, qu'elle est obstinée, capricieuse. » L'époux se tournant vers elle, lui dit : « Vous êtes faite ainsi, je corrigerai bien votre tête. » Il accompagne ces paroles de gestes menaçants en faisant semblant de la battre, et afin que son procédé ne soit pas pris pour une vaine cérémonie, il donne quelques coups réels. En général, les femmes morlaques de la campagne et du peuple ne sont pas

fâchées, m'a-t-on dit, de recevoir quelques coups de bâton de leurs maris, et quelquefois de leurs amants, lorsqu'elles sont encore filles.

Ces fêtes, dont vous n'avez vu que le commencement, sont nommées *Zdraves* par les anciens Huns; chez les Morlaques, elles s'appellent *Zdravise*, qui signifie festin ou régal; elles durent trois, six et huit jours, suivant les moyens ou l'humeur prodigue de la famille qui les donne.

— Il me tardait, mon cher Giorgi, de rentrer dans cette chambre. On y respire un air plus pur que dans celle où ils sont tous rassemblés.

— Oh! signor, fit en riant Giorgi, il ne faut pas vous attendre à des émanations agréables de la part des femmes morlaques; elles ont la coutume d'oindre leurs cheveux avec du beurre, qui, devenu rance, exhale même de loin une odeur détestable : joignez à cela qu'elles sont d'une malpropreté excessive. Quand elles sont filles, elles ont quelque soin de leur personne; quand elles sont mariées, elles se livrent à leur penchant naturel; c'est peut-être la cause de la manière humiliante avec laquelle elles sont traitées par leurs maris et leurs parents (1). Elles ont néanmoins le mérite d'être beaucoup plus sobres que les hommes. Entendez-vous ces chants, ces cris? Vous ne pouvez pas vous faire une idée juste de la quantité de rakia qui sera consommée aujourd'hui et demain.

(1) Fortis.

— J'ai remarqué, Giorgi, que vous avez été, dans cette journée, d'une édifiante sobriété, et c'est encore une qualité de plus que je découvre en vous.

— L'ivresse, signor, dégrade l'homme et l'assimile aux animaux les plus vils. Il ajouta en riant : Mais ce que vous trouvez bien m'a fait gourmander par mes voisins de table, et même par mon cher oncle. C'est assurément parce qu'il a vidé plus d'une fois la bukara, qu'il était devenu si généreux; il voulait à toute force me donner quelques sequins qu'il avait dans une bourse bien garnie, car le cher oncle n'est pas très-généreux de sa nature. J'ai constamment refusé, en lui disant que ma mère avait pourvu à ce qui m'était nécessaire, et je crois que mon refus lui a fait plus de plaisir que si j'avais accepté ses sequins, que le lendemain il aurait vivement regrettés. Je songe maintenant que vous allez passer une bien mauvaise nuit sur ces nattes et ce seul matelas.

— Une nuit est bien vite passée.

— Ajoutez à cela que celle-ci ne sera pas longue; vous serez éveillé malgré vous au point du jour : vous verrez, signor, vous verrez.

— Eh bien ! dans ce cas dormons, si toutefois nous le pouvons.

— Pour moi, cela ne me fera pas faute.

Quelques minutes après, mon gentil et bon Giorgi dormait comme s'il eût été couché sur un moelleux duvet.

Le bruit que faisaient les gens de la noce m'empê-

chait de dormir ; je m'abandonnai aux réflexions que me suscitaient la singulière rencontre que je venais de faire et ce que m'avait dit le jeune Christich. Je venais d'acquérir la certitude qu'un Christich était vayvode d'Almissa, lorsque les Turcs saccagèrent cette ville et égorgèrent tous ses habitants. Un frère de ce vayvode lui a survécu. Je puis donc parvenir à découvrir le mystère qui cache mon origine. Mais ce vayvode d'Almissa était-il marié ? Le jeune Christich ne connaît point de parents qui portent son nom... Quelle était donc cette femme qui, en expirant, me présenta au sénateur Salviati ? Que signifie ce seul mot *Christich ?* Tout porte à croire que c'était le nom de son époux ; enfin les vêtements que je portais alors peuvent me faire reconnaître soit par le frère, soit par les parents, les amis de ces deux frères. « Si ce jeune homme, disait Bialestock, est véritablement le fils du vayvode d'Almissa, *il est d'un noble sang.* » Alors plus d'obstacles à mon mariage avec Amalia ; je serai digne d'elle... Mais si le père du jeune Christich ne trouve pas que les indices que j'apporte soient suffisants pour me reconnaître comme fils de son frère ? Il est possesseur de tout ce que possédait le vayvode d'Almissa, puisqu'il ne se présentait point d'héritiers directs. Je pourrai, avec l'aide du provéditeur général, faire une enquête. Ce terrible conseil de Dix, à qui rien n'échappe, et qui ne laisse rien d'impuni, me servira par le sénateur Salviati, qui en est membre. Mais,

hélas ! que de lenteurs à supporter dans cette affaire !

Je commençais à m'endormir lorsque tout à coup je fus réveillé par l'explosion de quelques coups de fusil. Giorgi et moi nous fûmes bientôt debout, et nous nous rendîmes dans la salle du festin.

La jeune épouse tenait un bassin rempli d'eau ; tous les invités à la noce venaient les uns après les autres y tremper le bout des doigts, comme s'ils se lavaient les mains ; ensuite ils jetaient dans le bassin une pièce d'argent. Je fis comme les autres, mais ce fut une pièce d'or ; ensuite on se mit à table pour déjeuner. La jeune épouse, qui avait pris place à la gauche de son époux, se leva, tourna tout autour de la table pour prendre à l'un son couteau, à l'autre sa cuiller, à un autre sa fourchette, à d'autres leur mouchoir, leur kalpak, enfin tout ce qu'elle put attraper. Quand on fut sorti de table, chacun de ceux à qui on avait pris quelque objet fut obligé de le racheter par une somme d'argent, qui fut fixée par les stachés et les diveri. On se disposait à recommencer les jeux et les danses ; je pris Bialestock et le jeune Christich à part : je leur dis que la mission dont j'étais chargé me forçait à me rendre, sans plus de retard, à Macarska. Le jeune époux voulait me faire attendre jusqu'au lendemain, parce que, disait-il, la situation où se trouvait son père le forçait à ne pas faire une plus longue noce, et qu'il conduirait sa femme dans la maison paternelle. J'insistai en lui disant qu'il me trouverait chez

son père, et je le priai de me ramener Giorgi ; celui-ci voulut m'accompagner, en disant qu'il avait d'assez bonnes jambes pour faire sept lieues à pied avant la nuit. Il fit promptement seller *Alerte*. Il était dix heures lorsque je quittai la maison du vayvode de Bialestock. Il fut convenu entre Giorgi et moi qu'il se mettrait aussi en route, et me rejoindrait chez le vayvode Christich, après avoir fait ses adieux à son oncle Landeck et à sa femme ; il se chargea de mes remercîments pour son oncle.



CHAPITRE XI

Christich, vayvode de Makarska, reconnaît dans Almisso l'enfant qui fut présenté par la femme de son frère au comte Salviati, lorsque les Turcs saccagèrent Almissa. — Le vayvode fait savoir à son neveu la noble origine de la famille Christich. — Conclusion.

J'arrivai vers cinq heures à Marcaska. On m'indiqua la demeure du vayvode; je m'y rendis immédiatement : c'était une maison d'une assez belle apparence. Un jeune garçon prit la bride de mon cheval, et j'entrai dans une salle au rez-de-chaussée où je trouvai, assis sur un divan à la turque, un homme qui me parut à peine âgé de cinquante ans; une femme, à peu près du même âge, était aussi assise sur le même divan; elle se leva et me présenta une chaise. Je dis au vayvode que je venais d'Almissa, et que j'avais assisté à la noce de son fils, mais que le vif désir d'obtenir du vayvode Christich des renseignements sur une affaire importante m'avait fait précéder le retour de son fils.

— Soyez le bienvenu, signor, et si je puis vous être utile en quelque chose, parlez.

— Permettez, avant tout, que j'aille chercher un porte-manteau qui contient des objets que je dois vous faire voir.

— Restez, fit cette femme en ouvrant une fenêtre; et, s'adressant au jeune garçon : Apporte, lui dit-elle, le porte-manteau de cet étranger, et tu conduiras ensuite son cheval à l'écurie.

J'ouvris le porte-manteau, et j'en retirai les vêtements que je portais quand je fus remis entre les mains du sénateur.

— Reconnaissez-vous ces effets?

— Eh mais, dit la femme, j'ai quelque souvenance... cette médaille!... Ma sœur en avait une semblable; elle l'avait suspendue au cou de son fils. Ces vêtements!... il en portait de pareils le jour où sa pauvre mère fut massacrée par les Turcs. Hélas! le pauvre enfant fut aussi tué par ces exécrables bandits !

— Peut-être; si, par un événement presque miraculeux, cet enfant avait survécu à sa mère...

— Ce serait une grande joie pour nous, fit le vayvode.

— O mon Dieu! ajouta la femme, quel bonheur si mon neveu était vivant! Hélas! signor, il aurait votre âge. Eh mais, plus je vous regarde, plus je vous trouve de ressemblance avec feu Christich, vayvode d'Almissa. Ah ! signor, donnez-moi votre main gauche. Grand Dieu ! tu m'as exaucée, tu me rends mon cher neveu ! Regarde, Christich, vois ce second doigt

dont l'extrémité a été coupée; c'est moi qui fus la cause de ce malheur. Je tenais cet enfant dans mes bras ; je voulus fermer une croisée ; il eut cette extrémité du doigt prise et écrasée dans la rainure du bas d'une des fenêtres. Ma sœur se trouvait alors dans la chambre; elle se trouva mal. Jugez de ma douleur et de mon embarras; mais on vint à son secours.

Je racontai au vayvode et à sa femme tout ce que le sénateur m'avait appris sur l'événement qui me mit entre ses généreuses mains, tout ce qu'il avait fait pour moi. Je ne dissimulai point mon amour pour Amalia et mes espérances. Le vayvode me tendit la main en me disant :

— Soyez le bienvenu , mon neveu ; au lieu d'un fils, j'en aurai deux. Charles Christich que vous avez vu à Almissa est un excellent jeune homme; il ne s'opposera pas à ce que je vous rende les biens de votre père et de votre mère; il sera moins riche, mais j'espère qu'il aura un bon parent de plus.

— Vous pouvez y compter. Quant à cette fortune, gardez-la. Le sénateur Salviati est très-riche, il n'a qu'une seule fille , nous nous aimons ; et, maintenant que j'ai un nom et une famille honorable, j'espère qu'il ne me refusera pas la main de ma chère Amalia.

— Une famille honorable, s'écria mon oncle! Le sénateur Salviati compte-t-il des rois parmi ses aïeux?... Mon neveu, vous descendez d'Ostoia Christich, seigneur bosnien, qui a régné sur les Dalmates; il ne conserva pas longtemps la couronne, il est vrai,

mais il a été roi, proclamé roi de la Dalmatie. J'ai tous les titres de notre famille ; et comme vous êtes le seul fils d'Ambroise Christich, mon frère aîné, ces titres vous seront remis. Femme, ajouta-t-il, le neveu doit avoir besoin de se rafraîchir ; il y a une bonne course d'ici Almissa.

— Merci, mon cher oncle, j'attendrai l'arrivée d'un jeune ami qui m'accompagne ; il est parti pédestrement en même temps que moi ; mais il marche aussi vite que son cheval, sur lequel je suis venu à Macarska.

Oh ! oh ! il faut qu'il soit bien leste pour arriver ici avant huit heures, et je désire, fit-il en riant, qu'il conserve longtemps d'aussi bonnes jambes. Pendant que ma femme va s'occuper du soin de préparer notre souper, je vais vous faire connaître les tristes événements qui nous séparent pour toujours, vous d'un père et d'une mère, et moi d'un frère que j'aimais tendrement.

J'étais, à cette époque, capitaine dans un corps d'infanterie morlaque stationné à Macarska. Notre colonel apprit, dès le matin, que les Turcs avaient profité d'un beau clair de lune pour s'emparer d'Almissa ; qu'ils y avaient mis le feu, et en avaient massacré les habitants. Il rassembla notre régiment ; et nous étions en route pour aller secourir ces malheureux, lorsque nous rencontrâmes un régiment de dragons qui se rendait à Macarska. Leur colonel dit au nôtre que les habitants d'Almissa étaient vengés, que les Turcs avaient été tous passés au fil de l'épée. La

ville est déserte, ajouta-t-il; les habitauts, à la faveur de la nuit, se sont sauvés à travers les champs, et ceux qui n'ont pu les suivre ont été égorgés, ainsi que les femmes et les enfants. J'ai fait éteindre le feu qui consumait plusieurs maisons; j'ai laissé mon lieutenant-colonel dans la ville pour faire ouvrir des fosses, et y déposer les cadavres, afin d'éviter le mal terrible de la peste. Notre colonel ordonna de revenir à Macarska. Je lui demandai la permission de me rendre à Almissa, ce qu'il m'accorda; il savait que mon frère était vayvode de ce canton.

Lorsque j'entrais dans la ville, le lieutenant-colonel en sortait avec ses dragons pour rejoindre son régiment. Le jour baissait; je me rendis en toute hâte sur la place où demeurait mon frère. Je trouvai sur cette place des hommes et des femmes qui se lamentaient; je priai deux de ces hommes de m'accompagner. La porte de la maison de mon frère était ouverte; j'entrai dans la première chambre, je vis une mare de sang et deux hommes horriblement mutilés. Je reconnus mon frère et un de ses domestiques. Sans doute ils se défendirent vaillamment, car tout était brisé dans cette chambre. Je parcourus toute la maison, je n'y trouvai personne. Qu'étaient devenus ma belle-sœur et son enfant? Avait-elle trouvé le moyen de se sauver? J'entrai dans le jardin; je vis sortir d'un réduit, où il y avait du bois à brûler, une femme échevelée et les vêtements dans le plus grand désordre; elle se jeta dans mes bras en s'écriant: « Ils ont massacré votre frère!

Mais ma sœur, qu'est-elle devenue, et son enfant aussi? Elle le tenait dans ses bras, elle se sauvait ainsi que moi dans le jardin, un Turc lui a porté un coup de sabre; j'ai vu son sang couler, je suis tombée évanouie. — Ma sœur, ma chère sœur, où est-elle? — Et son enfant, mon cher neveu? Ils ont tout massacré, ces exécrables Turcs! » Elle se tordait les bras, s'arrachait les cheveux; je parvins à la calmer un peu. Cherchons ma sœur et mon neveu, me dit-elle; je lui répondis qu'il n'y avait dans la maison que le cadavre de mon pauvre frère et celui d'un de ses domestiques. « Allons sur la place, » fit-elle en me saisissant par le bras. Je lui dis que si sa sœur et mon neveu avaient été égorgés par les Turcs, ils avaient été déposés dans une des fosses que le lieutenant-colonel avait fait ouvrir pour donner la sépulture aux morts, et qu'il fallait, sans tarder, en faire une dans le jardin pour notre malheureux frère. Je priai les deux hommes qui étaient entrés avec moi dans la maison de m'aider; et, dans un court espace de temps, nous creusâmes deux fosses; dans l'une, nous déposâmes mon pauvre frère, et dans l'autre, son domestique. Nous ne pouvions pas rester dans cette triste maison pour y passer la nuit; un des hommes qui m'avaient accompagné m'offrit la sienne. Le lendemain j'emmenai la sœur de la femme de mon frère à Macarska où je demeurais; et, lorsque les Turcs furent expulsés de la Dalmatie, j'épousai votre tante que vous venez de voir. Il ne restait plus qu'elle de la famille.

Votre frère possédait une maison à Spalatro ; mais son goût pour l'agriculture lui faisait préférer Almissa, où il avait aussi une belle propriété. Tous les papiers de famille étaient dans la maison de Spalatro, mon frère étant l'aîné et le chef de la famille. Me trouvant, par sa mort et celle de son fils ou sa disparition, son seul héritier, je vendis la maison de Spalatro et sa propriété d'Almissa, qui m'eût retracé de si tristes souvenirs, et je fis l'acquisition d'autres propriétés à Macarska. Par la fortune de votre père réunie à mon patrimoine et celui de ma femme, je suis un des plus riches habitants du Primorie. Je vous rendrai ce qui appartenait à votre père, mon cher neveu ; je n'ai qu'un fils, et il sera encore assez riche de ce que je lui laisserai après ma mort.

J'embrassai mon cher et digne oncle, en lui répétant ce que je lui avais déjà dit à ce sujet.

Giorgi arriva, il était près de huit heures. Le pauvre jeune homme était hors d'haleine, et la sueur ruisselait sur son visage.

— Il ne fallait pas tant vous presser, Giorgi ; vous connaissez bien le chemin d'Almissa à Macarska ; une heure plus tôt ou plus tard, c'était égal.

— Je m'ennuyais déjà d'être séparé de vous, signor, et le chapitre des accidents me faisait frissonner ; je vous vois, je suis près de vous, je n'éprouve plus de fatigue.

Ma tante nous apporta des rafraîchissements.

— Vous ressemblez parfaitement à votre père, mon

cher neveu; c'est bien là son front, ses yeux pleins d'expression, son agréable sourire.

Giorgi, fort surpris, tenant son verre à la main pour le porter à sa bouche, s'arrêta en regardant alternativement ma tante et moi.

— Mon cher Giorgi, lui dis-je, vous allez partager ma joie et mon bonheur ; venez faire un tour avec moi dans le jardin, je vais vous apprendre des choses fort étranges et très-heureuses.

Lorsque j'eus terminé mon récit, il me dit :

— Vous êtes donc un Dalmate, mon compatriote, et le descendant d'un de nos rois?

— Mais sans sceptre et sans couronne, mon cher Giorgi.

— C'est égal, vous êtes toujours le descendant de ce brave Ostoïa Christich, dont il est parlé dans nos annales.

Ma tante vint nous prévenir que le souper était servi. Le repas fut aussi gai que les circonstances le permettaient. Jé fis connaître le mérite de Giorgi. A dix heures, nous rentrâmes, Giorgi et moi, dans notre chambre.

Hélas, me dit Giorgi, vous ne serez pas mieux couché chez le prince Christich que chez mon humble parent Bialestock; des matelas sur des nattes, cela est un peu dur, mais au moins nous avons des draps bien blancs et des oreillers, c'est quelque chose. Bientôt vous serez mieux à votre aise au palais Salviati, car je pense que nous ne ferons pas un long séjour à Macarska.

— Peut-être, Giorgi.

— Comment cela? n'êtes-vous pas pressé d'aller apprendre au sénateur et à sa fille que vous êtes le descendant d'un roi de la Dalmatie; ils n'ont pas assurément une plus noble origine que la vôtre; le sénateur ne refusera pas de voùs donner sa fille en mariage.

— Peut-être encore : ces fiers patriciens de Venise, et surtout les membres du conseil des Dix, se croient de petits souverains. Je ne puis douter de l'amitié du sénateur pour moi, il m'en a donné des preuves; mais prendre pour gendre un pauvre orphelin que par commisération il a élevé dans son palais, c'est une autre affaire.

— Mais il vous a ordonné, m'avez-vous dit, de continuer à porter son nom comme son fils adoptif.

— Soit; mais cela ne devait durer qu'un peu de temps.

— Sa fille vous aime, vous me l'avez dit encore.

— Je le crois.

— Oh! elle décidera son père à ce mariage.

— Je conserve cette espérance, mais avant de retourner à Venise, je veux savoir si le sénateur consentira à cette union qui fera le bonheur de ma vie. Demain je lui rendrai compte de l'heureux succès de mes recherches, et mon oncle, en se faisant connaître comme descendant d'Ostoia Christich, lui demandera pour moi la main de sa fille. J'écrirai aussi à ma chère Amalia, et j'adresserai toutes les lettres ouvertes au provéditeur

général, en le priant de les lire et de les faire parvenir le plus promptement possible au sénateur Salviati; d'ailleurs, sa charmante nièce, la comtesse Buodelmonti, est à Venise, et elle sera pour nous un puissant auxiliaire; car je ne puis douter qu'elle aura su par les charmes de son esprit se faire aimer du sénateur. Attendons et espérons.

— Je porterai votre paquet au provéditeur général.

— Non pas, Giorgi, vous m'êtes trop nécessaire : à qui confier mieux qu'à mon ami Giorgi, mes craintes, mes espérances, et enfin toutes les agitations de mon cœur? Mon oncle me donnera un de ses plus fidèles domestiques qui partira sans délai pour se rendre à Zara; j'attendrai ici la réponse du sénateur.

— Que votre volonté soit faite, mon prince.

— Tais-toi, fou que tu es.

— Ah! fit Giorgi en ouvrant le bahut, voilà où sont déposés tous les titres et les papiers de votre famille.

— Laissons cela, Giorgi, nous aurons tout le temps de les examiner; vous avez fait une longue course à pied, vous avez besoin de repos.

— Je vais rêver à votre bonheur futur.

— Et moi, à ma chère Amalia.

J'étais ivre de joie d'avoir retrouvé une famille, qui me rendait digne d'aspirer à la main d'Amalia. Un grand bonheur inespéré cause aussi l'insomnie; je dormis peu, et dès le matin je fus réveillé par le bruit des pas des chevaux et celui de plusieurs voix qui se faisaient entendre à la porte de la maison de mon

oncle. Je m'habillai promptement, et je descendis avec Giorgi dans la salle où mon oncle était resté couché. J'y trouvai le jeune Christich, sa femme, Bialestock et deux de ses parents.

Mon oncle avait déjà prévenu son fils qu'il avait reconnu en moi le fils unique de son frère, le vayvode d'Almissa.

— Soyez le bienvenu, mon cousin, fit le jeune Christich en me tendant la main. J'aurai un parent digne de notre noble famille.

— Eh mais, dit Bialestock, est-il bien certain que le signor Salviati...

— Je porte maintenant le nom d'Ostoïa Christich, signor Bialestock.

— J'entends bien, j'entends bien;... mais est-il bien prouvé que...

— Il est évident, répliqua ma tante, que ce jeune homme est mon neveu; je reconnais les vêtements qu'il portait lorsque sa mère expirante le remit entre les mains du lieutenant-colonel Salviati; ensuite, saisissant ma main gauche et montrant le second doigt auquel il manque la seconde phalange, je le reconnais à cette marque : c'est moi qui fus la cause de cet accident malheureux : une mère, signor Bialestock, ne dépouille pas son fils de sa fortune à venir pour la donner à un étranger.

— Comment! dit Bialestock, en faisant une grimace.

— Je lui rendrai la fortune de son père, ajouta mon oncle.

— Et mon père fera bien, fit le jeune Christich en me tendant encore la main, j'y souscris d'avance.

— Diavolo! diavolo! fit Bialestock en frappant du pied. Voilà un neveu tombé des nues qui nous coûtera cher.

— Je cède à mon oncle ce qui doit me revenir de l'héritage paternel, signor Bialestoch, je n'en aurai pas besoin, je l'espère.

— Laissons cela, ajouta le jeune Christich, mon cousin sait, dès hier, mes intentions sur ce qui lui appartient de droit.

— Nous arrangerons tout cela en famille, dit sa mère ; déjeunons, et ne parlons plus d'affaires d'intérêts.

Après le déjeuner, je rentrai dans ma chambre pour faire mes lettres : je commençai par celle que mon oncle devait écrire au sénateur, afin que Charles Christich eût le temps de la copier et de la faire signer par son père.

Dans cette lettre, mon oncle, après avoir remercié le sénateur d'avoir sauvé, protégé et comblé de bontés le digne et noble descendant d'Ostoïa Christich qui régna sur les Dalmates, lui faisait l'aveu de mon amour pour sa fille, et formulait une demande d'unir par le mariage son cher neveu à l'aimable et charmante Amalia. Dans ma lettre au sénateur, je lui donnai d'amples détails sur l'heureux succès de mes recherches et sur la famille que je venais de retrouver. Je lui témoignai ma vive reconnaissance pour le jeune

orphelin qu'il avait sauvé des mains barbares des Turcs et qu'il avait comblé de ses bienfaits. Je lui fis l'aveu de mon amour pour sa fille, et je lui annonçai que si mes vœux les plus chers n'étaient point exaucés, j'étais résolu à ensevelir ma triste vie dans la retraite, dans l'obscure ville de Macarska, ne pouvant plus me présenter au palais Salviati, mais que le souvenir de ses bienfaits ne s'effacerait jamais de mon cœur.

Dans ma lettre à ma bien-aimée Amalia, je lui peignais en traits de feu et mon amour et mes craintes de n'avoir pas l'indicible bonheur d'obtenir sa main; je lui donnai quelques détails sur l'excellent caractère de Giorgi et son amitié pour moi. Je joignis à cette lettre le manuscrit du *Vakodlack.*

J'écrivis aussi quelques lignes à la comtesse Buodelmonti. Lorsque mon oncle eut signé sa lettre, je fermai mon paquet que j'adressai au provéditeur général, en le priant de faire parvenir toutes ces lettres (après les avoir lues) par la voie la plus prompte. Charles fit partir, avant la nuit même, un domestique qui avait toute sa confiance, afin que celui-ci pût arriver assez à temps à Spalatro (1), avant le départ des felouques ou autres embarcations qui partent tous les jours pour se rendre à Sebenico et de là à Zara.

Giorgi, de son côté, écrivit à sa mère l'heureux succès de mon voyage.

(1) Macarska est à deux lieues sud-est de Spalatro, selon l'itinéraire classique de l'Italie.

La joie la plus expansive régna pendant le dîner. Bialestock, qui avait été mis dans la confidence de mon espérance d'être uni à la fille du très-riche sénateur Salviati, ne craignait plus alors que ce *diavolo de neveu, tombé des nues, coûtât si cher à son gendre.*

CONCLUSION

Peu de jours après, le fidèle Marcillo arriva à Macarska, et remit un paquet de lettres à son cher maître, en lui donnant le titre d'Altesse sérénissime, ce qui fit rire Almisso, qui se pressa d'ouvrir le paquet.

Le sénateur lui écrivait ce peu de lignes :

« Reviens promptement, mon cher Almisso, avec tes nobles et intéressants parents et l'auteur du *Vakodlack*; ils assisteront à l'hyménée de l'illustre descendant d'Ostoïa Christich avec Amalia Salviati.

« Ton père et ton ami,

« L. Salviati. »

La lettre d'Amalia était plus longue, elle lui donnait des détails sur ses aimables liaisons avec la comtesse Buodelmonti.

« Arrivez, beau prince, lui écrivait la comtesse, avec votre page Giorgi dont nous raffolons tous au palais Salviati. Vous êtes aimé autant que vous méritez de

l'être, mon cher Almisso, et je vous félicite de votre bonheur; Amalia, en vérité, est une femme adorable. Aussitôt que mon oncle eut pris connaissance de vos lettres, il s'est empressé de venir à Venise *pour chauffer le dénouement*, ce sont ses propres expressions. Nous sommes tous les deux au palais Salviati, et nous vous attendons tous avec impatience.

« Votre affectionnée amie,

« Clara BUODELMONTI. »

« *P. S.* Le signor Polidoro Strozzi est ici; en vérité, c'est un jeune homme très-amusant; il joue à merveille le rôle d'amoureux : c'est moi maintenant qu'il aime derechef. Poverino!...

FIN DE LA DALMATIE.

LE VAMPIRE

(VAKODLACK)

> Loin de moi, spectre affreux, rentre dans le sein de la terre; ton sang est glacé, tes ossements sont vides, tes yeux sont sans orbites, ces yeux que tu fixes sur moi. — Disparais, ombre terrible, fantôme sans réalité! (SHAKESPEARE. — *Macbeth*.)

CHAPITRE PREMIER

La Bahornize Méloë. — Sauvée d'un danger imminent par Stéphano Dalimech. — Promesse de le servir pour qu'il devienne l'époux d'Eliska, fille du vayvode d'Imoski.

Dans la riante et luxuriante vallée de Kolar, on aperçoit au bout d'une longue allée de marasques une maison d'assez belle apparence ; elle était habitée par le riche et bienfaisant Dalimech, et son fils unique Stéphano, jeune morlaque aux yeux bleus, à la blonde chevelure, comme tous les habitants de cette

16*

vallée (1) ; comme eux aussi il était bon, obligeant et généreux; il joignait à ces qualités du cœur une grande et prudente bravoure, enfin il était cité dans la vallée pour son adresse au tir. Stéphano aimait et était aimé. L'objet de son amour était la belle Eliska, fille du vayvode d'Imoski : il ne s'agissait plus que d'obtenir le consentement d'Eliska pour la demander en mariage à son père (2).

Un jour, en revenant de la chasse, il s'arrêta sur le bord d'une prairie dépendant de la proprieté de son père ; il comptait les bêtes à cornes qui y paissaient. Dans le même instant, une femme, de haute stature, traversa la prairie : cette femme était vêtue d'un sadack (3) en serge brune brodée d'écarlate, descendant sur une jupe de la même couleur, relevée d'un semblable ornement, mais plus longue que celles que les femmes morlaques ont coutume de porter ; elle laissait voir des papuzzes de maroquin noir. Sur son front sillonné de rides profondes, s'échappaient, de dessous un mouchoir noir roulé autour de sa tête, quelques mèches de cheveux blancs; un miroir d'acier poli, entouré d'un cercle en argent, était suspendu à son cou par une chaîne du même métal ; elle tenait dans sa main une longue canne de

(1) Introduction, page 11.
(2) Idem.
(3) Robe.

bois d'ébène. A cet accoutrement inusité, Stéphano reconnut la bahornize Méloë, vénérée dans le canton par tous les habitants, auxquels elle rendait de nombreux services. Il se disposait à l'aborder, lorsque tout à coup une génisse, piquée par un pauk (1), s'élance avec fureur, en baissant ses cornes, vers Méloë. Stéphano arme son fusil, la balle siffle, et la génisse tombe morte à une très-petite distance de la bahornize (2).

— Merci, Stéphano, dit-elle, je n'oublierai jamais l'éminent service que tu viens de me rendre. Tu peux compter sur mes bons offices près du vayvode d'Imoski pour hâter ton mariage avec sa fille Eliska. Adieu, je suis pressée de me rendre à l'habitation de Neira pour la sauver, s'il est encore temps, des fureurs d'une partie de la population d'Imoski.

— Quoi ! cette méchante ujestize (3), qui fait autant de mal aux habitants de ce canton que tu leur fais de bien.

— J'ai plus que toute autre personne à me plaindre de Neira, mais les saintes Ecritures ne nous invitent-elles pas à aimer nos ennemis, à leur rendre le bien pour le mal ? Adieu, Stephano.

(1) Ces sortes d'événements arrivent souvent dans ces contrées ; il est impossible d'arrêter la fureur de l'animal piqué par un pauk ; souvent il se brise la tête contre les arbres.

(2-3) Voir page 14.

CHAPITRE II

Eminentes qualités de la bahornize Méloë. — Ses intimes relations avec le vayvode d'Imoski et ses filles Eliska et Ophélida.

Méloë était fille unique d'une bahornize vénérée et chérie dans toute la Morlaquie ; ses connaissances en botanique lui avaient fait connaître les plantes utiles pour la guérison de différentes maladies, et principalement pour arrêter et neutraliser les prompts effets de la morsure des reptiles. Sa mère joignait à cela d'autres connaissances en astronomie; ses cures étaient merveilleuses, et ses prédictions sur le temps se trouvaient presque toujours parfaitement justes. Quoique aimant à faire des libéralités, elle avait acquis une petite fortune qui suffisait largement à tous ses besoins. Elle initia sa fille dans toutes les connaissances et les secrets qu'elle possédait. Méloë surpassa par l'activité et la sagacité de son esprit tout ce que sa mère savait et lui avait appris. Méloë avait vingt ans accomplis lorsqu'elle perdit sa mère. Plusieurs

partis convenables s'étaient présentés pour obtenir son cœur et sa main, tous avaient été éconduits. Trop fière de son savoir et de sa fortune, elle ne voulait point subir le joug d'un mari. Mais il faut tôt ou tard payer le tribut à l'amour ; elle devint éprise d'un jeune Morlaque pauvre, mais le plus beau garçon et le plus adroit de tous les habitants de la vallée de Kotar. Méloë reconnut bientôt que le jeune Morlaque aimait une très-jolie fille de la vallée, dont il était aimé, et qu'il ne pouvait l'obtenir, parce qu'il ne possédait pas même une petite chaumière. Les parents de cette jeune fille avaient en propre une petite maison avec un jardin, un petit troupeau de moutons et une vache: c'était une fortune dans une contrée où il y avait si peu de richesses. Méloë comprit qu'il était inutile de prétendre à un cœur qui ne battait point pour elle : « Eh bien ! dit-elle avec générosité, je ferai le bonheur de celui que j'aime avec ardeur, il épousera celle qu'il me préfère. » Elle fit remettre secrètement une somme assez ronde à ce jeune homme, et il obtint pour épouse la jeune fille qu'il aimait.

Le jour même du mariage de ces jeunes amants, Méloë quitta la vallée de Kotar, pour éloigner de son cœur un amour sans espoir ; elle connaissait l'obligeance et la probité de Dalimech, elle lui confia ce qu'elle possédait en argent comptant et le soin de ses affaires.

Méloë parcourut l'Istrie, la Dalmatie et les contrées où coule le Danube. Après plusieurs années de voyages, et lasse de ses pérégrinations, elle prit la résolution de revenir dans la vallée de Kotar. En passant par Imoski, elle se ressouvint qu'elle avait tenu sur les fonts de baptême le fils d'un de ses parents qui habitait ce canton ; elle se fit conduire à sa demeure, où elle fut accueillie avec beaucoup d'amitié. Ce parent était veuf et n'avait qu'un seul fils, qui était précisément l'enfant dont Méloë était la marraine. Paolo venait d'atteindre sa douzième année. A une physionomie spirituelle, cet enfant joignait un aimable caractère. Il se fit aimer de sa marraine. Méloë s'aperçut bientôt que son parent était pauvre, et que sa santé, très-visiblement altérée, menaçait de laisser son fils orphelin et dans la misère ; elle prit la résolution de se fixer à Imoski pour soigner son parent et veiller sur le sort futur de son filleul. Elle se rendit dans la vallée de Kotar, vendit sa maison et ses dépendances, régla ses comptes avec Dalimech et acheta une jolie propriété à Imoski, qui se trouvait près de la maison du vayvode de ce canton. Son parent mourut peu de temps après, et ne laissa que des dettes à payer. Méloë en acquitta une partie et emmena Paolo dans sa nouvelle propriété. Comme dans la vallée de Kotar, Méloë se fit aimer et respecter de tous les habitants d'Imoski. Elle soignait les

malades, et souvent elle les guérissait; elle donnait de bons et utiles conseils pour la culture des terres, mettant l'union et la paix dans des familles en discorde. Le vayvode d'Imoski sut apprécier les bonnes qualités de Méloë, elle devint l'amie de la maison.

Quatre années s'étaient écoulées depuis qu'elle habitait le canton d'Imoski. Paolo était l'objet de toutes les affections de la bonne Méloë, et il les méritait par son dévouement et sa soumission à tout ce que lui ordonnait sa chère marraine. Il avait seize ans accomplis, Méloë comprit qu'il était temps de faire une position à son filleul. « Je n'ai point, se disait-elle, assez de terre à ensemencer pour l'occuper et en faire un habile agriculteur; j'ai vu avec plaisir, dans mes visites à Dalimech, que son fils Stephano et Paolo s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre. Dalimech a une grande propriété et un personnel assez nombreux pour l'exploitation de ses terres... Allons voir Dalimech. »

— Paolo, lui dit-elle, prends ton petit fusil; nous allons faire une visite aux Dalimech, et comme tu es assez adroit, tu peux trouver, chemin faisant, quelques merles ou quelques grives pour ajouter à notre dîner chez nos bons amis.

— Oh! ils ne m'échapperont pas, chère marraine.

Mais pas un seul volatile ne succomba sous le plomb meurtrier du pauvre Paolo.

Ils arrivèrent chez Dalimech à l'heure du dîner. Grande fut la joie du père et du fils en voyant Méloë et son filleul. On se mit à table :

— Tu sais, Dalimech, que l'oisiveté est la mère de tous les vices, dit Méloë ; je veux préserver Paolo de ce dangereux défaut ; je n'ai pas assez de travail à lui donner dans ma propriété : chasser et pêcher, cela est bon pour quelques instants, il faut qu'il s'occupe à des choses plus grandes et plus utiles ; prends-le chez toi, il deviendra par tes conseils un homme habile dans l'art de fertiliser les terres : l'agriculture est la plus noble et la plus utile de toutes les professions. Paolo sait maintenant bien lire, bien écrire et bien calculer, ce qui est assez rare dans nos contrées, il te sera utile pour tes écritures ; il est actif, vigilant, il secondera ton fils dans tous les travaux agrestes. Il est, comme Stéphano, bon et sage ; ils s'aimeront, parce qu'ils se conviennent de cœur et de caractère.

— Assurément, dit Stéphano, j'aime Paolo comme s'il était mon frère.

— Et moi, je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour aimer Stéphano.

— Tu ne pouvais pas, dit Dalimech à Méloë, nous faire une proposition plus agréable ; Paolo sera traité ici comme un enfant de la maison.

— C'est convenu, répliqua Méloë.

— Mais, chère marraine, tu resteras donc seule dans ta maison ?

— Ne t'inquiète pas de cela; tous les habitants d'Imoski, à commencer par le vayvode et ses filles, ne sont-ils pas mes amis ?

— Qui soignera ta basse-cour ?

— Moi.

— Qui bêchera le jardin ?

— Un journalier.

— Non pas, fit Stéphano, mais un de nos domestiques.

— Soit, dit Méloë en se levant de table. Paolo va revenir avec moi chercher son petit bagage, et il couchera ici.

Ce fut trois jours après l'entrée de Paolo dans la maison de Dalimech, que Stéphano sauva Méloë de l'imminent danger dont il est question dans le chapitre précédent.

CHAPITRE III

L'ujestize Néira, son odieux caractère. — Charivari et incendie de sa chaumière par les habitants d'Imoski. — Sauvée du danger d'être brûlée toute vivante par les bons offices de Méloë. — Ses relations avec Faruch, vayvode de Vergorax. — Mauvais caractère de ce vayvode.

Il était presque nuit lorsque Méloë arriva près d'un pont de bois qui traverse la Narenta.

— Ce n'est qu'à la nuit close, m'a-t-on dit, qu'ils doivent venir à la chaumière de Néira ; je n'ai que le temps juste pour arriver avant eux : allons vite.

Elle s'arrêta au milieu du pont.

— Je vois sur le versant de ce coteau une lumière, mais une faible clarté, c'est bien là où demeure Néira. Ecoutons : pas le moindre bruit. N'importe, hâtons-nous de la prévenir.

Elle franchit le pont, et peu d'instants après se trouva devant la porte de la chaumière ; elle frappa vivement :

— Ouvre ta porte, Néira ; c'est moi, Méloë.

— Méloë ! s'écria Néira ; que me veux-tu ?

— Ta vie est menacée par une foule d'habitants d'Imoski ; je viens pour te sauver de leur implacable vengeance.

Néira ouvrit sa porte.

— Me sauver ! toi Méloë, toi, mon ennemie jurée !

— Je n'ai pas le temps de discuter avec toi sur ce point. Apprends que j'ai été prévenue assez à temps que ces forcenés veulent cette nuit même te brûler toute vive dans ta chaumière.

— Malédiction sur eux ; me brûler toute vive !

— Sauve-toi ; tu n'as pas un moment à perdre en vaines exclamations.

— Comment ! par où ? dit Néira égarée.

— La nuit favorisera ta fuite. Les voilà déjà : Entends-tu ces ricanements féroces ? Viens, suis-moi.

Elle ouvrit une autre petite porte par laquelle on entrait dans le jardin, elle saisit Néira par le bras et l'entraîna hors de la chaumière. Les deux femmes traversèrent un petit bois de lentisques près du jardin, et descendirent par un autre côté où cette foule turbulente se tenait. Arrivées près du pont, qu'elles se hâtèrent de franchir :

— Tu n'as plus rien à craindre de ces forcenés, dit Méloë, à la droite de ce pont est la maison du vayvode.

— Vois-tu, dit Néira, ces flammes qui consument ma pauvre chaumière et tout ce que je possédais !

— Calme-toi ; le danger pour ta vie est passé.

— Entends-tu, fit Néira en se tordant les bras, ces mots atroces : *Cherchons Néira, brûlons la sorcière Néira !.....* Vengeance ! vengeance ! Malédiction sur eux !

— Cris inutiles, malédictions impuissantes. Viens, Néira ; tu sais que ma maison est vis-à-vis celle du vayvode, ils ne viendront pas t'y chercher, je saurai bien les en empêcher.

Elles entrèrent dans la maison de Méloë : il n'était pas facile d'y pénétrer ; par un secret qu'elle et Paolo connaissaient, des chaînes en fer se détendaient, et la porte s'ouvrait. Néira, les mains crispées, trépignait et murmurait entre ses dents les mots de haine et de vengeance.

— Assieds-toi, lui dit Méloë, et songeons à l'avenir.

— Que faire ! que devenir ! les scélérats !... je n'ai plus rien, tout est brûlé.

— On pourvoira à ce qui te sera nécessaire.

— Je n'ai plus que ce seul vêtement.

— On t'en donnera d'autres, et ce sera moi.

— Me voilà donc à la merci de mon ennemie !

— Je viens de te prouver que j'avais oublié nos dissensions, nos querelles, nos inimitiés, en venant te

prévenir d'un complot tramé contre toi, et en te préservant d'une mort affreuse.

— Oui, oui, brûlée toute vive; rien que cela... Oh! je me vengerai!...

— Contre qui? n'est-ce pas toute une population déchaînée contre toi?

— Hélas! il n'est que trop vrai; il y a peu de jours une poignée de femmes et de petits garçons voulaient me jeter dans la Narenta. Heureuse Méloë, tu vis sans crainte; on respecte ton foyer domestique; on t'appelle partout la bienfaisante bahornize; on t'accueille avec de vives démonstrations d'amitiés, et moi, on m'appelle une méchante ujestize, une sorcière... On attente à ma vie, on brûle ma chaumière.

— Parce que tu fais aux habitants de ce canton tout le mal que ton génie satanique peut inventer; tu les séduis par des prestiges, par de fallacieuses promesses; tu les pousses au mal par de perfides conseils. Ah! tu remplis bien la mission que tu as reçue de l'enfer! Heureusement pour eux, j'ai le pouvoir de détruire tes maléfices: c'est là ma mission, à moi.

— Tu la remplis fatalement pour moi; je te trouve toujours partout pour me nuire.

— Tu protéges les vampires, et moi je leur fais une guerre incessante; avec l'aide de ce miroir métallique, je les vois pendant la nuit, et à une grande distance, sortir de la fosse où ils ont été inhumés, et

quand au crépuscule du jour ils rentrent dans leurs froides demeures, je fais ouvrir leurs tombeaux; un bûcher réduit en cendres ces hideux spectres, enfants de la nuit, et je mets ainsi fin à leurs sanguinaires appétits.

— Cela ne te réussira pas toujours, et quelque nuit tu leur serviras de pâture.

— Cela ne m'arrivera jamais : vois ce tube de fer, il contient un flambeau composé avec de la cire et le jus de certaines plantes ; dès qu'il est allumé, il fait fuir le vampire le plus altéré de sang.

— Oh ! oh ! fit Néira en se levant de dessus son escabeau, voyons donc ce flambeau.

— Je te défends d'y toucher, fit Méloë l'arrêtant par le bras ; tu voudrais le détruire.

— Tu ne me l'empêcherais pas, si je le voulais.

— Assieds-toi, dit Méloë en tirant un hanzar de sa ceinture, je le veux !

— Allons, ne te fâche point, Méloë; je n'ai point de mauvaises pensées, je veux au contraire, toute méchante que tu me crois, te prouver que je suis reconnaissante des bons services que tu viens de me rendre. Je te promets que je ne chercherai jamais à te nuire, ainsi qu'à ton filleul Paolo.

— Je ne crains ni pour moi ni pour lui ; tu ne peux rien sur nous. Mais si tu es sincère, tu me donneras

la preuve de ta reconnaissance pour ce que j'ai fait et veux faire pour toi.

— Parle : qu'exiges-tu de moi ?

— La promesse que tu ne feras aucun mal à deux familles que j'aime et que je protége.

— Deux familles à la fois ; c'est bien assez d'une.

— Toutes les deux, je le veux.

— Pour combien de temps ?

— Pour toujours.

— C'est trop : plus que jamais je hais les habitants de ce canton.

— Vois dans quel état tu es réduite ; je te donnerai des vêtements, du linge et une bourse assez bien garnie ; tu pourras alors quitter cette contrée, où tu es en horreur à tout le monde.

— Cela m'est égal.

— Où tu seras lapidée ou noyée d'un moment à l'autre.

— J'aurai des défenseurs.

— Bien peu ; enfin, puisqu'il faut te le dire, tous les habitants d'Imoski ont pris la résolution de te forcer à quitter ce canton.

— Ceci devient sérieux... Tu me donneras ce que tu viens de me promettre ?

— Oui.

— Allons, je prends l'engagement de ne point faire de mal aux deux familles que tu protéges.

— Ce n'est point assez, je veux un serment. Ce ne sera point par le ciel, où tu n'iras jamais, ni par le Christ, dont tu as déserté le culte, mais par Satan, ton maître, et par l'enfer où tu descendras un jour.

— Je n'ai point d'affinité avec le diable, cesse de railler.

— Moi, je prétends que c'est lui qui t'inspire tous tes méfaits.

— Je suis méchante, je l'avoue, mais c'est l'injustice des humains qui m'a rendue telle. Finissons : je te jure par tout ce que tu voudras que je ne ferai aucun mal à tes protégés. Quelles sont ces deux familles ?

— Dalimech et son fils Stéphano, le vayvode d'Imoski et ses deux filles. Je veux que Stéphano épouse Eliska, ils s'aiment l'un et l'autre.

— Eh ! eh ! cette union est douteuse ; Faruch, vayvode de Vergorax, aime la jeune Eliska ; il se dispose à la demander en mariage ; il aura la préférence, il est riche et vayvode.

— Il ne l'obtiendra pas.

— Peut-être.

— Je sais que tu as des relations assez intimes avec Faruch, parce qu'il est aussi méchant que toi, mais je te le répète, cette déplorable union de Faruch et d'Eliska n'aura jamais lieu, je n'ai qu'un mot à dire pour mettre entre Faruch et Eliska une barrière infranchissable.

— Quel est donc ce mot magique qui produira un si grand effet?

— Dis plutôt de l'horreur.

— Oh! oh! tu me donnerais déjà des inquiétudes sur cette affaire, mais il reste maintenant à savoir si on te croira.

— Je n'en fais aucun doute.

— Enfin, quel est donc ce terrible mot?

— Quand il en sera temps, je le dirai.

— Tiens, voici un peu de linge, un sadack et la bourse.

— Elle est assez bien garnie, fit Néira en la soupesant.

— Autant que mes moyens me l'ont permis. Songe à tenir ta promesse. Mon filleul doit venir me voir ce matin. Il fait grand jour, je vais aller à sa rencontre.

Elle ouvrit la porte en regardant de tous côtés.

— Je ne vois personne, je n'entends pas le moindre bruit : Va-t'en, et bon voyage.

— Laisse-moi le temps de te remercier.

— Cela est inutile, va-t'en.

Elle la prit par le bras, sortit avec elle, ferma la porte de sa maison et dirigea ses pas vers le pont de bois.

Néira, restée seule, fit quelques pas du côté opposé au pont, en murmurant :

— Il était convenu entre Faruch et moi qu'il vien-

drait hier et avant la nuit pour nous concerter sur ce qu'il doit faire afin d'obtenir la main d'Eliska. Ah! sa présence aurait contenu cette populace effrénée, et ma chaumière n'aurait pas été brûlée! Il est maintenant urgent de lui faire connaître que Méloë favorise les amours d'Eliska et de Stéphano... Allons le trouver à Vergorax.

Faruch, assis à table entre un grand verre et un broc de vin, fumait son chibouck.

— Hélas! dit en entrant Néira, si tu étais venue hier, ainsi qu'il était convenu entre nous, ma pauvre chaumière ne serait pas incendiée; tu aurais pris ma défense contre cette populace maudite.

— Je suis arrivé trop tard, la maisonnette brûlait comme un beau feu de joie.

— Tu trouves cela plaisant!

— Je t'en ferai bâtir une autre plus solide. J'ai appris de cette populace que tu n'étais pas dans la chaumière, et à leur grand déplaisir; ils t'auraient rôtie comme un hareng sur le gril; tu as eu le bon esprit de t'enfuir et d'éviter la grillade. J'avais bien envie d'en assommer un ou deux parmi cette canaille, mais je n'étais pas en force contre tant d'hommes, d'enfants et de femmes, qui criaient à tue-tête : *Elle s'est sauvée, la sorcière! Cherchons, poursuivons l'infâme sorcière!* Je me doutais bien que tu viendrais m'apprendre ton désastre et te réfu-

gier chez moi ; je t'attendais. Assieds-toi, et bois un coup de ce bon vin vieux.

— J'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre : Eliska aime Stéphano Dalimech.

— Cela m'est égal ; quand Eliska sera ma femme, je saurai bien me débarrasser du galant.

— Mais pour qu'elle soit ta femme, il faut son consentement et celui de son père.

— Le père n'osera pas me la refuser, et on fera entendre raison à la fille.

— Si tu éprouves un refus de l'un et de l'autre ?

— J'enlèverai Eliska.

— Cela ne sera pas facile.

— Tu crois ? fit en riant Faruch.

— Tu feras bien de te hâter, car, selon mes prévisions, Dalimech ne tardera pas à venir demander au vayvode d'Imoski la main de sa fille pour Stéphano. Méloë se mêle de cette affaire, elle a un grand crédit sur l'esprit du vayvode ; il faut donc absolument faire ta demande dès demain.

— Je ne vais pas aussi vite que ta langue ; j'ai, en cas de refus, des mesures à prendre pour enlever Eliska. Tu connais ces sauvages heiducks qui habitent les montagnes de la Morlaquie, et principalement du côté d'Imoski ; avec de l'argent on leur ferait mettre le feu dans la ville même. Ils sont hardis et braves, je me suis servi de plusieurs d'entre eux dans

d'autres circonstances, et j'ai été très-satisfait de leurs services. Je sais où deux de ces heiducks demeurent, j'irai les trouver, ils m'en procureront deux ou trois autres. Dimanche prochain, j'irai à Imoski demander à mon collègue le vayvode la main de sa fille Eliska ; si j'éprouve un refus... nous verrons ce qu'il faudra faire, et cela très-promptement. Puisque tu n'as plus d'asile à Imoski, reste ici, j'aurai soin de toi.

Méloë rencontra son filleul à peu de distance du pont.

— Retourne d'où tu viens, mon ami, je n'ai pas besoin de toi. Dis de ma part à Stéphano qu'il doit se presser de demander Eliska en mariage, et pas plus tard que dimanche; qu'il vienne de très-bonne heure avec son père. Par mes soins Stéphano aura une entrevue avec Eliska en sortant de la messe, et, conformément à nos usages, il lui demandera son agrément. Alors Dalimech se présentera chez le vayvode et lui demandera sa fille en mariage pour son fils Stéphano. Vous dînerez tous les quatre chez moi, et après les vêpres nous nous rendrons tous chez le vayvode.

— C'est après-demain dimanche, chère marraine, il faudra nécessairement que je vienne coucher demain chez toi.

— Pourquoi cela?

— Pour apporter des provisions, ou bien nous ferions maigre chère.

— On aura ce qui sera nécessaire.

— On tuera une poule et un canard.

— Bah ! des poules étiques, elles n'ont que les os et les plumes, les pauvres volatiles. Elles étaient bien mieux soignées quand j'étais avec toi.

— Gourmand !

— Il faut bien manger quelque chose. Des os ! voilà un beau régal et d'une facile digestion ! Nous irons à la chasse, Stéphano et moi, et nous aurons de quoi vous régaler, chère marraine ; laissez faire. Je vous demande grâce pour vos pauvres poules, qui n'ont pas même la force de pondre un œuf gros comme une noix. Adieu, chère marraine.



CHAPITRE IV

Dalimech demande au vayvode d'Imoski la main de sa fille Eliska pour son fils Stéphano.—Faruch fait la même demande pour lui. — Préférence donnée à Stéphano. — Colére et menaces de Faruch.

Stéphano, ivre de joie de la bonne nouvelle que Paolo apportait, se mit à préparer avec son ami tout ce qui était nécessaire pour faire une abondante chasse. Le lendemain, dès le point du jour, les deux amis s'élancèrent hors de leur lit pour battre la campagne. Leur chasse fut très-heureuse. Un jeune faisan tomba sous le premier coup de fusil de Stéphano, et un levraut sous le second. Paolo débusqua une compagnie de perdrix grises, et en fit un grand carnage; cinq entrèrent dans sa gibecière. Les merles et les grives tombaient comme la grêle.

— Ah! çà, dit Paolo, je n'ai plus de place pour mettre tant de gibier, je crois que nous en avons assez pour laisser encore vivre les poules de ma marraine.

— Soit : d'ailleurs il ne doit pas être loin de dix heures ; retournons au logis ; la cuisinière aura bien assez de besogne pour la journée.

On passa le reste de cette journée très-gaiement ; on parla de mariage ; on fit de beaux projets pour l'avenir ; on but à la santé d'Eliska et de sa sœur Ophélida, à celle de Méloë, du vayvode d'Imoski. Enfin, sans la sage prudence de Dalimech, nos deux jeunes gens auraient regagné leur lit sur des jambes flageolantes.

Les amoureux ne dorment guère ; Stéphano fut le premier levé, il soigna sa toilette et vint réveiller Paolo.

— Allons debout, paresseux, il fait grand jour ; habille-toi bien vite, et fais porter toutes nos provisions dans la barque à deux rames ; nous descendrons la Narenta, ce sera plus agréable et moins fatigant pour mon père que d'aller à pied à Imoski ; allons, leste, mon cher Paolo ; n'oublie pas de mettre nos fusils dans la barque ; chemin faisant nous tuerons quelques albatros. Je vais pendant ce temps faire préparer le déjeuner. Il alla frapper à toutes les portes, et tous les domestiques furent bientôt debout dans la maison. Dalimech descendit dans la cuisine.

— Oh ! oh ! Stéphano ! dit-il, tu nous fais lever de bien bonne heure. Les agréables nouvelles d'hier t'ont empêché de dormir ; on a bien raison de dire : un

amant est comme un flambeau, plus on l'agite et plus il s'enflamme.

— Voyez, mon père, quelle belle journée se prépare. J'ai envoyé dès l'aube du jour Paolo préparer la barque à deux rames; il nous faut beaucoup moins de temps pour descendre la Narenta que pour la remonter. La lune est dans son plein; nous reviendrons tranquillement ce soir par le même chemin, et vous n'éprouverez pas la moindre fatigue. Voici Paolo qui revient; déjeunons, et partons le plus promptement possible.

— Je comprends ton impatience d'arriver à Imoski pour voir ta chère Eliska.

— Ajoutez à cela que je veux éviter pour vous l'ardeur du soleil.

— Méloë, dès qu'il fit jour, allait, revenait de chez elle sur le pont pour voir arriver ses bons amis.

— Enfin les voilà, dit-elle avec joie.

— Tandis que Paolo attachait soigneusement la barque à un des piliers du pont, et que Stéphano et Dalimech sortaient les provisions de la barque, ainsi que les fusils, qu'un Morlaque n'oublie jamais, Méloë dit à Stéphano :

— J'avais de bons motifs pour te faire venir aujourd'hui à Imoski : apprends que le vayvode Faruch se dispose à venir demander Eliska en mariage.

— Le vayvode d'Imoski, dit Dalimech, ne peut pas donner sa fille à Faruch, qui suit le rit grec, tandis que nous, comme elle et son père, nous suivons le culte romain.

— Il y a bien d'autres motifs, répliqua Méloë, et de bien plus graves ; je les ferai connaître en temps et lieu.

— Tiens, marraine, vois-tu là bas Faruch qui descend la montagne ; il est accompagné d'un heiduck.

— Les misérables, fit vivement Dalimech, toujours prêts à commettre un crime pour de l'argent ! Cette société est bien digne de Faruch. Que vient-il faire ici ?

— Pardienne, fit Paolo, il vient aussi demander la belle Eliska en mariage.

— Ne nous inquiétons pas de sa présence ; apportons toutes ces choses chez moi.

— Tiens, marraine, fit Paolo en posant les paniers sur la table. Voilà un pâté de lièvre, un faisan et des perdrix bien rôties, que nous arroserons avec du bon vin de Brazza ; tout cela vaudra un peu mieux que de maigres poules et du fromage.

— Depuis que tu es à une bonne table chez Dalimech, tu es, mon filleul, devenu bien gourmand.

— N'est-il pas juste de manger avec plaisir ce que Dieu nous a donné de bon et d'agréable ?

— Il faut manger pour vivre, dit Méloë, et non pas vivre pour manger.

— Déjeunons, dit Dalimech. Voilà ce qu'il y a de mieux à faire; j'ai bon appétit.

— Bien dit, bien trouvé, dit Paolo en approchant les chaises de la table.

Il fut convenu qu'ils iraient tous à la messe, et qu'à la sortie de l'église Méloë aborderait le vayvode pour lui parler de Néira; pendant ce temps Stéphano s'entretiendrait avec Eliska.

La dévotion, si bien incarnée dans le cœur des Italiens et des Dalmates, fut cette fois de nul effet. Les yeux d'Eliska étaient plutôt tournés vers Stéphano que vers le célébrant; elle chuchotait tout bas avec Ophélida. Stéphano n'avait pas les yeux assez grands pour voir Eliska; Paolo aussi lorgnait du coin de l'œil la jolie espiègle Ophélida, qui souriait. La messe parut un peu longue aux deux amants, et ils ne furent pas les derniers à sortir de leurs bancs après l'*Ite, missa est.*

— Je ne puis, disait le vayvode à Méloë, forcer Néira à quitter le canton d'Imoski tant qu'elle ne sera pas en contravention manifeste avec nos lois.

— Nous allons, dit Eliska à Stéphano, faire quelques visites avec mon père. Mais après les vêpres, viens avec ton père et Méloë près de notre maison; nous serons alors débarrassés d'une foule importune.

— Bonjour, mon petit Paolo, lui dit Ophélida.

Paolo fit la moue en disant :

— Petit ! petit ! je suis aussi grand que Stéphano.

— Pas tout à fait, répliqua Ophélida, mais cela viendra avec le temps.

Dalimech Stéphano, Paolo et Méloë rentrèrent dans la maison de cette dernière. On s'entretint du mariage futur, de Faruch, de Néira, jusqu'à l'heure du dîner : on se mit à table. Stéphano attendait avec impatience le premier coup de cloche pour les vêpres ; il sonna enfin ; Stéphano bondit de dessus sa chaise en disant :

— Allons à l'église.

— Laisse donc le temps de sonner, dit Méloë.

— Partons, partons, répliqua vivement Stéphano, je verrai, même de loin. Eliska venir à l'église.

Ils s'y rendirent. Stéphano n'attendit pas la fin des vêpres pour venir près de la maison du vayvode ; son père, Méloë et Paolo le suivirent.

— Stéphano, dit Paolo, voilà Faruch qui vient de notre côté.

— Peu m'importe, répondit Stéphano.

Faruch vint près d'eux, toisa Stéphano d'une manière hautaine ; au même instant le vayvode, ses deux filles et Méloë arrivèrent d'un autre côté. Méloë, Eliska et Ophélida restèrent à quelque distance du vayvode.

— Salut, vayvode d'Imoski, dit Faruch.

— Salut, vayvode de Vergorax.

— Parlez-donc, mon père, dit Stéphano.

Dalimech s'avança vers le vayvode.

— Salut, vayvode d'Imoski. Je m'appelle Dalimech, je possède dans la vallée de Kotar une vaste propriété, couverte de nombreux troupeaux, des champs bien cultivés et une assez belle maison, et je n'ai qu'un fils; je viens te demander pour lui ta fille Eliska en mariage.

— Je viens te la demander pour moi, fit Faruch d'un ton hautain; je suis au moins aussi riche que cet homme, et, de plus, je suis vayvode comme toi.

— Soyez les bienvenus l'un et l'autre. J'ai deux filles, mais je n'ai qu'une seule Eliska, et vous me la demandez tous les deux !

— Mon fils, dit Dalimech, suit la même religion que ta fille.

— Je la laisserai parfaitement libre dans sa croyance, répliqua Faruch.

— Selon nos anciens usages, dit Dalimech, et si tu trouves notre alliance digne de toi, ta fille Eliska choisira celui qui lui convient pour époux.

— Soit, j'y consens. Viens, Eliska. Les deux partis qui se présentent sont parfaitement convenables, choisis celui qui te convient pour époux.

— Stéphano Dalimech est sage, bon fils et brave, il me convient ; je sais qu'il m'aime sincèrement.

— Et toi aussi? fit en souriant le vayvode.

— Oui, mon père, ajouta Eliska en baissant les yeux.

Méloë dit tout bas à Ophélida : Je viens de voir Néira rôder de ce côté, elle médite sans doute quelque méchanceté ; je vais employer un moyen pour la faire disparaître de ces lieux.

Elle s'éloigna.

— Vayvode de Vergorax, dit celui d'Imoski, tu as entendu : ils s'aiment ; qu'ils soient donc unis par le mariage.

Faruch mit la main sur son hanzar, en disant :

— Malédiction sur Stéphano !

Il s'éloigna rapidement.

— Tu sais, dit le vayvode d'Imoski à Dalimech, que, suivant nos usages, ma fille doit visiter la demeure de son futur époux, mais que si les lieux qu'il habite ne lui plaisent pas, elle est libre de rompre l'engagement que nous venons de contracter.

— Chère Eliska, fit vivement Stéphano, viens demain.

— Cela est inutile, répondit Eliska, où demeure mon futur époux, tout me plaît et me convient.

— Alors, dit le vayvode, il n'y a nul empêchement à ce mariage, il ne nous reste plus qu'à fixer le jour où nous les conduirons à l'église pour recevoir la bénédiction nuptiale. Entrons dans ma maison, mes filles prépareront le souper, vous retournerez demain

chez vous. Dalimech restera chez moi, Stéphano et Paolo chez Méloë.

— Cela ne se peut pas, répondit Dalimech. Demain, de très-bonne heure, il faut que je sois chez le notaire de la vallée pour signer l'acte d'acquisition d'une prairie qui me convient. Nous sommes d'accord avec le vendeur, mais un autre peut survenir dans cette affaire.

— Eh quoi ! fit vivement Eliska, vous voulez vous mettre en route si tard ? voyez, le soleil est descendu derrière la montagne, il est plus de six heures, il y a deux grandes lieues d'ici à la vallée.

— Nous sommes venus avec notre barque, répondit Dalimech, nous descendrons la Narenta en peu de temps, il fait une belle soirée.

— Songez donc, dit Ophélida, que c'est aujourd'hui pleine lune ; c'est alors que les vampires sortent de leurs tombeaux et vont se réunir dans l'île de Pélagosa.

— Nous ne craignons pas les vampires, répliqua Dalimech.

Nous avons de bons hanzars dans nos ceintures, de bons fusils et de bons bras pour nous défendre.

— Je crains plutôt, dit Eliska, une rencontre fâcheuse avec Faruch. En prononçant une malédiction sur Stéphano, il a mis la main sur son hanzar, et vous avez vu, enfin, qu'il a passé le pont.

— Je ne crains point Faruch, j'ai aussi un bon hanzar et une main aussi forte que la sienne.

— Jésus-Maria ! dit Ophélida, vous feriez une bien mauvaise affaire en le tuant ; mort, il serait encore plus à craindre : on dit qu'il y a eu un vampire dans sa famille.

— Ce sont des contes absurdes, dit Dalimech.

— Je pense comme vous, ajouta le vayvode.

— On dit très-positivement, reprit Ophélida, que son grand-père l'était, et on ajoute que la mère de Méloë, qui était une bonne bahornize, a mis fin aux malheurs qu'il a fait éprouver aux habitants de Vergorax, par des moyens connus dans nos contrées.

— Ne nous préoccupons point de ces absurdités ; entrez un instant mes amis, quand ce ne serait que pour boire un verre de vin à la santé de la future.

— Entrons un moment, mon père, nous aurons encore assez de temps pour arriver à notre habitation.

— Soit, dit Dalimech; mais où est donc Méloë ? Paolo, va lui dire de venir avec nous.

Ils entrèrent dans la maison du vayvode.

— Ah çà, dit Paolo, où la trouver, ma marraine ? Elle n'est pas chez elle, j'ai vu qu'elle allait du côté de l'église. Ah ! la voici ! j'allais te chercher, marraine.

— Eh bien, me voilà !

— Le vayvode consent au mariage de Stéphano avec Eliska.

— Je sais cela.

— Faruch?...

— En sera pour ses pas et démarches; il est éconduit, je sais encore cela.

— Ah!... tiens, j'oubliais que tu es sorcière.

Méloë leva la main pour le frapper.

— Ah! drôle!

Paolo esquivant le coup :

— Je veux dire une bienfaisante bahornize, qui sait tout et voit tout.

— Et prévoit tout. Imbécile! tout cela était arrangé d'avance entre nous.

— Marraine, regarde, vois près du pont un de ces coquins d'heiducks.

— Faruch oserait-il? s'écria Méloë.

Dalimech, Stéphano, le vayvode et ses deux filles sortaient dans le même instant de la maison du vayvode.

— Nous ne pouvons pas, dit Stéphano, partir sans dire adieu à notre chère Méloë.

— Me voilà. Vous êtes donc décidés à retourner ce soir chez vous, il est déjà tard, il me semble que vous pouvez rester ici jusqu'à demain.

— Puisque tout est convenu entre nous, dit Dalimech, nous n'avons plus rien à faire ici; j'ai d'ailleurs

une affaire très-importante à terminer demain matin de très-bonne heure.

Un bruit confus de plusieurs voix se fit entendre.

— Qu'est-ce que signifie ce bruit? dit le vayvode.

Le même bruit se fit entendre avec plus d'intensité. On distingua bientôt ces mots : *La voilà! la voilà! barre-lui le passage! A l'eau! à l'eau! la sorcière Néira.*

Néira, échevelée, les vêtements en désordre, vint se jeter aux pieds du vayvode.

— Sauve-moi par pitié de ces forcenés!

Une troupe d'hommes, de femmes, d'enfants déboucha sur le même lieu.

Une femme criait : — Lapidons la sorcière Néira!

Le vayvode releva Néira en disant : — Mes enfants: vous allez commettre un meurtre que les lois vengeront.

Une autre femme : — Elle a jeté un sort sur mes brebis.

Une autre : — Elle est la cause de la maladie de mon fils.

Une autre : — Elle a ensorcelé mon mari que voilà, elle lui a...

Le mari lui mit la main sur la bouche, en disant :

— Tais-toi, femme.

Un petit garçon : — L'autre soir, elle était à cheval sur un bâton, elle se rendait au sabbat.

Un autre : — Elle va dans les cimetières la nuit, pour aider les vampires à sortir de leurs fosses.

Un homme plus modéré que les autres s'avança vers le vayvode, en disant :

— Nous te supplions, vayvode, dans l'intérêt même de cette femme, de la forcer à quitter ce canton, ou il arrivera un malheur que nous ne pourrons empêcher ; nos femmes sont exaspérées contre elle.

— Il ne me convient pas, à moi, s'écria Néira, de quitter ces lieux.

— Tu l'entends, vayvode, dit une femme, elle veut nous rendre misérables par ses sortiléges.

Plusieurs femmes s'écrièrent :

— *A l'eau ! à l'eau !* la sorcière, puisqu'elle veut malgré nous rester dans le canton.

Au même instant parut Faruch, tenant son fusil à la main et suivi de deux heiducks.

— Arrière, canaille ! fit-il d'une voix tonnante ; le premier de vous qui touchera à cette femme, je le tue.

— Halte-là ! dit le vayvode d'Imoski, le vayvode de Vergorax oublie que je commande dans le canton.

— Empêche donc un lâche assassinat !

— Je n'ai pas besoin de tes conseils pour remplir les devoirs de ma place. Quel intérêt peux-tu prendre à cette femme, que tout le monde repousse de ces lieux ?

— Cela ne te regarde pas, il me suffit à moi de la protéger.

— Le bon ordre, que je dois maintenir dans mon arrondissement, exige que cette femme le quitte promptement.

— Qu'elle porte plus loin son odieux caractère et ses méchancetés, dit Stéphano.

— Tais-toi, chétif Stéphano, ou crains ma colère, fit Faruch d'une voix vibrante.

— Ce superbe dédain et cette arrogance ne m'en imposent pas, Faruch ; va, je ne te crains pas plus que je ne t'estime.

— Viens donc seul sur le pont, dit Faruch en mettant la main sur son hanzar.

— Dépose ton fusil, répliqua Stéphano.

— Viens, dit Faruch en donnant son fusil à un des heiducks.

Stéphano fit un mouvement vers Faruch, Eliska se jeta au-devant de lui :

— Reste, Stéphano.

— Demeure, mon fils, fit Dalimech en l'arrêtant par le bras.

— De la prudence, Stéphano, dit Méloë, ce conflit aurait peut-être des conséquences plus funestes que tu ne peux te l'imaginer.

— Laissez-moi le punir de son insolence.

— Viens donc, Stéphano, criait Faruch, j'ai soif de ton sang.

— Faruch, fit Méloë en faisant un pas vers lui, souviens-toi de la bahornize ma mère, crains mes révélations.

— Si tu dis un mot de plus, dit Faruch d'un ton exaspéré, je t'arracherai la langue.

— Viens-y donc ! fit Paolo en saisissant une grosse pierre.

— Crois-moi, Faruch, retourne à Vergorax. Je veille sur ces lieux, et ce que tu médites avec ta digne amie Néira sera sans succès, quelles que soient vos machinations.

— Stéphano, fit Faruch d'une voix éclatante et en mettant la main sur son hanzar, nous nous rencontrerons, malheur à toi !

— Viens, Néira, ajouta-t-il en la saisissant par le bras, et il s'éloigna avec elle.

— Mes amis, dit Méloë à cette foule d'hommes et de femmes, retournez paisiblement dans vos logis, le vayvode prendra toutes les mesures convenables pour forcer Néira à quitter notre canton.

— Et nous, dit Dalimech, partons sans différer.

— Ah oui, partir ! ce sera donc avec nos jàmbes ; regardez, notre barque n'est plus sur la rivière.

-- Comment ! s'écria Dalimech.

— Il fait encore assez clair, ajouta Paolo, pour voir qu'elle n'est plus attachée au pilier du pont.

— Je vais aller sur le pont, dit Stéphano, elle flotte peut-être sur la rivière.

— Voilà encore un nouveau tour de méchanceté de la part de Néira, dit Méloë.

— Je crois plutôt, reprit Paolo, que c'est un tour de l'un des heiducks qui accompagnaient Faruch, je l'ai vu rôder près du pont.

Stéphano revint en disant :

— Elle a été entraînée au loin par le cours de l'eau. Il ne faut pas songer à retourner ce soir à la vallée, il est trop tard.

— Nous pouvons, dit Dalimech, suivre le grand chemin.

— Songez donc qu'il y a trois grandes lieues d'ici à notre habitation ; restons ici, mon père, nous partirons demain aussitôt qu'il fera jour.

— Je ferai atteler de très-bonne heure un cheval à ma carriole ; un de mes domestiques la conduira et la ramènera, ajouta le vayvode. Entrons chez moi. Méloë et Paolo resteront à souper avec nous.

Tandis qu'Eliska et Ophélida préparaient le souper avec Paolo, le vayvode, Dalimech et Stéphano fumaient leur chibouck.

— Tu as entendu, dit Méloë au vayvode, que j'ai promis à ce groupe d'hommes et de femmes qui pour-

suivaient Néira qu'elle quitterait incessamment ce canton, et que tu prendrais les mesures les plus convenables à ce sujet. Néira est encore plus à craindre que Faruch, elle a un génie infernal pour faire le mal.

— Cela n'est pas aussi facile que tu le crois, répondit le vayvode ; il me faudra l'assentiment du provéditeur général. Pour forcer tel ou telle personne à quitter un canton, il faut des motifs très-graves ; les accusations portées contre Néira sont absurdes, elle est très-méchante, j'en conviens, mais on ne peut pas articuler contre elle des délits punissables selon nos lois ; c'est elle au contraire qui a le droit de porter de justes plaintes ; la nuit dernière on a incendié sa maison, arraché les arbres de sa propriété.

— Belle propriété, par ma foi, répliqua Méloë, une pauvre petite chaumière et un pauvre petit jardin.

— C'est égal, petite ou grande, c'est toujours une propriété. Dans tous les pays, les incendiaires sont rigoureusement punis, et si Néira vient me porter sa plainte et me désigner les coupables, je serai consciencieusement obligé de les faire conduire dans la prison du canton.

— Faruch, fit Stéphano, n'est-il pas son protecteur? il est présumable qu'il lui donnera un asile dans son canton, il est riche, il le dit lui-même.

— Fasse le ciel qu'il nous en débarrasse pour toujours, fit Méloë en hochant la tête.

On servit le souper, et les événements du jour furent le sujet de la conversation.

Vers dix heures, Méloë emmena Stéphano et Paolo coucher dans sa maison.

Eliska dit tout bas à Stéphano :

— Nous tâcherons de faire rester ton père jusqu'après le déjeuner,

CHAPITRE V

Hypocrisie et perfidie de Néira. — Ses astucieux conseils. — Dangers qui doivent en résulter pour Dalimech et Stéphano. — Prudents avis de Méloë.

L'adroite et perfide Néira avait conseillé à Faruch de ne pas s'éloigner du bourg d'Imoski ; ils s'établirent dans une auberge. Avec l'argent de Faruch Néira eut un émissaire qui lui rendit compte de ce qui s'était passé relativement à la barque : c'était elle qui avait envoyé l'heiduck détacher cette barque. Ils tinrent conseil sur les moyens qu'ils devaient employer pour se venger de Stéphano et de Méloë.

La prévoyante Méloë ne se dissimulait pas que Néira, loin de tenir sa promesse, ourdissait de perfides trames contre ses amis ; elle ne dormit point, et dès l'aube du jour, elle était levée et sur le pas de sa porte. Ne voyant aucun mouvement chez le vayvode, elle comprit qu'Eliska avait obtenu de Dalimech qu'il ne partirait qu'après le déjeuner. Cinq heures sonnaient lorsque nos deux jeunes gens se levèrent. A

cette même heure une femme d'Imoski l'aborda et lui dit :

— Ma chère Méloë, venez vite chez notre bon curé, il est bien malade, et il a besoin de vos excellents remèdes.

— Comment ! fit Méloë, je l'ai vu hier vers la fin du jour, il se portait parfaitement bien.

— Le mal, voyez-vous, ma bonne Méloë, vient au moment où l'on y pense le moins.

— S'il en est ainsi, je m'y rends tout de suite. Paolo, prends les paniers et les fusils, afin que je ferme ma porte ; tu diras au vayvode que je vais aller chez le curé, qui est malade. Stéphano, dis à ton père que je vous engage à partir sans délai, je crains pour vous quelque embûche de la part de cette méchante Néira ; je viendrai demain à la vallée.

Après avoir fermé la porte de son impénétrable maison, elle s'achemina vers le bourg d'Imoski.

Dalimech tempêtait pour partir, et voulait aller chercher son fils et Paolo chez Méloé.

— Il faut bien, disait Eliska, que le cheval achève de manger l'avoine.

— Nicolo arrange la carriole, dit Ophélida.

— Vous ne partirez point, ajouta le vayvode, sans prendre un peu de nourriture.

— Oui-da, fit Paolo qui survint avec Stéphano, c'est très-mal de se mettre en route à jeun.

— Mais, songez donc, répliqua Dalimech, à tout ce que nous avons à faire pour le mariage d'Éliska avec Stéphano, songez donc que nous avons décidé hier qu'il aurait lieu dans quatre ou cinq jours.

— Il ne faut pas une heure pour aller d'ici à la vallée avec ma carriole.

— Nicolo ira bon train, dit le vayvode.

— Allons, à table, dit Ophélida en apportant les plats.

Vers la fin du déjeuner, Nicolo entra et dit au vayvode : Néira demande à te parler, elle a, dit-elle, à te faire connaître un danger imminent pour tes amis.

— Qu'elle entre.

— Je viens, dit Néira d'un air patelin au vayvode, te remercier de ta généreuse intercession, sans toi j'aurais été noyée dans la rivière.

— J'ai rempli mon devoir de vayvode, en m'opposant à un crime odieux. Abrégeons ; tu as à me faire connaître un danger imminent pour mes amis ; parle, et parle vite. Quel est ce danger ?

— Une vengeance de la part de Faruch.

— De la part de Faruch ! Puis-je croire à tes paroles, Faruch ne s'est-il pas déclaré hier ton protecteur ?

— Je ne lui demandais pas cette faveur.

— Mais tu l'as suivi, quand il s'est retiré.

— Malgré moi; il m'a prise par le bras avec tant de force, que je n'ai pu me dégager de ses mains de fer. Il avait de grand motifs pour me retenir; il veut me forcer à le servir dans ses infâmes projets. Par mon refus bien positif, j'ai tout à craindre de sa vengeance; je viens implorer ta puissante protection contre lui.

— Tu peux y compter si ta conduite à l'avenir ne donne plus aucun sujet de mécontentement aux habitants de mon canton, et si tu es de bonne foi dans ce que tu as à me révéler dans l'intérêt de mes amis les Dalimech.

— Je te supplie de n'en pas douter. C'est un supplice affreux que de vivre dans des craintes incessantes d'être brûlée toute vive ou assommée à coups de pierres. Méloë m'a fait connaître le bonheur d'être aimée de tout le monde, et celui qu'on éprouve à faire le bien: je veux l'imiter. J'étais son ennemie, je cherchais toutes les occasions de lui faire du mal, elle a eu la générosité de l'oublier; j'allais me trouver dans le plus affreux dénûment par l'incendie de ma pauvre chaumière et de tout ce que je possédais, elle m'a donné cette bourse bien garnie et les vêtements que je porte maintenant sur moi.

— Je reconnais cette bourse, dit Eliska, je la donnai il y a quelques jours à Méloë.

— Tout cela, dit Dalimech, ne nous fait pas con-

naître ce que nous avons à craindre de la part de Faruch, et enfin quels sont les infâmes projets dont tu viens de parler.

— Il faut commencer par vous apprendre qu'il aime éperduement Eliska.

— Tant pis pour lui ; elle ne sera jamais sa femme.

— Ton refus l'a exaspéré ; il veut se venger sur Stéphano qui lui a été préféré.

— Je ne le crains pas, dit Stéphano, et je lui en ai donné la preuve hier.

— Il veut enlever Eliska.

— Rien que cela ? fit en souriant le vayvode. Nous y mettrons bon ordre ; qu'il ose se présenter devant la porte de ma maison, il verra qu'elle est bien gardée.

— Il se fera accompagner par des heiducks.

— Ils s'en garderont bien ; ils ont appris à leurs dépens de quelle manière ils sont accueillis dans le bourg d'Imoski.

— Mais s'ils sont en grand nombre !

— Nous appellerons les habitants d'Imoski à notre secours, ils ne feront pas défaut.

— Je le crois ; mais en aurez-vous le temps, la possibilité, car c'est pendant la nuit que Faruch veut vous surprendre ?

— On veillera, dit le vayvode ; ensuite, je vais prendre de bonnes mesures pour éviter cette surprise.

— La meilleure de toutes, c'est de hâter le mariage d'Eliska avec Stéphano.

— C'est une affaire décidée : dans quatre jours ils seront unis.

— C'est à cause de cela, dit Dalimech, que je veux absolument retourner aujourd'hui même chez moi, pour faire les préparatifs nécessaires dans une pareille circonstance. Nos usages veulent que le futur attende chez lui sa fiancée, et enfin c'est chez le père du futur que doit se faire la noce.

— Je comprends qu'il y a urgence, et vous avez bien peu de temps pour tous ces préparatifs ; mais comment partirez-vous, et par quel chemin ? Ce ne sera pas en descendant la Narenta, puisque vous n'avez plus de barque ; c'est encore Faruch qui avait envoyé un de ses heiducks couper la corde qui l'attachait à un pilier du pont ; il a voulu par ce moyen vous forcer à prendre une autre route.

— Nous prendrons, répliqua Dalimech, celle qui conduit directement à la vallée.

— Ah ! gardez-vous en bien ! Sachez que Faruch a déjà envoyé plusieurs de ses heiducks pour vous attendre à votre passage ; ils doivent se poster dans un petit bois taillis qui est sur ce chemin.

— Nous les verrons venir, dit Stéphano, nous avons de bons fusils et chacun un bon hanzar dans notre ceinture.

— S'ils sont six ou huit hommes et bien armés, que ferez-vous contre un pareil nombre ?

— Nicolo les conduira dans ma carriole à leur destination.

— Ils commenceront par tuer le cheval et le conducteur, répliqua Néira. Faruch a voulu vous empêcher de descendre la Narenta, eh bien, c'est à pied et en suivant le cours de cette rivière, que vous devez retourner à la vallée.

— Mais, dit Dalimech, à une lieue d'ici le chemin devient impraticable, la Narenta se trouve encaissée de deux côtés entre des rochers très-élevés, il faudra donc faire un long détour pour reprendre le chemin ordinaire.

— Vous oubliez que près de cet endroit il y a la maison d'un pêcheur, il a une barque, et pour un petit salaire il vous conduira presque en face de votre propriété ; enfin, chemin faisant, vous pouvez retrouver votre barque sur la rivière, ou arrêtée près des rochers. Songez que c'est le chemin le plus court et celui qui offre plus de sécurité pour vous. Faruch ne croit pas que vous prendrez cette direction, à cause des difficultés qu'il connaît parfaitement.

— Eh bien ! dit Dalimech, nous allons suivre le cours de la Narenta, puisque nous ne pouvons pas faire autrement; mais partons.

— Mon avis, dit Ophélida en regardant fixement

Néira, serait de les faire accompagner par Nicolo bien armé : c'est plus prudent.

— Soit, répondit le vayvode.

Il ouvrit une porte en criant : Nicolo ! Nicolo ! prends ton fusil et une bonne serpe, et viens de suite.

— Ainsi, dit Eliska, quand Nicolo sera de retour, il nous dira si Stéphano et son père sont arrivés à la vallée sans aucun accident malheureux.

Le vayvode et leurs filles reconduisirent leurs bons amis jusqu'au bout du pont, et rentrèrent dans leur logis. Ophélida seule semblait très-préoccupée.

L'astucieuse Néira s'esquiva sans bruit par un autre côté.

CHAPITRE VI

Trahison de Néira. — Guet-apens déjoué. — Combat entre Faruch et Stéphano. — Mort de Faruch. — Tristes pressentiments et songe horrible de Méloë. — Le spectre.

Méloë, en arrivant chez le curé, fut étrangement suprise de le trouver à table, le couteau et la fourchette à la main, et tranchant gaiement un morceau de venaison.

— Eh quoi? fit Méloë, une femme est venue ce matin de très-bonne heure me dire de venir chez toi à l'instant même, parce que tu étais très-malade.

— Que Dieu me préserve de tout mal possible ! Tu le vois, Méloë, je suis bien loin d'être alité ; assieds-toi, et déjeune avec moi.

— Je ne le puis pas, il faut que je retourne chez le vayvode : le mariage d'Eliska avec Stéphano Dalimech a été décidé hier, et je veux revoir les Dalimech avant leur retour dans leur habitation.

— Le vayvode ne pouvait pas faire un meilleur choix pour sa fille, dit le curé; Stéphano Dalimech est

un brave garçon et fort sage, ensuite il sera riche un jour, il est fils unique.

— Quel était donc le motif de cette femme pour me faire courir inutilement chez toi ?

— Je suis fâché, ma bonne Méloë, que l'on se soit servi de mon nom pour te faire une mystification. Quelle est cette femme ? je lui ferai des reproches.

— Je ne la connais point pár son nom. Ensuite elle la dépeignit.

— Ce ne peut être que la femme Hirbech.

— Elle avait certainement un but, dit Méloë, en employant le mensonge pour me faire venir ici ; je vais aller lui demander une explication à ce sujet.

— Ne manque pas de lui dire que je suis très-mécontent qu'elle se soit servie de mon nom.

Méloë se rendit chez la femme Hirbech, qui lui dit simplement et sans détour que Néira était venue dès le point du jour lui dire d'aller bien vite chez Méloë la prévenir que le curé était très-malade, et qu'il la priait de venir sur-le-champ au presbytère ; elle ajouta que Néira lui avait remis dans la main quelques pièces de monnaie.

Méloë comprit que Néira tramait quelque nouvelle perfidie, elle se hâta de revenir chez le vayvode.

— Ils sont partis, dit le vayvode ; et il raconta ce qui venait de se passer.

— Et vous avez pu croire, fit Méloë en frappant

du pied, aux bonnes intentions de Néira !... L'exécrable vipère a tramé, de concert avec Faruch, quelque chose de funeste pour nos amis. Combien y a-t-il de temps qu'ils sont partis ?

— Une demi-heure.

— Nous aurons encore le temps d'empêcher nos amis d'être assassinés par Faruch et ses complices.

— Assassinés ! s'écrièrent le vayvode et ses filles.

— Ce n'était pas sans dessein que Néira a conseillé de suivre le cours de la Narenta et de s'arrêter chez le pêcheur. Cet homme est un très-mauvais sujet, un ivrogne ; pour de l'argent il fera tout ce que Faruch et Néira lui commanderont.

— Vite, vite, courons après nos amis pour leur porter nos secours !

Il ouvrit la croisée de sa chambre et appela :

— Mario, Ambroisio et Julio, accourez vite, armez-vous de fusils, de fourches, de barres de fer, et venez ici promptement.

Les domestiques du vayvode arrivèrent armés de tout ce qu'ils avaient pu trouver. Le vayvode mit un hanzar dans sa ceinture, un sabre à son côté, et son fusil sur l'épaule.

— Ah ! j'oubliais mes pistolets.

— Donne-les moi, dit Méloë, je sais m'en servir au besoin, et j'ai aussi un hanzar dans un repli de mon sadack.

Ils se dirigèrent vers le pont, Eliska et Ophélida les accompagnaient ; mais, arrivés près du pont, le vayvode les renvoya en leur disant de fermer soigneusement toutes les portes de la maison et de ne les ouvrir à qui que ce soit.

Eliska pleurait et Ophélida disait : J'avais un pressentiment que cette infâme Néira nous trompait.

Néira connaissait des sentiers plus courts pour arriver à la maison du pêcheur, qui était sur la rive gauche de la Narenta ; c'était précisément du côté où l'on voyait les débris de sa chaumière. La satisfaction d'avoir réussi dans son infernale ruse lui donnait une grande agilité, ses pieds effleuraient la terre ; elle arriva plus promptement que Dalimech et les autres à la porte de la maison du pêcheur, puis frappa trois coups, en disant :

— Ouvrez, c'est Néira.

Faruch parut sur le seuil de la porte.

— Es-tu seule ?

— Oui ; j'ai complétement réussi : dans quelques instants ils seront ici.

— Combien sont-ils ?

— Quatre : Dalimech, Stephano, Paolo et un domestique du vayvode. Combien as-tu ici d'heiducks ?

— Quatre, et avec le pêcheur nous serons six ; mais le pêcheur a fait quelques difficultés pour me

servir dans cette affaire. Je lui ai dit qu'il ne s'agissait que de les retenir prisonniers jusqu'au lendemain, afin de me laisser le temps d'enlever Eliska pendant la nuit. Quelques pièces d'or l'ont enfin décidé à me servir.

— S'il allait nous trahir?

— Je lui ai fait comprendre qu'il n'y gagnerait rien.

— Ils vont arriver dans peu d'instants; je vais rester ici pour les attendre. Quand je dirai : Holà ! pêcheur, tu sortiras bien vite avec tes heiducks; n'oublie pas de te munir de bonnes cordes, moi je me charge de Paolo.

Faruch rentra dans la maison du pêcheur; Néira vint s'asseoir sur une pierre adossée à la maison, elle tenait un bâton dans ses mains. A peu de distance de la maison et du bord de la Narenta, il se trouvait un petit massif d'oliviers. Soit par défiance ou par prudence, Paolo comme le plus alerte, marchait quelques pas en avant. Arrivé près du massif, il s'y arrêta, écarta quelques branches d'oliviers, et après avoir regardé çà et là, fit des signes à ses amis; ceux-ci s'arrêtèrent. Il vint près d'eux.

— J'ai vu, leur dit-il, Néira assise sur une pierre près de la maison : comment se fait-il qu'elle soit ici avant nous ? Je soupçonne quelque rusc. Restez derrière ces oliviers, je vais aller seul voir ce qui se

passe et causer un instant avec elle pour savoir pourquoi elle est ici avant nous. Quand je dirai : *Venez*, vous avancerez; mais s'il y a quelque péril à craindre, je crierai : *Trahison*. Vous viendrez promptement, vos fusils en arrêt, et prêts à faire feu. Tenez, voici le mien, pour faire croire à Néira que je suis sans défiance. Il s'avança vers Néira.

— Je ne m'attendais pas, Néira, lui dit-il, à te trouver ici.

— J'ai voulu vous rendre service en vous précédant, afin de dire au pêcheur de préparer sa barque.

— C'est très-bien, fit Paolo d'un air narquois, je viens aussi avant eux pour la même chose.

Il s'avança pour aller frapper à la porte de la maison, Néira l'arrêta par le bras.

— Reste ici, je vais aller le prévenir.

— J'ai une aussi bonne langue que la tienne. Holà! ohé, pêcheur!

Néira lui mit la main sur la bouche.

— Veux-tu bien me laisser, vieille sorcière!

Il cria plus haut : Holà! ohé, pêcheur!

Faruch sortit de la maison, et couchant en joue Paolo, il dit d'une voix vibrante :

— Si tu dis un mot de plus, je te tue.

Paolo se mit derrière Néira, la prit à bras-le-corps en s'écriant :

— Trahison! trahison!

Les heiducks sortirent de la maison ; Dalimech, Stéphano et Nicolo du massif d'oliviers, en s'avançant avec vitesse et tenant leurs fusils prêts à faire feu.

— Faruch, dit Stéphano, laisse en paix ce jeune homme.

Faruch, d'un ton exaspéré, dit à ses heiducks :

— Feu sur eux !

Au même instant Dalimech, Stéphano et Nicolo lâchent la détente de leurs fusils. Un heiduck tombe mort, un autre blessé au bras laisse tomber son fusil, le troisième se sauve à toutes jambes ; tandis que le quatrième charge son fusil, Nicolo se précipite sur lui; l'heiduck tire son hanzar, Nicolo lui donne un coup de crosse de fusil dans l'estomac, l'heiduck tombe à terre.

Néira se dégage des mains de Paolo et lui assène un coup de bâton sur la tête, Paolo tombe évanoui. Faruch et Stéphano, le hanzar à la main, combattent avec acharnement ; d'un coup de hanzar Stéphano coupe le poignet du bras droit de Faruch, le hanzar tombe avec la main ; Faruch se sauve vers la maison, Nicolo lui barre le passage, Stéphano porte à Faruch un coup de hanzar à la nuque : il tombe mort sur le seuil de la porte

Méloë, le vayvode et ses domestiques se précipitent vers le lieu du combat, Néira se réfugie dans la maison.

— Mes chers amis, dit Stéphano, tout est fini, voyez.

— Il leur montre le corps de Faruch étendu sur le seuil de la porte.

— Mon père ! où est-il ?

— Me voici, mon cher fils, n'es-tu pas blessé ?

— Non.

— Ce sang ?

— Est celui de Faruch.

— Ses complices, dit Nicolo, ont reçu le châtiment qu'ils méritaient ; un seul a pris la fuite ; les deux autres, s'ils ne sont pas morts, ne sont pas loin de l'être, il faut charitablement les achever.

— Où est Paolo ? s'écrie Méloë, je ne le vois point.

— Le voici couché par terre, dit le vayvode, et sans mouvement.

Méloë se précipite vers son filleul, se met à genoux, le prend dans ses bras.

— Je ne vois qu'une légère blessure à la tête, il n'est pas dangereusement blessé..., son cœur bat...

Paolo reprend ses sens, ouvre les yeux.

— Ah ! chère marraine !

Ils s'embrassent.

— Où est Stéphano et son père ?

— Nous voici, sains et saufs, cher ami.

Ils s'embrassent tous les trois.

— Nous sommes vainqueurs, dit Stéphano, et grâce au concours du brave Nicolo.

— Nous sommes tous vivants, dit Paolo, que Dieu soit loué ! Ah çà, où est cette scélérate de Néira, qui m'a donné un si grand coup de bâton ?

— Elle s'est enfuie dans la maison, dit Nicolo.

— Il faut la jeter avec une pierre au cou dans la rivière, cette méchante sorcière.

— Une chose plus importante, dit Méloë, doit nous occuper. Où est le corps de Faruch ? je ne le vois point.

— Il était tombé près de la porte de cette maison, je ne le vois plus, qu'est-il devenu ? dit Stéphano.

— Il faut le trouver, s'écria vivement Méloë.

— Le pêcheur et Niéra, dit Nicolo, l'auront rentré dans la maison.

— Cherchez, s'écria Méloë, il faut absolument le retrouver.

— La porte est fermée.

— Il faut l'enfoncer, répliqua Méloë.

Malheur à nous, si on ne le retouve point : malheur au canton d'Imoski !...

Pendant le combat, le pêcheur s'était blotti derrière quelques fagots de sarments de vigne. Néira, ayant vu Faruch tomber mort sur le seuil de la porte, tira le corps dans la chambre et en ferma la porte.

Elle fouilla dans les poches des vêtements de Faruch, et prit la bourse et tout l'argent qui s'y trouvait.

— Lâche, dit-elle au pêcheur, sors de ta cachette et viens m'aider ; tu vois ce corps, il faut le porter dans ta barque ; cette bourse est à toi, si tu exécutes promptement ce que je viens de te dire.

Elle prit la couverture du lit du pêcheur, en couvrit le corps de Faruch, et ils le sortirent par une fenêtre de la maison. Néira mit derrière la porte la table, des chaises, et tout ce qu'elle put trouver pour faire une barricade; ensuite elle s'évada par cette fenêtre, qui était à très-peu d'élevation du sol.

Tout se passa ainsi pendant que Méloë portait secours à son filleul. Tous les yeux étaient nécessairement tournés vers Paolo. Le pêcheur et Néira, arrivés sur le bord de la rivière, déposèrent le corps dans la barque. Néira avait eu la prévoyance de prendre une pioche qu'elle avait trouvée dans la chambre de la maison; son esprit, aussi actif qu'il était méchant, lui faisait tout prévoir. Ils ôtèrent la couverture qui enveloppait le corps de Faruch, et le posèrent sur le haut de la barque. Quand la barque fut au milieu de la Narenta, qui est profonde dans cet endroit, Néira dit au pêcheur de s'arrêter ; ensuite, regardant avec une maligne joie les domestiques qui poussaient la porte pour l'enfoncer, elle se dit : Il n'y est plus, je serai vengée !

— Méloë ! Méloë ! s'écria-t-elle en lui montrant le corps de Faruch, regarde ! nous serons vengés ; malheur à tes protégés, malheur aux lâches habitants d'Imoski !

— O ciel ! fit Méloë, il est trop tard !

Elle ajouta à voix basse, en levant les mains vers le ciel :

— Grand Dieu, aie pitié de cette malheureuse contrée !

On reprit tristement le même chemin pour revenir chez le vayvode.

Méloë, dissimulant ses inquiétudes sur les suites que devait avoir l'enlèvement du cadavre de Faruch par Néira, éluda les questions réitérées que Dalimech et le vayvode lui firent au sujet de cet enlèvement et des menaces proférées par Néira ; enfin, trop vivement pressée, elle dit :

— La méchanceté a bouleversé la tête de cette femme ; elle s'imagine que tout doit réussir selon ses extravagantes pensées.

— Mais pourquoi, répliqua Dalimech, demandais-tu avec tant d'instance le cadavre de Faruch ?

— C'était pour... pour faire constater par le vayvode la mort violente de Faruch, car je pense qu'il ne tardera pas à rendre compte de ce qui vient de se passer au provéditeur général.

— Sans doute ; mais cela est inutile. Tout se résume

à démontrer que Faruch avait organisé avec Néira et les heiducks un guet-apens contre nos amis, et qu'enfin il a été l'agresseur. Quant à Néira, je la ferai arrêter et conduire en prison, ainsi que son complice le pêcheur.

— Le pêcheur! fit Méloë, oui, oui... tu feras bien... mais attends jusqu'à demain : je veux... je veux avoir de lui quelques renseignements qu'il ne me donnera pas lorsqu'il sera en prison. Tu peux te fier à ma prudence.

— Et à ton bon esprit, répliqua le vayvode.

Ils arrivèrent vers quatre heures chez le vayvode. Malgré les instances du vayvode et celles de ses filles, Dalimech voulut partir sans délai; songez donc, disait-il, que nous avons bien peu de temps pour faire les préparatifs de la noce, informer nos parents, nos amis, que nous conduirons nos chers enfants à l'église dimanche prochain.

Le vayvode donna l'ordre d'atteler sa carriole. Nicolo s'offrit pour les conduire à la vallée, ce qui fut accepté par Dalimech ; il voulait récompenser Nicolo de son bon et brave secours dans le dernier événement qui venait de lui sauver la vie ainsi qu'à son fils et à Paolo.

Méloë fatiguée, et l'esprit vivement préoccupé de ce qui devait résulter de l'enlèvement du cadavre de Faruch, rentra dans sa maison.

— La perfide Néira ne pouvait pas seule ouvrir

une fosse pour y déposer le corps de Faruch, se disait-elle, elle a dû nécessairement se servir des bras du pêcheur pour cette clandestine inhumation : ce n'est que par lui que je puis savoir où est déposé ce Faruch, plus à craindre après sa mort que pendant sa triste vie. Le pêcheur retournera dans sa maison, il n'a point paru pendant le combat, il alléguera que sa maison a été envahie par Faruch et ses heiducks...; mais sa fuite...? il dira que la peur l'a déterminé à se sauver, et qu'il a trouvé Néira et le corps de Faruch dans sa barque. Dans tous les cas, il n'est pas introuvable; demain, lorsque le jour commencera à paraître, j'irai à cette maison.

Elle se jeta sur son lit pour prendre un peu de repos, mais l'agitation de son esprit rendit son sommeil très-pénible.

Elle rêva qu'elle était assise sur une tombe dans un cimetière; des hibous, des chouettes, faisaient retentir les échos de leurs tristes chants, des serpents verts et gris s'agitaient en sifflant autour de cette tombe; elle voyait sur le haut d'une fosse une tête de mort qui fixait sur elle des yeux flamboyants; elle voyait Néira, une pioche à la main, ouvrant des fosses, brisant des cercueils, déchirant le dernier vêtement des morts. La lune semblait couverte d'un voile noir d'où s'échappaient des gouttes de sang. Un spectre hideux surgit d'une de ces fosses ouvertes; des

traces d'un sang livide sortaient de sa bouche; il s'avançait vers Méloë en étendant les bras pour la saisir, mais il n'avait qu'une seule main.

— O ciel ! s'écria Méloë, c'est Faruch, je le reconnais à ses vêtements tachés de sang, à ce bras mutilé... Mon flambeau ! où est mon flambeau !

Elle s'éveilla en sursaut et s'élança de son lit.

— Quel horrible rêve ! C'était bien Faruch, c'était bien Néira !... Est-ce un avertissement du ciel !... Ma prescience n'est pas en défaut, Faruch, comme son aïeul, est devenu vampire.

Elle s'écria en se mettant à genoux :

— Dieu juste et clément, ne permets pas que ces satellites de l'ennemi du genre humain fassent de nombreuses victimes dans ce malheureux canton; donne-moi la force, la persévérance nécessaires pour détruire leurs maléfices et les renvoyer dans le sombre empire de Satan !

Elle suspendit à son cou son miroir métallique, prit sa canne d'ébène, ouvrit la porte de sa maison.

— Des nuages légers, épars sur l'horizon et semblables à des flocons de laine blanche, annonçaient la venue du soleil : Partons, dit-elle.

CHAPITRE VII

Recherches de Méloë sur le lieu où Néira a fait inhumer Faruch. — Guidée par le pêcheur Antonio, elle trouve la fosse du vampire.

Méloë suivit le même chemin qu'elle avait parcouru la veille avec ses amis. En arrivant près de la maison du pêcheur, une foule de corbeaux qui déchiquetaient la figure et les mains des heiducks restés sans sépulture, s'envolèrent en croassant dans l'air : elle ne put entrer dans la maison, la porte, à moitié brisée, laissait apercevoir le plus grand désordre ; des meubles, amoncelés les uns sur les autres, obstruaient le passage. Pas un être vivant ne répondit à son appel.

Tout, dans ce lieu, lui retraçait le souvenir des événements du jour précédent, et son cœur en était vivement contristé. Ne voyant personne pour lui donner des renseignements sur le pêcheur, et ne pouvant aller plus loin, elle prit la résolution de revenir sur ses pas et de prendre le détour par lequel il fallait

passer pour arriver au seul chemin qui conduit à la vallée.

— Là, se disait-elle, je puis connaître son nom, sa famille ; il n'est pas seul dans ce monde. Par son état de pêcheur, il doit nécessairement venir vendre son poisson aux habitants de la vallée.

Ses espérances se réalisèrent dans l'auberge où Méloë vint loger : on lui dit que ce pêcheur se nommait Antonio Saverlach, qu'il avait un frère qui demeurait à l'autre bout de la vallée; qu'Antonio apportait deux fois par semaine chez son frère le poisson qu'il avait à vendre.

Méloë, accablée de fatigue par l'ardeur du soleil et une marche pénible au travers d'un mauvais chemin, remit au lendemain à se rendre chez ce frère d'Antonio. Elle vint de bon matin frapper à la porte de la maison qui lui avait été indiquée ; ce fut précisément Antonio qui vint lui ouvrir ; en voyant Méloë, il resta comme s'il était pétrifié, ses jambes semblaient fléchir sous lui.

— Ne crains rien, Antonio, je n'ai que de bonnes intentions à ton égard. Le vayvode et ses filles sont mes amis, j'ai assez de crédit sur le vayvode pour l'empêcher de te faire arrêter et conduire en prison comme le complice de Néira et de Faruch. J'ai déjà obtenu un sursis à ton sujet. Mais, en récompense de ce service, il faut absolument que tu me dises où est

Néira, et que tu me fasses connaître d'une manière bien *positive* où Faruch a été inhumé : tu dois le savoir, puisque ta barque a servi à l'enlèvement du cadavre et à soustraire Néira à notre juste vengeance.

— C'est bien malgré moi que Faruch et ses heiducks se sont installés dans ma maison ; ils me menaçaient de me tuer si je faisais le moindre pas pour en sortir. Tu as dû remarquer que je n'ai pris aucune part dans le combat sanglant qui a eu lieu près de ma maison. Je me fie en tes promesses de me servir auprès du vayvode ; non-seulement je te dirai la vérité tout entière, je te promets aussi de t'aider dans tes recherches, et enfin en tout ce que tu me commanderas.

Il raconta ce que Néira lui avait dit en lui faisant transporter le cadavre de Faruch dans la barque ; il ajouta :

Néira s'écriait : Oui, je serai vengée ; malheur à Stéphano, aux filles du vayvode et à Paolo ! Avant d'arriver au chemin qui mène à la vallée, il y a une grève assez large qui précède une prairie, je crois qu'elle appartient à Dalimech. Quand nous fûmes vers la moitié de cette grève, Néira me dit : *Arrête ta barque, et tu vas l'attacher à ce saule.* Quand cela fut fait, elle jeta sur la grève une pioche, et me dit : *Aide-moi à porter ce corps sur la terre.* Elle fit ensuite quelques pas sur la grève. *Viens ici, et prends ta*

pioche. Après s'être croisé les bras et avoir regardé autour d'elle en disant : c'est bien, c'est très-bien ; elle ajouta : *Fais ici et très-promptement une fosse pour y déposer le corps de Faruch.* Cela étant terminé, Néira tira de son sein une bourse en me faisant voir plusieurs pièces qu'elle contenait, elle me la donna en me disant : Je te conseille de quitter ce pays le plus promptement qu'il te sera possible, le vayvode ne manquera pas de te faire arrêter et incarcérer, et tu seras pendu comme ayant été un des complices de Faruch pour assassiner Dalimech et son fils. Tu as encore un grand intérêt à ne jamais révéler ce que tu viens de faire ; tu éveillerais des soupçons qui compromettraient ta vie ; maintenant va-t'en où tu voudras avec ta barque. Je tenais encore ma pioche, elle me la prit en me disant : Laisse-moi cette pioche, tu es assez bien payé.

Je m'empressai de quitter cette Néira, qui m'inspirait autant de crainte que d'aversion ; je détachai ma barque, je descendis la rivière pour me trouver un peu plus près de la maison où demeure mon frère. Je lui racontai tout ce qui s'était passé près de ma maison, et en lui annonçant que j'étais décidé à quitter le pays : il m'engagea à différer mon départ, en me disant qu'il connaissait Dalimech, et qu'il espérait le convaincre que, dans cette affaire, j'avais été prisonnier dans ma propre maison.

— Je parlerai à Dalimech, dit Méloë, il aura foi dans mes paroles, au moins autant que dans celles de ton frère. Allons à la grève, tu reconnaîtras bien la place où tu as débarqué?

— Assurément; il y a près d'ici un petit sentier qui nous y conduira promptement.

— Partons, j'ai le plus grand intérêt à connaître la place où Faruch a été inhumé.

— Oh! fit Antonio, il est bien mort, il n'est plus à craindre.

— Peut-être! tu le sauras plus tard.

Arrivés sur la grève et au même endroit où Antonio avait laissé Néira, ils cherchèrent l'apparence d'une fosse, mais inutilement; le sable avait été nivelé, et les pas soigneusement effacés à une certaine distance.

— Quoi! dit Méloë, tu ne peux pas me désigner la place où tu as creusé la terre?

— J'étais si troublé en faisant cette fosse, et si vivement pressé par Néira d'exécuter ce travail promptement, que je ne puis préciser l'endroit où le cadavre a été mis; mais je crois que c'est là, où nous sommes. Ah! tenez, à quelques pas d'ici je vois ma pioche, c'est à coup sûr en cet endroit-là.

— Rien ne le prouve; la rusée Néira, n'ayant plus besoin de cette pioche, l'aura portée plus loin, mais il est évident que la fosse est à peu de distance de la

place où nous sommes; cela suffit. Retourne chez ton frère. Ce soir, avant le lever de la lune, j'aurai peut-être besoin de ton aide; ne t'éloigne pas, j'irai te chercher. Je vais rentrer dans l'auberge où je loge et prendre ce chemin qui est à droite.



CHAPITRE VIII

Préparatifs pour le mariage de Stéphano et d'Eliska. — État alarmant dans lequel se trouve Stéphano. — Méloë en fait connaître confidentiellement la cause au vayvode et à Eliska. — Elle donne à Eliska le moyen de sauver son fiancé d'une mort très-prochaine.

Tous les préparatifs pour le mariage de Stéphano avaient été faits avec la plus grande célérité. Tous les parents et amis des futurs conjoints étaient invités à se rendre chez Dalimech le dimanche, à huit heures du matin, pour assister à la bénédiction nuptiale et à la noce qui devait durer trois jours, selon un ancien usage chez les Morlaques.

Le dimanche, dès le point du jour, une foule de femmes et d'enfants étaient réunis dans une cour spacieuse de la maison de Dalimech ; les uns étaient occupés à faire des bouquets et des guirlandes de fleurs, les autres à les poser sur les murs de cette cour. Un des plus proches parents de Stéphano, Salech fils, avait été chargé de diriger tout ce qui était convenable en cette circonstance. Il allait, venait, se trémous-

sait avec un air d'importance qui faisait rire tous ceux qui étaient dans cette cour. Mais ce qui contrastait dans ce tableau si plein de gaîté et d'animation, c'était un personnage assis sur un banc, levant les yeux tristement vers le ciel et soupirant profondément; un autre, près de la porte du jardin, morne, silencieux, essuyait avec le revers de sa main des larmes furtives qui s'échappaient de ses yeux. Le premier était Dalimech, et le second, Paolo. Tout à coup Paolo se croise les bras, fait quelques pas en trépignant :

— Ma marraine ne vient pas, elle avait pourtant promis de venir ici, de très-bonne heure, au jour fixé pour le mariage de Stéphano... Qui peut la retenir... Lui serait-il arrivé quelque malheur?... Elle est toujours courant de tous côtés, la nuit comme le jour, pour porter des secours à ceux qui sont dans le malheur, et Stéphano, mon ami, a si grand besoin de son assistance! Ah! que je souffre!...

Il essuya encore une larme. Salech s'avança vers lui:

— Ah! te voilà, Paolo, je te cherchais! Mais qu'as-tu donc? Tu es triste comme si tu devais assister à un enterrement. Ah çà! il y a quelque chose d'extraordinaire ici. Mon oncle Dalimech est triste, mon cousin Stéphano est triste, et de plus pâle comme un mort, et cela un jour de mariage avec celle qu'il aime tant! Qu'avez-vous donc tous les trois?

— De l'inquiétude sur l'état où se trouve Stéphano depuis deux jours.

— Ah bah ! ce ne sera rien. Un peu de fatigue des apprêts de son mariage ; il a fait tant de courses à pied, à cheval, pour nous inviter tous à la noce. Cela se passera. Je vais aller voir si tous mes ordres sont ponctuellement exécutés.

— Méloë ne vient pas, dit Dalimech à Paolo.

— Hélas ! non ; elle est si experte dans toute espèce de maladies, elle saura bientôt connaître la cause de l'état où se trouve Stéphano depuis deux jours seulement.

— Il est si faible, qu'il ne peut pas se tenir debout sur ses jambes ; je l'ai laissé avec mon beau-frère Salech, et j'étais venu attendre avec impatience l'arrivée de Méloë.

— J'attendais aussi ma chère marraine, mais j'allais déserter la place pour ne plus entendre le bavardage de Salech fils.

— Il a véritablement un flux et reflux de paroles si étourdissantes, que l'homme le plus patient ne pourrait l'entendre sans impatience ; mais comme étant le parent le plus proche de mon fils, nous n'avons pu nous dispenser de lui donner la place de maître des cérémonies. Je le vois qui vient de notre côté, je ne suis pas disposé à entendre ses longues phrases. Reste ici, mon cher Paolo ; aussitôt que ta marraine

arrivera, tu la conduiras dans la chambre de mon fils.

Salech, en rentrant dans la cour, ouvrit les deux battants de la porte :

— Entrez maintenant, dit-il, et conservez-bien vos rangs.

Les parents et les amis des Dalimech, ayant tous des bouquets à la main, entrèrent dans la cour. Deux d'entre eux portaient chacun un étendard de soie attaché à une lance, dont la pointe était surmontée d'une pomme; un autre portait une masse garnie de rubans de diverses couleurs.

— Mes amis, dit Salech, écoutez bien ce que je vais vous dire et ne m'interrompez point, parce que cela mettrait de la confusion dans mes idées :

— Attendu que Stéphano Dalimech est fils unique, et par conséquent n'a point de frère, je suis son plus proche parent du côté maternel, parce que mon père a épousé la sœur du papa Dalimech, laquelle sœur, qui était ma mère, serait avec nous si Dieu (il ôte sa toque) ne l'avait ôtée de ce monde pour la faire entrer dans son saint paradis (il remet sa toque), ce que je crois fermement. Sans cet accident, vous devez comprendre qu'elle assisterait au mariage de son neveu, Stéphano Dalimech.

Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, je suis le plus proche parent de Stéphano en ligne directe, je

suis de droit *Stari-Svat*, c'est-à-dire le maître des cérémonies. Mes deux cousins, Grégorio et Petro Sadock, que voici, sont aussi les cousins de Stéphano, mais en seconde ligne ; ils sont les deux *Diveri*, c'est-à-dire destinés à servir l'épouse, à l'accompagner et à faire tout ce qu'elle commandera pendant la durée de la noce, comprenez-vous? Mon très-honoré père est naturellement le *Komorgia*, c'est-à-dire le gardien de la dot. Mon très-respectable oncle Dalimech est de droit le *Domachin*, le chef de la noce, comme étant le père du futur époux.

— Tu nous as déjà dit cela une fois, cousin Salech, dit Grégorio Sadock.

— C'est égal ; il faut que toutes les personnes de la noce connaissent bien ceux qui sont désignés pour remplir les hautes fonctions dont je viens de parler. Où est le *Chiaus*, autrement dit le porte-masse?

— Me voici.

— Tu marches le premier en tête, tu ouvres la marche. Où sont les deux *Bariactars*, qui portent les deux étendards?

— Nous voici.

— Bien. Placez-vous, l'un à droite et l'autre à gauche ; ensuite les deux *Diveri*. Allons donc, Petro et Gregorio, mettez-vous à vos places. Vous autres, vous êtes les amis du futur, placez-vous, les uns à droite et les autres à gauche.

Il tira sa montre.

— Il est onze heures moins quelques minutes. La fiancée, accompagnée de son père, de sa sœur... Dis-moi donc, cousin Grégorio, puisque tu habites Imoski, tu dois connaître les filles de ton vayvode ; est-elle jolie, la sœur de la fiancée ?

— Aussi jolie que sa sœur Eliska.

— Très-bien, fit Salech en se frottant les mains.

— Elle a un prétendu, ajouta Grégorio.

— Ah ! fit Salech d'un air dépité, elle a un prétendu.

— Oui, un homme de très-haute stature et gros à proportion, et il n'est pas toujours de bonne humeur.

— Tant pis pour lui.

— Et quand on le contrarie, il vous applique avec sa large main un soufflet qui vous envoie mesurer la terre.

— Ah ! ah ! c'est bon à savoir ; s'il est convié à la noce, je ne chercherai point à faire sa connaissance.

— Si tu fais la cour à sa prétendue, prends garde à tes oreilles.

— On verra, on verra.

— Je sais que tu es un jeune homme très-prudent, fit en souriant Grégorio.

— Laissons cela. Ainsi que je venais de vous le dire, la fiancée et son cortége ne tarderont pas à venir ; aussitôt qu'un de vous les apercevra au bout

de cette avenue, il criera à haute et intelligible voix : *Les voilà !* Alors un de nous ira prévenir Stéphano, qui viendra recevoir sa fiancée sur le seuil de cette porte; nous nous rendrons ensuite immédiatement à l'église. Gardez bien tous vos rangs et pas de confusion.

Pendant tout ce temps, Paolo était resté assis sur le banc près de la maison, et ne prêtait qu'une légère attention à ce que disait Salech; il se leva :

— Stéphano m'a dit qu'un rêve affreux, pendant la nuit dernière, avait jeté la perturbation dans son esprit, et il ne veut le faire connaître qu'à Méloë. Oh ! ma marraine me le dira, elle sait combien j'aime Stéphano.

— Tiens, j'oubliais Paolo.

S'adressant à lui :

— Comme tu es le plus grand ami de Stéphano, choisis ta place.

— Ne te préoccupe pas de moi, je saurai bien trouver la place qui me convient, illustre et savant maître des cérémonies.

— Savant, oh! ça, je m'en vante, j'ai eu à l'école le prix de sagesse.

— Qui était enveloppé dans un bonnet d'âne, répliqua Paolo, ce qui fit éclater de rire tous les assistants.

— Tu as marché ce matin, Paolo, sur une mauvaise herbe.

— Et toi sur des chardons ; laisse-moi tranquille.

— Les voilà ! les voilà ! s'écrièrent plusieurs personnes en dehors de la porte.

— A vos rangs ; gardez vos rangs ! criait Salech.

Paolo se levait de dessus le banc où il s'était assis, lorsque Stéphano, Dalimech, Salech père et d'autres parents sortaient de la maison.

— Rassure-toi, mon père, dit Stéphano en s'efforçant de sourire, et toi aussi, mon oncle, je me trouve beaucoup mieux.

Le vayvode, Eliska, Ophélida, leurs parents et amis entrèrent dans la cour.

Le vayvode, en donnant une poignée de main à Dalimech, lui dit :

— Cette belle journée nous rappelle notre jeune âge et une époque heureuse de notre vie.

— Chère Eliska, dit Stéphano, que ce jour tardait à mon impatience !

Eliska, surprise du changement survenu dans la voix de Stéphano, leva promptement son voile.

— O ciel ! d'où vient, mon cher Stéphano, cette altération dans la voix, cette pâleur sur ta figure?

— Ce n'est rien, ma chère Eliska ; une légère indisposition, que ta présence va faire cesser.

Salech fils demanda au vayvode s'il fallait donner le signal pour se rendre à l'église.

— Sans doute, répondit le vayvode, nous n'avons rien de mieux à faire pour revenir ici et nous mettre à table ; allons, marchons.

— Un instant, fit Salech, il faut que tout se fasse selon les us et coutumes. C'est à Dalimech père à donner le bras à la future, mon père donnera le sien à Ophélida. Allons le *chiaus*, en avant ! marche !

Le vayvode se mit à la droite de Stéphano, Paolo se mit à sa gauche. Lorsqu'ils furent à moitié chemin de la cour, Stéphano chancela, s'évanouit ; le vayvode le reçut dans ses bras.

— Arrêtez ! s'écrie Paolo.

La consternation est générale. Paolo court prendre une chaise sur laquelle on place Stéphano. Eliska ôte son voile, sa couronne de fleurs, qu'elle jette à terre, et vient tomber à genoux près de Stéphano.

— O mon Dieu ! prends en pitié mon époux.

Méloë ! Méloë ! s'écrie-t-on de toutes parts, voilà Méloë. Méloë s'arrête sur le seuil de la porte en jetant un coup d'œil sur ce triste tableau.

— Calmez vos justes alarmes, mes enfants, dit Méloë en s'avancant vers Stéphano : Dieu est grand, sa justice et sa miséricorde sont infinies.

Eliska se jette à ses pieds.

— Méloë, chère Méloë, sauve mon époux du danger qui menace ses jours.

— Ce n'est que devant Dieu que l'on doit se mettre à genoux, fit Méloë en relevant Eliska ; il entendra avec bonté nos prières, il se servira de ma faible main pour mettre un terme aux souffrances de Stéphano ; j'en connais la cause.

— Pauvre jeune homme !... mes instinctifs pressentiments n'étaient que trop bien fondés... Non, tu ne mourras point ; bientôt tu n'auras plus à craindre ce... Oui, tu seras rendu à la vie, à ta fiancée, à tes parents, à tes amis.

Elle mit la main sur le cœur de Stéphano.

— Son cœur bat. Cette prostration de forces va disparaître par mes soins. Que l'on porte doucement Stéphano dans sa chambre, que son père et son oncle Salech restent seuls près de lui ; je viendrai prescrire le régime qu'il doit suivre ; il n'y a rien à craindre en ce moment pour sa vie. Je veux avoir sur-le-champ un entretien avec le vayvode et sa fille Eliska.

Ensuite elle se tourna vers les parents et les amis des futurs conjoints :

— Mes amis, demain nous conduirons nos jeunes fiancés à l'autel pour y recevoir la bénédiction nuptiale ; comptez sur les promesses de Méloë. Eloignez-vous un peu de cette maison, un trop grand bruit serait nuisible à Stéphano, il a besoin de repos. Lais-

sez-moi seule avec le vayvode et sa fille Eliska, j'ai à m'entretenir avec eux d'affaires très-importantes au sujet des tristes événements que vous connaissez tous. Néira n'échappera point à la justice de Dieu et des hommes.

Ophélida entra dans la maison pour aider Dalimech à donner ses soins à Stéphano.

Elle fit signe à Paolo de rester. Tous les parents et amis des deux futurs conjoints, pleins de confiance dans les paroles de Méloë, sortirent de la cour, et s'éparpillèrent de côté et d'autre; Salech fils était resté. Méloë, par un geste impératif, le fit s'éloigner avec les autres.

— Paolo, dit Méloë, ferme les deux battants de cette porte, et veille à ce que personne ne puisse m'entendre, car ce que j'ai à faire connaître est horrible et demande le plus grand secret pour que je puisse réussir dans mon entreprise.

— Vayvode, et toi Eliska, si vous me secondez avec un persévérant courage, nous sauverons Stéphano d'une mort qui, sans mes soins, serait inévitable. Un monstre hideux a mis Stéphano sur le bord de la tombe; ce monstre est un vampire, et ce vampire, c'est Faruch.

— Grand Dieu ! s'écria Eliska en se cachant les yeux.

— Je ne croyais pas, dit le vayvode, à l'existence de ces monstres.

— Son aïeul a été vampire, et c'est ma mère qui a mis une fin aux affreux ravages qu'il faisait dans le canton où il était inhumé. Ma mère, en m'initiant dans tous les secrets qu'elle possédait, m'a fait connaître les moyens qu'elle employa pour empêcher ce vampire de faire d'autres victimes. Demain, au lever du soleil, Faruch ne sera plus à redouter; demain le néant pour cet exécrable vampire.

— Demain, dit Eliska en pleurant, Stéphano n'aura plus une goutte de sang dans les veines si le vampire vient encore cette nuit.

— Tu peux le sauver du trépas si tu as le courage de faire ce que je te prescrirai.

— Peux-tu en douter, Méloë? Oui, je l'aurai ce courage, je disputerai au vampire le sang de mon fiancé; je l'arracherai avec mes ongles et mes dents de dessus sa proie, ou je lui servirai moi-même de pâture.

— Nous veillerons cette nuit, dit le vayvode, dans la chambre de Stéphano, et nous le frapperons avec nos hanzars.

— Vous n'en auriez pas le temps; il porte avec lui une odeur si nauséabonde, qu'elle provoque en peu d'instants une espèce de sommeil léthargique qui vous ôte la faculté de vous servir de vos bras et de vos jambes. Eliska seule aura la satisfaction de sauver son fiancé, et je lui en donnerai les moyens.

— Mais en fermant, en barricadant les fenêtres, les portes de la chambre de Stéphano ?

— Les portes, les fenêtres les mieux fermées s'ouvrent à son approche, le génie du mal lui en a donné le pouvoir. D'ailleurs, ce serait mettre fort inutilement trop de personnes dans la confidence de ce déplorable événement, et, au seul mot de vampire, tu les verrais tous fuir glacés d'horreur et de crainte. Eliska seule restera dans la chambre de Stéphano pendant toute la nuit.

Elle tira de dessous son sadack une petite lampe et un petit flacon.

— Cette petite lampe allumée et posée sur une table au milieu de la chambre empêchera le vampire d'y entrer, il restera sur le seuil de la porte en faisant d'inutiles efforts pour saisir ses deux victimes, et au crépuscule du jour, il s'éloignera en fuyant avec une grande vitesse la clarté du jour.

— Je ne puis croire, dit le vayvode, qu'un pareil moyen puisse empêcher des vampires, si toutefois ils existent, d'entrer dans une chambre.

— Vayvode d'Imoski, dit avec fierté et dignité Méloë, je devrais me fâcher de ton peu de confiance dans mes paroles, mais, dans un moment si pressant, je veux bien l'oublier. As-tu jamais vu un mensonge sortir de la bouche de Méloë, et quand tu as eu besoin de ses connaissances en médecine, de ses divers

secrets, a-t-elle jamais failli, et tout réussissait-il pas selon ses prévisions et ses désirs ?

— Je conviens que tu as un bon et noble caractère, que tu possèdes d'utiles connaissances, des secrets merveilleux, et que tu ne les tiens pas de l'ennemi du genre humain.

— Les émissaires de Satan portent-ils ce signe sacré? fit Méloë en tirant de son sein un petit crucifix en argent.

— Non pas, répliqua le vayvode, il leur brûlerait les doigts. Comment, ma chère Méloë, me résoudre à laisser ma fille seule et dans une aussi périlleuse position ? N'est-il donc pas possible que je sois avec elle dans la chambre de Stéphano pendant cette triste nuit ?

— Non. Ta présence et la mienne seront d'une absolue nécessité pendant cette même nuit à peu de distance de cette maison, sans cela je veillerais seule et sans crainte dans la chambre de Stéphano. Ecoutez, tous les deux; je vais vous faire connaître par quels moyens j'ai découvert la sépulture de Faruch, et ce que nous devons faire pour qu'il ne revienne plus, non-seulement dans ces lieux, mais dans tout le canton, y porter la désolation par le nombre des jeunes victimes que son insatiable soif de sang y ferait dans un court espace de temps : de jeunes vic-

times, comprends-tu bien (1)? Je sais où la perfide Néira a inhumé Faruch.

Méloë raconta ce qui s'était passé entre elle et le pêcheur, ensuite elle ajouta :

— Vers la fin du jour, je revins sur la grève; je restai debout au même endroit où je présumais qu'il avait été enterré. Je tenais mon miroir métallique d'une main, et de l'autre mon flambeau allumé. A peine la lune commençait à répandre sa clarté, je vois à quelques pas de moi la terre s'ébouler lentement, et la fosse apparaître entièrement dégagée. Le vampire en sort et s'avance vers moi; je secoue mon flambeau; il recule, il revient; j'agite encore mon flambeau en disant : Tu ne peux rien sur moi, fuis, monstre exécrable; demain la lune n'éclairera plus ton sanguinaire festin. Je le vis s'éloigner comme une ombre, ses pieds ne touchaient point la terre; il avait pris directement le chemin qui conduit à la maison de Dalimech, en laissant après lui une odeur cadavéreuse que la vertu de mon flambeau avait neutralisée. J'ai mis une forte pierre près de la fosse, pour me servir à reconnaître la place. On tenterait vainement de le saisir pendant la nuit, il n'a que l'apparence d'une ombre presque imperceptible; l'odeur nauséabonde qu'il exhale provoque subitement un

(1) Selon les traditions, c'est le sang des adultes que les vampires préfèrent.

sommeil irrésistible. Ce n'est qu'au premier rayon du jour qu'il vient se coucher dans sa fosse, il n'est plus alors qu'une momie inerte, mais la terre s'éboule encore sur lui et le dérobe à tous les yeux. Quand il est sorti pendant la nuit de sa fosse, on la remplit de bois et d'étoupes pour empêcher la terre de s'amonceler ; aussitôt que le vampire revient avec le jour s'étendre dans cette fosse, on met le feu aux étoupes, et bientôt il est réduit en cendres. Voilà ce que nous avons à faire.

— Mais, dit le vayvode, ce serait une violation manifeste de la paix des tombeaux, nos lois punissent sévèrement un tel délit, et moi, vayvode, je ne puis donner l'exemple d'une telle infraction à nos lois.

— Ton gendre et tes deux filles seront tous trois les victimes du vampire, s'il n'est pas consumé par le feu dans la journée de demain.

— La vie de mes enfants, répliqua le vayvode, m'est plus chère que la mienne ; je ferais tout au monde pour les préserver du malheur dont tu nous menaces ; mais violer la sépulture des morts !...

— D'un monstre qui a voulu assassiner nos amis, enlever ta fille !... C'est assez : j'irai seule avec Paolo, et j'aurai la satisfaction d'avoir sauvé Stéphano et tes enfants d'une mort affreuse.

— J'ai tout entendu, dit Paolo en s'approchant de Méloë, je vous accompagnerai, chère marraine ; pour

sauver la vie à mon ami, je braverais l'enfer et tous les diables. Vous pouvez compter aussi sur Nicolo, il est aussi brave qu'il nous est dévoué.

— Un instant ! un instant ! je ne survivrais point à mes enfants, si, faute de mon concours, le vampire n'était pas réduit au néant : j'irai avec toi.

— Il suffit, dit Méloë. C'est à Dieu seul que nous aurons à rendre compte de nos actions, il nous rendra justice. Paolo, va trouver Nicole, et tous les deux transportez du bois vers le milieu de la grève, en assez bonne quantité pour faire un bûcher splendide. Je vais, Eliska, mettre par écrit tout ce que tu dois faire pour sauver ton époux futur d'une mort qui, sans ton secours, serait inévitable. Voici Ophélida qui vient vers nous, gardez le plus profond secret sur ce que je viens de vous révéler et sur ce que nous devons faire cette nuit.

— J'espère que votre entretien a duré assez longtemps, dit Ophélida. Stéphano a repris tout à fait ses sens, il s'ennuie de ne point voir Eliska, il vous demande tous avec instance.

— Allez, répondit Méloë, je vais vous suivre.

Elle s'approcha de Paolo.

— Tu as bien entendu ce que tu dois faire avec Nicolo, ne perds pas un instant. Nous sommes déjà à plus de la moitié du jour, et la lune se lève de bonne

heure. Je vous rejoindrai avec le vayvode à la fin de la journée.

Méloë entra dans la maison, et Paolo sortit par la porte battante, qu'il ferma derrière lui.



CHAPITRE IX

Triste et affreuse nuit. — Le vampire pénètre dans la chambre de Stéphano. — Arrivée spontanée de Méloë. — Elle fait fuir le vampire. — Le corps de Faruch réduit en cendres met fin à l'existence du monstre. — Mariage de Stéphano avec Eliska.

Stéphano était assez bien remis de sa faiblesse, mais il était très-pâle, et ses yeux avaient perdu leur animation. Méloë, sous le prétexte d'indiquer par écrit le régime que Stéphano devait suivre, traçait pour Eliska ce qu'elle devait ponctuellement exécuter pendant la triste nuit qu'elle devait passer seule avec Stéphano. Elle plia le papier et le donna à Eliska, en lui faisant un signe d'intelligence. Celle-ci mit aussitôt le billet dans son corset.

— Il faut, dit Méloë, qu'une heure avant la nuit Stéphano reste seul avec Eliska, qui lui donnera tous les soins qu'exige son état. Le bruit et une trop fréquente conversation le fatigueraient. Le repos et le sommeil lui rendront bientôt la santé. Sa chambre donne de plain-pied sur le jardin, Eliska en laissera

la porte ouverte pour laisser pénétrer la fraîcheur du soir, mais elle la fermera soigneusement quelques moments avant le lever de la lune.

— Avant le lever de la lune ? fit vivement Ophélida.

— Oui, répondit Méloë, parce que... parce que l'air se raréfie et devient plus intense. Tu feras sortir tout le monde indistinctement, observe bien ma recommandation, Eliska. Maintenant, dit-elle au vayvode, songeons à Néira. Tant que cette méchante et odieuse créature restera dans ces parages, elle fera tout le mal que son esprit satanique lui suggérera. Elle seule a machiné ce complot pour faire assassiner Dalimech et Stéphano.

En fixant un regard significatif sur le vayvode, Méloë ajouta :

— J'ai presque la certitude qu'elle est cachée dans quelque coin de la vallée pour savoir ce qui se passe, et se réjouir du retard apporté au mariage de Stéphano et de l'état où il se trouve. Ta juridiction s'étend jusqu'aux confins de la vallée, tu peux la faire arrêter ; j'ai déjà préparé les voies, on me dira sans doute où l'on peut la surprendre. Viens avec moi ; tu sais, du reste, que notre présence est nécessaire ailleurs et à la fin du jour.

— J'y consens. Eh bien, partons.

— Déjà nous quitter ! dit Dalimech.

— Nous n'avons point de temps à perdre, répliqua Méloë, il est près de cinq heures.

— Qu'avez-vous donc de si nécessaire à faire ce soir ? dit Ophélida au vayvode.

— Demande-le à Méloë.

— Qui ne me le dira pas.

— Tu as raison, Ophélida, ajouta Méloë d'un ton narquois, un peu plus tard ta curiosité sera satisfaite.

Quand le vayvode et Méloë furent sortis, Ophélida dit en frappant du pied :

— Du mystère !... Il y a quelque chose qu'on veut me cacher !...

— Tu te l'imagines ; tu as un esprit inquiet et prompt à tirer des conjectures plus ou moins fâcheuses pour des riens, des bagatelles.

— Des riens ! Ah ! si je disais quels sont mes pressentiments, mes craintes au sujet de...

— Ne viens pas nous attrister par de sombres rêveries.

— Eliska dit vrai, jouissons du plaisir de voir mon fils hors de danger, je l'espère, du moins.

— Nous ferons tout ce qu'il faudra pour cela, ajouta Eliska.

— Parlons de Néira. Avec quel art perfide elle nous trompait pour nous faire tomber tous dans ses piéges, pour livrer Stéphano et son père à ce méchant Faruch !

— A ce nom seul, dit Ophélida, je frissonne depuis les pieds jusqu'à la tête.

— Cela te passera, ma chère sœur ; le danger pour eux, grâce au ciel, ne se renouvellera plus.

L'entretien sur cet événement continua. Eliska, pour plaire à Ophélida, fit un grand éloge de l'adresse, de la présence d'esprit et du dévouement de Paolo. Tout le monde fut d'accord sur ce point.

— Assez causé, dit Eliska ; le soleil est couché, il faut suivre les sages conseils de Méloë. Allez-vous-en tous.

— Regarde donc, dit Ophélida, on en voit encore plus de la moitié au travers de ce nuage.

— Moi, je dis qu'il est temps de vous en aller. Ne viens pas me contrarier.

— Il n'est pas encore sept heures, Stéphano a bien le temps de dormir.

— Si elles ne sont pas sonnées, elles ne tarderont pas. Méloë a dit que le sommeil était ce qui lui était nécessaire. Tais-toi, et sors la première.

— Je resterai avec toi pendant la nuit.

— Je n'ai pas besoin de toi : c'est mon fiancé, après tout, c'est à moi seule à prendre soin de lui.

— Tu auras besoin d'une heure ou deux de sommeil, je veillerai pendant ce temps.

— Je ne veux pas dormir.

— Nous causerons à voix basse, cela fera passer le temps.

— C'est précisément ce qu'il ne faut pas faire, cela troublerait son sommeil. Viens, mon ami, viens te reposer sur ce divan.

— Il faut bien, fit Stéphano en se levant de dessus sa chaise, faire ce qu'elle veut, cette chère Eliska.

— Encore un petit moment, dit Dalimech.

— Vous n'aimez donc pas votre fils ? fit en pleurant Eliska.

— Juste ciel ! que dis-tu là ?... je n'aime pas mon fils !...

— Eh bien, dit Eliska en joignant les mains, puisque le repos, a dit Méloë, est ce qu'il y a de mieux pour Stéphano, laissez-nous, je vous en supplie.

— Allons, dit Salech père, faisons ce qu'elle désire et ce qui est prescrit par la sage Méloë. Sortons.

— Si tu as besoin de moi, dit Ophélida, tu m'appelleras, je ne me coucherai point.

— Tu feras comme il te plaira ; commence par suivre Dalimech et Salech, c'est tout ce que je te demande. Enfin, les voilà partis. Dieu soit loué !

— Tu aurais pu attendre encore quelques instants, dit Stéphano, il fait encore jour,

— Bien peu, bien peu. Tu as entendu ce qu'a dit Méloë, qu'il fallait faire sortir tout le monde un peu avant la nuit. Assieds-toi sur ce divan. C'est bien,

cher Stéphano ; attends, je vais arranger les oreillers sous ta tête, mets tes pieds sur ce sac de laine, et dors sans aucun souci.

— Cela sera bien difficile, j'ai passé deux si tristes nuits : j'ai fait des rêves affreux.

— Des rêves affreux !... raconte-moi cela, cher ami.

— J'ai vu, à la place où tu es, un spectre affreux ; j'ai voulu crier, il a posé sur ma tête une main froide comme la glace ; je crois aussi qu'il a soufflé sur moi. Je ne pouvais plus ni parler ni bouger de ma place, j'éprouvais un engourdissement dans tout mon corps, une espèce de sommeil malgré lequel je voyais : il m'a semblé que le spectre posait sa bouche sur mon cou, tiens, là.

— Grand Dieu ! fit Eliska à part et à voix basse, c'était lui.

— Vois-tu, Eliska ?

— Non, je ne vois rien.

— Si fait ! si fait ! tu as vu quelque chose, et cela t'a fait frissonner.

— C'est ce que tu viens de me dire qui a produit sur moi cet effet.

— J'ai vu deux fois le même spectre, dans les deux nuits précédentes.

— Les rêves sont des mensonges ; ne parlons plus de cela, c'est trop triste.

— Je n'ai pas aperçu Paolo, où donc est-il ?

— Méloë l'a chargé d'une affaire très-pressée. Tu sais que tout ce que Méloë fait est bien fait.

— Le vayvode est allé avec elle à la recherche de cette infâme Néira.

— Laissons faire, elle sera prise avant peu de jours, et le moins qu'il puisse lui arriver, c'est d'être brûlée sur la place d'Imoski par les mains du bourreau. Dors, mon ami, cela te fatigue de tant parler.

— Viens t'asseoir près de moi sur ce divan.

— Je ne le puis pas, Stéphano, je ne suis encore que ta fiancée.

— Oui, mais demain tu seras ma femme ; je me sens bien mieux, et j'aurai assez de force pour te conduire à l'église.

— C'est pour cela qu'il faut que tu prennes du repos. La nuit vient, je vais aller chercher de la lumière.

— Déjà ?

— Ce sera une chose faite.

Elle sortit de la chambre et revint quelques instants après par la porte de communication d'une autre chambre ; elle s'arrêta sur le seuil de la porte en tenant une chandelle allumée.

— Non, je ne veux pas de toi, Ophélida ; il dort, tu le réveillerais.

Elle ferma la porte d'un tour de clef.

— Je sens déjà le sommeil qui me gagne, dit Sté-

phano, mes paupières se ferment... Ma chère Eliska... ma bien aimée Eliska... ma...

— Il s'endort... que Dieu soit loué ! Fermons bien cette fenêtre qui donne sur la cour; je sais bien que ce sera inutile, puisque les portes les mieux fermées s'ouvrent devant lui.

Eliska tira de dessous son sadack la petite lampe et le flacon, les posa sur une table.

— Lisons avec attention mes instructions.

Elle prit dans son sein le papier que Méloë lui avait remis précédemment, le déploya, et lut à basse voix ce qui suit :

« Tu rempliras la petite lampe avec ce qui est dans le flacon, et tu l'allumeras. De temps en temps tu en verseras quelques gouttes dans la lampe. Je t'ai dit que le vampire exhale une odeur très-fétide, qui provoque un profond sommeil ; prends bien garde de t'y laisser surprendre, vous seriez alors au pouvoir du vampire et deviendriez ses victimes. La lampe allumée répand une odeur qui neutralise les émanations que ce monstre exhale et le fait fuir, il ne franchira pas le seuil de la porte et toute autre entrée dans la chambre. »

— Non certainement, je ne dormirai point ; le péril où serait mon Stéphano suffirait seul pour me tenir éveillée.

Eliska répandit dans la lampe une partie de ce que le flacon contenait et l'alluma.

— Oh ! quelle éclatante lumière ! éteignons cette autre chandelle, qui devient inutile.

— Je vois au travers de cette fenêtre les premiers rayons de la lune... Ah ! comme mon cœur bat!... Chassons toute crainte... il faut sauver Stéphano ou mourir avec lui... J'entends du bruit... c'est le vent du soir qui agite le feuillage des arbres... Ecoutons... j'entends au loin le triste chant de l'oiseau des funérailles... il se rapproche... Ah! si c'était un présage de malheur !

Elle se jette à genoux :

— Oh ! mon Dieu ! sauve mon fiancé, et que je sois, s'il le faut, la seule victime du vampire !

Elle se lève, et verse quelques gouttes dans la lampe ; ensuite elle regarde Stéphano.

— Il dort paisiblement et sans crainte du danger qui nous menace... J'entends le bêlement des troupeaux, les hurlements plaintifs des fidèles gardiens des habitations : tout annonce que l'odieux Faruch approche. Sa présence jette la perturbation dans ces lieux : la lune elle-même ne donne qu'une faible clarté au travers des nuages qui la voilent. Armons-nous de courage pour envisager le monstre sans effroi. La porte s'ouvre... il vient... Le voici !.. Quel horrible spectre!... sa peau ressemble à du parchemin

blanc collé sur des os. Ses yeux sont ternes et sans animation, ses lèvres pâles frémissent, ses dents claquent de colère... Il fait de vains efforts pour entrer dans cette chambre, il ne peut franchir le seuil de la porte... Il s'éloigne... Ah ! je respire ! Heureusement Stéphano dort, il n'a pas pu le voir. La fenêtre s'ouvre... le voilà debout sur cette fenêtre, il éprouve le même obstacle .. il ne peut s'élancer dans la chambre... Il a disparu. Fasse le Ciel qu'il ne revienne plus ! O Méloë, que je te dois de reconnaissance ! Le voici encore sur le seuil de la porte ! il agite ses bras... il n'a qu'une seule main. Oh ! c'est bien lui, c'est bien cet exécrable Faruch qui a eu le poignet coupé en combattant avec Stéphano, mais il ne lui reste qu'une apparence humaine. Faisons un signe de croix ;... il ne fuit pas à ce signe sacré : il est toujours là. Oh ! que cette nuit est affreuse, et qu'elle est longue !... Une odeur insupportable se répand dans cette chambre, elle m'affadit le cœur. Je sens une espèce d'engourdissement. Ciel! ma lampe ne jette plus qu'une faible clarté, il faut l'alimenter.

Elle vient près de la table pour prendre le flacon.

— Je ne puis me soutenir sur mes jambes, je ne vois plus qu'au travers d'un nuage.

Elle tombe sur la chaise qui est près de la table.

La lampe s'éteint, le vampire entre dans la chambre.

— Eliska! Eliska! s'écrie Stéphano agité par un un mouvement convulsif :

— Le spectre!

— Le spectre! fit Eliska en voulant se lever de dessus sa chaise, nous sommes perdus!

Elle retombe sur sa chaise.

Le vampire entre, souffle sur Eliska, ensuite il vient près de Stéphano et souffle aussi sur lui; au moment où il se penche sur Stéphano, Méloë entre dans la chambre en tenant son flambeau allumé. Le vampire reste immobile près de Stéphano.

— O ciel, dit Méloë, la lampe est éteinte!

Elle prend vivement Eliska par le bras.

— Malheureuse Eliska, réveille-toi!

Eliska sort de son engourdissement.

— Méloë! dit-elle en se levant. Nous sommes sauvés.

Le vampire reste debout dans la même place, Méloë s'avance vers lui en secouant son flambeau.

— Faruch, tu ne peux plus rien sur eux; maintenant, fuis, monstre exécrable! Vois le crépuscule du jour; rentre dans ta fosse, tu n'en sortiras plus. Le néant! le néant!

Elle secoue son flambeau sur lui, le vampire fuit à reculons à mesure que Méloë s'avance sur lui, puis disparaît aussitôt qu'il a franchi le seuil de la porte.

— Le spectre! s'écrie Stéphano en se réveillant.

— Il n'est plus à craindre, dit Méloë, je l'ai fait fuir pour ne plus revenir.

On frappa vivement à la porte intérieure ; Eliska vint ouvrir.

Dalimech, Ophélida, Salech père et Salech fils, plusieurs domestiques de Dalimech entrèrent dans la chambre de Stéphano.

— Pourquoi ces cris, dit Dalimech, quel malheur est-il donc arrivé ?

— Je viens avec ce flambeau, dit Méloë, de délivrer Stéphano d'un vampire qui l'avait mis dans l'état où il était hier ; sans moi, Eliska et lui n'auraient plus que quelques instants à vivre.

— Un vampire ! fit Salech fils, je me sauve à toutes jambes.

— Il t'attend à la porte, fit Méloë en souriant et en éteignant son flambeau.

— En ce cas, je reste, répliqua Salech fils.

— Le danger est passé, dit Méloë, et il n'est plus à craindre ; dans une heure au plus, le vampire, mis sur un bûcher, sera réduit en cendres.

Méloë donna des éclaircissements sur les moyens qu'elle avait employés pour connaître où Néira avait fait inhumer Faruch ; elle ajouta :

— Avant la fin du jour, je me rendis sur la grève avec le vayvode ; Paolo et Nicolo avaient exécuté mes ordres, et ils avaient apporté la quantité de bois suf-

fisante pour faire un grand bûcher. Paolo n'avait point oublié que j'avais mis une forte pierre près de la fosse où gisait le vampire, et Nicolo et lui avaient mis tout le bois près de cette pierre.

Aussitôt que la lune commença son cours, la terre s'éboula comme de coutume, le vampire en sortit ; je me tenais près de la fosse, et je secouai mon flambeau pour le faire fuir; je vis qu'il dirigeait sa course du côté où se trouve cette maison. Je fis mettre par Paolo, Nicolo et le vayvode, dans la fosse, les couches de bois qui étaient nécessaires pour faire un bûcher facile à être allumé par les étoupes dont on le garnissait. Pendant ce temps, je songeais à la pauvre Eliska, je fis réflexion qu'elle pouvait se laisser surprendre par le sommeil; je fis part de mes craintes à son père, et je lui dis que j'allais me rendre dans la chambre de Stéphano. Je coupai mon flambeau en deux, et je lui en donnai la moitié, dans le cas où il en aurait besoin, ce qui n'était pas à craindre, puisque le vampire, en revenant au point du jour se renfermer dans sa fosse, n'était plus qu'une inerte momie. Je fis préparer un brasier qui devait être alimenté pendant la nuit, je recommandai au vayvode de mettre le feu au bûcher au moment que le vampire se jetterait sur la fosse, et de veiller avec soin à son entière combustion. Je suis arrivée assez à temps pour sauver Stéphano et Eliska.

— Ce n'était point un rêve, dit Stéphano, dans les deux précédentes nuits je le voyais près de moi.

— Je vais vous donner une preuve de sa soif du sang, dit Méloë en s'approchant de Stéphano et montrant la marque rouge à son cou : Tenez, voyez !

— Chère Méloë, fit Eliska en l'embrassant, je te dois deux fois la vie, puisque tu sauves celle de mon fiancé.

— J'avais de secrets pressentiments, dit Ophélida, de tout ce qui est arrivé ; on n'a pas voulu me laisser parler, on a fait plus, on s'est défié de moi.

— Non pas de ton bon cœur, répliqua Méloë, mais de ton esprit toujours prêt à envisager les choses sous un mauvais côté ; d'ailleurs, nous devions garder le silence, Néira pouvait nous empêcher de faire ce qui était d'une absolue nécessité en ameutant quelques habitants de la vallée, sous le prétexte que nous violions la sépulture de Faruch.

— Il ne reviendra plus, le coquin, fit Paolo en entrant spontanément dans la chambre et en s'essuyant le front, on le grille maintenant jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Ah! marraine, tu as bien fait de nous donner la moitié de ton cierge. Quand le vampire est revenu, le jour n'était pas tout à fait arrivé ; il est resté un instant près de sa fosse, ensuite il s'est avancé vers moi : j'ai secoué ton cierge, que le vayvode m'avait remis pour aider Nicolo à glis-

ser les étoupes dans le bois, et le vampire est resté là. Oh! qu'il était laid! ses vêtements étaient pleins de sang. Quand le jour a paru, il s'est étendu sur le bois qui était dans la fosse; aussitôt, tous les trois à la fois, nous avons allumé les étoupes, et le feu a tourbillonné au-dessus de nos têtes. Le vayvode et Nicolo sont restés pour attiser le feu, afin qu'il ne restât pas un ossement de ce scélérat de Faruch, dont le diable a pris l'âme qui grille dans l'enfer, comme son vil cadavre dans la fosse.

Tout à coup on entendit un grand bruit dans la cour; toutes les personnes qui étaient dans la chambre de Stéphano accoururent.

Néira, attachée avec une corde que tenait Nicolo, se roulait par terre en blasphémant.

— Tes ordres ont été exécutés, Méloë, dit le vayvode, il ne reste du vampire que des os calcinés.

Néira, attirée par les flammes du bûcher qui s'élevaient à une grande hauteur, était venue à peu de distance du feu; aussitôt que Nicolo l'aperçut, il s'élança sur elle, la saisit par les cheveux, et la traîna près du bûcher, où il voulait la jeter. Je lui ordonnai de la lier avec des cordes et de l'emmener avec nous. Elle se roulait par terre en nous accablant de malédictions; Nicolo, sans pitié, la traînait après lui; elle a enfin pris le parti de se servir de ses jambes. Je vais la faire conduire dans la prison d'Imoski.

C'est à la justice des magistrats de punir tant de forfaits.

— Dieu ne laisse jamais rien d'impuni, ajouta Méloë.

— Après sa condamnation et son exécution, on brûlera son cadavre au même endroit où son protecteur Faruch a été réduit en cendres, afin qu'elle ne devienne pas, comme lui, un autre vampire.

— Dalimech, et vous Salech père et fils, allez réunir vos parents et amis conviés à la noce; allons tous remercier Dieu de ce qu'il a daigné se servir de ma faible main pour nous délivrer de ce hideux et funeste monstre qui aurait détruit en peu de temps toute la jeunesse de ce canton. Rien ne peut plus désormais retarder le mariage de ce cher Stéphano avec la charmante Eliska.



NOTE

Voici quelques histoires de vampires rapportées par dom Calmet dans son *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires*, etc., t. II.

Au commencement de septembre, mourut dans le village de Kisilova, à trois lieues de Gradisch, un vieillard âgé de soixante-deux ans, etc. Trois jours après avoir été enterré, il apparut la nuit à son fils, et lui demanda à manger ; celui-ci en ayant servi, il mangea et disparut. Le lendemain, le fils raconta à ses voisins ce qui était arrivé. Cette nuit le père ne parut pas ; mais, la nuit suivante, il se fit voir et demanda à manger. On ne sait pas si son fils lui en donna ou non ; mais on trouva le lendemain celui-ci mort dans son lit. Le même jour cinq ou six personnes tombèrent subitement malades dans le village et moururent l'une après l'autre en peu de jours.

L'officier ou bailli du lieu, informé de ce qui était arrivé, en envoya une relation au tribunal de Belgrade, qui fit venir dans le village deux de ses officiers avec un bourreau, pour examiner cette affaire. L'oficier impérial dont on tient cette relation s'y ren-

dit de Gradisch pour être témoin d'un fait dont il avait souvent ouï parler.

On ouvrit tous les tombeaux de ceux qui étaient morts depuis six semaines : quand on vint à celui du vieillard, on le trouva les yeux ouverts, d'une couleur vermeille, ayant une respiration naturelle, cependant immobile comme mort ; d'où l'on conclut qu'il était un signalé vampire. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le cœur. On fit un bûcher, et l'on réduisit en cendres le cadavre. On ne trouva aucune marque du vampirisme ni dans le cadavre du fils ni dans ceux des autres.

Il y a environ cinq ans, qu'un certain heiduck, habitant de Médréïa, nommé Arnold Paul, fut écrasé par la chute d'un chariot de foin. Trente jours après sa mort, quatre personnes moururent subitement et de la manière que meurent, suivant la tradition du pays, ceux qui sont molestés des vampires. On se ressouvint alors que cet Arnold Paul avait souvent raconté qu'aux environs de Cassova, et sur les frontières de la Servie turque, il avait été tourmenté par un vampire turc (car ils croient aussi que ceux qui ont été vampires passifs pendant leur vie, deviennent vampires actifs après leur mort : c'est-à-dire que ceux qui ont été sucés, sucent aussi à leur tour), mais qu'il avait trouvé moyen de se guérir, en mangeant de la terre du sépulcre du vampire et en se frottant de son sang :

précaution qui ne l'empêcha pas cependant de le devenir après sa mort, puisqu'il fut exhumé quarante jours après son enterrement, et qu'on trouva sur son cadavre toutes les marques d'un archi-vampire. Son corps était vermeil, ses cheveux, ses ongles, sa barbe, s'étaient renouvelés, et ses veines étaient toutes remplies d'un sang fluide et coulant de toutes les parties de son corps sur le linceul dont il était environné. Le hadnagi ou le bailli du lieu, en présence de qui se fit l'exhumation, et qui était un homme expert dans le vampirisme, fit enfoncer selon la coutume, dans le cœur du défunt Arnold Paul, un pieu fort aigu, dont on lui traversa le corps de part en part : ce qui lui fit, dit-on, jeter un cri effroyable comme s'il était en vie. Cette expédition faite, on lui coupa la tête et l'on brûla le tout. Après cela, on fit la même expédition sur les cadavres de ces quatre autres personnes mortes du vampirisme, crainte qu'elles n'en fissent mourir d'autres à leur tour.

Toutes ces expéditions n'ont cependant pu empêcher que vers la fin de l'année dernière, c'est-à-dire au bout de cinq ans, ces funestes prodiges n'aient recommencé, et que plusieurs habitants du même village ne soient péris malheureusement. Dans l'espace de trois mois, dix-sept personnes de différent sexe et de différent âge sont mortes du vampirisme ; quelques-unes sans être malades, et d'autres après deux

ou trois jours de langueur. On rapporte entre autres qu'une nommée Stanoska, fille du heiduck Stélitzo, qui s'était couchée en parfaite santé, se réveilla au milieu de la nuit toute tremblante, en faisant des cris affreux, et disant que le fils du heiduck Millo, mort depuis neuf semaines, avait manqué de l'étrangler pendant son sommeil. Dès ce moment, elle ne fit plus que languir, et au bout de trois jours elle mourut. Ce que cette fille avait dit du fils de Millo le fit reconnaître pour un vampire : on l'exhuma, et on le trouva tel. Les principaux du lieu, les médecins, les chirurgiens, examinèrent comment le vampirisme avait pu renaître, après les précautions qu'on avait prises quelques années auparavant. On découvrit enfin, après avoir bien cherché, que le défunt Arnold Paul avait tué, non-seulement les quatre personnes dont nous avons parlé, mais aussi plusieurs bestiaux dont les nouveaux vampires avaient mangé, et entre autres le fils de Millo. Sur ces indices, on prit la résolution de déterrer tous ceux qui étaient morts depuis un certain temps, etc. Parmi une quarantaine, on en trouva dix-sept avec tous les signes les plus évidents du vampirisme : aussi leur a-t-on transpercé le cœur et coupé la tête, et ensuite on les a brûlés et jeté leurs cendres dans la rivière.

Toutes les informations et exécutions dont nous venons de parler ont été faites juridiquement et en

bonne forme, et attestées par plusieurs officiers qui sont en garnison dans le pays, par les chirurgiens-majors des régiments et par les principaux habitants du lieu. Le procès-verbal en a été envoyé vers la fin de janvier dernier au conseil de guerre impérial, à Venise, qui avait établi une commmission militaire pour examiner la vérité de tous ces faits.

Quoi ! c'est dans notre XVIIIe siècle qu'il y a eu des vampires ! dit Voltaire (1), et c'est après le règne des Locke, des Shaftesbury, des Trenchard, des Collins ; c'est sous le règne des d'Alembert, des Duclos, des Diderot, des Saint-Lambert, qu'on a cru aux vampires, et que le révérend P. dom Augustin Calmet, prêtre, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe, abbé de Senones, abbaye de de cent mille livres de rentes, voisine de deux abbayes du même revenu, a imprimé et réimprimé l'histoire des vampires avec l'approbation de la Sorbonne, signée Mareilli !

(1) *Dictionnaire Philosophique*, t. XXXII, p. 413.

POÉSIES SLAVES

CARA-ALI LE VAMPIRE

I

Cara-Ali a passé la rivière jaune (1) ; il est monté vers Basile Kaïmis et a logé dans sa maison.

II

Basile Kaïmis avait une belle femme, nommée Juméli; elle a regardé Cara-Ali, et elle est devenue amoureuse de lui.

III

Cara-Ali est couvert de riches fourrures; et il a des armes dorées, et Basile est pauvre.

(1) Probablement la Zermagna, qui est très-jaune en automne.

IV

Juméli a été séduite par toutes ces richesses, car quelle est la femme qui résiste à beaucoup d'or?

V

Cara-Ali, ayant joui de cette épouse infidèle, a voulu l'emmener dans son pays chez les mécréants.

VI

Et Juméli dit qu'elle le suivrait: méchante femme, qui préférait le harem d'un infidèle au lit conjugal.

VII

Cara-Ali l'a prise par sa fine taille, et l'a mise devant lui sur son beau cheval blanc comme la première neige.

VIII

Où es-tu, Basile? Cara-Ali, que tu as reçu dans ta maison, enlève ta femme Juméli que tu aimes tant!

IX

Il a couru au bord de la rivière jaune, et il a vu les deux perfides qui la traversaient sur un cheval blanc.

X

Il a pris son long fusil orné d'ivoire et de houppes rouges (1), il a tiré, et soudain voilà que Cari-Ali a chancelé sur sa monture.

XI

Juméli! Juméli! ton amour me coûte cher. Ce chien de mécréant m'a tué, et il va te tuer aussi.

XII

Maintenant, pour qu'il te laisse la vie, je m'en vais te donner un talisman précieux, avec lequel tu achèteras ta grâce.

XIII

Prends cet alcoran dans cette giberne de cuir rouge doré (2) : celui qui l'interroge est toujours riche et aimé des femmes.

XIV

Si celui qui le porte ouvre le livre à la soixante et sixième page, il commandera à tous les esprits de la terre et de l'eau.

(1) Cet ornement se trouve fréquemment aux fusils des Illyriens, des Morlaques et des Turcs.

(2) Presque tous les musulmans portent un alcoran (koran) dans une petite giberne en cuir rouge.

XV

Alors il tomba dans la rivière jaune, et son corps flottait, laissant un nuage rouge au milieu de l'eau.

XVI

Basile Kaïmis accourt, et saisissant la bride du cheval, il avait le bras levé pour tuer sa femme.

XVII

Accorde-moi la vie, Basile, et je te donnerai un talisman précieux : celui qui le porte est toujours riche et aimé des femmes.

XVIII

Que celui qui le porte ouvre ce livre à la soixante-sixième (1) page, il commandera à tous les esprits de la terre et de l'eau.

XIX

Basile a pardonné à son infidèle épouse, il a pris le livre que tout chrétien doit jeter au feu avec horreur.

XX

La nuit est venue, un grand vent s'est élevé, et la

(1) Le nombre 66 passe pour être très-puissant dans les conjurations.

rivière jaune a débordé ; le cadavre de Cara-Ali fut jeté sur le rivage.

XXI

Basile a ouvert le livre impie à la soixante-sixième page ; soudain la terre a tremblé et s'est ouverte avec un bruit affreux.

XXII

Un spectre sanglant a percé la terre; c'était Cara-Ali : « Basile, tu es à moi, maintenant que tu as renoncé à ton Dieu. »

XXIII

Il saisit le malheureux, le mord à la veine du cou, et ne le quitte qu'après avoir tari ses veines.

XXIV

Celui qui a fait cette histoire est Nicolas Cossiewitch, qui l'avait apprise de la grand'mère de Juméli.



TRISTE BALLADE DE LA NOBLE ÉPOUSE D'ASAN-AGA (1)

Quelle blancheur éblouissante éclate au loin sur la verdure immense des plaines et des bocages?

Est-ce la neige ou le cygne, ce brillant oiseau des fleuves, qui l'efface en blancheur?

Mais les neiges ont disparu, mais le cygne a repris son vol vers les froides régions du nord.

Ce n'est ni la neige, ni le cygne, ce sont les tentes de l'aga Asan-Aga, qui est douloureusement blessé, et qui pleure de sa colère plutôt que de sa blessure. Pour le soulager, sa mère et sa sœur sont venues; sa femme, retenue par la timidité et le devoir, n'est point auprès de lui (2).

Quand la douleur s'est apaisée, il fait dire à sa fidèle épouse : « Fille de Pintor, ne vous présentez

(1) Fortis a traduit en vers italiens cette ballade qui a pour titre : *Xalestina*, *Pjezanza plemecrite Asan Aghinize* (la Complainte de la noble épouse d'Asan-Aga).

(2) Une femme morlaque ne peut entrer dans la tente ou la chambre de son mari sans y être appelée.

plus dans ma maison blanche, ni dans ma maison, ni dans celle de mes parents. »

La dame, en entendant ces paroles, se renferme dans son appartement, triste et accablée. Voilà que des pas de chevaux ont retenti près de sa maison, et la pauvre femme d'Asan-Aga, croyant que son mari approche, court à son balcon pour se précipiter; mais ses deux filles ont suivi ses pas : « Arrête, notre mère chérie! Ce n'est point notre père Asan-Aga, c'est notre oncle Pintorovich-Bey. »

L'infortunée s'arrête; elle serre dans ses bras son frère chéri : « Hélas, dit-elle, vous le savez et vous connaissez ma honte; il a répudié l'épouse qui lui a donné cinq enfants. »

Le Bey garde un morne silence, il tire d'une bourse de soie rouge le titre solennel qui permet à sa sœur de se couronner de nouveau des fleurs et des guirlandes de l'épousée, aussitôt qu'elle aura revu la demeure de sa mère.

A peine la malheureuse femme d'Asan a laissé tomber ses yeux sur cet écrit, elle regarde, elle hésite, elle attend, et puis elle se soumet; car l'ascendant de son frère la domine.

Elle baise le front de ses deux fils et la bouche vermeille de ses deux filles; mais elle ne peut se séparer de son dernier enfant, encore au berceau (1). Son

(1) Une femme répudiée n'a pas le droit de revoir les enfants de son premier mariage.

frère, sans pitié, l'arrache avec peine à son enfant, et, la plaçant sur son cheval, il rentre avec elle dans la maison blanche. Elle resta peu de temps dans la maison de ses pères. Belle, de haut lignage, elle fut recherchée bientôt par les nobles seigneurs du pays. Entre tous, se distinguait le cadi d'Imoski.

Elle tombe éplorée aux pieds de son frère : « Hélas! dit-elle, ne me donne à personne, je t'en conjure par la vie. Mon cœur éclatera de douleur, s'il faut que je renonce à embrasser mes pauvres enfants! »

Ali-Bey ne l'écoute point, il a résolu de l'unir au noble cadi (1). Elle lui fait encore une dernière prière, qu'il envoie au moins une lettre au cadi d'Imoski ; il écrit en ces termes :

« Cadi, je te salue. Je t'écris sans avoir consulté ma sœur, pour obtenir de toi en sa faveur deux grâces qui lui seront chères : la première, c'est de lui apporter, quand tu viendras avec tes amis, un long voile qui puisse la cacher à tous les yeux ; la seconde, c'est d'éviter, en la conduisant dans ta maison, de passer devant celle d'Asan, afin qu'elle n'ait pas la douleur de voir les chers enfants qu'elle doit renoncer à voir jamais. »

Quand le cadi eut lu cette lettre, il rassembla les nobles svatis ; les svatis allèrent chercher la fiancée,

(1) Pintorovich, comme chef de famille, dispose despotiquement de sa sœur.

et de sa maison ils partirent tous avec elle, tous remplis d'allégresse.

Ils passèrent devant la maison de l'aga ; ses deux filles, du haut du balcon, ont reconnu leur mère ; ses deux fils sortent à sa rencontre, et appellent ainsi leur mère chérie : « Viens goûter avec nous ! » La malheureureuse mère crie au stari-svat : « Au nom du ciel, mon frère, stari-svat, fais arrêter les chevaux près de cette maison, que je puisse donner quelque chose à mes orphelins. » Les chevaux s'arrêtent près de la maison, et elle donne des cadeaux à ses enfants. A ses deux fils, elle donne des souliers brodés d'or ; à ses deux filles, des robes bigarrées, et au petit enfant, qui était au berceau, une petite tunique.

Asan-Aga a tout vu retiré à l'écart : il appelle ses deux fils : « Revenez à moi, mes chers orphelins, revenez à moi ! Le cœur de fer de la cruelle que vous embrassez ne s'attendrira plus pour vous, elle est la femme d'un autre. » — Elle prête l'oreille, son sang se glace, elle tombe, et sa tête couverte d'une mortelle pâleur va frapper la terre retentissante ; au même instant son cœur se brise, et son âme s'envole sur les pas de ses enfants.

LA LUCIOLE OU VER LUISANT AILÉ

PAR GIORGI (1)

I

Déjà l'humide nuit déploie le vol immense de ses ailes silencieuses, et le chœur mystérieux des astres, complice des tendres larcins de l'amour, commence une danse magique dans les plaines du ciel.

II

Moi qui ne pense qu'à ma belle, je profite de l'obscurité naissante pour me glisser à travers les ombres de la maison qu'elle habite. De son balcon descend à l'extrémité d'un fil de soie une feuille blanche que le vent balance. Hélas ! j'espérais davantage !

(1) Ce petit poëme est intitulé dans l'original : *Svjtgnack*, nom illyrien de la *luciole*, ou ver luisant ailé, qui y est décrite avec beaucoup de charme. Giorgi est l'Anacréon des Morlaques.

III

L'impatience de reconnaître au moins dans ce billet les pensées de celle que j'aime fait palpiter et frémir mon cœur; mais la nuit s'est obscurcie de plus en plus, et, dans la profondeur de ses ténèbres, je demande en vain au message secret de ma belle le signe invisible qu'elle lui a confié.

IV

Efforts impuissants, plaintes inutiles! La chevelure éclatante de la lune ne flotte pas encore en ondes argentées sur le sommet des montagnes où cette nymphe assied son trône. Les flambeaux du ciel brillent trop éloignés de mes yeux.

V

Je m'emporte en reproches contre la nuit, dont quelques moments auparavant j'accusais follement la lenteur! Je m'indigne du repos des éléments qui me refusent jusqu'à la lumière des tempêtes !...

VI

Je voudrais voir s'allumer les orages, et lire aux triples feux de la foudre balancée sur ma tête les caractères adorés qu'a tracés la main de ma belle...

VII

Qui le croirait! parmi quelques touffes éparses d'une herbe stérile que j'étais près de fouler, étincelle tout à coup une mouche (1) brillante qui vole en cercles rapides et multipliés à la pointe des feuilles qu'elle éclaire.

VIII

Le foyer d'une flamme vive et mobile qui brûle dans son sein, s'étend et rayonne sur ses ailes agitées ; il s'épanche en traits ardents de tous les anneaux de son corps flexible, et l'illumine d'une auréole de clartés éblouissantes.

IX

Je saisis d'une main avide l'insecte favorable à mes vœux, l'insecte à qui l'amour protecteur a confié une lumière facile à cacher, et tour à tour tutélaire et discrète pour embellir les veilles des amants.

X

Je le rapproche de la lettre chérie, en faisant passer sur chaque ligne tous les points de l'insecte agile où s'égare en tremblant sa lumière capricieuse. Aucun

(1) Dans l'original, *osa*, une guêpe.

de ses jets radieux n'est perdu pour mes regards, aucune des douces confidences de la bien-aimée ne sera perdue pour mon cœur.

XI

Grâces soient rendues à ton heureux secours, ô bienfaisante étoile des prairies, tendre *luciole* aux ailes d'or, toi le plus beau et le plus innocent de tous les animaux de la terre et du ciel, rayon impérissable d'amour !

XII

Comment exprimerai-je le bonheur que je te dois ! Comment peindre ton charme et ta grâce; jolie *luciole*, le plus ravissant des mystères d'une belle nuit, toi qui rends des espérances à l'amour inquiet, qui prêtes des consolations à l'amour jaloux !

XIII

Quand le soleil descend dans ses magnifiques palais de l'occident, il te laisse derrière lui pour l'enchantement des nuits d'été. Il te laisse comme un atôme de sa splendeur immense, et il te confie à la protection de la verdure et à l'amour des fleurs.

XIV

Auprès de ton éclat celui de l'or pâlit, celui des

perles s'éteint ; à peine peut-on lui comparer ce feu vainqueur des ténèbres qui s'allume, pétille et jaillit dans la nuit profonde, du sein de l'escarboucle orientale.

XV

Tu es, dans la délicatesse de ta beauté, astre modeste des buissons, l'image d'une vierge timide qui éclaire malgré elle les secrets de la nuit, du feu de ses regards, en cherchant la trace de l'ami qu'elle aime.

XVI

Ah ! puisses-tu , charmante *luciole*, recueillir le prix de ce que tu as fait pour moi ! puissent les prairies te prodiguer en tout temps , *luciole* bienfaisante, le nectar embaumé de leurs fleurs; et le ciel, les douceurs inépuisables de sa rosée !

TRAVAIL DIRECT

POUR OBTENIR LA STATISTIQUE

DE LA DALMATIE

TRAVAUX PRÉLIMINAIRES

Comparer ensemble les relations publiées sur ce pays, telles que :

Spon. — *Voyage d'Italie et de Dalmatie*, etc. 1678.

Balthazar, A. Kerczelich. — *De regnis Croatiæ, Dalmatiæ et Slavoniæ ; notitiæ præliminares*. 1771. *Zagrab* ou *Agram* en Croatie. — In-folio.

Alb. Fortis. — *Viaggio in Dalmazia*, 2 vol. in-4°. Venise, 1771. — Du même auteur : *Saggio d'osservationi sopra i'isole di Cherso di Ossero*. 1 vol. in-4°.

Lovrichs. — *Osservationi sopra diversi pazzi del viaggio in Dalmazia*. 1 vol. in-4°.

P. Nutrizio Grisogono. — *Notizzie per servire alla storia naturale della Dalmazia*. 1 vol. in-4°

Giov. Rossignoli. — *Compendio del istoria civile della Dalmazia*, joint à l'ouvrage précédent.

Voyage pittoresque, de CASSAS.

Les auteurs cités par FORTIS, tels que : LUCIO, FARLATI, etc.

Comparer les documents relatifs à la Dalmatie et qui se trouvent dans diverses archives.

1° Il doit s'en trouver dans les archives de *Venise*, dans celles de la Diète de *Hongrie*, dans celles des Royaumes de *Croatie* à *Agram*, dans les villes d'*Arbe*, de *Zara*, de *Sebenico*, de *Spalatro* et autres villes de la Dalmatie.

2° L'utilité de cette recherche ne se bornerait pas uniquement à l'état présent de la Dalmatie ex-vénitienne; les documents conservés dans ces archives doivent souvent être relatifs aux parties de la Dalmatie conquises par les Ottomans, ainsi qu'à l'Albanie, à la Bosnie et à la Servie.

3° Les officiers publics et les religieux établis en Dalmatie devraient être tenus de donner communication à l'auteur de tous les papiers dont ils peuvent être possesseurs.

TRAVAIL DIRECT

PREMIÈRE SECTION

RENSEIGNEMENTS SUR LE SOL ET SUR L'AIR.

1° *Levée des cartes spéciales et des plans de forteresses, ports et villes.*

2° *Nivellement du terrain, afin de déterminer la direction des deux routes à percer à travers le pays.*

A. L'une par le haut pays, par *Knin*, *Sign*, *Imoski* et *Ciclut*, en profitant d'une ancienne voie militaire des Romains.

B. L'autre par le pays bas, par *Zara*, *Sebenico*, *Trau*, *Spalatro*, *Almissa*, *Macarska*, *Salvinaz*, et des routes de communication entre les parties hautes et basses.

3° *Nivellement et sonde des rivières, principalement de la* Kerka, *de la* Cettina, *et de la* Narenta.

A. Pour déterminer l'usage dont ces rivières pourraient être à la navigation.

B. Pour déterminer les moyens de régler le cours de ces rivières et de dessécher les marais qui les bordent.

4° *Indication exacte et complète de la nature du sol, sous le rapport de l'utilité publique.*

A. Vérifier les observations de Fortis.

B. Visiter et examiner les endroits où Fortis n'a pas été.

5° *Recherches sur le climat physique de la Dalmatie.*

A. Examiner si la sécheresse de l'air et le manque de pluies, dont certaines parties de la Dalmatie ont à se plaindre, sont fondés sur la destruction des forêts ou ont quelque autre cause.

S'il y a un moyen d'y remédier.

B. Examiner si les endroits décriés à cause de leur mauvais air ne sont pas susceptibles de quelques améliorations physiques.

C. Quels sont en particulier les avantages ou désavantages du climat physique de la Dalmatie?

DEUXIÈME SECTION

—

RENSEIGNGEENTS SUR LES PRODUCTIONS

1° *Productions du règne minéral.*

A. MINES D'OR exploitées par les Romains. FORTIS n'a pu les retrouver; ce voyageur a négligé un passage de *Stace* qui prouve qu'il y avait de véritables mines ou excavations, et qu'elles passaient pour être extrêmement profondes.

B. Mines de fer, de cuivre et autres, indiquées en partie par les voyageurs précédents, mais pas encore examinées avec soin.

C. Carrières de marbres fins. Toute l'Istrie et la Dalmatie fournissent des marbres communs, mais il paraît que les Romains tiraient des environs de *Trau* une sorte de marbre très-rare.

2° *Productions du règne végétal.*

A. Agriculture en général. Aperçu des blés et des grains cultivés en Dalmatie, de la quantité du produit et de sa proportion aux besoins du pays.

B. Causes qui influent sur le mauvais état de l'agriculture; moyens de les faire disparaître.

C. Aperçu des terres incultes et pourtant susceptibles de culture.

D. Culture des oliviers. Aperçu de la quantité du produit, des moyens de l'augmenter, etc.

E. Vignobles. Quantité et qualité du produit; observations sur la manière de faire les vins.

F. Divers arbres fruitiers, cultivés dans le haut pays. Aperçu du produit de cette branche de culture. Examiner s'il serait convenable d'encourager cette branche, préférablement ou en concurrence avec l'agriculture.

G. Forêts. Aperçu des espèces d'arbres qui composent les forêts de la Dalmatie. S'il y en a de propres à la construction des vaisseaux.

H. Causes qui ont contribué à la destruction des forêts sur les côtes; moyens de les rétablir.

I. PATURAGES et prairies naturelles. Aperçu du terrain propre à cette branche d'industrie.

K. Observations diverses sur le règne végétal : par exemple, sur le *mastic* qu'on pourrait tirer des *lentisques*.

L. Productions végétales que l'on pourrait naturaliser en Dalmatie, telles que le coton et le tabac de Macédoine, l'alizari de Livadie, le raisin de Corinthe, etc. Rechercher sur les côtes et dans les îles de la Dalmatie s'il y a des terrains et des expositions propres à quelques-unes de ces cultures.

3° *Productions du règne animal.*

A. CHASSE. Espèce et quantité de bêtes sauvages. Utilité que l'on pourrait en tirer.

B. PÊCHE. Espèce de poissons. Méthode des pêcheurs, moyens de les améliorer. Quantité de maquereaux, de sardines, de thons et autres poissons pêchés sur la côte de la Dalmatie. Moyens d'encourager la vente des poissons.

C. BESTIAUX. Quantité et qualité des bœufs et des vaches ; si leur nombre est proportionné aux besoins de l'agriculture.

D. CHEVAUX. Examiner les qualités de la petite race de chevaux qui existent dans l'île de Cherso; s'il serait utile d'introduire en Dalmatie d'autres races? Par exemple, les haras de la Hongrie pourraient fournir des élèves à peu de frais à la Dalmatie.

E. **Bêtes a laine.** Leur nombre, quantité de leurs toisons, produit de la tonte. S'il conviendrait d'introduire dans ce pays les moutons de Padoue?

F. **Mulets et anes.** Rechercher si ces deux espèces d'animaux de charge ne seraient pas les plus convenables pour la Dalmatie, en attendant qu'il y ait dans ce pays de grandes routes, et si leur nombre est suffisant?

G. **Abeilles.** Examiner si la méthode employée dans la Dalmatie turque pour faire de l'hydromel, mérite d'être répandue dans la Dalmatie italienne?

H. **Vers a soie.** Rechercher s'il y a des facilités pour accroître le nombre de ces insectes utiles? État des plantations de mûriers.

TROISIÈME SECTION

—

RENSEIGNEMENTS SUR LES HABITANTS

1° *Dénombrement des habitants.*

Dans les villes et sur les côtes, on l'exécuterait sans obstacles majeurs.

Il y aura de grandes difficultés pour dénombrer les Morlaques, et peut-être faudra-t-il se borner à obtenir un rapport du chef de chaque tribu, à l'insu du peuple.

Les habitants de *Poglitza*, accoutumés à une sorte de liberté démocratique, s'effaroucheraient peut-être d'un dénombrement. On obtiendrait de leurs chefs ou *Knésès* un aperçu.

A. Les *Bohémiens* ou *Zingares*, très répandus dans la Dalmatie, méritent un dénombrement à part.

B. Distinguer autant que possible les masses des individus d'après leurs métiers et genre de vie. S'il y a dans la manière de vivre de ces peuples quelques choses qui mériteraient d'être changées, et comment on pourrait effectuer ces changements.

C. Obtenir par les curés des listes de mariages, naissances et décès. Comparer ces listes avec le dénombrement, et en tirer des résultats pour l'économie politique et pour la conscription militaire et maritime.

D. Déterminer spécialement l'espèce, la quantité et le prix des vivres.

2° *État de la religion et des mœurs.*

A. Dénombrement des habitants qui suivent le rit de l'Église catholique, soit en latin, soit en illyrien, avec distinction des paroisses où la langue illyrienne est la seule en usage.

B. Aperçu de tous les livres de religion publiés en illyrien ou en latin, soit par ordre de l'ancien gouvernement, soit par des ecclésiastiques ou autrement.

C. Dénombrement des habitants attachés au rit de l'Église grecque, des juifs, etc.

D. Examen de l'influence que le clergé exerce sur le peuple, l'usage qu'il en fait, les bonnes ou mauvaises conséquences qui en dérivent.

E. Moyens d'extirper les superstitions dangereuses dont parle Fortis.

F. Examen de l'esprit public des diverses classes du peuple.

G. Moyens d'extirper la haine qui règne entre les Dalmates des côtes et les Morlaques.

H. Comme la langue illyrienne domine dans le pays, et que les Italiens n'y sont guère aimés, il faudrait examiner s'il ne serait pas possible et utile d'y répandre la langue française ou l'italienne?

I. Examiner quels sont les rapports de société, de parenté et autres, qui existent entre les Morlaques de Dalmatie et ceux qui habitent la Bosnie et la Croatie turque.

QUATRIÈME SECTION

RENSEIGNEMENTS SUR LE COMMERCE, LES MANUFACTURES ET LA NAVIGATION

1° *État des manufactures.*

A. Aperçu de toutes les manufactures.

B. Fabriques établies dans les villes ou près d'elles. Leur produit ou prix de la vente, soit dans le pays, soit au dehors.

C. Aperçu de tous les genres d'industries domestiques qui sont en vigueur dans les campagnes.

D. Examiner quelles sont les fabriques et les manufactures dont l'établissement serait productif et d'un véritable avantage pour le pays, soit qu'on en trouve les matériaux bruts dans le pays, comme la soie, soit qu'on pût les acheter à peu de distance, comme les cotons de Macédoine, les cuirs de Hongrie, etc. Indiquer les emplacements convenables à ces fabriques.

E. Examiner quelles sont les productions des manufactures dont la Dalmatie a besoin et qu'elle est forcée aujourd'hui de tirer de l'étranger.

F. Obtenir des renseignements sur l'industrie des provinces turques et hongroises voisines de la Dalmatie, examiner quels sont les objets dont elles ont un grand besoin (*par exemple, des draps*). Examiner également quelles sont les fabriques qui y fleurissent et qu'on pourrait attirer sur le territoire dalmatien (*par exemple, les armuriers de Foinitza en Bosnie*).

G. Déterminer quelles pourraient être les fabriques dont l'établissement en Dalmatie serait nuisible aux intérêts politiques et commerciaux de l'Italie et de la France.

2° *État du commerce.*

A. Dénombrement des commerçants, ville par ville, ainsi que de ceux qui dans les campagnes s'occupent d'une espèce quelconque (*les Zingares et les Bohémiens sont dans ce cas*).

B. Estimation des exportations et des importations de la Dalmatie.

C. Sur les obstacles que la nature du pays oppose à l'établissement d'une ligne de douanes. Moyens d'y remédier.

D. De l'état des routes considérées sous le rapport commercial.

E. Des moyens d'établir un commerce par terre avec Constantinople et Salonique, à l'exemple des Autrichiens.

F. Des ports de la Dalmatie, des franchises dont ils ont joui ou jouissent, et des endroits convenables pour établir des entrepôts de commerce.

G. Si les négociants en Dalmatie ont les lumières nécessaires à leur état, ou s'il serait utile d'y fonder (*par exemple, à Spalatro,*) une école de commerce, de navigation, d'économie rurale et des arts et métiers.

3° *État de la navigation.*

A. État des bâtiments et des bateaux qui servent soit au commerce, soit à la pêche, en les dénombrant par ports, par cantons, et en indiquant leur tonnage.

B. Dénombrement des capitaines, patrons de navires, matelots et pêcheurs.

C. De la police actuelle de la navigation. Indiquer les abus et les remèdes.

D. De la construction des bâtiments des Dalmates; si, pour naviguer hors de l'Adriatique, ils n'au-

raient pas besoin de quelques améliorations de construction, à l'exemple des Ragusains.

4° *Des monnaies et du numéraire.*

A. Examiner quelles sont les monnaies de comptes, ainsi que les monnaies courantes, dans tous les cantons de la Dalmatie.

B. La quantité du numéraire et sa circulation.

CINQUIÈME SECTION

RENSEIGNEMENTS DIVERS RELATIFS A L'ADMINISTRATION

1° *Obstacles à l'établissement d'une administration régulière et uniforme.*

A. Détail sur les nouvelles divisions actuelles de toute la Dalmatie.

B. Détail sur les nouvelles divisions et subdivisions à établir, et les inconvénients à éviter dans cette partie.

C. Du pouvoir des *Vayvodes* et des *Knésès* chez les Morlaques. De la république de *Poglitza;* du pouvoir de ses grands et petits comtes.

2° *Des revenus publics.*

A. Rechercher dans les archives, pour déterminer à quoi se sont élevés les revenus que Venise tirait de ce pays à différentes époques. Causes qui déterminèrent les Vénitiens à ménager les Dalmates.

B. Idée des impôts particuliers que les usages, les mœurs et les préjugés du peuple admettaient ou repoussaient.

N. B. — Cette recherche serait surtout importante par rapport aux Morlaques, nation militaire et presque sauvage.

C. Rechercher s'il y a des domaines que l'État possède ou qu'il pourrait réclamer; des revenus qu'on pourrait en tirer (par exemple, en y établissant des colons comme fermiers de la couronne).

D. Des revenus que la couronne pourrait tirer des manufactures et fabriques qu'elle établirait pour son compte (par exemple, une fabrique de draps rendrait toute la Croatie et la Bosnie tributaires).

3° *De l'instruction publique.*

A. Des moyens d'établir en Dalmatie un centre d'instruction publique, sous le nom d'Université, Lycée ou tout autre. De l'emplacement d'un tel institut. Des hommes instruits du pays.

B. Détail topographique sur les colléges et écoles à établir dans la Dalmatie. Des bâtiments à y employer.

C. S'il y a des couvents qu'on pourrait rendre utiles en chargeant les religieux de quelque partie d'instruction?

D. Des moyens de déterrer les précieux monuments d'antiquité qui couvrent le sol de la Dalmatie.

Quels sont ceux de ces monuments qu'il faudrait conserver en place?

E. De la formation d'un musée dalmatien où l'on réunirait tous les restes d'antiquité que l'on jugerait transportables.

N. B. — Un semblable musée pourrait peut-être exciter quelques spéculations parmi les Grecs de l'empire Ottoman à déterrer et à exporter les statues précieuses qui, sans doute, restent ensevelies dans plusieurs endroits de la Grèce.

Une foule d'autres idées se présenteraient sur les lieux à un homme zélé.

Il serait utile de faire une excursion chez les *Monténégrins*, chez les *Ragusains*, en *Bosnie*, en *Servie*.

TABLE DES MATIÈRES

AUTEURS CITÉS

INTRODUCTION.

PRÉCIS HISTORIQUE.

NOTA. — Il n'existe point d'histoire particulière de la Dalmatie; le seul ouvrage dans lequel on peut puiser quelques documents a pour titre : *Joan. Lucii Dalmatici de regno Dalmatiæ et Croatiæ*, lib. sex. Amestolodami.

PROLOGUE

LE VAMPIRE.

POÉSIES SLAVES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Préceptes sur le Style et la Composition en prose; 2 vol. in-12, avec une table synoptique.

Préceptes sur l'Éloquence; 2 vol. in-12.

Amplifications françaises : 1er vol., les EXERCICES; 2e vol., le CORRIGÉ; in-12.

Publii Syri Thimi Sententiæ et prologus Laberii, in usum scholarum et collegiorum regiorum selectæ, juxta optimas editiones recensitæ, notisque variorum illustratæ; 1 vol. in-12.

Cet ouvrage a été adopté pour l'enseignement dans les collèges royaux de l'Université, par décision du Conseil royal de l'instruction publique, en date du 25 novembre 1825.

Le même avec une traduction en regard du texte, faisant partie de la collection des classiques latins, format in-32, publiée par M. Panckouke.

Proverbes latins, avec une traduction en regard du texte, et des annotations; 1 vol. in-12.

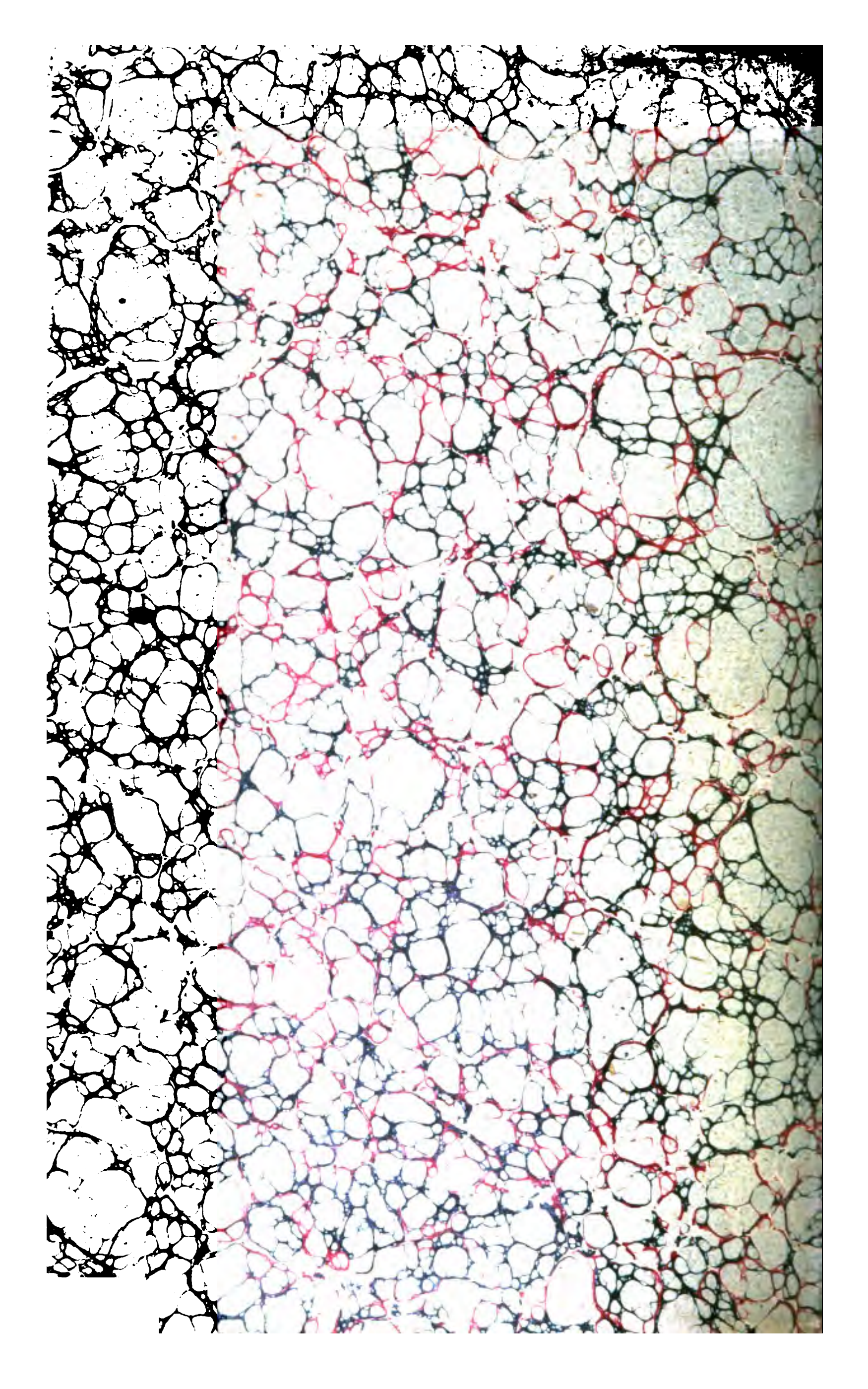
L'Observateur, petit dictionnaire à l'usage des gens du monde; 1 vol. in-32.

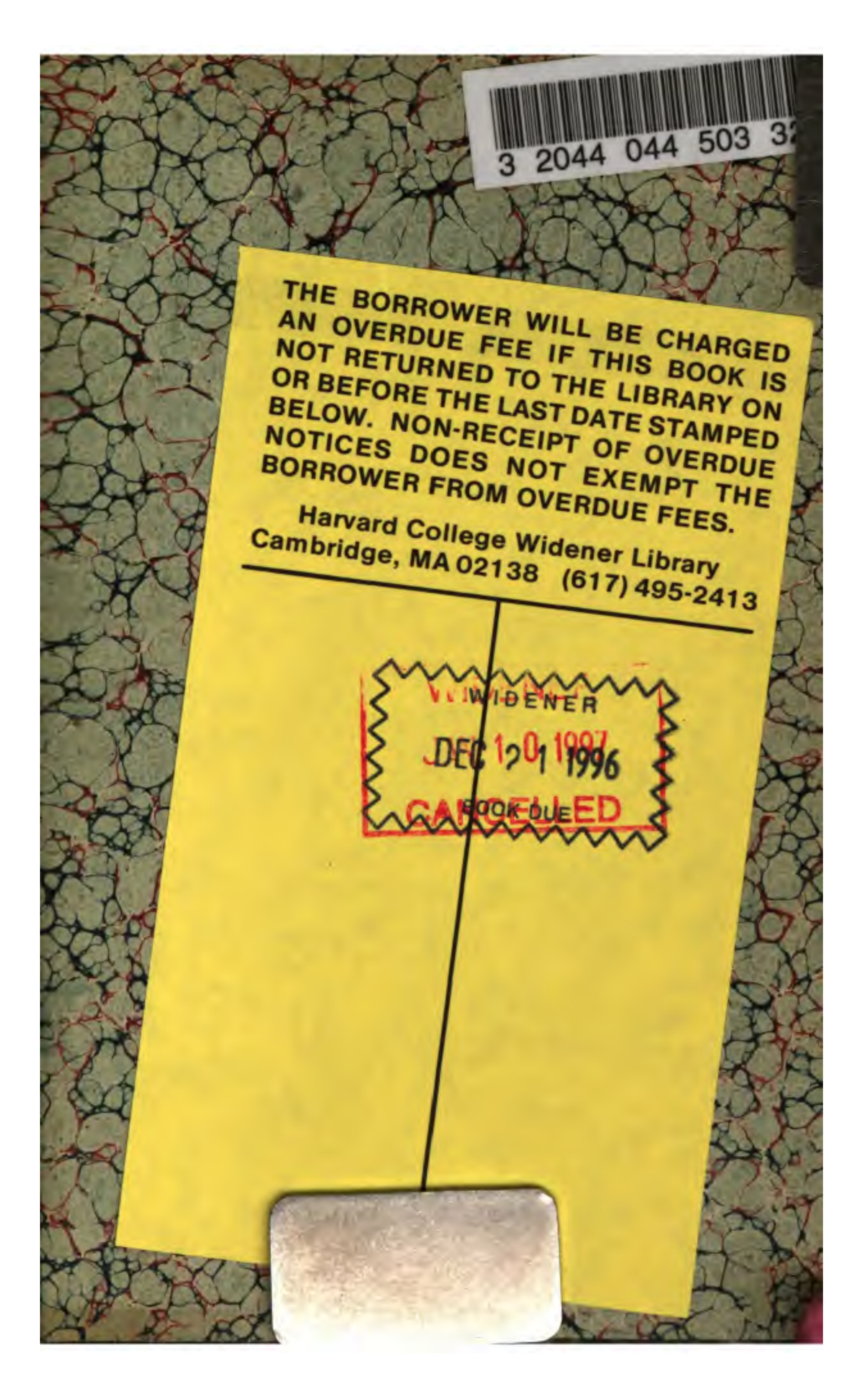
Le château de Chalusset ou l'Excommunication, chronique du XIe siècle; 2 vol. in-12.

Les Naufragés ; 1 vol. in-12.

Un Club de femmes, ou Haine aux hommes; 1 vol. in-12.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer frères. — 1861.




3 2044 044 503 3
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413
WIDENER
DEC 21 1996
BOOK DUE
CANCELLED